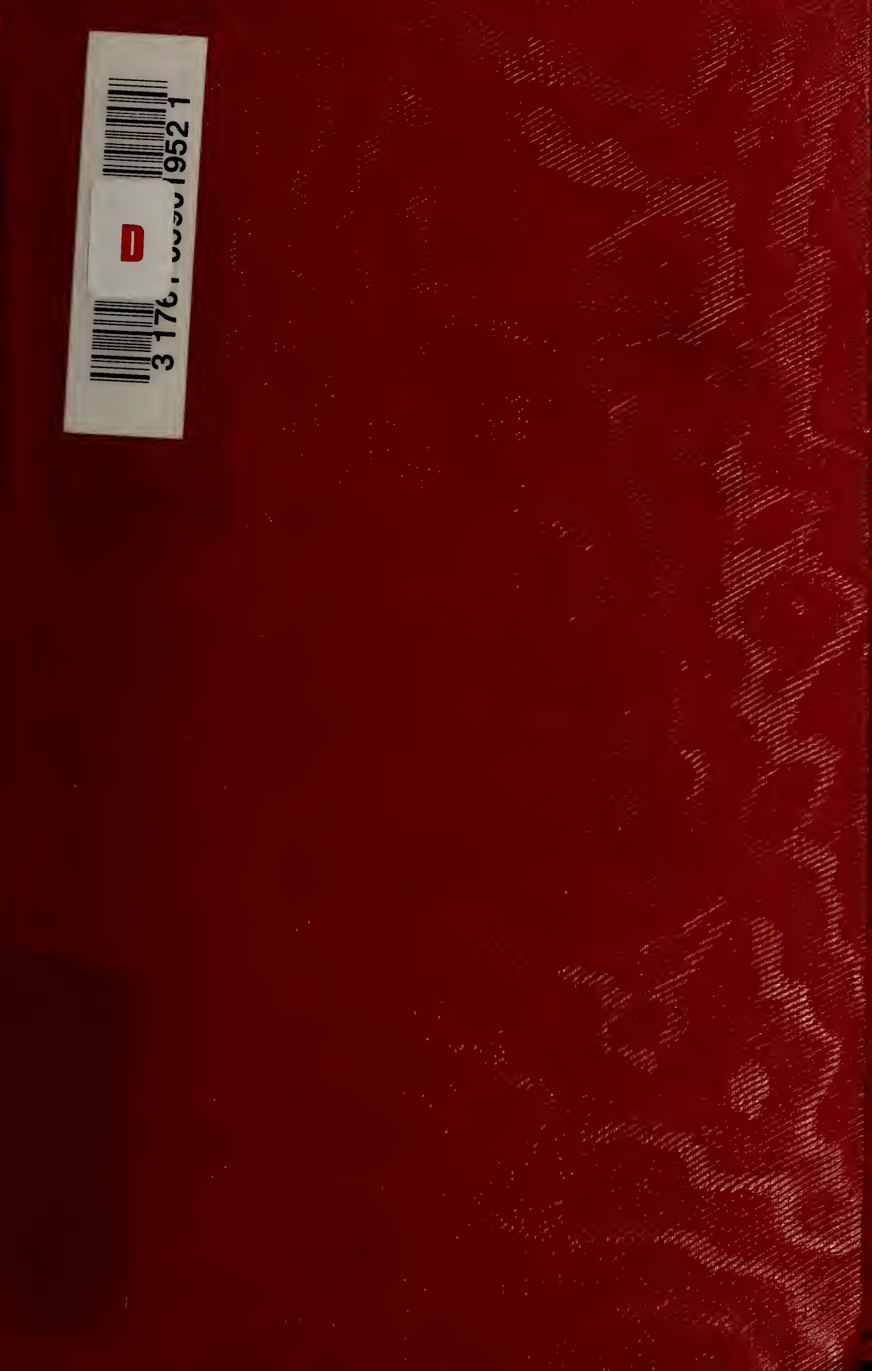




Archibald F. Becke
Captain, late, R.F.A.

Putney.
March, 1911.



From the collection of
Harry Sutherland

gd



Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

HARRY SUTHERLAND

JOURNAL

DU

LIEUTENANT WOODBERRY

CAMPAGNES DE PORTUGAL ET D'ESPAGNE

DE FRANCE

DE BELGIQUE ET DE FRANCE

(1813-1815)

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR GEORGES HÉLIE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

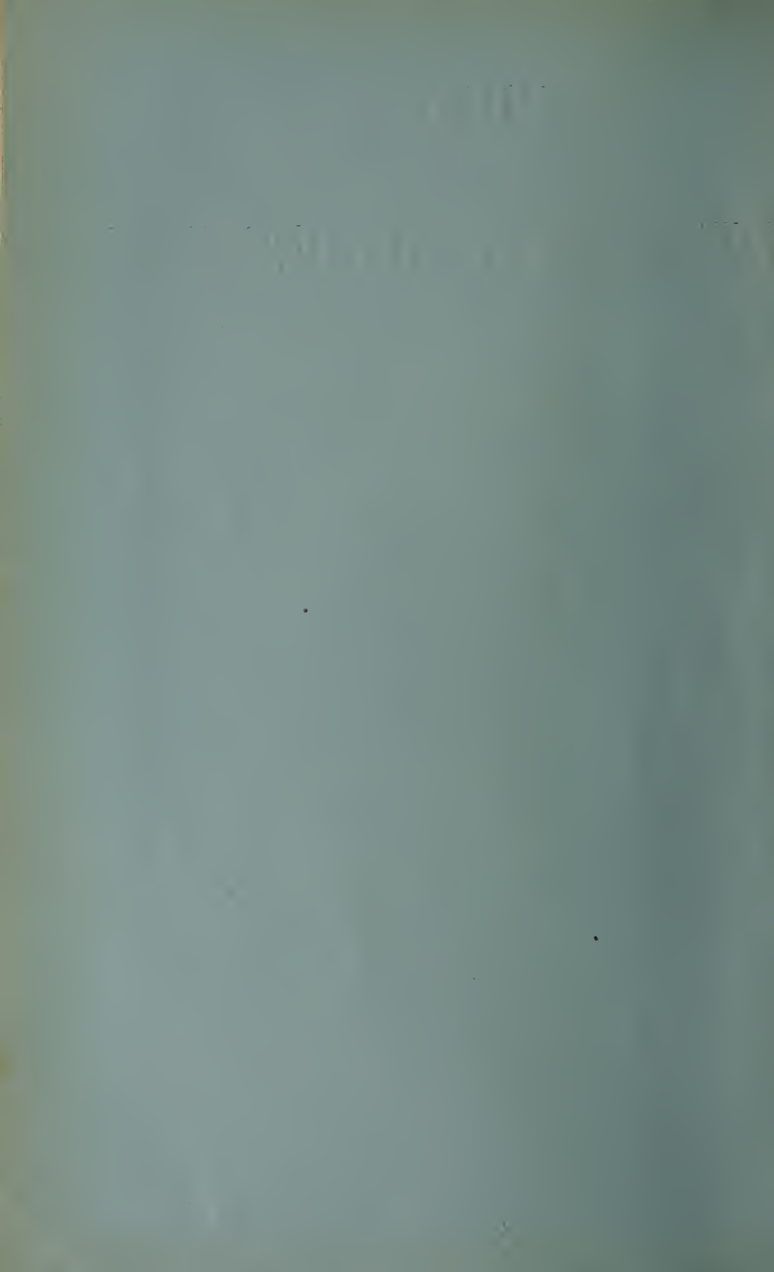
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

1896

Tous droits réservés



JOURNAL

DU

LIEUTENANT WOODBERRY

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en janvier 1896.



PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 605.

JOURNAL

DU

LIEUTENANT WOODBERRY

CAMPAGNES DE PORTUGAL ET D'ESPAGNE
DE FRANCE
DE BELGIQUE ET DE FRANCE

(1813-1815)

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR GEORGES HÉLIE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

1896

Tous droits réservés

Si des Mémoires de généraux, d'humbles écritures d'officiers subalternes ou de soldats nous ont permis d'étudier à fond les acteurs de l'épopée impériale du côté de la France, nous manquons presque absolument de moyens pour pénétrer dans la pensée intime de nos adversaires d'alors. Le journal d'un officier anglais (1) dont nous offrons aujourd'hui la traduction au public pourra servir à combler en partie cette lacune.

(1) Le manuscrit se compose de deux volumes reliés en veau fauve plein sans titre, tranches et gardes jaspées. Les pages, de très fort papier, sont au filigrane C. WILMOTT.

Le premier volume (campagnes de Portugal et d'Espagne en 1813) a 366 pages dont 240 seulement sont utilisées.

Le deuxième (1814-1815) compte 225 pages paginées pour 1814; 1 page non paginée, 73 pages paginées et 50 pages non paginées pour 1815.

Une gravure sur acier collée sur la garde de gauche du 2e volume représente les armes de Woodberry qui se blasonnent ainsi :

Écu : Facé-anté-ondé d'or et d'azur de six pièces.

Timbre : Un casque d'écuyer.

Cimier : Un soleil rayonnant.

Devise : Lux firma mea.

Le nom de Woodberry ne figure pas du reste dans le *Heraldi Dictionnary* de Burke.

Ce journal, tenu avec une exactitude toute militaire, retrace les campagnes de Portugal et d'Espagne en 1813, de France en 1814, de Belgique et de France en 1815. L'auteur de ces notes, George Woodberry, naquit le 13 avril 1792. Il se voua à la carrière militaire. Entré d'abord au 10e régiment d'infanterie (North Lincolnshire), il le quitta pour entrer comme cornette au 18e régiment de hussards (Royal Irish) : il avait alors vingt et un ans et quelques jours. Il s'embarqua par ordre avec son régiment le 17 janvier 1813 pour le Portugal, où Wellington, reprenant l'offensive, se préparait à refouler en France l'armée du roi Joseph. Il prit part à la bataille de Vitoria (21 juin 1813) où il fut très légèrement blessé. L'armée anglaise étant entrée en France, il reçut un coup de feu à la main droite dans une affaire d'avant-postes entre Urcuray et Mendionde (Basses-Pyrénées), le 18 décembre 1813. Rentrant bientôt au service en qualité de sous-lieutenant, et en même temps se remettant à ses notes interrompues, il suivit la marche de Wellington sur Bordeaux, revint à Toulouse prendre part à la bataille de ce nom (10 avril 1814), remonta à Bordeaux, puis à Paris. Enfin il alla s'embarquer à Calais avec une partie de son régiment.

Nous le retrouvons l'année suivante à Canterbury, d'où son régiment est appelé à Londres, le

17 mars 1815, pour contenir l'émeute causée par la loi sur le blé. Le 24 arrive la nouvelle que le 18e de hussards va être envoyé en Belgique pour renforcer l'armée de lord Wellington. Le départ a lieu le 19 avril et le débarquement à Ostende le 20. Puis les événements se succèdent et Woodberry assiste à la bataille de Waterloo. Placé à l'extrême gauche de l'armée anglaise avec toute la cavalerie de Sir H. Vivian, il ne prend part à l'action qu'à la fin de la journée, au moment de l'arrivée de Blücher, ce qui lui permet d'observer la bataille et d'en donner une description exacte. Enfin il entre à Paris avec les armées alliées.

Dès la première page, on se sent en pays étranger : ces récits de combats commencent par une prière. Et quand on poursuit sa lecture, la façon de juger les hommes et les choses, la manière de comprendre la guerre, tout diffère essentiellement des idées françaises de cette époque. Les soldats de la Révolution et de l'Empire, hommes d'action avant tout, voyaient dans la guerre une carrière : c'est en elle qu'ils mettaient tous leurs espoirs d'avenir, et, de fait, elle a duré assez longtemps pour leur donner cette illusion qu'elle était devenue la condition normale du genre humain.

Tout ce qui pouvait les détourner de cette préoccupation exclusive leur semblait méprisable. Les pays nouveaux qu'ils parcouraient en vainqueurs, les armes à la main, obtenaient à peine d'eux une observation superficielle et presque toujours dédaigneuse : ils n'en parlaient guère que pour les dénigrer et pour leur préférer la France. Lisez la correspondance de l'armée d'Égypte interceptée par les croisières anglaises : vous trouvez là des lettres de militaires de tous grades : dans presque aucune vous ne surprendrez un mot de description véritable, encore moins d'étonnement devant cette « terre des prodiges ». Les opérations militaires tiennent toute la place, avec les effusions de famille et quelques farces de bivouac. Lisez les Mémoires de cette époque : chez les petits, comme Bricard, Fricasse ou Coignet, chez de plus élevés, comme Marbot et Dellard; chez les chefs comme Macdonald, c'est toujours l'anecdote amusante ou les récits guerriers qui remplissent les pages : on serait vraiment bien étonné d'y rencontrer la peinture d'un paysage ou la description de l'architecture d'une église.

Et c'est ce que nous trouvons à chaque instant dans le journal du lieutenant anglais. Woodberry est un touriste qui fait la guerre et qui bien souvent se plaint que cette guerre l'empêche de satisfaire toutes ses curiosités de voyageur. Son admi-

ration pour les pays qu'il traverse est sans doute un peu banale; il y a quelque emphase et beaucoup de répétitions dans ses formules d'éloge, et les motifs de ses étonnements nous paraissent parfois un peu puérils : mais n'est-il pas curieux de voir un brave soldat, un officier plein de zèle et de scrupule, étudier en amateur les paysages qu'il traverse, citer des vers, s'enthousiasmer pour des panoramas de montagnes et dire à plusieurs reprises qu'il a trouvé en Espagne, puis en France, le coin où il voudrait venir terminer ses jours au sein de la nature, et même y oublier l'Angleterre, quand la paix sera faite?

Ce soldat, en effet, aspire à la paix : ce sentiment domine tous les autres. La gloire ne l'éblouit pas et ne cache pas à ses yeux les horreurs de l'invasion. Après des narrations de batailles et d'escarmouches faites sobrement et sans forfanterie, il revient encore et toujours à l'espoir de la paix prochaine. Son avenir n'est pas dans la guerre : il combat parce qu'il faut débarrasser l'Europe de son fléau — c'est de Napoléon qu'il parle en ces termes — parce qu'il croit défendre sa patrie, mais le gentleman, on le voit, accomplit sa tâche sans enthousiasme et on sent bien qu'il reviendra avec la plus grande satisfaction à ses amours, à ses chevaux et à ses chiens.

Ces différences profondes n'ont rien de bien

étonnant : elles proviennent de la race et de l'éducation. L'intérêt véritable de ce journal est bien plutôt dans ce fait qu'il nous introduit dans le camp ennemi. Mille détails nous familiarisent avec la discipline sévère et les mœurs de l'armée anglaise; nous voyons à nu ses grandeurs et ses petitesses ; nous jugeons le fort et le faible de son organisation et nous pouvons nous rendre compte avec quelque fierté de l'impression que produisaient encore en 1813 sur un ennemi déjà victorieux la bravoure de nos soldats et l'habileté de nos généraux.

Toute la campagne de Portugal et d'Espagne est pleine de vie et de couleur : le narrateur se trouve pour la première fois dans les pays du soleil et sa verve s'en ressent. Les anecdotes y abondent.

La campagne de 1814, à part la bataille de Toulouse, n'est guère qu'une chevauchée à travers la France. L'intérêt vient alors des descriptions que le lieutenant donne, au point de vue anglais, des lieux par où il passe et des sentiments de la population. On voit bien qu'à la suite de cette promenade militaire son cœur est gagné à la France : il s'y fait d'excellents amis auxquels il pense toujours.

Toute l'horreur de la guerre est concentrée dans la courte campagne de 1815. Les Alliés sont

désespérés et découragés par le retour de Napoléon. Ils restent si pleins du souvenir des grandes guerres, malgré nos revers de Russie, d'Allemagne et de France, qu'ils semblent, pressés les uns contre les autres, attendre les coups de l'Empereur comme un troupeau de moutons attend les éclats de la foudre. Leur imagination frappée crée des fantômes. Le bruit court parmi eux que c'est encore Murat « le premier général de cavalerie du monde » qui commande la terrible cavalerie française. A lire les notes du 17 juin, on ne croirait guère les Anglais à la veille d'une victoire comme celle de Waterloo. Les Prussiens, vaincus, écrasés et dispersés à Ligny « partis, Dieu sait où » ! Les Anglais massacrés aux Quatre-Bras et le gros de l'armée britannique en retraite sur Bruxelles, sous un terrible orage et la lance des cavaliers français dans les reins, la démoralisation paraît complète. « Je crois, dit Woodberry, que si l'ennemi avait insisté ce soir, rien n'aurait pu l'empêcher d'être à Bruxelles demain matin. » Et on se retire si précipitamment qu'on ne sait si on a eu le temps de relever les blessés, et Wellington immobilise toute une division de son armée pour garder la route d'Ostende par laquelle il opérerait sa retraite en cas de désastre. Le lecteur français se sent le cœur serré en voyant à combien peu semble avoir tenu le sort de la

bataille et hésite avant de tourner la page sur laquelle est tracée la date fatale du 18 juin 1815.

Ajoutons que la lecture de ce journal n'a rien de pénible pour notre patriotisme. Woodberry sait rendre pleine justice à ceux contre lesquels il joue sa vie. Il défend quand même tous ceux qui ont pris les armes pour leur pays, qu'ils soient généraux en chef comme Soult ou simples partisans comme Florio et ses compagnons. Il ne juge nulle part Napoléon, se trouvant sans doute trop petit compagnon pour le faire : mais il va jusqu'à le plaindre, et ce sentiment était trop rare à cette époque dans les rangs ennemis pour qu'on n'en fasse pas honneur au lieutenant.

Enfin, il fait la guerre en homme civilisé : il exècre les pillards, les égorgeurs, tous les lâches qui abusent de la victoire. Les Espagnols et les Belges ont une bonne part de ses qualificatifs militaires à cause de leur façon d'user de leurs succès. Quant aux Prussiens « nos braves alliés », comme il les nomme par dérision, il ne peut les souffrir. Toutes les fois qu'il trouve l'occasion de citer leurs exactions et leurs cruautés ou de signaler leurs ridicules, par exemple le soudard Blücher vautré à Saint-Cloud dans le lit de Marie-Louise, il la saisit avec empressement. Mais voici qui comble la mesure et qui fait décidément du généreux lieutenant l'ennemi déclaré du nom prus-

sien. « Aujourd'hui nous passâmes près d'un superbe château (dans les environs de Ressons). Voyant les portes et les fenêtres ouvertes, je m'y rendis avec plusieurs de mes camarades et j'y trouvai le plus grand désordre. Toutes les armoires avaient été forcées. Notre curiosité et notre compassion étant excitées, nous mîmes pied à terre et après avoir cherché dans différentes pièces, nous trouvâmes dans une chambre un vieux monsieur et deux belles jeunes filles. Quelle fut notre horreur et notre indignation en apprenant du vieillard qui pleurait que ses deux filles avaient été violées sous ses yeux et que les Prussiens l'avaient battu et attaché à la fenêtre pendant le temps qu'ils commettaient cet outrage. Pauvres misérables! Que j'ai pitié de ce malheureux pays! Puissent les Prussiens souffrir cruellement! Que ma prière soit exaucée et que les Prussiens qui ont commis ce crime tombent dans la première escarmouche! »

Ah! l'honnête ennemi! Puissions-nous ne jamais rencontrer sur les champs de bataille futurs que de pareils adversaires!

G. Hélie.

JOURNAL

DU

LIEUTENANT WOODBERRY

PREMIÈRE PARTIE

CAMPAGNES DE PORTUGAL ET D'ESPAGNE (1813)

LA PRIÈRE DU SOLDAT (Par le prince Eugène)

« Je crois en toi, ô mon Dieu ! fortifie ma foi. J'espère en toi, confirme mon espérance. Je t'aime, rends de plus en plus ardent mon amour. Je me repens de tous mes péchés, accrois ma repentance. Tu es ma première origine, et je t'adore; tu es mon but définitif, et je languis après toi; tu es mon éternel bienfaiteur, et je te glorifie. Qu'il te plaise, ô Seigneur, de me guider et de me conduire par ta Providence, de me conserver dans l'obéissance à ta justice, de me réconforter par ta miséricorde et de me protéger de ta toute-puissance. Je te soumets toutes mes pensées, toutes mes paroles et tous mes actes, aussi bien que mes afflictions, mes douleurs et mes souffrances, et je désire t'avoir toujours présent à mon esprit, faire toutes mes œuvres en ton nom et pour

l'amour de toi; supporter toute adversité avec patience et ne vouloir que ce que tu veux, ô Dieu, parce que cela t'est agréable. Aide-moi, Seigneur de bonté, à vaincre la luxure par la mortification, la convoitise par la libéralité, la colère par la douceur, et la tiédeur par le zèle et la ferveur. Rends-moi capable de me conduire avec prudence dans toutes les transactions et de montrer du courage dans le danger, de la patience dans l'adversité, et dans la prospérité l'esprit d'humilité. Enfin fais-moi comprendre, ô Dieu! combien le monde est petit, combien tes cieux sont grands, combien le temps est court et combien sera longue l'éternité bienheureuse. Oh! puissé-je me préparer à la mort, puissé-je craindre ton jugement, éviter les tourments de l'enfer et obtenir de toi, ô Dieu! la vie éternelle, grâce aux mérites de Jésus-Christ, Notre Seigneur. *Amen.* »

Le 18e de hussards a reçu l'ordre de se rendre de Brighton à Portsmouth pour s'y embarquer à destination du Portugal, le 1er janvier 1813. Le 13 il était embarqué tout entier. J'ai fait mettre mes chevaux à bord du *London* n° 287. Le lieutenant Hesse sera mon compagnon de voyage. Les officiers sont restés à Portsmouth jusqu'au dimanche soir 17. J'ai fait mes provisions pour la traversée, elles se composent de douze volailles vivantes, deux jambons, trois langues fumées, six pains, trois livres de beurre, deux boisseaux de pommes de terre, trente livres de viande fraîche, deux livres de thé, une livre de café, neuf livres de sucre, trois chandelles de cire, vingt-quatre citrons pour le punch, deux livres de fromage, trois pots de pickles, deux boîtes de conserves de soupe, du gruau pour la bouillie, trois douzaines de

harengs-saurs, trois douzaines de bouteilles de porter, trois bouteilles d'eau-de-vie, du lait et six livres de riz pour les puddings.

Ryde, île de Wight, lundi 18 janvier 1813.

Tous les transports sont mouillés à Spithead. La journée étant belle, nous allâmes en canot, Hesse et moi, visiter Deane, Bolton et Quinsey à bord du *Majestic*, et nous les trouvâmes très malades dans leurs hamacs. Après nous être bien moqués d'eux, nous allâmes à Ryde commander un bon déjeuner. Promenade dans le village, causeries avec les filles et dîner, soûlerie complète et retour à bord — quinze shillings pour un mille au batelier!

L'*Aboukir*, de soixante-quatorze canons, et le sloop, *le Spitfire* forment notre convoi. Comme nous avons belle brise, nous mettrons sans doute à la voile demain de bonne heure. J'ai dormi dans un hamac pour la première fois : j'aime beaucoup ce genre de couchette.

Mardi 19 janvier.

Ce matin vers neuf heures la flotte a levé l'ancre, près de cent voiles ayant à bord les 15ᵉ et 18ᵉ régiments de hussards et des détachements de plusieurs régiments d'infanterie. Une forte brise a soufflé toute la journée et tant que l'heureuse Angleterre a été en vue, les ponts étaient remplis de monde et bien des yeux anxieux se tournaient de ce côté.

Perdu de vue la terre vers quatre heures : presque tous les passagers très malades. Pour le moment, je me sens bien, mais mon domestique Ipper fait tous les préparatifs nécessaires pour quand je serai malade; je sup-

pose donc que je dois l'être. Le pauvre Hesse ressemble déjà à un cadavre.

Mercredi 20 janvier.

Ce matin, au jour, j'ai trouvé la flotte en vue de Plymouth. J'ai très bien vu le phare d'Eddystone et j'en ai fait un croquis. Nous avons à bord onze officiers d'infanterie, la plupart du 42ᵉ.

Vers quatre heures de l'après-midi, la flotte mit en panne, conformément aux signaux de l'*Aboukir* et du *Spitfire*, en vue de Falmouth, pour attendre la flotte qui est dans ce port. Mer très houleuse toute la nuit : tout le monde malade, excepté l'équipage et moi.

Jeudi 21 janvier.

Le vent souffle très fort et nous sommes encore obligés d'attendre les navires qui viennent de Falmouth. Le cap Lizard découpe une silhouette très hardie et peut, par un beau temps, être vu de plusieurs milles en mer. Tout près sont les rochers Stags.

Un peu après trois heures, le commodore arriva avec la flotte attendue, environ douze voiles. Nous nous remîmes alors en marche. Hesse était si malade que je m'attendais à ce qu'il ne passât pas la nuit. Mon domestique est dans le même état et toutes les bonnes choses qu'il a préparées pour moi lui servent à lui-même.

Vendredi 22 janvier.

Nous avons complètement perdu la côte de vue : le capitaine me promet qu'avec ce vent nous serons à

Lisbonne dimanche ou lundi. A midi, entrée en baie de Biscaye.

Samedi 23 janvier.

Même brise. Vu le paquebot de Lisbonne traversant la flotte. Deux femmes très malades à bord, l'une apportée sur le pont dans un grand état de faiblesse. Je lui ai donné un peu de mon eau-de-vie et de mon gruau. L'une d'elles a tenté ce soir de se jeter par-dessus le bord. Grand tumulte! un corsaire américain nous donne la chasse et nous sommes au vent de la flotte. Mais nous marchons trop vite pour les Yankees.

Pendant la nuit, nous avons doublé le cap Ortegal, côte d'Espagne. La flotte est très dispersée et on a vu plusieurs navires très suspects.

Dimanche 24 janvier.

Nous sommes ce matin hors de la baie de Biscaye, au large du cap Finistère. A dix heures, nous avons mis en panne pour attendre l'arrivée du commodore et de la flotte au vent de nous. Nous avons remis à la voile à midi, mais le vent a passé au sud. Le climat est bien changé : c'est plutôt un temps de juin que de janvier. L'effet de ce changement a été surprenant : les femmes se promènent sur le pont toutes joyeuses et tout le monde paraît content. Vers trois heures, calme plat : la mer est aussi unie que la Tamise. Nous avons fait à peu près un nœud à l'heure pendant toute la nuit.

Lundi 25 janvier.

Le calme a continué tout le jour : tous les passagers

sont remis du mal de mer. Le capitaine m'a prêté quelques engins de pêche, mais après plusieurs heures d'attention inutile, j'ai abandonné cette occupation. J'ai vu aujourd'hui une foule de ces coquillages que les marins appellent : *vaisseaux de guerre portugais,* et aussi beaucoup d'oiseaux nommés *les poussins de la mère Carey*. Cet après-midi le capitaine nous a emmenés à bord du *Thomas* et le capitaine Williams, qui est de ses amis, nous a donné un bon dîner et nous a légèrement grisés, Hesse et moi. Hesse est très malade de cette petite débauche.

Vers huit heures, une légère brise s'est élevée.

Mardi 26 janvier

Le calme s'est encore refait ce matin et, du haut du mât, nous avons vu une terre qu'on suppose être Vigo.

Il y a deux voiles étrangères au milieu de la flotte ; le capitaine dit que ce sont des Yankees, mais, à cause du calme, le commodore ne peut faire voile sur eux. Je crains pour quelques navires de notre convoi : il y en a seulement soixante-deux en vue sur près de cent vingt. Le soir, la brise s'est levée du sud et nous avons été forcés de carguer les voiles.

Mercredi 27 janvier.

Le vent est très contraire; nous tirons des bordées dans l'espoir d'avancer.

Le commodore a fait à la flotte des signaux auxquels notre capitaine n'a pas répondu ; il a alors fait tirer sur notre navire un coup de canon dont le boulet effleura la fenêtre de la cantine. Nous étions tous à dîner et nous avons entendu le sifflement du projectile.

Une corvette espagnole qui semble venir de la côte a traversé la flotte. Le commodore lui a tiré un coup de canon et elle a amené ses voiles. Il lui a fait alors le signal de ranger son bord et au convoi celui de mettre en panne, pendant qu'il examinerait les papiers : nous avons ainsi perdu deux heures.

La cale est en révolution : un homme, une brute, devrais-je dire, a cassé une bouteille sur la tête de sa femme. Nous l'avons enfermé dans le gaillard d'avant et lui avons supprimé son grog. En faisant notre enquête, nous avons trouvé que la femme était en faute : elle avait permis à un vilain cuisinier nègre de prendre des libertés sur sa personne, et cela sous les yeux de son mari. En conséquence, nous lui avons aussi supprimé son grog.

Jeudi 28 janvier.

Tout le jour le vent a été très contraire. Presque toutes mes provisions sont consommées : il ne reste que trois volailles et une que j'ai donnée à la femme du sergent Sweeney (1).

Je commence à perdre courage à me sentir ainsi ballotté.

Vendredi 29 janvier.

Je me sens abattu aujourd'hui. Le vent est contraire, mais en louvoyant, nous avons fait un peu de chemin : vers midi nous avons vu une terre qu'on suppose être le rocher de Lisbonne, mais nous l'avons bientôt perdue de

(1) Nous avons adopté dans la traduction française l'usage anglais de désigner par les noms de caporaux, sergents et sergents-majors les sous-officiers de cavalerie.

vue. Tout le monde craint une tempête, tout simplement parce que quelques innocents marsouins ont pris leurs ébats autour du navire et que Falconer (1) les fait apparaître avant l'orage. Nous en avons déjà vu et cependant il n'y a pas eu de gros temps.

Je n'ai jamais vu de gens superstitieux comme il y en a sur ce navire : je m'amusais à siffler et le capitaine m'a prié de cesser de peur que les marins ne se livrassent sur moi à quelques violences. J'ai vu que malgré ma bonté pour les femmes à bord, on me traitait de fou et pis encore, pour avoir sifflé.

Samedi 30 janvier.

Le rocher de Lisbonne nous est apparu très nettement ce matin à une distance d'environ huit lieues. Le vent souffle frais du Tage; mer très houleuse. A cause du vent et du flot, on ne voit que très peu du convoi. Les navires sont dispersés et on croit qu'aucun n'est encore entré en rivière. Je n'aime pas du tout cette vie : maintenant tous les autres sont gais et bien portants et moi je me sens dégoûté de tout. J'ai perdu mon appétit et je ne puis prendre sur moi de partager la joie de mes compagnons.

Dimanche 31 janvier.

Nous sommes beaucoup plus loin du rocher ce matin qu'hier soir : tant que le vent viendra de l'est, nous ne

(1) Falconer (William), poète écossais, né à Édimbourg, vers 1730, mort dans un naufrage en 1770. Woodberry fait ici allusion au poème descriptif en trois chants *le Naufrage* (1762) de cet auteur

verrons pas Lisbonne. Lu la prière aux troupes à bord. Nos chevaux commencent à être malades.

Lundi 1er février.

Ce matin, quelques minutes après six heures, le capitaine m'appela pour me faire voir une éclipse de soleil qui eut lieu au lever de cet astre, juste après sept heures, et qui dura jusqu'à près de huit heures. Nous louvoyons toujours.

Un voleur à bord! Ayant reçu des hommes de nombreuses plaintes au sujet d'objets qui leur avaient été volés, le capitaine commanda : « Tout le monde sur le pont! » et on procéda à une perquisition. On trouva dans le gaillard d'avant un manteau et une paire de bottes faisant partie des objets réclamés. Nous découvrîmes ensuite le voleur et le capitaine voulait le punir immédiatement en lui faisant courir la bouline; mais je l'en dissuadai, l'individu paraissant se repentir. On l'enverra à bord d'un navire de guerre.

Mardi 2 février.

Nous avons enfin quelques chances d'entrer ce soir dans le Tage. Entre le rocher de Lisbonne à gauche et le cap Espichel à droite, l'embouchure du fleuve paraît large de plusieurs milles et nous apercevons tout juste la cité de Lisbonne à une distance de vingt milles.

Hesse et moi nous nous amusons avec nos journaux, car Hesse tient un journal, et c'est par sa persuasion que j'ai commencé le mien : mais combien de temps serai-je d'humeur à continuer?

Nous sommes encore arrêtés par le calme et si on ne nous remorque pas dans la rivière et que le vent change

pendant la nuit, nous pourrions être entraînés en pleine mer. Nous sommes tous indisposés par le manque de viande fraîche. Qu'il me tarde de manger du poisson!

Mercredi 3 février.

Je me suis levé ce matin vers six heures, éveillé par les carillons des cloches : Lisbonne m'apparut tout à coup comme par enchantement. De nombreux bateaux nous apportaient des fruits, du pain et des comestibles. L'étrange aspect des Portugais, leur costume et leurs manières firent que pendant un moment je ne pouvais en croire mes sens. A onze heures nous abordâmes à la place du Cheval noir et nos uniformes firent accourir beaucoup de curieux. Nous nous mîmes, Hesse et moi, à monter une rue, à en descendre une autre et ainsi de suite jusqu'au moment où la fatigue nous fit penser à nous réconforter. Voyant le nom de Benson écrit sur un hôtel et espérant trouver un compatriote, nous y entrâmes et ne fûmes pas déçus dans notre attente. Après un bon dîner, nous allâmes à l'Opéra avec quelques officiers d'infanterie. Les acteurs répètent mot par mot ce que leur lit le souffleur, qu'on entend quelquefois mieux qu'eux. Les danseurs exécutèrent, au son d'une musique simple, mais fort jolie, une sorte de pas de deux qu'on nomme *boléro* et *fandango*, accompagné par les castagnettes, avec beaucoup d'action mais très peu de grâce. Les femmes font des gestes charmants avec leurs bras et leurs jambes. Nous couchâmes chez Mrs. Benson sur un matelas, les lits de plume étant inconnus dans cette ville.

J'ai entendu aujourd'hui un officier du 52e, qui dînait dans le café en nombreuse compagnie, refuser de boire à la santé de lord Wellington. Quel âne! Que je le rosserais avec plaisir!

Mes deux chevaux vont bien et sont dans la caserne à Belem.

Je viens d'apprendre qu'un de nos transports a été pris par les Yankees : il y avait à bord quarante hommes et soixante chevaux, entre autres ceux du capitaine Turing et du lieutenant Jones. C'est une grosse perte pour eux. J'ai fait débarquer mes hommes du *London* et je les ai dirigés, tous bien portants, sur les casernes de Belem.

Belem, samedi 6 février.

J'ai vu ce matin le palais de la Reine et le jardin : le palais est en ruine; il servait, je crois, de caserne aux Français quand ils occupaient Lisbonne. Il reste peu de meubles et quelques vieux tableaux qui ne méritent pas d'être emportés, autrement Junot ne les aurait pas laissés.

Les églises de Lisbonne sont de beaux monuments, mais les autels sont bien tapageurs. La Vierge et l'Enfant sont dans beaucoup d'églises représentés par des statues de près de trois pieds de haut, habillées avec des ornements très lourds et une profusion de riches dentelles : on les garde sous verre. Naturellement, on prie ces images, et je ne puis m'empêcher de dire avec Milton :

Oh! que des hommes
Soient devenus assez stupides
Pour oublier le Dieu vivant et s'abaisser
A adorer leurs propres œuvres de bois et de pierre
Comme des divinités!

Les basses classes en Portugal paraissent ne penser qu'à la religion et au whisky. J'ai cru la ville illuminée hier soir, tant est grand le nombre des cierges qui brû-

lent devant les images fixées au-dessus des portes et sur les murs des églises. On crie dans les rues une espèce d'eau-de-vie comme on offre les pâtés de mouton et les sprats dans les rues de Londres, et j'ai remarqué que le peuple ne faisait qu'en boire et se livrer à la crapule une grande partie de l'après-midi.

Le régiment marchera demain sur Luz.

Luz, dimanche 7 février.

Nous sommes arrivés ici très tard la nuit dernière ; j'ai perdu mon manteau, que quelque pouilleux Portugais m'aura volé. De Belem à Luz, le pays est très beau, mais quelles routes ! J'ai couché dans une maison vide, par terre, les rats et les souris courant sur moi toute la nuit. Il n'y avait ni serrures ni fermetures aux portes, et avec les horribles renseignements que j'ai sur ces canailles d'habitants, j'ai très peu dormi. J'ai obtenu un autre billet de logement pour une seconde maison vide, une manière de palais, avec un beau jardin, mais sans un seul meuble et sans cheminées, excepté dans la cuisine. Un paysan, qui m'a prêté deux chaises et une table, m'a dit que les Portugais ont toujours un couteau à la ceinture, et que quatre hommes des Oxford Blues ont été poignardés par des gens de ce village. Le colonel Murray a donné l'ordre qu'aucun officier ne sorte sans avoir son uniforme et ses armes : je voudrais qu'il donnât l'exemple.

Luz, lundi 8 février.

Ce village est entouré de jardins, et on peut faire de délicieuses promenades dans des avenues d'orangers en

fleur, rafraîchies par des ruisseaux d'eau courante qui se croisent dans toutes les directions.

J'ai siégé à la cour martiale ce matin pour la première fois de ma vie. On jugeait deux hommes qui avaient tenu vis-à-vis de leurs chefs une conduite peu militaire. Ils ont tous deux subi leur châtiment cet après-midi devant le régiment. Personne plus que moi ne déteste les punitions corporelles, mais il faut faire observer la subordination, ou nous irions bientôt au diable!

J'ai dîné aujourd'hui chez le ministre d'Angleterre à Lisbonne.

Lisbonne, mardi 9 février.

Lisbonne est bâtie sur sept collines et fait beaucoup d'effet quand on la voit de la rive opposée du Tage. Il y a quarante églises, vingt couvents de moines et dix-huit de nonnes. Les rues sont étroites généralement, les maisons des habitants très pauvres, avec des fenêtres à petits carreaux. Parmi celles de la noblesse, il y en a d'élégamment bâties en pierre avec de vastes jardins.

J'ai été aujourd'hui à la foire aux mules : rien qui vaille au-dessous de deux cents dollars. Il y a quatre ans, une mule se vendait vingt-cinq dollars.

J'ai vu au théâtre San Carlos une pièce à grand spectacle, *Andromeda et Perseus*.

Lisbonne, mercredi 10 février.

Le transport capturé par le corsaire américain est entré en rivière, le capitaine ayant signé un bon de trois mille livres pour sa rançon : mais les soldats ont été désarmés et beaucoup dépouillés de leur solde.

Smith est venu dîner avec moi : nous avions deux coqs

de bruyère, du bœuf, des pommes de terre et deux bouteilles de mauvais vin.

Lord Wellington est très aimé des Portugais : le jour de son entrée à Lisbonne, l'avant-dernière semaine, il y a eu une très grande procession; tous les Portugais criaient « *Viva de grande Lord!* » Il a été logé au palais du Régent à Buenos-Ayres, et partout on l'a reçu comme le sauveur du pays. A l'Opéra, il a pris place dans la loge du prince, ce qui est ici un grand honneur. Une illumination générale a eu lieu trois nuits de suite.

Luz, jeudi 11 février.

La basse classe est ici un ramassis de misérables et le comfort n'a pas encore pénétré dans la classe moyenne. Dans un pays où le ciel est si serein et si clair, il y a moins de charme et de nécessité à ces élégances domestiques. Il y a tant de jours de fêtes de saints, qu'il reste peu de place pour le travail.

Luz, vendredi 12 février.

La saison des pluies n'est pas finie, voilà deux jours qu'il ne cesse pas de pleuvoir. Aujourd'hui je suis devenu membre d'un mess avec le colonel Murray, les capitaines Bolton, Deane et Burke, les lieutenants Rowls et Quinsey.

Lisbonne, samedi 13 février.

La brigade de hussards a été inspectée ce matin sur la place de l'Inquisition par les généraux Leith et Peacock qui se sont déclarés satisfaits. Le 15e de hussards

faisait très bon effet, avec ses pelisses sur l'épaule. On attend incessamment le 10e de hussards.

L'aqueduc, ouvrage élevé plutôt pour l'utilité que pour l'ornement, m'a surpris par sa hauteur et sa force prodigieuses.

Quelques-uns de nos hommes ont volé; une maison et un jardin ont été dévalisés la nuit dernière près du village, et le colonel Murray a commandé une patrouille de nuit de vingt hommes pour faire le tour des cantonnements.

Prix actuels des marchandises à Lisbonne :

Œufs, la pièce, 1 vintem 1/2; beurre, la livre, 16 vintems; fromage (très mauvais), la livre, 14 vintems 1/2; sucre, la livre, 6 vintems; poulets, le couple, 1 dollar 6 vintems; coqs de bruyère (la paire), 1 dollar; perdrix, la paire, 1 dollar 6 vintems; lapins, la pièce, 16 vintems; lièvres, la paire, 1 dollar; vin de Porto, la bouteille, 1/2 dollar; porter anglais, la bouteille, 1/2 dollar; thé, la livre, 1 dollar; café, la livre 1/2 dollar; jambon anglais, la livre, 12 vintems; porc, la livre, 10 vintems; eau-de-vie, la bouteille, 1/2 dollar; genièvre, la bouteille, 1/2 dollar; 1 panier de sel, 18 vintems.

Luz, dimanche 14 février.

Pluie violente tout le jour : on a commandé la parade pour le service divin, mais aucun pasteur n'est venu.

La nuit dernière, la maison où Kennedy, Smith et Dolbel sont logés a subi une tentative de vol de la part d'une bande de neuf individus, canailles à tournure portugaise. Dolbel leur a tiré un coup de pistolet et Smith a déchargé sur un autre le contenu d'un.....

C'est le jour de la Saint-Valentin. Que ne suis-je en Angleterre? Peut-être en ce moment serais-je en train

de lire un billet de saint Valentin venant de quelque chère créature.

Aimable femme,
Source de tout ce qui agite le globe terrestre,
Avec quel enthousiasme tous les hommes tombent prosternés [devant toi
Et bénissent ton empire!

Belem, lundi 15 février.

Venu à Belem pour voir douze mules appartenant au général Leith, mais aucune ne fera l'affaire. On discute beaucoup entre officiers au sujet de l'argent de l'embarquement et de ce qui est alloué pour acheter des mules. Le capitaine désire tout empocher, mais nous, les officiers subalternes, nous ne nous laisserons pas faire.

Le 10e de hussards est arrivé et débarque.

J'ai été ce soir au bal du ministre à Buenos-Ayres. Beaucoup de très belles femmes, mais bien courtes. La valse n'a commencé que tard dans la soirée. Hesse a essayé de valser, mais lord Worcester et un officier portugais ont vraiment valsé. Nous avions en abondance des rafraîchissements dans le genre anglais : le bal s'est terminé vers trois heures.

Lisbonne, mardi 16 février.

J'ai été avec Smith à la foire aux mules, mais nous n'avons rien acheté, c'est trop cher.

Le lieutenant Smith a été mis aux arrêts aujourd'hui par le colonel Murray : il a fait preuve de négligence volontaire dans le service en ne venant pas en Portugal dans le navire qui lui était désigné, par suite de quoi

beaucoup d'objets nécessaires aux hommes ont été perdus. Le colonel entend lui faire payer tout cela.

Luz, mercredi 17 février.

J'ai été à cheval jusqu'à Bemfica, où les compagnies de Turing et de Kennedy ont leurs quartiers. Smith est indigné des procédés du colonel qui l'a mis aux arrêts.

Un nombre immense d'aloès borde les routes dans les environs de Lisbonne; on y voit aussi le figuier d'Inde. Les deux se plantent aisément et forment des haies impénétrables au bétail, mais qu'un homme peut facilement détruire. On m'a dit que dans l'Algarve on fait du fil avec les aloès.

La nuit dernière quelques-uns de nos hommes ont forcé une maison et y ont volé plusieurs peintures et des flambeaux de prix.

Luz, jeudi 18 février.

Les chevaux du général Stuart sont arrivés à Lisbonne avec une excellente meute de chiens pour les renards, dix-huit couples.

On dit que le général comte Uxbridge va venir commander toute la cavalerie et que le roi Joseph a quitté l'Espagne pour la France, le maréchal Jourdan étant nommé régent.

Smith a quitté ce matin les arrêts par ordre du colonel, qui lui a fait une sévère réprimande. Smith est très irrité contre Kennedy, parce qu'il a dit la vérité, et contre Murray, à cause de sa mercuriale. Il parle de quitter le service.

Nos rations quotidiennes arrivent tous les matins de Lisbonne et sont délivrées au régiment vers midi.

Celle d'un officier se compose d'une livre de pain assez brun, mais bon; de trois quarts de livre de bœuf, généralement tué depuis quelques heures, d'une pinte de vin acide, de six livres de foin, de huit livres de blé et de neuf livres de bois : le tout nous est compté quatre pence et un halfpenny par jour. Un officier peut vivre comme un seigneur dans ce pays avec sa solde.

Luz, vendredi 19 février.

J'ai acheté ce matin un grand et solide mulet pour cent cinquante dollars.

Les hommes du régiment ont une bien mauvaise conduite : ils vendent leurs chevaux, leur blé, dévalisent les maisons.

Les femmes nous regardent avec compassion et disent : « Quelle pitié que de si braves gens soient de pareils hérétiques! » Quand donc la religion se montrera-t-elle ce qu'elle est dans son essence, c'est-à-dire le lien qui doit nous attacher les uns aux autres comme nous sommes attachés à un ancêtre commun? Ce temps est peut-être éloigné, mais il arrivera.

Luz, samedi 20 février.

Mon groom Ipper, en servant à table aujourd'hui, est tombé avec la soupe et a été bien échaudé. Smith et Dolbel sont très souffrants et je remarque qu'il y a beaucoup de malades : les fruits et le vin ne leur conviennent pas. Dieu merci, je n'ai jamais été mieux qu'en ce moment.

Luz, dimanche 21 février.

Dîné avec Smith et Kennedy, ensuite à l'Opéra de Lisbonne. Vu un opéra italien et un ballet. Plusieurs

chanteurs ont été applaudis avec enthousiasme et aussi plusieurs danseuses, entre autres Mme Norah. Je ne verrai sans doute jamais une meilleure danseuse, ni une plus indécente : elle a tout à fait offensé ma pudeur. Les quelques amis de choix qui seront autorisés à parcourir ces notes riront sans doute de cette phrase : mais c'est un fait pour hier soir.

A mon retour à Luz, j'ai trouvé mes domestiques Ipper et le Portugais Roderick au cachot pour avoir été pris hors du quartier après dix heures.

Luz, lundi 22 février.

Ordre du colonel Murray au sujet de la tenue des officiers pour la revue de demain :

« Le régiment se rassemblera à Luz en tenue de parade demain matin à huit heures et demie. Les officiers et les hommes ne porteront pas les manteaux, qui seront laissés au quartier.

« Comme les officiers n'ont pas pour leurs chevaux le harnachement de parade, ils se serviront de la simple schabraque bleue et de la peau de mouton, du poitrail de cuir et des brides simples des hussards.

« Les officiers porteront le pantalon de peau blanche, le ceinturon et le baudrier de giberne en cuir blanc, le colback avec la flamme et le plumet d'ordonnance, la veste d'ordonnance, la ceinture de hussards, avec trois rangs de nœuds dorés au milieu, suivant l'ordonnance, la sabretache d'argent d'ordonnance. Les officiers comme les hommes porteront la pelisse sur l'épaule.

« Les ordres pour la tenue des officiers étant ainsi complètement détaillés, on n'admettra pas les excuses de ceux qui se montreraient dans une tenue différente. Le lieutenant-colonel aime à croire que la tenue

des officiers et des hommes fera honneur au régiment.

« Si les hommes font mauvaise impression, ils n'auront aucune excuse, car ils ont tout le nécessaire pour paraître en tenue de parade; quant aux officiers qui n'ont pas le harnachement de parade, s'ils ordonnent à leurs brosseurs de bien astiquer la bride et le harnachement ordinaire, leur aspect sera tout aussi martial que celui des officiers des deux autres régiments de hussards avec leurs plus beaux harnachements. »

Luz, mardi 23 février.

Le régiment s'est mis en marche vers neuf heures pour le Campo Pequeiro pour y être passé en revue avec le 10e et le 15e de hussards. Le général Peacock est arrivé à dix heures avec la plus singulière macédoine d'officiers montés, quelques-uns sur des chevaux, la plupart sur des mulets et des ânes. Le colonel Grant commandait la brigade; mais le terrain, à peu près de la dimension de Saint-James's square, était insuffisant pour les manœuvres d'ensemble. Il y avait là beaucoup de Lisbonnais. Le 10e de hussards était en tenue de marche, le 15e en tenue de parade, brides à écailles, etc. Je crois que nous avions aussi bon air qu'eux, et nous étions le régiment le plus fort des trois sur le terrain.

On ne parle que de notre départ prochain pour l'intérieur.

Aussitôt après la revue, j'enfourchai ma mule et j'allai à Cintra. La nuit tombait quand j'arrivai, aussi me rendis-je directement à l'hôtel tenu par une Irlandaise, Mrs. O'Daisy, et j'y rencontrai plusieurs officiers, entre autres le capitaine Oglander, du 47e, qui a perdu le bras gauche à l'assaut de Badajoz. Après dîner, j'ai été bien amusé par un jeune homme qui avait en poche

une recommandation pour le maréchal Beresford; il parlait de tous les avantages qu'il en retirerait : d'abord une commission pour le 30e d'infanterie, puis la probabilité d'un avancement au service portugais, grâce au maréchal. Oglander lui demanda quelle était sa parenté avec le maréchal ou quels grands personnages s'intéressaient à lui : rien de tout cela, son oncle était le docteur de la mère du maréchal!

Cintra, mercredi 24 février.

Je suis parti ce matin à six heures avec un guide pour le couvent qui est au haut de la montagne, très élevée, raboteuse et embrouillée de chemins sinueux que dominent des rochers et que bordent des ravins. Les moines ont été très polis pour moi et m'ont montré le couvent dans toutes ses parties. Il est à environ deux milles du village, à l'extrême pointe du plus haut rocher, et un château moresque se dresse sur une cime voisine.

La vue sur la mer, sillonnée de nombreuses barques, est merveilleuse.

En allant au palais, je rencontrai dans le jardin le maréchal Beresford et le général Hamilton, que mon père connaissait bien. Comme il m'avait vu souvent, il me reconnut aussitôt et me présenta au maréchal, qui me fit de nombreuses questions au sujet du régiment et qui m'invita à dîner pour six heures. Les convives étaient : l'amiral Martin, les généraux Hamilton et Brisbane, deux nobles portugais, le colonel Wall, le major Wynne et d'autres que je ne connaissais pas, jusqu'au nombre de seize invités. Nous avons eu un fin dîner, j'ai bien joué de la fourchette et du couteau et je n'ai pas épargné le vin. Après le café, je m'assis à une partie de whist avec l'amiral, le général Brisbane et le colonel

Wall. Je perdis cinq dollars et je retournai chez Mrs. O'Daisy à onze heures. Nous avons dîné dans la salle où la fameuse ou infâme convention de Cintra fut signée par Junot et Dalrymple, après la bataille de Vimieira. Le maréchal avait à dîner un costume magnifique, ainsi que les Portugais, qui portaient des étoiles et des ordres. Le général Hamilton a eu pour moi des attentions spéciales pendant toute la soirée et m'a engagé à entrer dans son état-major. Je vais demain en demander l'autorisation à Murray, car c'est mon plus vif désir. Le général portait un uniforme portugais bleu et or. Il reste ici à cause de sa santé, qui est très délicate. Le général Brisbane est venu à Cintra comme moi, exprès pour voir les beautés de l'endroit; il en paraît enthousiasmé, surtout de la vue qu'on a des jardins du palais, et du vieux palais avec ses salles des Cygnes et des Pies, et celle des Armoiries si magnifiquement décorée.

Luz, jeudi 25 février.

Il n'est bruit que de la querelle d'hier soir entre Dolbel et Kennedy : on s'attendait à une rencontre, mais Dolbel a fait des excuses.

Les serins abondent dans tous les jardins de Luz et de Bemfica. Il y a aussi beaucoup de loups. Les chiens en ont tué un qui avait poursuivi un homme et dont la taille était extraordinaire.

Le palais de Cintra, où réside le maréchal Beresford, est fameux pour la beauté de son architecture.

Luz, vendredi 6 février.

Reçu du trésorier 4 liv. 2 s. 6 d. pour indemnité de

bagages allouée aux officiers. Été à cheval à Belem et à Lisbonne. On dit que la santé de lord Wellington est loin d'être bonne et que le quartier général des Français est encore à Salamanca.

Luz, samedi 27 février.

Les lézards et les serpents abondent autour de ce village; je ne puis sortir sans en rencontrer sur tous les chemins, surtout près des vieux murs et des ruines. A ce moment de l'année, les orangers sont mûrs et tous les autres arbres sont en fleur.

Mon ami Smith me parlait ce matin de sa femme; il me disait qu'il jouissait par avance du plaisir de voir dans les bras de sa Jemima à son retour un gage d'affection qui serait le plus grand bonheur de sa vie. Hélas! pauvre Enos (1), vous êtes fou! C'est assez d'un malheur, que serait-ce s'il était entouré de famille? J'ai pitié de lui.

Quand nous sortons à cheval, la plupart des Portugais ôtent leurs chapeaux et saluent en disant : « *Viva senhor!* » Les vers suivants de la *Complainte des sous-lieutenants* donnent une bonne description des naturels :

Viva senhor! c'est le compliment pour tout le monde,
Pour l'Anglais, le Français, le Pape et même le diable.
Le chapeau à la main, courbés très bas, ils braillent
Largement polis et, sinon sincères, au moins civils.

Luz, dimanche 28 février.

J'ai été ce soir au théâtre à Lisbonne; j'ai eu pour trois shillings une bonne place au parterre. J'étais venu surtout pour les danses, qui ont été supérieures : sur-

(1) Prénom de Smith.

tout un boléro dansé par un Espagnol et une petite femme à grosses jambes. Plus elle montrait ses formes, plus on applaudissait, jusqu'à ce qu'enfin... Je peux dire que j'ai vu tout ce que je voulais voir et même davantage.

Luz, lundi 1er mars.

C'est le commencement du carnaval et j'ai été à Lisbonne avec Smith pour voir la fête. Les Portugais étaient comme fous : on se jetait de l'eau, des oranges, des fleurs, des noix, toutes sortes de saletés. Nous reçûmes sur nous un seau d'eau et Smith se retournait pour insulter les individus qui avaient fait le coup, quand une suave donzelle lui lança le contenu d'un certain vase qui malheureusement le manqua. J'obtins de lui qu'il ne dirait plus rien, et nous sortîmes de la ville aussi vite que possible, mais non sans avoir auparavant servi de cible aux oranges mûres, au café et aux pois : nous avions reçu tant de farine que nous ressemblions à deux meuniers.

J'ai fait aujourd'hui une bonne provision de thé, de sucre, de café, de jambons et de langues pour emporter en campagne.

J'ai été ce soir avec Rowls au bal du ministre, sir Ch. Stuart ; il y avait là presque tous les officiers de hussards du 10e et du 15e et beaucoup de mes camarades. Après le bal, les dames jetèrent de la poudre sur les cavaliers et nous firent une foule de niches : elles furent toutes, en récompense, houspillées et embrassées. J'ai vu quelques-uns de mes compatriotes assez ânes pour se fâcher, mais on s'est moqué d'eux comme ils le méritaient. Il y avait un bien plus grand choix de beautés qu'au dernier bal.

Luz, mardi 2 mars.

Je me suis bien amusé ce matin avec mes délicieuses voisines; je leur ai jeté des affaires, je les ai embrassées, etc. : elles ont pris tout cela avec une apparence de bonne humeur.

Clements a perdu sa mule cette nuit : on suppose qu'elle a été volée pendant le bal par des Portugais.

Le lieutenant Cotton du 10e de hussards a dîné au mess avec moi; nous les avons renvoyés, Smith et lui, si bestialement ivres que je crains que ni l'un ni l'autre ne reviennent jamais.

Luz, mercredi 3 mars.

J'ai siégé à la cour martiale (deux acquittés et deux coupables), très ennuyé par un fort mal de tête : je me figure que je me suis un peu trop *grogué* cette nuit.

Le pauvre Cotton, en rentrant chez lui, est tombé de sa mule, qui s'est échappée. Il a été obligé de faire trois milles à pied avec l'assistance d'un Portugais qui passait heureusement par là. Il n'a pas encore entendu parler de sa mule.

A l'Opéra et au bal, les femmes portugaises s'habillent comme les Anglaises; mais chez elles elles portent le matin des robes de coton très grossières de fabrique anglaise et l'après-midi de la soie noire. Comme ce sont en général des personnes courtes, leurs jambes et leurs pieds sont lourds. Beaucoup cependant ont une démarche élégante. Leurs cheveux, qu'elles laissent pousser très longs, sont tordus et attachés serrés sur la nuque. Elles sont du reste remarquablement affables et attrayantes.

Les gens des basses classes sont semblables à ceux du

même rang en Angleterre, aussi bruyants, querelleurs et violents. Ils sont dominés par une paresse qui va jusqu'à la dégradation. Les hommes et les femmes s'assoient au soleil pendant le jour et se distraient avec leurs pensées ou occupent leurs doigts dans la tête de leurs voisins, posée sur leurs genoux ou sur une pierre pour plus de commodité. Ils ne sont certainement pas très propres ni en dessus ni en dessous, et vont généralement pieds nus aussi bien que nu-tête.

Le colonel Murray a été à Cintra et est revenu cet après-midi : il a vu mon ami le général Hamilton et m'a informé que c'est seulement la pénurie du régiment en officiers présents qui l'empêche de me laisser aller dans son état-major.

Luz, jeudi 4 mars.

J'ai donné aujourd'hui au pauvre Russel quatre chemises, deux paires de pantalons de voyage blancs et d'autres petits objets; il est encore malade : je crois que c'est faute de bonne nourriture. Le sergent-major Sweeney a été cassé pour ivrognerie; c'est le premier cas de ce genre depuis que je suis dans l'armée; un homme a été puni pour vente d'effets.

Luz, vendredi 5 mars.

Parade en tenue de marche : le régiment m'a fait une excellente impression.

Dissolution de notre mess : Murray et Rowls refusent de s'en occuper comme ils doivent le faire. Nous en avons formé un nouveau avec Deane, Bolton et Burke.

Un soldat du 32ᵉ a été pendu ce matin sur le rivage, devant le château de Belem, pour avoir poignardé le

second du transport qui l'amenait et pour tentative de meurtre sur ses officiers. C'était un beau garçon qui a montré beaucoup de courage : il a reconnu la justice de sa punition et exhorté ses auditeurs à ne pas se rendre coupables du même crime. Toute la garnison de Lisbonne, avec le 10e et le 15e de hussards, assistaient à l'exécution.

Luz, samedi 6 mars.

Course de chevaux à Campo Pequeiro : le cheval du capitaine Close a été facilement battu.

Luz, dimanche 7 mars.

Les habitants de ce village sont très religieux, du moins en apparence : ils vont généralement à toutes les églises du voisinage en commençant par les plus éloignées. Ils continuent à prier en rentrant chez eux ; ils feraient bien mieux, à mon avis, de nettoyer leurs habitations.

Le service divin a été célébré à la parade, devant le régiment, par l'aumônier de la brigade, sous un soleil écrasant.

Mon cheval gris Crafty est très malade et va, je crois, mourir. Reçu du commissaire un bât, une cantine, un havresac et une couverture pour faire campagne.

Luz, lundi 8 mars.

On dit que les Life-guards se sont mutinés et que le colonel a été obligé d'appeler les Bleus (1) à son aide.

(1) Les Horse-guards.

La voiture de la poste est encore telle qu'elle est décrite dans *Gil-Blas :* cette machine fait environ quatre milles à l'heure.

Deane, Chambers, Bolton et Pulsford sont venus à ma casa et ont eu un peu de grog, ce soir.

Luz, mardi 9 mars.

La meute de lévriers du général Stuart est arrivée ce matin. Je leur ai fait faire un tour aux environs, mais la chasse n'a pas été bonne.

Le lieutenant R..., que nous avions chassé du mess, vit maintenant de la façon la plus misérable. Personne ne veut s'associer avec lui.

Les paysans se servent ici d'un lourd chariot tiré par des bœufs et guidé par un gros gaillard qui marche devant l'attelage avec un bâton muni d'une petite pointe à son extrémité pour le piquer à l'occasion. Ce véhicule bas, étroit et massif, peut porter de six à huit cents livres, et comme l'essieu n'est jamais graissé, il fait un bruit horrible. Une vingtaine de ces charrettes nous apportent chaque jour nos rations.

Luz, mercredi 10 mars.

Le régiment a été inspecté à Campo-Grande par le colonel Grant. J'ai été ensuite à cheval à Bemfica avec Smith, et j'ai dîné avec lui et Kennedy.

Le sergent-major de la compagnie de Kennedy lui a volé près de cent livres. J'espère que le capitaine en fera un exemple, comme Davison a fait du sergent-major Everret, cassé pour le même délit. Celui-ci, m'a-t-on dit, est mort de désespoir peu de temps après.

Waldie a été jeté à bas de sa mule ; sa jambe a beaucoup souffert.

Luz, jeudi 11 mars.

Rien n'égale les dispositions chevaleresques des deux Curtis et de Dolbel. Ils ne parlent que du nombre des Français qu'ils tueront. J'ai recommandé à Dan. Curtis de prendre pour devise : « Faire sans dire. »

Un des maréchaux ferrants a été jugé en cour martiale pour vol de fer.

Luz, vendredi 12 mars.

Réconciliation entre le colonel Murray et le capitaine Clements par l'entremise du colonel Palmer du 10e : puissent-ils rester toujours amis!

Un acte de sauvagerie a été commis la nuit dernière sur un des chevaux de troupe, qui a été trouvé ce matin avec la langue coupée. Je faisais partie de la cour d'enquête, et nous avons été amenés à croire que le coup a été fait par un Portugais. Le capitaine Bolton n'a pu témoigner en cour martiale : il a fait une sérieuse chute de cheval devant le régiment à la parade.

Luz, samedi 13 mars.

Le 15e de hussards a reçu son ordre de marche pour lundi prochain. Nous pensons partir le lendemain.

Deane et Bolton sont venus à ma casa ce soir. Oh! mon baril de brandy! il devient bien léger!

Le colonel Grant du 15e, que chacun tient pour un véritable lion, a, pendant la procession d'hier, malheureusement enlevé sa perruque avec son chapeau en saluant le Saint-Sacrement à son passage. Les moines eux-mêmes ont bien ri.

Luz, dimanche 14 mars.

Célébration du service divin à la parade, par l'aumônier.

Le cornette Dolbel était si sûr de sa nomination de lieutenant qu'il avait fait marquer tous ses bagages en conséquence : mais son nom n'a pas paru dans la *Gazette*, et c'est un M. Lynch, du 17e de dragons légers, qui lui a passé sur le corps. On dit qu'hier soir il était furieux et qu'il jurait d'envoyer sa démission ce matin, mais la nuit porte conseil et il reste cornette.

On ne peut avoir aujourd'hui ni pour or ni pour argent de viande fraîche à Lisbonne, la religion n'ayant pas permis aux Portugais de tuer tous ces jours derniers.

Deane m'a fait savoir que l'argenterie du mess, appartenant au régiment, a été volée.

Luz, lundi 15 mars.

Nous attendons tous avec assez d'anxiété l'arrivée du général Stuart, qui vient prendre le commandement de la brigade, car nous n'aimons pas le colonel Grant.

Le frère de Conolly lui a laissé, en mourant, quatre mille livres par an et huit beaux chevaux à l'écurie : Conolly parle de quitter l'armée. Quel heureux garçon !

Murray a reçu une lettre du lieutenant Dunkin, datée de Brighton ; il s'est, dit-il, senti très blessé quand il a appris que j'étais parti avec le régiment en passant par-dessus lui, car son plus vif désir était de faire campagne. C'est très bien, mais il savait que je partais quinze jours pleins avant que nous missions à la voile.

Luz, mardi 16 mars.

Ordre du régiment. Fête de saint Patrick.

« La retraite ne sera sonnée ce soir qu'à dix heures : à ce moment, chacun devra rentrer tranquillement au quartier. L'Irlande considère le 18e comme un régiment à elle, qui doit lui faire honneur par sa bonne conduite à l'étranger. Elle a eu déjà de bonnes raisons pour être fière de lui : mais quant à la longue liste de crimes vils et dégradants qui ont récemment déshonoré le régiment, la patrie ne peut y jeter les yeux sans éprouver des sentiments d'humiliation et de regret, il faut espérer que le retour de la fête de son saint patron rappellera à chaque soldat qu'un vif sentiment de l'honneur doit être, aussi bien qu'un courage indomptable, la caractéristique d'un véritable Irlandais.

« Le colonel : MURRAY. »

Luz, mercredi 17 mars, fête de saint Patrick.

A trois heures du matin, notre musique m'a donné une aubade sur l'air : *Le matin de la fête de saint Patrick*. Comme la tradition veut que les officiers anglais reçoivent ce jour-là, j'ai invité Bolton, Burke, Deane, Chambers, Rowls et Pulsford à venir le soir. Ils sont venus ; mais Dieu seul sait comment ils sont rentrés : ils étaient ivres morts.

Pas mal de têtes cassées ce soir dans le régiment. Ces gaillards boivent comme des poissons et comme s'ils ne devaient jamais voir une autre fête de saint Patrick. On en a porté un à l'hôpital plus mort que vif.

Luz, jeudi 18 mars.

J'ai été à Quélus avec Smith et j'ai vu le palais. Sur la route, il y a de chaque côté des haies de géraniums en fleur qui ont souvent six ou huit pieds de haut. Deux mille chevaux de remonte pour la cavalerie et de nombreux détachements pour les autres régiments sont arrivés d'Angleterre.

Luz, vendredi 19 mars.

Les généraux Graham et Picton sont arrivés aujourd'hui d'Angleterre sur une frégate. Nous apprenons le glorieux succès des Alliés sur les Français et la capitulation de Dantzig.

Luz, samedi 20 mars.

Rowls m'a invité à dîner avec lui, mais apprenant de son ordonnance qu'il n'avait fait aucun préparatif, je me suis rendu à Bemfica, où j'ai dîné avec Smith, Kennedy, Dolbel et Foster. Ce dernier était invité par Kennedy. Après dîner, Smith, Foster et Dolbel commencèrent, à propos d'équitation, une conversation qui finit par un échange de grossièretés et d'injures. Kennedy s'interposa alors et fit sentir à Dolbel, qui était certainement dans son tort, toute l'inconvenance de sa conduite. Je m'attendais un peu à un duel entre Smith et Dolbel : mais ni l'un ni l'autre ne paraît homme à se battre et tout s'est arrangé. Je suis resté neutre, comme j'entends le faire toujours en pareil cas.

Luz, dimanche 21 mars.

L'habillement des gens de ce pays est vraiment ridicule. Leurs vestes en haillons sur l'épaule à la hussarde, un monstrueux chapeau à deux cornes et des bottes étranges, une large queue, et dans les mains un bâton de six à huit pieds de long. J'ai souvent vu vingt ou trente de ces figures, groupées au bout de chaque rue à Lisbonne. Quelle bonne affaire si les lois du pays permettaient qu'une partie de ces gens fût pressée pour l'armée!

La brigade de hussards devait marcher aujourd'hui, mais le manque de fourrage dans l'intérieur retardera son départ.

Luz, lundi 22 mars.

Le costume des Portugais de Lisbonne est bien modifié depuis la première arrivée des Anglais, pour les hommes comme pour les femmes, surtout sur l'article des couvre-chefs. Le chapeau et la capote de paille remplacent le mouchoir de dentelles; et le chapeau rond, un embarrassant chapeau à deux cornes. La robe de coton nade anglaise est portée par toutes les classes.

Cet après-midi, on ne parlait que de la paix, on pariait que la brigade serait en Angleterre d'ici à trois mois. Ces histoires sont très bonnes pour maintenir les officiers mariés et quelques autres en bonne contenance, mais mon avis et mon désir sont qu'il faut que le régiment fasse d'abord un peu de service.

Un certain officier du régiment (M. D...) ne fait que se vanter de ses amours avec lady Charlotte H... à Brighton. Je juge cette conduite si indigne d'un homme d'hon-

neur, que je trouve qu'il devrait être chassé du régiment. J'espère que le général H... apprendra ses vanteries et qu'il le cravachera comme il le mérite.

Luz, mardi 23 mars.

J'ai appris à Lisbonne que les Life-guards et les Bleus, qui sont en route pour l'armée, ne réuniront pas plus de deux cents hommes par régiment à leur arrivée. Six Life-guards ont été condamnés à être fusillés pour mutinerie, mais je ne sais si la sentence a été exécutée.

Toute la matinée, j'ai siégé à la cour martiale.

Luz, mercredi 24 mars.

État des forces du 18e de hussards, ce jour : 25 officiers, 514 hommes (sergents et caporaux inclus), 509 chevaux.

Je suis retourné à Lisbonne pour acheter des fourchettes, des cuillers et des boutons d'argent. La ville est morne, les habitants s'affament pendant le carême et prient à en perdre le sens.

Je me suis bien grisé ce soir chez Deane. Cotton, du 18e, a eu quelque prudence ce soir.

Luz, jeudi 25 mars.

Reçu du trésorier, 38 dollars et 4 shillings, pour deux cents jours d'indemnité de bagages, du 25 mars au 25 septembre.

Le colonel Palmer a reçu l'ordre d'aller préparer les quartiers de la brigade à Thomar, ville située à six jours de marche de Luz et à sept de l'armée.

J'ai appris hier, avec un regret infini, la perte de la

frégate *Java* et la mort du brave capitaine Lambert : c'est la troisième frégate que les Yankees nous ont prise. Oh! Nelson, que n'es-tu vivant pour venger cette honte nationale!

Les filles portugaises sont très vives : je taquine mes jolies voisines Hannah et Luisa au sujet de leur religion et d'autres choses encore. Je leur ai fait observer que leur sexe se compose de bien sales diablesses pour se pouiller éternellement. Luisa m'a répliqué tranquillement : « Combien n'êtes-vous pas plus sale, vous qui ne vous pouillez jamais! »

La dernière fois que j'ai été à l'Opéra, j'ai reçu sur moi, en rentrant, le contenu d'un certain vase. L'habitude du pays est de jeter toutes sortes de saletés par les fenêtres.

Smith vit dans la même maison que D... et il est forcé de supporter quantité d'insolences : cela dépasse ses forces et celles de Kennedy. Quels imbéciles tous deux de ne pas le provoquer! Mais ils me rappellent celui

Qui veut se battre seulement au milieu des pots et qui ressemble
A l'horloge qu'il faut huiler avant qu'elle sonne.

Luz, vendredi 26 mars.

On a fait connaître en cour martiale le résultat des poursuites contre les officiers du 83ᵉ. La sentence casse deux officiers; tous les autres seront dispersés dans d'autres régiments. La lecture de ces arrêts nous a retenus trois heures à la parade.

Luz, samedi 27 mars.

La récolte des orangers et des citrons étant terminée,

l'homme de la campagne s'occupe maintenant de sa vigne.

Le premier emploi de ses soins rustiques
C'est de préparer une rangée de roseaux et des soutiens fourchus
Sur lesquels la vigne fait des progrès envahissants
Et brave les rigueurs de toute tempête qui s'élève :
Elle grimpe le long de l'orme hospitalier et étend
Ses grappes gonflées au-dessus de sa tête verdoyante.
VIRGILE (1).

Luz, dimanche 28 mars.

La valse qui porte mon nom et qu'a écrite le chef de musique du régiment Mac-Kennie fait fureur parmi les dames portugaises. On l'a demandée l'autre nuit au bal du ministre et on l'a dansée pendant près d'une heure. J'apprends la flûte, mais je fais peu de progrès.

Tout ce qui est nécessaire aux mouvements de notre armée est expédié dans l'intérieur dès que les envois arrivent d'Angleterre. Nous espérons tous une vigoureuse et magnifique campagne.

Luz, lundi 29 mars.

Quels singes les Portugais font de leurs enfants ! Figurez-vous un gamin de huit ans, habillé comme suit : chapeau rond, chemise à jabot et cravate. Un habit à

(1) Paraphrase des vers suivants de Virgile :

Superest. ...
Tum leves calamos et rasæ hastilia virgæ
Fraxineasque aptare sudes furcasque bicornes :
Viribus eniti quarum et contemnere ventos
Assuescant summasque sequi tabulata per ulmos.
(*Georgiques* II, vers 358 sq.)

longues basques, un gilet, un pantalon et des bottes à l'écuyère et généralement une canne. Beaucoup de femmes portent des bottes semblables aux nôtres, ce sont généralement celles qui ont de grosses jambes.

J'ai acheté un poney à la foire aux mules : je suis au complet.

Luz, mardi 30 mars.

Le lieutenant Val. Jones est nommé dans la *Gazette* au commandement d'une compagnie du 3e de dragons. Pour ma part, j'aimerais mieux être lieutenant dans un régiment de hussards en activité que capitaine dans un régiment de gros dragons.

Luz, mercredi 31 mars.

J'ai lu aujourd'hui six journaux anglais tous pleins des poursuites intentées à la princesse de Galles (1). Dieu veuille qu'elle triomphe de ses ennemis! C'est mon vœu et celui de l'armée.

Luz, jeudi 1er avril.

Huzza! l'ordre de mise en marche du régiment est arrivé, le voici : 2 avril, Sacavem; 3 avril, Villafranca; 4 avril, Azambuja; 5 avril, Cartaxo.

(1) Caroline de Brunswick, deuxième femme de George-Frédéric-Auguste, prince de Galles, depuis roi sous le nom de George IV. Son mari l'accusa publiquement d'adultère en 1806 et renouvela ses imputations à plusieurs reprises. Le jour de son couronnement, George IV lui fit refuser l'entrée de Westminster et elle mourut un mois après, par le poison, dit-on.

Luz, vendredi 2 avril.

J'ai quitté aujourd'hui, contre mon consentement et celui de Bolton, ma compagnie pour celle de Burke; Hesse et les deux Curtis ont été placés dans celle de Bolton.

A huit heures la première division du régiment s'est mise en marche pour Sacavem. Je ne pars que demain.

Le caporal Thompson a été puni ce matin pour ivresse et coups portés au sergent Williams dans l'exercice de ses fonctions. Tous les officiers avaient intercédé pour lui auprès de Murray, qui n'a pas voulu pardonner. La pauvre femme de Thompson était près de là, entendant les cris de souffrance de son mari, et j'étais aussi affecté de ses sanglots que des hurlements du patient; j'aurais voulu être à cent milles de là.

Sacavem, samedi 3 avril.

L'aile gauche du régiment est arrivée ici vers midi. Pendant tout le chemin nous avons vu le Tage, et le plus beau paysage s'étend sur la rive opposée. Sacavem est une malheureuse ville très sale et ses habitants sont bien misérables. Chambers a dîné avec moi et nous avons bu tant de toasts qu'à la fin nous pouvions tous deux à peine nous voir.

Villafranca de Xira, dimanche 4 avril.

Les troupes ont quitté Sacavem à six heures du matin et sont arrivées à Villafranca sous une pluie torrentielle. Nous avons franchi les fameuses lignes où lord Wellington fit sa mémorable résistance à l'armée française sous les ordres de Masséna. Par nature comme par art elles paraissent imprenables. Le quartier général fran-

çais était alors à Villafranca, et celui de lord Wellington à Alhandra. Un officier d'infanterie nous a dit que nous pouvons dater nos misères de cet endroit.

C'est le dimanche des Rameaux, grande fête pour les Portugais, qui font un bruit de tous les diables dans les rues.

Azambuja, lundi 5 avril.

La route d'Azambuja passe d'abord sur une colline, puis on arrive à une plaine étendue et extrêmement bien cultivée, ombragée d'oliviers qui bordent le Tage sur une longueur considérable. Les Portugais, blasés sur les rochers et les montagnes, commencent toujours par dire, quand ils veulent décrire un pays charmant : « C'est une vaste plaine. »

Une forte ligne de défense coupe les collines qui entourent cette ville ; on voit distinctement Torres Vedras et l'important col de Rolica, que l'armée anglaise emporta brillamment en 1808 malgré la valeureuse défense du général Laborde.

Mon hôtesse, une jeune veuve, riche et de bonne famille, est pleine d'attention pour mes besoins ; elle a ordonné à ses domestiques de faire ma cuisine. Chambers a dîné avec moi et nous avons plaisanté avec la veuve et ses servantes.

Les Portugais s'habillent ici suivant la vieille mode du pays, ce qui leur va bien mieux que les vêtements anglais, qui font fureur à Lisbonne.

Nous avons rencontré pendant la marche le 4e de dragons démonté et revenant à Lisbonne s'embarquer pour l'Angleterre. Ce régiment, parti depuis dix-huit mois, n'a jamais tiré le sabre devant l'ennemi. Les chevaux, faute de soins convenables, sont fourbus. Les

bagages de l'un des officiers du 4e de dragons ont été volés hier par des bandits, entre cette ville et Villafranca.

Cartàxo, mardi 6 avril.

Nous sommes arrivés ici peu après dix heures. Nous avons rencontré sur la route Burke, qui venait de trouver moyen de loger dans deux *quintas* (1), à deux milles en avant de la ville, la moitié de sa compagnie. Il nous a offert, à Hesse et moi, un excellent déjeuner, et je suis encore redevable à Skinny (2) (un surnom de Burke) d'un bon billet de logement dans la même *casa* que lui.

A notre droite est une immense plaine, une large vallée plate bornée d'un côté par les ramifications de l'Estrella, les plus hautes montagnes du Portugal, et de l'autre par cette chaîne elle-même, qui paraît formée de montagnes hautes mais en pente douce. La plaine, admirablement cultivée, contient des champs de maïs et de seigle, des vignes et de petits bois de pins et de châtaigniers. De nombreux villages l'entourent; il y a aussi beaucoup de prairies, où paissent d'innombrables troupeaux de bétail.

La ville est bien connue en Angleterre, car elle servait de quartier général à lord Wellington pendant que l'armée française, sous les ordres de Masséna, campait dans les environs de Santarem et de Thomar; c'est aussi là que le marquis Romana, le brave patriote espagnol, mourut le 23 janvier 1811.

Cartaxo, mercredi 7 avril.

Je suis sorti à cheval avec le colonel Grant, Murray

(1) Villa, maison de campagne, ferme.
(2) Maigre, qui n'a que la peau et les os.

et Burke, et j'ai été voir la quinta où les hommes de notre compagnie sont logés et bien installés. Nous gagnâmes ensuite Cartaxo à travers le pays et mon cheval Dick m'enleva par-dessus un très large fossé, au grand étonnement de Murray et de Burke, qui croyaient qu'il ne pouvait pas sauter et qui tenaient leurs chevaux pour de fameux sauteurs. Il leur fallut cependant descendre et passer le fossé à grand'peine.

Cartaxo, jeudi 8 avril.

J'a été ce matin avec Chambers à Santarem; nous avons vu en route les fortes lignes occupées autrefois par notre armée en face du pont. La contrée environnante est dévastée et bien des années de paix se passeront avant qu'elle ait regagné son ancienne prospérité. Sur le sommet de la tour de l'église de Santarem, sont suspendus sept crânes de traîtres qui pillaient les lieux saints et secondaient l'ennemi. Tous les monuments de quelque importance sont transformés en hôpitaux pour les soldats malades.

Bolton est venu à Cartaxo pour dîner avec Deane, Burke et moi, qui faisons mess ensemble.

Cartaxo, vendredi 9 avril.

Le colonel Murray est logé dans la maison même où était le marquis de Wellington et je suis dans celle où mourut Romana.

Chaque homme reçoit une pinte (1) de bon vin de pays en outre de sa ration. Le vin n'est pas cher : trois vintems seulement le quart (2).

(1) Un peu plus d'un demi-litre.
(2) 1 litre, 136.

J'ai été à la quinta où Smith et Kennedy sont logés, et j'ai dîné avec eux. Elle est près du Tage. Retour très désagréable et grandes difficultés pour retrouver mon chemin.

Cartaxo, dimanche 11 avril.

Un des chevaux de troupe est tombé dans un précipice et s'est presque tué. J'ai bien vite trouvé le moyen de retirer cette pauvre bête : sans moi, il était perdu.

Le colonel Murray a donné l'ordre à Dunkin de rejoindre immédiatement. Je pense que le lieutenant va être bien désagréablement surpris par la promptitude de cette mise en demeure (1).

J'ai très mal au cou et tous les Anglais se plaignent de cette indisposition dans ce pays. C'est un effet de la chaleur.

Cartaxo, lundi 12 avril.

J'ai quitté Cartaxo avec Burke pour aller à une quinta à trois milles d'ici, où quarante-six hommes de la compagnie sont logés. La journée étant excessivement chaude, j'ai fait dresser ma tente et nous avons dîné dessous avec Chambers et un colonel portugais du 2e de casadores (2). A la fin nous étions gais. Je ne sais pourquoi Burke désirait se retirer dans cette quinta, lieu triste et écarté, et je soupçonne quelque manigance, car le personnage est assez sournois ; il est probable qu'il retournera bientôt à l'endroit d'où nous venons.

(1) Voir le 15 mars.
(2) Chasseurs.

D'une quinta près de Cartaxo, 13 avril 1813, mardi.

J'ai aujourd'hui vingt-deux ans et j'ai invité Smith, Chambers et Pulsford à dîner. Ainsi, cher Bacchus!

Convie-nous à tes jeux et à tes folies,
Fais-nous chevaliers de la coupe pleine,
Et, pour bien te montrer divin,
Ne nous laisse pas manquer de vin.

Je suis décidé à être gai aujourd'hui, car Dieu seul sait si je verrai un autre anniversaire.

Quel étrange individu que mon hôte! Le senhor Baynes a une fille qui n'est point jolie : par conséquent je m'en suis très peu occupé. Cependant cette vieille rosse, craignant quelque chose, l'a envoyée à Santarem.

Cet après-midi, comme nous causions sous la tente, éclata un orage épouvantable avec tonnerre et éclairs. Les montagnes semblaient ébranlées sur leurs bases. La pluie tombait à torrents et roulait en cataractes sur les pentes. Pour les habitants cette scène n'était la cause d'aucun trouble visible; mais elle ne manque jamais d'inspirer à un Anglais la crainte et la vénération envers cet Être dont le pouvoir et la volonté se rendent ainsi manifestes.

J'ai renvoyé les docteurs bien ronds : je leur avais donné un excellent dîner, poisson, volaille, beefsteaks, omelettes et gâteau de riz. Cette rosse de fantassin de Villafranca qui nous prédisait la famine s'est sans doute amusé à nous raconter des blagues (1).

(1) Voir le 4 avril.

D'une quinta près de Cartaxo, mercredi 14 avril.

Je me suis levé de bonne heure ce matin et je me suis baigné dans le ruisseau : je m'en suis senti très rafraîchi. Tous mes camarades disent que j'ai très mauvaise mine. C'est de tant boire de vin du pays et j'y renonce pour l'avenir. Mon cou me fait encore mal.

J'ai été chasser avec le fils du senhor Baynes, capitaine de milice, et j'ai eu bien peu de succès : les lévriers portugais ne valent rien.

Comme je m'y attendais, Burke a fait ses paquets pendant mon absence et il est retourné à Cartaxo, où il restera jusqu'au départ du régiment.

Une batterie d'artillerie à cheval a traversé Cartaxo dans la direction de Santarem. La route est couverte de détachements qui rejoignent leurs corps.

La situation de cette quinta est très pittoresque : on voit le Tage d'un côté et de l'autre une montagne très élevée la domine. Ici les chaumières n'ont pas de cheminée et quand par hasard on y allume du feu, la fumée sort de tous côtés à travers le toit. Il y a peu ou point de meubles et les cochons, qui sont de la plus grosse et de la plus belle espèce, sont les hôtes des habitants.

Le sergent Taylor, accusé de désobéissance aux ordres, a été acquitté en cour martiale.

Ma nomination de cornette au 18ᵉ de hussards au sortir du 18ᵉ d'infanterie a paru dans la *Gazette,* il y a aujourd'hui un an.

D'une quinta près de Cartaxo, jeudi 15 avril.

Je vois de ma fenêtre le petit village de Venda da Pio. Le clocher blanc de son église et une partie du village

lui-même, entourés de collines en pente douce, couvertes de champs de blé, parsemées de bouquets d'oliviers, avec le mont Junto au fond, qui semble toucher les nuages, tout cela forme un paysage charmant.

J'ai déjeuné avec les fils du *padron*. L'un d'eux est un très beau garçon, élève du collège de Lisbonne : ils avaient préparé quantité d'œufs et de cresson, du bœuf frit à l'huile et du thé. On se fait à leurs habitudes et l'huile même devient aussi tolérable que le beurre anglais. J'ai vu Burke à Cartaxo; il m'a appris que le général Stuart est parti pour le Hanovre.

D'une quinta près de Cartaxo, vendredi saint, 16 avril.

Sorti ce matin pour chasser et tué seulement quelques lapins. Je n'ai jamais passé un vendredi saint aussi triste en Angleterre; j'étais toujours en compagnie d'amis ou j'assistais à quelque festin, tandis que j'ai été forcé aujourd'hui de manger mon dîner tout seul. Pas de poisson, mais quantité de soupe et de bœuf.

Je n'ai qu'à bien me tenir : le capitaine de milice a dit hier soir à l'un des sergents qu'il savait que j'étais venu ici tout exprès pour séduire sa sœur : en conséquence il menace de me poignarder ou de me couper la gorge! Quelle canaille! il vaut encore moins que son père, qui n'a éloigné cette pauvre fille que sur ses conseils. Il a été à Santarem : à son retour je lui apprendrai ce qu'il en coûte pour menacer la vie d'un hussard anglais.

Les orangers commencent à fleurir : comme les fruits ont été cueillis depuis mon arrivée dans ce pays, il doit y avoir deux récoltes par an.

Un beau renard est sorti d'un rocher et je l'aurais tué, mais mon fusil a raté. J'ai pris un lézard d'une couleur magnifique : il mesure près de dix-huit pouces de long.

Je n'ai vu ni corbeaux ni freux dans ce pays, mais quantité de vautours, qui planent continuellement dans les airs.

Kennedy et Smith ont enfin été obligés de chasser D... de leur quartier et de leur mess. Cet individu doit être bien mal à son aise, car tous ses collègues du régiment lui rompent en visière.

D'une quinta près de Cartaxo, samedi 17 avril.

Le régiment est sorti ce matin en tenue de campagne à la rencontre du 15ᵉ, dans la direction d'Azambuja. On a formé la brigade : le colonel Grant commandait. Les charges ont eu lieu sur un terrain terriblement accidenté et beaucoup de chevaux sont fourbus.

Le sergent Fletcher est mort ce matin des suites d'un coup de pied de cheval : c'est le premier homme que nous perdons depuis notre départ d'Angleterre.

Les femmes des environs font presque tout l'ouvrage dans les champs et dans les vignes. On peut les voir travailler par douzaines, conduisant la charrue et manœuvrant la houe : mais il y a généralement là un des rois de la création pour les empêcher de bavarder et de se disputer.

D'une quinta près de Cartaxo, dimanche 18 avril. Pâques.

Le prêtre de la paroisse m'a fait une visite ce matin. Il me prend sans doute pour un papiste. On a célébré la messe dans cette quinta et, aussitôt après, les paysans sont venus sur le gazon à côté de ma tente. Une très jolie fille a pris une guitare et en a joué pour faire danser le fandango à quatre, qui ressemble beaucoup au boléro. Personne ne croirait que c'est aujourd'hui dimanche, à

voir l'état bestial dans lequel sont hommes, femmes et enfants. Ils sont tous ivres, non de zèle religieux, mais de vin et de liqueurs spiritueuses.

On se moque beaucoup de Rowls en ce moment. Je ne sais quelle sera sa contenance devant l'ennemi, mais le matin de notre départ de Luz, il s'est livré au soliloque suivant : « *Il pleut!... mauvais présage!... damnation!... je suis découragé!* »

D'une quinta près de Cartaxo, lundi 19 avril.

J'ai siégé tout le jour à la cour martiale dans la quinta du marquis de Quintila, à Campo Verde, quartier de Bolton. J'ai vu Robert Curtis qui paraît très malade : il est méconnaissable. On dit qu'il se tourmente à en mourir à l'idée de l'éventualité d'un combat, mais je suis toujours cette règle charitable de croire seulement la moitié de ce que dit le monde, et encore cette moitié!... En tous cas les docteurs proposent de le laisser à Santarem. Le lieutenant Hesse a permuté pour la compagnie de Turing, de sorte que j'aurai le commandement entier de la compagnie de Burke dans l'intérieur. L'ordre d'étapes est arrivé et le régiment marchera mercredi. Le 15ᵉ prendra la tête et passera à travers nos cantonnements demain matin en allant à Santarem. Il aura ainsi une journée de marche d'avance. Le 10ᵉ suivra notre régiment jeudi.

D'une quinta près de Cartaxo, mardi 20 avril.

Un gentilhomme des environs m'a envoyé un renard vivant. J'ai siégé tout le jour à la cour martiale à Campo Verde.

Santarem, mercredi 21 avril.

Journée très pluvieuse et marche pénible commencée à quatre heures du matin. J'ai eu un bon logement, mais mes pauvres chevaux sont bien mal. J'ai fait mettre ma compagnie dans la basse ville. L'après-midi j'ai flâné dans la ville : on ne peut s'empêcher de regretter tant de beaux bâtiments en ruine. Santarem, bâtie en forme de croissant au bord du Tage, domine la magnifique plaine de Campo Verde. Les murailles sont anciennes : elle a six portes et une vieille citadelle.

On a promené le Saint-Sacrement en grande pompe dans les rues.

La batterie volante de Webber Smith a traversé la ville; ne trouvant pas d'écuries, elle a bivouaqué dans un champ voisin.

Mon pauvre renard, après avoir voyagé depuis Cartaxo dans un sac, s'est échappé et a servi pendant plusieurs heures d'amusement à la canaille de Santarem qui le pourchassait de maison en maison. Les femmes de la ville mouraient de peur.

Barquinha, jeudi 22 avril.

De Santarem à Barquinha la route borde une vallée profonde couverte de blé, de vignes et de vergers. L'étape était de six lieues ou vingt-sept milles anglais. Nous avons traversé Golega, où le 10e et une partie du 15e ont leurs quartiers. La compagnie de Burke est logée dans un couvent et j'ai un billet pour une quinta à un demi-mille de Barquinha. Il y a dans la maison deux très jolies filles dont les malicieux regards m'ont fait rougir.

Barquinha, vendredi 23 avril.

L'état-major du régiment avec la compagnie du capitaine Clements est arrivé ce matin, venant de Golega. Le reste du régiment est ainsi placé : l'escadron de Bolton à Atalaia; celui de Turing à Thomar. Le 15ᵉ est à Thomar et le 10ᵉ à Golega.

J'ai été cet après-midi à pied à Jancos, village situé sur le bord du Tage et ruiné par les Français; il n'y a pas un sixième des maisons habité. De l'autre côté du Tage est Arripiado. J'y passai avec Chambers et je le trouvai dans le même état que Jancos, mais probablement de la main des Anglais.

Le 2ᵉ régiment des Life-guards venait d'y entrer, arrivant de Chamusca. Ils vont demain à Sernado. Nous prîmes un bateau et nous ramâmes nous-mêmes contre le courant jusqu'au fameux château moresque Torre de Almourol, bâti sur un rocher au milieu du Tage.

Les immenses bois de pins et d'oliviers qui croissent sur les flancs des montagnes sont vraiment admirables. Ma quinta est entourée d'oliviers et sa vue commande la rive opposée du fleuve : on aperçoit Chamusca au sommet d'une colline.

Barquinha, samedi 24 avril.

Un de nos hommes manque à l'appel; on suppose qu'il aura été assassiné dans les environs de Cartaxo.

J'ai été à cheval avec Burke à Atalaia. A notre retour, nous traversâmes Boïto qui, de même que tous les autres villages, a été complètement francisé, c'est-à-dire réduit à ses simples murailles.

J'attends à dîner demain un des moines du couvent

qui se trouve au-dessous de Jancos, près du château moresque. Il nous a reçus à merveille et après nous avoir montré les curiosités, il nous a régalés de gâteaux et de nombreuses bouteilles d'excellent vin. Il m'a fait aussi accepter une douzaine d'oranges : comme j'ai encore le mouchoir qu'il m'a prêté pour emporter son cadeau, j'espère qu'il viendra.

Barquinha, dimanche 25 avril.

Burke m'a présenté au lieutenant Wilbraham, de la flotte royale, qui commande les bateaux de la marine anglaise chargés de protéger les communications entre Lisbonne et l'armée et de surveiller le ravitaillement de nos troupes. Je suis enchanté de ce vieux loup de mer et je l'ai invité à dîner. Il a juré vengeance contre les Yankees, et exprimé son impatience d'être mis en face d'eux.

Barquinha, lundi 26 avril.

La compagnie qui a ses quartiers dans le couvent da Cartuga a forcé un dépôt de vin et bu une pipe (1) avant d'être découverte. J'y ai été avec Burke et j'ai trouvé la moitié des hommes dans la plus bestiale ivresse. Les principaux auteurs de ce vol sont le sergent Ayres, un caporal et un garde; nous les avons enfermés.

Le commissaire général Shauman, adjoint au régiment, a dîné aujourd'hui avec Burke et moi. Il était au siège de Badajoz. Le récit qu'il m'a fait de l'état de la ville les deux premiers jours après l'assaut était effrayant et m'a glacé le sang.

(1) Quatre cent soixante-dix-sept litres.

Les chevaux du général Stuart, qui est parti pour le continent, vont être vendus à Lisbonne.

Les habitants de Barquinha sont tout dévoués aux intérêts des Français, qui les employaient à réunir des provisions pour leur armée et qui les payaient bien.

Barquinha, mardi 27 avril.

Les Portugais traitent les Espagnols avec un mépris étonnant : ils disent qu'ils sont « *moito falca* », c'est-à-dire très traîtres. Ils sont aussi irréconciliables que l'huile et l'eau.

Pendant la halte de Luz, chaque officier s'est muni de mules, ânes, poneys, etc. Le prix de ces animaux s'est beaucoup élevé et tous ceux que les Portugais pouvaient fournir étaient aussitôt achetés, quelque extravagantes que fussent leurs prétentions. Je ne crois pas que jamais régiment ait quitté Lisbonne avec un plus grand train que la brigade des hussards et des Life-guards. Aussi chacun cherche-t-il à se débarrasser d'une partie de ce luxe qu'il jugeait indispensable.

Un officier du 2e de Life-guards avait fait construire un tandem exprès pour ce pays : il l'a vendu hier à Arripiado, complet, avec tous les harnais, pour quatre dollars : il avait, au plus bas prix, coûté cent guinées. J'ai, Dieu merci, un bagage suffisant et même du luxe, et bien qu'il pèse près de quatre cents livres, ma mule et mon poney le portent facilement.

Barquinha, mercredi 28 avril.

J'ai acheté seize yards (1) d'étoffe épaisse et des garni-

(1) Un yard = 0m,914.

tures pour faire une tente à mes domestiques. J'ai été à cheval au quartier général du 10ᵉ de hussards à Golega, village complètement ravagé.

La nuit dernière, deux de nos hommes ont été volés et battus par un parti de Portugais près d'Atalaia. Les misérables ingrats!

Barquinha, jeudi 29 avril.

La culture des champs paraît ici aussi mal entendue que possible, mais le minutieux travail de l'homme fait peut-être plus que compenser la grossièreté des instruments. Les femmes portugaises fabriquent elles-mêmes, en passant par tous les degrés du travail, presque toute la toile employée dans le pays.

De quelle compagnie de canailles fais-je partie? Un des hommes avoue avoir été complice d'un meurtre dont on n'avait jamais découvert les auteurs; un autre a été pris sur le fait commettant un crime qui fait frissonner la nature. Près de Cartaxo toute la compagnie a forcé plusieurs entrepôts de vins et commis des dépradations sans nombre.

Barquinha, vendredi 30 avril.

La sentence de la cour martiale a été exécutée ce matin sur les personnes des voleurs de vin, devant les escadrons de droite et du centre, à un mille de cette ville. Le sergent Ayres a été dégradé et a reçu deux cents coups de verges. Le caporal Barflower et un soldat, trois cents chacun. Deux soldats ont été graciés.

Cet après-midi je n'ai pu résister au désir d'aller à Punhete. L'air y est parfumé de l'odeur des plantes aromatiques; il y a une variété infinie d'ericas, et des

landes d'une grande étendue sont couvertes de myrtes en fleur. Le cyste y pousse naturellement.

Punhete a une charmante situation au confluent du Zerere et du Tage : ce fut le lieu de rassemblement de l'armée anglaise avant de marcher sur l'Espagne et de livrer la bataille de Talavera.

Le vieux Wilbraham est venu ici à cheval avec moi.

Barquinha, samedi 1er mai.

Burke est envoyé en avant pour préparer dans la vallée du Mondego les quartiers du régiment qui commence sa marche demain.

Ma tente est finie : elle me coûte vingt dollars vingt-neuf vintems. Plusieurs officiers sont venus la voir et l'un d'eux m'en a offert soixante dollars. J'ai la vanité de croire que j'ai la meilleure tente du régiment ; aussi je la garde.

J'ai fait dans la soirée une longue promenade avec deux jeunes filles, et je fais, dans leur langue, de très rapides progrès.

Thomar, dimanche 2 mai.

La route passe à travers une plaine bien cultivée, ombragée d'oliviers. Thomar est située dans une plaine entourée de collines bordant la Naboa. C'était dans le principe une place considérable, maintenant elle est bien ruinée. Au-dessus d'elle se dresse le monastère chef de l'ordre du Christ. C'est une très grande masse composite, commencée, dit-on, en 1145 par Gulder Paes, maître de l'ordre des Templiers. Cette ville n'est jamais restée longtemps entre les mains des Français. Lord Wellington les poursuivait de si près, après leur retraite de San-

tarem, que notre cavalerie les chassa pêle-mêle au travers des rues. C'est dans les environs que notre cavalerie subit un cruel échec en attaquant l'arrière-garde ennemie. J'ai entendu dire plusieurs fois à Lisbonne par des militaires que notre cavalerie ne s'est pas bien montrée pendant la dernière campagne. Ce fait m'est confirmé à l'intérieur du pays par des témoins oculaires.

J'ai pénétré dans un couvent pillé par les Français : on m'a montré un passage souterrain où je suis entré. Il conduisait au caveau funéraire des moines, des nonnes et de la noblesse. Les Français, cherchant un trésor, ont brisé tous les cercueils, et, comme ils les ont laissés, ils sont restés et resteront jusqu'à la paix. Beaucoup de cadavres paraissaient n'être là que depuis peu d'années et d'autres s'être conservés pendant plusieurs siècles. Je fus frappé d'horreur en enlevant un linceul qui couvrait la face d'une belle nonne, et bien plus encore en cherchant à soulever sa tête : elle tomba en me laissant dans les mains une poignée de cheveux.

J'ai vu un autre spectacle qui m'a déplu : sept ou huit nonnes, regardant à travers les barreaux des fenêtres d'un couvent, baisèrent leur main à notre adresse : leur aspect et leurs regards montraient mieux que leur langue n'aurait pu l'exprimer leur horreur pour leur situation présente.

Il y a aujourd'hui un an que je suis entré au 18e de hussards à la caserne de Hounslow. Tous les officiers du régiment avaient la rage de conduire des barouches et des mail-coaches : aujourd'hui nous n'avons d'autre rage que celle d'être menés à l'ennemi.

Cabacos, lundi 3 mai.

Nous avons quitté Thomar de très bonne heure par

une pluie battante, traversé Pintado, Ceras, Pereiro et autres petits hameaux. J'ai été logé dans une maison sans fenêtres et sans lits. Une seule chambre nous contenait, Deane, Chambers, Quinsey, Rowls, Pulsford et moi. J'ai dormi sur une table : la nuit dernière quatorze officiers du 59e ont couché dans cette même chambre.

Espinal, mardi 4 mai.

Ce matin à quatre heures je suis parti pour Espinal à travers les montagnes d'Estrella. Depuis Cabacos, nous allâmes au pas et nous eûmes tout le loisir de contempler le paysage. La matinée était délicieusement douce et fraîche. La nature brillait dans son vêtement de printemps. Je me croyais dans une de ces forêts de Shakespeare, si secrètes, si éloignées du bruit des hommes. Bien des sites auraient pu servir de décor au *Songe d'une nuit d'été*.

Hesse a été envoyé pour préparer les quartiers de Thomar à Cabacos ; il a perdu son chemin, est entré dans un bois et a été forcé d'y rester avec ses hommes une partie de la nuit, sans tente ni feu et sous la pluie.

Le beau sexe est charmant dans cette ville. A chaque porte on voit des femmes qui filent avec la quenouille. Les Français les ont toutes forcées, comme leurs maisons, à ce qu'on dit. La détresse des ennemis était si grande qu'ils ont mangé toutes les chèvres et tous les ânes.

Nous avons passé sur une route de bois longue de près d'un mille. Elle est composée de troncs de pins de montagne, très droits, couchés et juxtaposés. Nous avons traversé Arega et Saint-Siméon et vu Figueiro à notre gauche.

Lugar da Ribeira, mercredi 5 mai.

L'étape s'est passée à monter et à descendre. Le quartier général est à Louza; il y a une compagnie dans chaque village. Demain, repos; vendredi, départ pour la vallée du Mondego.

Les habitants de la petite ville de Lugar paraissent craindre terriblement le retour des Français; si la chose arrivait, ils veulent chercher un refuge dans la Sierra de Estrella, qui est juste en face de mes quartiers.

Hickey, de la compagnie de Bolton, est soudainement tombé malade hier soir et est mort en deux heures : les docteurs ne peuvent expliquer sa mort. Que la vie est incertaine! Je suis jeune et cependant je sais qu'elle approche avec une silencieuse, mais irrésistible rapidité, l'heure où je verrai le monde s'effacer peu à peu devant ma vue et où je fermerai les yeux dans l'éternelle nuit.

Lugar da Ribeira, jeudi 6 mai.

Un Anglais avec cent livres par an vivrait ici comme dans un paradis; rien ne manque, qu'une idée raisonnée du comfort que les Portugais ignorent.

Nouvel ordre d'étapes : halte dimanche à Galizes et lundi marche sur Freixadas, où nous feront halte jusqu'à nouvel ordre.

La Sierra de Estrella est couverte de pins à sa base, mais il y a des parties très nues, où on ne voit qu'un gazon ras. Au petit village de Zarragoza elle offre son côté le plus haut, le plus sauvage et le plus abrupt, et son aspect majestueux la place parmi les montagnes alpestres.

Cortizes, vendredi 7 mai.

Jamais troupes n'ont marché par un plus mauvais temps; une pluie incessante et les pires logements. Je suis dans une maison vide, sans fenêtres ni portes ni meubles quelconques. Rowls était si mal partagé qu'il est venu coucher dans la même chambre que moi. Nous nous sommes fait faire un bon feu et nous avons suspendu nos toiles cirées devant les fenêtres et la porte. Mes domestiques ont couché dans l'escalier. Le *padron* m'a appris que c'était une des meilleures maisons du village et qu'elle avait été honorée de la présence du maréchal Masséna pendant six nuits et de celle de lord Wellington pendant trois.

Nous sommes maintenant dans la vallée du Mondego. Il y a eu ici plusieurs sérieuses escarmouches entre les deux armées et ce matin, pendant notre marche, nous avons passé sur deux ponts dont les ennemis avaient fait sauter une partie; mais ils étaient serrés de si près par notre cavalerie qu'ils firent jouer la mine avant d'avoir fait passer tous leurs hommes et ils perdirent une centaine de soldats tués, sans compter les prisonniers. A mesure que nous avançons, le terrain offre beaucoup d'intérêt; pas de jour que nous ne découvrions les tristes restes d'une foule de braves tombés pour la cause de leur pays et dont les os négligés sont encore visibles.

Oleverinha, samedi 8 mai.

Pluie tout le jour; marche dans une sauvage et inculte bruyère. Les deux côtés de la route étaient couverts d'épaisses rangées d'oliviers, et çà et là quelques

chênes me rappelaient la vieille Angleterre. La vallée du Mondego est en quelques endroits raide et inaccessible. La rivière de ce nom écume sur de grandes masses de pierre : elle n'est pas navigable ici. Sur ses rives se dressent de nombreux villages, tous dans des sites très romantiques.

Mon hôte m'a donné un poulet à dîner! Voilà un Portugais de choix! Je me suis frotté les yeux en voyant ce menu, je croyais rêver.

Oleverinha, dimanche 9 mai.

La compagnie était prête à marcher quand un contre-ordre est arrivé du quartier général de Bobadella. Si le quartier général n'est pas à Galizes, comme cela devait être, c'est qu'une mauvaise fièvre sévit dans cette ville et emporte vingt ou trente personnes par jour. Nos hommes commencent à tout « *rompa* (1) » partout où ils arrivent. A Cortizes, ils se sont contentés de forcer quelques caves et, dans une, ne trouvant que de l'huile, ils ont enlevé les cercles et tout a coulé. La nuit dernière, ils sont entrés dans la maison d'un pauvre homme de ce village, ont forcé un coffre et volé deux chemises. Cela m'a fort irrité, car tout le village nous avait témoigné la plus grande amabilité. Je découvrirai le coupable et je suis décidé à le faire punir.

Cea, dimanche 9 mai (suite).

Les erreurs sont fréquentes au régiment. Quelle mazette nous avons pour nous commander! Je suis de l'avis du fameux lord Bacon : « Un homme très grand est

(1) Détruire, démolir, mettre à bas.

« comme les maisons élevées, où les chambres du haut « sont ordinairement les plus mal meublées. » Je croyais que la compagnie allait bénéficier d'un jour de repos quand arriva l'ordre de marcher sur Cea. Le colonel Grant attendait à Maceira pour nous voir défiler : malheureusement il avait tant fallu se hâter que nous offrions un aspect peu militaire, ce qui fut cause de sévères remarques faites à Murray, auteur de l'erreur. Il avait cru, en effet, que nous devions faire halte aujourd'hui, tandis que les ordres portaient que le 10e viendrait occuper nos quartiers et ferait halte demain, et que le 18e devait se rendre ce matin à Cea et y faire halte demain.

Le 10e entrait dans Bobadella quand nous le quittions à midi. Nous traversâmes Torozello, petit village de cabanes; Maceira, qui lui ressemble, et Santa Martina. J'arrivai avec la compagnie à Cea, vers cinq heures de l'après-midi.

Cea, lundi 10 mai.

Voici une ville relativement grande, où nous avons trouvé un marché assez bien approvisionné en volailles et en légumes, pommes de terre nouvelles, petits pois, choux-fleurs, etc. Bien que l'endroit soit encombré de militaires, car une division de l'armée est dans la ville et dans les environs, j'ai trouvé un accueil très hospitalier avec mon billet de logement.

Galizes est un long village éparpillé qui n'offre rien de particulier. Russel a failli être tué ici, il y a deux jours, d'un coup de feu par un Portugais qui s'est échappé. Bobadella a dû être, dans le principe, un fort joli village; il contient aussi plus d'habitants que la plupart des autres. Oliveres de Ospital est un fief des

chevaliers de Malte. L'un d'entre eux y est resté jusqu'à ce que le toit de son palais eût été arraché par les Français. Il n'y a pas une belle maison qui n'ait été pillée.

Les Portugais remplacent le beurre par l'huile d'olive; ils s'en servent pour tous les usages, même pour les lampes, et elle est souvent si rance que son odeur empoisonne toutes les rues. Ils importent, d'Angleterre et d'Irlande, du beurre salé qui se vend 3 shillings ou 3 shillings 6 pence la livre. Ils mangent les châtaignes rôties et surtout bouillies, quelquefois crues, avec la viande, comme nous mangeons les pommes de terre. Ils appellent du reste les pommes de terre : *castaneos de India,* châtaignes de l'Inde.

Il n'est pas rare de voir ici les loups attaquer les hommes, les bœufs et les chevaux en plein jour. Un loup s'est récemment jeté sur trois gardes et a cruellement déchiré le bras de l'un d'eux; mais ils réussirent à l'étourdir et à le tuer.

La brigade du général Packenham a ses quartiers dans les environs; j'ai reçu de lui, comme les autres, une invitation à dîner pour ce soir : mais nous avons tous refusé en raison de l'heure matinale de notre départ de demain.

Villa Cortes, mardi 11 mai.

Dieu merci, le beau temps est enfin venu. Nous avons eu une matinée sèche pour venir ici. La route traverse une bruyère nue et rocailleuse qui semble n'avoir jamais été cultivée. Les montagnes d'Estrella sont couvertes de neige, et cependant la chaleur est depuis hier excessive. Comme il n'y avait pas assez de place à Villa Cortes pour tout l'escadron, la compagnie alla par ordre à

Villa Rucira. La 7e division de notre armée est cantonnée dans les environs : nous l'avons vue ce matin en tenue de parade, dans un champ près de Payo, ville que nous avons traversée ainsi que Linhares, où nous passâmes le Mondego sur un pont. C'est là que j'ai vu un régiment de chasseurs portugais (dragons).

J'ai été logé à Villa Rucira, chez le prêtre de la paroisse dont la *casa* est en mauvais état. Je l'ai trouvé bienveillant et amical, pieux sans bigoterie, généreux sans ostentation, et désireux de rendre mon séjour chez lui aussi confortable que possible. Je n'ai jamais dormi plus profondément en Angleterre que sur mon lit de camp dans la maison de ce brave homme.

Barracel, mercredi 12 mai.

Nous sommes arrivés ici après une marche longue et fatigante. Nous avons traversé Celorico, qui est considéré comme une solide position.

Un grand dépôt et un hôpital sont établis ici : la ville est encombrée de malades. Tous sont proprement et soigneusement vêtus de flanelle. Nous avons rencontré ce matin environ cinquante chariots chargés d'impotents allant à Lisbonne s'embarquer pour l'Angleterre. Cela ressemble fort à l'approche de l'armée.

J'ai vu, pendant la marche, plusieurs pierres druidiques. Nous avons traversé Cortesal et franchi le Mondego sur un très joli pont que l'ennemi a tenté de faire sauter.

Freixados, jeudi 13 mai.

Le pays, très montagneux, est devenu très difficile à la fin de l'étape. Le quartier général du régiment est à

Alverca. C'est aussi le quartier général de la brigade. Il y a quatre escadrons dans cette ville. Il n'y reste peut-être pas quarante habitants.

Freixados, vendredi 14 mai.

La brigade de hussards sera passée en revue dans quelques jours par lord Wellington, ensuite de quoi la campagne sera ouverte.

Je me suis procuré avec assez de peine un logement convenable, mais sans cheminée et sans vitres aux fenêtres. Par bonheur je ne suis pas difficile.

Freneida, quartier général de l'armée, est à trois lieues d'ici : c'est un village ressemblant beaucoup à celui-ci, et le logement du duc de Wellington n'est qu'une misérable masure. La salle d'audience est si basse que le colonel Grant peut à peine s'y tenir debout. Lord Wellington chasse dans la matinée tous les deux jours. Sa Seigneurie portait hier une redingote bleue, un gilet blanc, une cravate blanche, un pantalon gris et un chapeau rond. C'est certainement un homme fort extraordinaire; le matin qui suivit la retraite des environs de Burgos aux cantonnements actuels de l'armée, il commanda les chiens et chassa avec eux. Ses vêtements sont toujours très simples et il jure comme un troupier à la plus petite contrariété. Il aime étonnamment les Portugais : il écoute toutes leurs plaintes contre les Anglais, et rarement celles de l'armée contre eux.

Freixados, samedi 15 mai.

La 7e division s'est avancée hier près de Celorico. Toute l'armée est maintenant en mouvement. Le 10e de hussards s'est rendu hier à Alverca. Il ne faudrait que

très peu de travail pour rendre les routes impraticables à l'artillerie : le terrain est en lui-même la meilleure défense du pays.

Plus nous approchons de la frontière et plus la détresse des habitants augmente. Nous sommes actuellement obligés d'envoyer à près de deux lieues pour le fourrage vert. Les champs de blé et d'orge étaient la ressource des paysans pour l'été. Nous sommes journellement assaillis par des femmes et des enfants qui nous supplient de leur donner quelque chose pour les empêcher de mourir de faim.

J'ai eu ce soir une réunion avec grogs et cigares.

Je suis très inquiet, car le colonel Grant nous a menacés de nous porter comme impropres au service à cause de notre exécrable administration intérieure et de grandes négligences découvertes dans la tenue personnelle des hommes. L'adjudant Waldie a été engagé par le colonel Murray à donner sa démission et le cornette Foster a été nommé à sa place jusqu'à ce que le titulaire arrive d'Angleterre.

Freixados, dimanche 16 mai.

Une femme de qualité, voyageant avec sa suite et se rendant, je le suppose, au quartier général, a traversé cette ville. C'étaient d'abord deux domestiques sur des mules brillamment caparaçonnées, puis une servante montée sur une mule; puis la litière portée par deux mules et juste assez grande pour contenir la maîtresse. Enfin venaient deux laquais et une autre servante. Il y avait aussi un homme à pied pour conduire les bêtes qui portaient la litière et les femmes. Tous avaient le véritable costume du pays. La dame paraissait très belle et je soupçonne que c'est Mme Linair.

Freixados, lundi 17 mai.

Dans un champ près de la ville, j'ai découvert le lieu de sépulture de ceux qui sont tombés dans les nombreuses escarmouches qui ont eu lieu aux environs. Les chiens du village ont gratté la terre et les restes de plus d'un brave sont au grand jour. Je n'ai vu nulle part ailleurs dans ce pays autant de pierres druidiques. Du cimetière on voit Alverca et les montagnes d'Estrella, couvertes de neige.

Freixados, mardi 18 mai.

La brigade de hussards s'est rendue ce matin en tenue de parade dans la direction de Fernada et s'est alignée dans une immense bruyère, où nous attendîmes que le duc de Wellington et son état-major vinssent nous passer en revue. Lord Wellington arriva à midi et, après qu'il eut parcouru la ligne, le régiment défila devant lui par demi-escadrons. Il exprima sa haute satisfaction de notre tenue et ses paroles ne seront jamais oubliées par aucun de ceux qui appartiennent à la brigade : « C'est le plus beau corps de cavalerie que j'aie vu de ma vie, et je n'éprouve aucune hésitation à dire qu'il est sans rival en Europe. » Les généraux Graham, Brisbane et Vandeleur et l'état-major suivaient Sa Seigneurie. Lord Wellington portait l'uniforme d'officier général avec une étoile et quelques ordres. Les hommes du 18[e] avaient une si bonne tenue que les deux régiments de la garde royale en furent étonnés. Lord Wellington a nommé le colonel Grant au commandement de la brigade et le lieutenant Jones du 15[e] de hussards est chef d'état-major. Il a en même temps remis l'ordre d'étapes de la brigade

pour demain. Nous arriverons en dix jours au bord du Douro, où nous trouverons l'ennemi solidement retranché. J'ai été à Alverca ce soir après huit heures avec une partie de l'escadron pour chercher les rations des troupes et Conolly a été détaché pour préparer les quartiers. Nous avons très bien vu les montagnes d'Espagne aujourd'hui.

Ozzors, mercredi 19 mai.

La longue étape de ce matin nous a amenés dans une délicieuse contrée.

Nous avons dépassé en route le fameux pont de bateaux : il y avait dix-huit voitures, tirées chacune par quatorze chevaux ou mules sous les soins et la surveillance de l'artillerie. J'espère que nous aurons l'honneur de passer l'Èbre sur les bateaux des pontonniers.

La campagne de 1813 est commencée! Aujourd'hui l'armée s'est mise en marche. Gare à vous, Français, nous serons bientôt sur vos talons!

Le temps est maintenant excessivement chaud et nous commençons tous à éprouver les effets que ressentent d'ordinaire les Anglais dans ces climats. Le quartier général du régiment est à Erredozinho. Le 10e a ses quartiers à Captita, le 15e à Coriscada. Nous avons fait aujourd'hui cinq lieues.

Sevillada, jeudi 20 mai.

Nous avons fait aujourd'hui sept lieues : hommes et chevaux sont complètement épuisés. Nous sommes arrivés ici vers deux heures. Nous avons traversé les rivières Lamego et Coa. Les plus petits ruisseaux dans ce pays reçoivent le nom de rivières.

Si je ne puis me vanter d'être dans une excellente maison, je dois cependant dire que je n'ai jamais reçu de personne autant de politesses que de mon hôtesse actuelle, une belle jeune femme. Je ne puis beaucoup lui parler, mais nous nous comprenons très bien et j'aimerais à rester un mois à Sevillada.

Bac de Poucinho, au bord du Douro, vendredi 21 mai.

Le matin, avant le lever du jour joyeux,
Éveillés par les bruyants clairons au son cuivré,
Presque endormis, nous chancelons sur notre route,
A moitié étouffés par la poussière ou complètement noyés par la [pluie (1).

Après avoir traversé et gravi plusieurs rochers ou montagnes très escarpés, nous descendîmes au bord de la rivière Douro et trouvâmes une partie du 15e de hussards qui traversait en trois larges bateaux. Comme ils en avaient pour tout le jour à faire leur passage, nous reçûmes l'ordre de bivouaquer dans un bouquet de chênes-liège. Je fis dresser ma tente à l'ombre d'un arbre et je pris quelque repos, me trouvant très mal à mon aise. Villanova est à notre droite.

Le capitaine Fane, aide de camp du colonel Skerritt, est venu à notre camp et nous a informés de la situation présente de l'armée française. Ils ont quatre-vingt-dix mille hommes à nous opposer et font tous les efforts possibles pour défendre le pont qui traverse l'Estouro à Zamora. Le capitaine Fane a d'abord servi au 18e de hussards.

(1) Il semble, d'après le rythme et le croisement des rimes, que cette citation est tirée de la *Complainte des sous-lieutenants* dont Woodberry cite quatre vers le 27 février.

J'ai engagé ce matin un garçon portugais à Sevillada : il m'était recommandé par mon hôtesse et amie.

Torre de Moncorvo, samedi 22 mai.

Le régiment a franchi ce matin le Douro au bac de Poucinho, dans de grandes barques. De ce côté de la rivière, des montagnes s'élèvent à une immense hauteur : nous les avons franchies avec assez de difficulté et de fatigue. La route est bonne, mais si raide que beaucoup de canons ont été renversés hier et que deux hommes ont été tués. Il fallait marcher lentement, circonstance qui nous a donné le loisir de contempler la contrée à notre aise. Cette ville offre un aspect tout à fait nouveau dans ce pays, et les habitants en sont redevables au général Silvester : sa vaillante défense du col déjoua toutes les tentatives des Français pour entrer dans cette ville, et elle est à présent dans un état très florissant. L'infanterie campe aux environs.

Torre de Moncorvo, dimanche 23 mai.

La rivière Douro, qui a plus de deux cents yards de largeur, coule dans un canal resserré entre de hauts rochers déchiquetés. Le courant est très fort, le lit profond et très encaissé.

L'ennemi a surpris un régiment de cavalerie portugaise près de Miranda et en a fait un horrible carnage. Le 23ᵉ de fusiliers a traversé ce matin la ville, se rendant à Miranda.

Vingt mille pipes de vin de Porto sont, dit-on, expédiées par an de Portugal en Angleterre et on calcule que la consommation anglaise est de quarante mille

pipes par an : ainsi la moitié de ce que nous buvons doit être récolté ici.

Nous sommes dans la province de Tras os Montes : le caractère du peuple semble plus sociable dans cette province que dans le Sud.

Mon hôte a plus de vingt millions de vers à soie; plusieurs garçons et filles s'en occupent continuellement. Cela explique le grand nombre de mûriers.

Fornos, lundi 24 mai.

Dieu merci, nous nous rapprochons des Français : on les voit maintenant à Meiza, en Espagne, à trois milles d'ici; mais la rivière Douro les protège en nous séparant; autrement, ils ne seraient pas si tranquilles.

La chaleur est extrême; nous devenons tous très bruns et nos lèvres sont si douloureuses que nous pouvons à peine les toucher.

Nous bivouaquons dans une plaine très étendue et d'où l'on voit l'Espagne. Notre camp est près de Fornos, village sale et mal bâti.

On a détaché des piquets aujourd'hui pour la première fois.

Villa-Delia, mardi 25 mai. Au bivouac.

Que la tente offre un abri délicieux après une marche longue et pénible sous un soleil brûlant! Que la vue du camp est belle! Les chevaux sont attachés aux arbres, les hommes font la cuisine, brossent les bêtes. Plus loin on voit des partis de fourrageurs appartenant à la brigade et au delà un camp français à une lieue de distance. L'arrière-plan est occupé par d'immenses chaînes de montagnes couvertes de neige.

Notre marche d'aujourd'hui s'est faite le long des frontières, à un demi-mille en deçà du Douro, qui sépare les deux royaumes. Nous avons vu les vedettes françaises sur la rive opposée.

Deux de nos hommes ont été punis devant le régiment pour manque de respect et vol.

Sindam, mercredi 26 mai.

A partir de Villa-Dellia, la route suit une fertile et belle plaine. Fermoselle et Civanes, deux villages d'Espagne, et le pays qui les entoure, demanderaient pour être décrits la plume d'un Thompson.

Mon logement est un misérable trou dans lequel, en Angleterre, je ne voudrais pas loger un cochon : je dois cependant y dresser mon lit et m'y délasser, car nous comptons entrer en Espagne demain et peut-être avoir une escarmouche.

Le temps est si extraordinairement chaud que nous en ressentons tous les mauvais effets. Les vivres de toutes sortes sont très chers. L'ennemi a levé une contribution, il y a quelques jours, mais n'a rien pillé.

Une chapelle, sous l'invocation du Christ, contient le commissaire et ses aides : voilà qui transforme tout à fait la maison de Dieu en un repaire de voleurs.

Le vin se conserve dans des peaux de porc cousues partout, excepté au cou qui sert d'ouverture. Presque tous les vins transportés dans ces récipients contractent un goût que j'apprécie peu. Chaque habitant dont la porte est ornée d'une branche de myrte est un marchand de vin.

En Portugal, les compliments coulent en torrents de toutes les bouches, soit dans les hautes, soit dans les basses classes. Un simple paysan qui en rencontre un

autre, lui tire très bas son chapeau, lui tient longtemps la main, s'informe de sa santé, de celle de sa famille et ne manque pas d'ajouter : « Je suis à vos ordres et votre très humble serviteur. » (*Eston a seu ordens, seu criado.*) Ce n'est pas là une remarque particulière : j'ai vu souvent des âniers et des gens de même espèce se livrer à ces démonstrations.

Brandellans (Espagne), province de Zamora, royaume de Léon, jeudi 27 mai 1813.

L'étape d'aujourd'hui nous a amenés en Espagne : nous faisons le service d'avant-postes, étant à l'avant-garde de toute l'armée, et l'ennemi étant proche. Notre camp, naturellement très fort, est sur les bords de l'Estour. Les villages de Brandellans et de Castro sont à un mille l'un de l'autre. Entre eux est une vallée dans laquelle coule la rivière. Notre camp est au pied d'une colline couverte d'une immense forêt de chênes : ma tente est dressée sur le bord de la rivière, sur un rocher ombragé par deux chênes majestueux.

Notre étape d'aujourd'hui était longue (sept lieues) et nous nous sommes mis en route à deux heures du matin, par un froid glacial.

Les deux royaumes sont séparés par une plaine ; je n'ai vu ni marques ni limites, mais je me suis vite aperçu que nous n'étions plus en Portugal, grâce à la différence des costumes et au langage des habitants de Brandellans, qui n'est pas à plus de deux milles de la frontière. J'ai vu le campement de quatre divisions de l'armée, la 1re, la 4e, la 6e et la 7e, et celui de l'artillerie et du train des équipages, à Milhades, sur une élévation de terrain, à gauche. Les forces anglaises s'élèvent là à vingt-cinq mille hommes.

Du camp près de Brandellans, vendredi 28 mai.

J'ai été bien surpris ce matin en voyant, du haut de la colline qui domine notre camp, presque toute l'armée anglaise campée à un mille de nous. Elle est arrivée ce matin de très bonne heure et le camp paraît avoir trois milles de longueur. Des piquets de grand'garde sont constamment hors du camp, sous les ordres d'un capitaine et d'un sous-lieutenant; il y a un piquet de garde du camp sous les ordres d'un sous-lieutenant; une patrouille de cinquante hommes a aussi été détachée au dehors à trois heures du matin. Une grande armée espagnole se concentre sous Burgos.

Les moustiques sont très incommodes : aussitôt après la piqûre, un prurit douloureux commence et cet ennui dure deux ou trois jours.

Du camp près de Carbajales, samedi 29 mai.

J'étais debout à deux heures du matin, et, après un bon déjeuner, le régiment s'est mis en marche. Toute l'armée était en mouvement : cette vue donnait du cœur au ventre.

Nous avons traversé les villages de Muga et de Carbajales. Près du premier, nous avons passé à gué l'Aliste. Le 10e de hussards et l'infanterie se sont servis d'un pont de bois sur la droite. A Carbajales, les cloches sonnaient et les cris de : « *Viva Inglaterra! Rompa* (1) *Buonaparte!* » résonnaient de tous côtés.

Les vêtements des hommes et des femmes sont ici de couleurs gaies, par exemple des jupes bleues, des robes

(1) A bas.

roses, des bas et des mouchoirs jaunes. Nous sommes campés sur la pente d'une colline, dans un épais sous-bois à trois milles environ du gué d'Almandra, sur la rivière Esla, où sont les piquets ennemis. Des hauteurs qui dominent le camp on voit très distinctement les vedettes, et Zamora, où l'ennemi est en force.

Lord Wellington a fait un mouvement à droite avec une partie de l'armée et est entré à Salamanca le 23 courant. L'ennemi se retire sur Zamora. Cette partie de l'armée est donc encore sur la rive opposée de l'Esla; elle se mettra en mouvement demain avec nous et fera sa jonction à Zamora.

Après dîner, j'ai été à cheval avec Smith au gué d'Almandra et nous avons vu le piquet français de l'autre côté de la rivière : ils ont une vedette près du gué, juste en face de la nôtre. Ce sont de gros dragons qui ont des casques de cuivre et qui paraissent bien montés. Tout notre régiment a des branches de chêne au bonnet.

Du camp près de Carbajales, dimanche 30 mai

Toute la matinée, attente anxieuse de l'arrivée de lord Wellington venant de Salamanca. La brigade a reçu l'ordre de marcher demain matin à une heure et d'enlever de vive force le gué et le défilé d'Almandra.

Je suis de piquet pour la première fois et j'ai vu le duc de Wellington, le général Graham et l'état-major en reconnaissance.

Yeneste, lundi 31 mai.

Enfin, j'ai vu une escarmouche et c'est une plaisanterie que je goûte assez. La brigade a traversé le gué d'Almandra, soutenue par la 7e et 8e division de l'armée

et un escadron d'artillerie volante. Nous passâmes à deux heures de la nuit, il faisait très sombre; l'ennemi ne nous attendait pas de si bon matin, il a donc été surpris et de soixante hommes qui composaient le piquet chargé de garder les hauteurs et le gué, dix au plus ont échappé. L'officier qui les commandait a été trouvé en train de se raser dans sa chambre. Quelques hommes ont fait une vigoureuse résistance et ont été horriblement sabrés et taillés en pièces par nos hussards. Le capitaine Carew, Waldie et le vétérinaire ont fait quelques prisonniers.

J'avais reçu l'ordre de retourner au camp et de faire passer les bagages de la brigade au delà de la rivière, et au moment où j'arrivais avec eux, le pont de bateaux était jeté. Je m'en suis servi pour traverser. Il était fait de neuf bateaux de pontonniers avec des planches et des barrières dans toute sa longueur. Quand les mules de bât eurent fait sur la route qui conduit ici deux milles environ, une ordonnance détachée du piquet commandé par le capitaine de Grammont, passa au galop et nous informa que deux escadrons de dragons ennemis s'avançaient vers nous. Je commandai une halte générale et priai un officier des hussards du Roi, le lieutenant Mansfield, chargé de la garde des bagages du 15e de hussards, de rester avec le convoi tandis que je me porterais en avant pour faire une reconnaissance. A mon retour, je remarquai que toutes les mules de bât s'enfuyaient au grand galop. Je parvins à en arrêter la moitié, grâce à la vitesse de mon cheval et je me rendis immédiatement ici. La cavalerie ennemie s'avançait bien, mais en voyant nos piquets, elle tourna bride et se mit en retraite.

L'alarme avait été donnée par cette ordonnance à toute l'armée qui allait se reposer dans ses cantonnements : aussitôt les trompettes sonnèrent dans toutes

les directions et tout le monde resta sous les armes pendant plusieurs heures.

C'est certainement la marche la plus fatigante que j'aie faite depuis que j'ai rejoint l'armée. Il y a eu plusieurs soldats d'infanterie noyés en traversant l'Esla ce matin; le cheval du colonel Murray a buté sous lui et il a reçu une forte contusion au genou. A Villa de Perdices, les habitants nous ont apporté du vin et du pain.

Freisna, mardi 1er juin.

Nous avons côtoyé la ville de Zamora : elle est située sur la rive nord du Douro. Il y avait un beau pont, mais l'ennemi l'a détruit il y a quelques jours. Zamora, sur une éminence qui commande la rivière, était, dans le principe, fortifiée contre le Portugal. Les murs subsistent encore. Elle contient plusieurs églises, les ruines d'un palais et quelques superbes casernes.

Notre commissaire a failli être fait prisonnier ce matin : il y était entré, l'ennemi étant encore là, et on lui donna la chasse. Mais ensuite il a réuni quantité de provisions pour nous.

Bamba est juste en face de nous; l'ennemi n'a qu'une heure d'avance : il s'est enfui avec tant de précipitation que ses chevaux n'ont pas eu le temps de manger le fourrage coupé pour eux : nous l'avons trouvé tout prêt pour les nôtres.

Un terrible orage vient de passer sur nous, et nos pauvres diables de cavaliers bivouaquent dans un champ sans un arbre pour abri. Le 15e a un bivouac semblable. Le 10e a ses quartiers ici.

La maison dans laquelle je suis logé est une misérable cabane. Mes chevaux sont dans la salle, mes mules dans une espèce de chambre à coucher et moi-même

dans la cuisine qui contient des animaux de toute espèce, entre autres le vieux père de famille qui, bien qu'à peine âgé de soixante-dix ans, est dans le dernier état décrit par Shakespeare, sans dents, etc. (1). Je suis exposé à l'appétit insatiable de myriades de puces et j'ai toute la nuit pour distraction le grognement des cochons et les cris des enfants.

A Yeneste, sur la haute tour, au-dessus du beffroi de l'église, il y a deux nids de cigognes. Les Espagnols tiennent ces oiseaux pour sacrés, et si nous les avions touchés, nous l'aurions fait au péril de notre vie. Un soldat anglais, qui en tua une l'année dernière, a été massacré par le peuple.

Moralès de Toro, mercredi 2 juin.

Je cherche des mots pour peindre ma reconnaissance envers mon Dieu à cause de la protection qu'il m'a accordée aujourd'hui contre le feu de l'artillerie ennemie.

Nous quittâmes Freisna ce matin, au point du jour, et nous arrivâmes en face de Toro. Nous vîmes alors une vedette française sur une colline près de la ville et les habitants nous signalèrent la présence de l'ennemi près de là. Nous reçûmes l'ordre de le poursuivre au galop et quand nous traversâmes la ville, les habitants étaient dehors et poussaient des acclamations de bienvenue. Après une course de près d'une lieue, nous joignîmes l'ennemi dans un plaine, entre Moralès et Toro. Deux escadrons s'étaient rangés en bataille et paraissaient déterminés à nous résister, tandis qu'un corps considérable était posté sur la droite du village de Moralès pour les soutenir. Derrière ce village s'étend une plaine de trois milles.

(1) Allusion au couplet de Jaques dans *As you like it.*

Le 10ᵉ et le 18ᵉ de hussards se mirent en ligne et s'avancèrent contre l'ennemi. Je fus envoyé sur le front avec les tirailleurs et j'eus quelque peine à empêcher mes hommes de dépasser la ligne. L'artillerie légère arriva alors et je fus rappelé : elle tira deux volées puis fit volte-face et se retira lentement. Un escadron du 10ᵉ de hussards chargea alors et rencontra les Français qui chargeaient aussi. Le tumulte et la confusion étaient extrêmes : l'ennemi s'efforçait de son mieux de se frayer un chemin, tandis que le 10ᵉ et le 18ᵉ le sabraient et le taillaient en pièces dans toutes les directions. Nous tournâmes le village, nous le traversâmes et nous les chassâmes dans la plaine en nous mêlant à eux. Il était impossible de démêler nos hussards de l'ennemi.

La plaine offrit en dix minutes un horrible spectacle, des morts et des blessés, des prisonniers de tous côtés. Des quatre escadrons, très peu d'hommes purent s'échapper sur les collines qui bordent cette plaine et sur lesquelles l'ennemi avait huit escadrons et une colonne d'infanterie avec de l'artillerie. Ce corps ne quitta pas sa position, mais comme nous pressions les fuyards et que nous étions sur le point de les suivre sur la colline, il ouvrit sur nous le feu de son artillerie et je l'échappai belle : un boulet me couvrit entièrement de poussière; mais, comme on dit, chaque boulet a son billet, et il n'y en avait pas pour moi. Nous nous mîmes aussitôt hors de la portée de l'artillerie : après quelques décharges, l'ennemi se retira. Le terrain au delà des collines lui étant très favorable et nos chevaux très essoufflés, nous prîmes nos quartiers dans ce village et je suis convaincu que demain nous rejoindrons encore les Français. Les résultats de l'escarmouche sont en prisonniers : 3 officiers, 236 hommes et 180 chevaux.

Le 10ᵉ de hussards a malheureusement perdu mon

ami le lieutenant Cotton et 1 homme tué, le capitaine Lloyd et 1 homme prisonnier et 9 blessés. Le capitaine Lloyd, avec trois hommes, était sur la colline, sabrant tout ce qui résistait, sans savoir que le régiment avait fait halte. Ils furent pris au moment où ils cherchaient à nous rejoindre.

Parmi les prisonniers, il n'y en avait peut-être pas un qui n'eût quelque horrible blessure à la tête ou sur le corps. Je n'ai jamais vu soldats montrer autant d'ardeur que les hussards : tous étaient désolés quand vint l'ordre de se replier.

Lord Wellington, le maréchal Beresford et l'état-major sont arrivés ici dans l'après-midi ; à la vue des prisonniers et des chevaux, Sa Seigneurie a exprimé sa haute satisfaction.

Parmi les prisonniers, on a trouvé une femme déguisée en homme et portant des habits civils. Son mari est un officier français, qu'on a malheureusement ramassé mort sur le champ de bataille.

Une partie des chevaux pris a été partagée entre les officiers de la brigade. J'en ai reçu un en plus de celui que j'ai pris moi-même. J'ai donné mon poney à Ipper, qui s'est empressé de le vendre. J'ai été envoyé avec le reste des chevaux à Toro, pour les mettre aux enchères au profit de la brigade. Il y en a quarante-six. Je les ai remis au colonel Sturgeon, quartier-maître général, et j'ai dîné avec lui et le colonel Jackson, de l'artillerie, un joyeux compagnon. Je n'ai quitté la ville qu'à onze heures, elle était alors assez pauvrement illuminée. Dans toutes les rues il y avait de grands feux de joie autour desquels hommes, femmes et enfants dansaient des *fandangos* et des *boléros*. Les cloches sonnaient, les fusils partaient, et toutes sortes de démonstrations de joie éclataient par la ville. Comme c'est le

quartier général de lord Wellington, il a donné un très grand bal en l'honneur de notre victoire de ce matin.

Notre étape d'aujourd'hui a été très agréable jusqu'à Toro, qui s'élève sur une colline sur la rive nord du Douro. Cette ville est entourée de murs percés de plusieurs portes moresques.

Pedrosa del Rey, jeudi 3 juin.

Nous avons quitté Moralès de très bonne heure ce matin et nous sommes arrivés ici avant huit heures. Nous eûmes à traverser le terrain de l'action d'hier et nous pûmes nous rendre compte des dangers passés. Il y avait de quoi rire d'entendre quelques-uns de nos Irlandais raconter leurs hauts faits en montrant au passage les cadavres de ceux qu'ils avaient tués, ou l'endroit où ils avaient donné des coups de plat de sabre à quelque prisonnier.

L'ennemi a abandonné la place hier soir et nous avons trouvé dans cette ville le capitaine Lloyd, du 10e, blessé grièvement, et mon ancienne ordonnance Morris, qui avait été blessé et fait prisonnier hier.

J'ai été de piquet tout le jour et toute la nuit, aussi ai-je peu reposé après les fatigues d'hier.

J'ai été présenté par le capitaine Gordon, du 10e de hussards, au prince d'Orange; c'est un jeune homme mince, à peu près de ma taille et de mon âge : il est universellement aimé de tous ceux qui ont le bonheur de faire sa connaissance.

Tordesillas est une des plus anciennes et des plus célèbres villes du royaume de Léon. Étant de piquet près de là, je ne pus résister à la tentation d'entrer dans la ville : elle est belle, bien bâtie, et s'élève dans un site agréable. En revenant à mon piquet, je perdis mon

chemin, et, comme la nuit tombait, je fus près de quatre heures avant de le retrouver; à plusieurs reprises, je faillis être étouffé dans les marais.

Le colonel Grant, qui a conduit la charge du 10e de hussards au commencement de l'escarmouche d'hier, a été légèrement blessé au côté. Le 15e de hussards formait la réserve et n'a rien eu à faire, ce qui les a fort vexés. Les prisonniers que nous avons faits déclarent tous qu'ils nous prenaient pour le corps espagnol de don Julian, dont les hommes sont habillés dans le genre des hussards, et ils avaient résolu de les bien frotter : mais ils reconnurent leur erreur au moment de la charge. Le 16e chasseurs est le régiment qui nous a reçus. Ce même 16e se vante — avec quelle véracité, je l'ignore, — d'avoir battu tous les régiments anglais qui lui ont été opposés; on cite, entre autres, le 11e, le 14e et le 16e de dragons légers. Il ne lui reste maintenant que 120 hommes, et parmi les survivants les gens du village nous disent qu'il y a 79 blessés.

Torrelaboton, vendredi 4 juin, anniversaire de la naissance du Roi.

Le corps de lanciers de don Julian a rejoint ce matin notre brigade, ainsi que la 7e division (infanterie légère). A l'avenir, ils seront toujours attachés à nous dans nos mouvements. Nous avons aussi avec notre régiment, sous le commandement du capitaine Bolton, quatre canons de 9 et deux de 6 d'artillerie montée.

J'ai un excellent logement et j'aimerais beaucoup à rester ici un jour de plus; ma santé exige presque un repos de cette durée : j'ai pris un mauvais rhume. Mon *padrone* est un vrai Espagnol dévoué à son pays.

A notre entrée, les cloches s'ébranlaient sous de

joyeux carillons. L'ennemi, qui n'est pas à plus d'une demi-lieue de nous, a dû entendre sonner les cloches. On croit qu'il risquera une bataille près de Valladolid.

Peñaflor, samedi 5 juin.

La brigade a bivouaqué dans un champ près de Peñaflor. Étant indisposé, je ne suis pas entré dans ce village.

Cet après-midi j'ai été envoyé avec des ordres à Valladolid que l'ennemi, contrairement à toute attente, a évacué hier soir; une partie de notre patrouille y est entrée peu de temps après. Mes ordres devaient être remis au maire, mais il avait décampé avec le Roi et les citoyens étaient en train d'en choisir un autre.

Joseph Buonaparte a tenu sa cour ici pendant quelques mois et c'était le quartier général de son armée. Les Français ont détruit tous les approvisionnements qu'ils ne pouvaient emporter; ils sont maintenant près de Burgos, où notre armée va les suivre.

Cecelieu, dimanche 6 juin.

Bivouaqué en face de Valladolid, sur un plateau qui est, dit-on, à onze cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous avons commencé l'étape ce matin à deux heures. Toute l'armée s'est ébranlée à peu près en même temps. Nous arrivâmes à Villalba del Alcor et, après une halte-repos d'une heure, nous nous dirigeâmes sur cet endroit.

Nous avons rencontré sur notre route une escouade de hussards ennemis avec un officier et un drapeau parlementaire. Ils firent halte en nous voyant et l'officier s'avança avec le drapeau parlementaire et une lettre pour lord Wellington. Il repartit ensuite avec ses hommes. Il portait un splendide uniforme avec plusieurs ordres sur la poitrine.

A notre arrivée sur ce terrain, le 14e de dragons légers et le 1er de hussards de la légion allemande arrivèrent aussi par une autre route et campèrent avec nous.

Kennedy m'a présenté au marquis de Worcester, qui paraît être un agréable compagnon : il est lieutenant au 10e de hussards.

Nous avons reçu toutes les lettres du dernier paquebot, mais pas de journaux : lord Wellington croit que les officiers les liraient au lieu de s'occuper de leurs devoirs, et nous sommes si près de l'ennemi.

Villa Bona, lundi 7 juin.

Nous quittâmes ce matin le camp à quatre heures, déçus dans notre espoir d'un engagement avec l'ennemi. Nous nous avançâmes avec lord Wellington et toute l'armée jusqu'à Palencia, où nous apprîmes que les Français avaient évacué cette ville à six heures du matin. Nous fîmes notre entrée, trompettes sonnantes, vers neuf heures.

Toute l'armée est campée à Palencia et aux environs : c'est aussi le quartier général. Lord Wellington a donné un grand bal aux habitants et aux officiers.

Villa Bona, mardi 8 juin.

Quelques minutes avant l'heure fixée pour le départ, nous reçûmes l'ordre de débrider, l'ennemi ayant fait sauter un pont sur lequel nous devions passer. L'infanterie prit alors les devants et traversa notre camp. J'eus le plaisir de voir plusieurs vieilles connaissances. Vers dix heures la trompette sonna, et la brigade était prête à marcher, quand un ordre des officiers supérieurs, le colonel Grant et le chef d'état-major, — *le géant noir* et *le*

nain rouge, — nous fit faire le cercle. Nous nous attendions à des compliments pour avoir été prêts si vite, mais grande fut notre surprise quand nous reçûmes une sévère réprimande au sujet de la conduite des hommes qui, hier soir, avaient forcé et dévalisé l'église et toutes les maisons du village. C'était pour nous la première nouvelle. Nous reçûmes l'ordre d'inspecter les musettes et on fit sortir des rangs deux soldats du 18ᵉ et un du 10ᵉ qui avaient du lard en leur possession. Ils furent aussitôt jugés par une cour martiale de brigade, composée d'un officier supérieur et de quatre capitaines, et chacun d'eux reçut, au lieu de lard, six cents coups de fouet.

Nous commençâmes alors l'étape, qui était des plus agréables, et nous arrivâmes à un village où les Life-guards et les Bleus avaient leurs quartiers sur le penchant d'une colline. Après une halte de près d'une heure, nous gravîmes les collines derrière le village et nous débouchâmes sur un plateau d'où nous redescendîmes sur la ville de Tamora. Je suis dans un misérable logement, une cabane faite en boue. Mon ordonnance, mes chevaux et moi-même nous sommes empilés dans deux chambres. Toute la brigade s'est logée dans cette ville, ainsi que les généraux et l'état-major de trois divisions de l'armée qui campe aux alentours. Que je déteste un officier général partout ailleurs que sur le champ de bataille! Un général et son état-major demandent autant de place dans une ville qu'un régiment de dragons pourrait en prendre, et, même quand ils sont établis dans leurs quartiers, ils sont toujours à ennuyer ceux qui les entourent par des ordres imbéciles ou des plaintes.

Fromista, mercredi 9 juin.

Cette ville est un assemblage de boue, murs, église,

maisons, écuries. Nous n'avons fait aujourd'hui qu'une lieue et demie à travers un terrain bas et marécageux : les chevaux en avaient presque jusqu'aux genoux.

J'ai porté l'accusation contre un homme de la compagnie de Bolton qui avait quitté son piquet à Pedrosa del Rey et manqué de respect. C'est la première fois de ma vie que cela m'arrive et j'étais très énervé.

L'ennemi a fait sauter un pont avant-hier à Torquemada. Le général Hill et l'aile de l'armée qu'il commande y sont entrés hier et s'avancent directement sur la route de Burgos, que nous laissons maintenant un peu à notre droite. Le siège commencera aussitôt que le matériel d'artillerie sera arrivé. L'ennemi a incendié la principale église de cette ville l'année dernière.

Villastandine, jeudi 10 juin.

Depuis Fromista la route court à travers une plaine où on ne voit ni arbres, ni buissons, ni broussailles. Nous avons traversé le village de Santillana. L'ennemi a abandonné cette ville une heure avant notre entrée. Il a un piquet sur les montagnes derrière nous.

Nous avons traversé la Pisuerga sur un pont de sept arches d'un aspect assez majestueux, et le canal de Castille, sur un pont petit, mais soigné. L'ennemi aurait dû détruire tous ces moyens de communication, ce qui aurait considérablement entravé notre marche.

Les habitants sont sortis pour nous acclamer et ont dansé des fandangos à la simple musique, si on peut ainsi parler, de trois tambourins, tandis que chaque danseur chantait l'air national. Ils nous ont ainsi escortés jusque dans la ville; au même moment les cloches sonnaient gaiement.

On a du vin en abondance dans tous les villages où

nous passons. Les caves, qui sont creusées sur le versant d'une éminence, généralement à l'est des villes ou des villas, ont une porte en bois; en entrant, on descend de quelques yards et on découvre quantité de pipes de vin. Le vin vaut 1 vintem 1/2 la quintilla.

Padilla, vendredi 11 juin.

Nous avons fait ce matin une étape d'une lieue dans une plaine semblable à celle que nous avons traversée hier. L'escadron de droite et le 10e de hussards ont marché sur Castroxeriz, qui est à notre droite. Nous sommes bien logés et nous aimerions à faire une halte de quelques jours. Nos chevaux commencent à avoir besoin d'un peu de repos. Les habitants nous ont souhaité la bienvenue en dansant. On dit que l'ennemi est en grande force à Pedrosa.

Mon hôte et mon hôtesse, qui n'ont jamais vu d'Anglais, m'assomment de questions, et je ne puis y répondre, ne connaissant par leur langue. J'ai de grandes difficultés à apprendre l'espagnol après le portugais.

Lord Wellington compte beaucoup sur les paysans espagnols; je pense que, sous des chefs hardis et résolus, ils nous aideraient beaucoup.

Les malheureux réfugiés des villages près de Burgos sont arrivés par douzaines hier et ce matin à Villastandine.

J'ai visité l'église et mon guide a joué un air national espagnol sur les orgues, dont le son est excellent. Sur ces entrefaites, notre commissaire est entré : il avait entendu dire qu'il y avait du blé caché dans l'église. Nous commençâmes aussitôt une perquisition et nous découvrîmes quatre barils de farine et trois sacs d'orge dans une chambre près du clocher : le tout fut confisqué à notre profit.

Je viens d'apprendre que l'ennemi détruit tous les villages et dévaste tout dans un rayon de six milles autour de Burgos.

Esar, samedi 12 juin.

Nous avons quitté Padilla ce matin à six heures. Nous avions fait environ une lieue quand on découvrit l'ennemi sur les hauteurs derrière cette ville (Esar). La brigade mit pied à terre et nous restâmes ainsi pendant près de quatre heures en attendant l'arrivée de la cavalerie et de l'infanterie. Quand elles nous eurent rejoints, nous marchâmes en trois divisions, avec l'artillerie, sur l'ennemi qui s'était formé en colonnes. Le 15e attaqua une colonne à gauche et l'ennemi se retira par le pont, de l'autre côté de l'Arlanzon, à environ trois milles de Burgos. Le 18e marcha vers la droite sur une colonne qui se retira aussitôt pour gagner le pont. Une autre colonne d'infanterie ennemie se forma en carré et fut attaquée par les brigades de grosse cavalerie, après que l'artillerie l'eut rompue. Elle se replia sur le pont. A ce moment nous atteignions la hauteur qui commande la route de Burgos, et notre artillerie fut amenée pour tirer dans la vallée. La grosse cavalerie (4e régiment) chargea les Français près de la grande route, mais fut repoussée. Elle s'empara d'un canon qui fut repris par l'ennemi. Toute notre artillerie prit alors part à l'action, et l'ennemi se retira en désordre sous le feu de près de quarante pièces de canon. J'étais alors près de l'artillerie et je vis qu'une partie des bagages des Français quittait la route. Je fus détaché avec quelques éclaireurs pour couper le chemin à ce convoi : l'ennemi fit tout son possible pour le dégager, mais nous fîmes tête et nous le chargeâmes; il laissa alors nos hommes emmener tranquillement notre prise,

elle consistait en dix mules et une douzaine de prisonniers.

Quand toutes les troupes ennemies eurent passé le pont, elles le firent sauter. Lord Wellington ordonna alors à l'armée de prendre ses quartiers pour la nuit et les brigades furent envoyées à Esar, à l'exception des escadrons du capitaine Clements et de moi-même, premier sous-lieutenant de service. Je fis patrouille jusqu'aux débris du pont. Deux arches sont complètement détruites par l'explosion. Comme nous nous aventurions trop près, on nous envoya une volée de mousqueterie.

Les Français ont laissé leurs blessés en notre pouvoir, ce qui prouve bien le désordre de leur retraite. Je ne pouvais être d'aucun secours à ces malheureux, mais je fis un rapport sur leur déplorable situation. Jusqu'à présent on n'y a prêté aucune attention; je suppose donc qu'ils vont périr, si les habitants ne prennent pas soin d'eux.

Quand la canonnade commença sur les carrés de l'infanterie ennemie, le général français *** (1) s'enfuit aussitôt à cheval et dit en partant : « Gagnez le pont comme vous pourrez ! » Je l'ai vu galoper sur la route et je le prenais pour Joseph, à cause du grand état-major qui le suivait, mais le roi intrus a quitté Burgos hier et marche sur Vitoria, à ce que disent les prisonniers. Vers huit heures plusieurs villages, à droite et à gauche de Burgos, furent incendiés.

Les prisonniers nous ont informés que Buonaparte a commandé à cinquante mille hommes de l'armée d'Espagne de se rendre immédiatement en Allemagne. Si c'est vrai, cette campagne sera courte et décisive. Mais ils ajoutent que, quand il aura battu les Russes, il reviendra en Espagne : je parie ma tête que si l'ennemi parvient à se tirer de ce pays, il n'y reviendra jamais.

(1) Le nom manque dans le texte.

Les Français avaient engagé aujourd'hui trois régiments d'infanterie et trois de cavalerie, et somme toute je trouve qu'ils se sont conduits assez mollement. Lord Wellington a mené notre régiment à l'ennemi. J'ai cru un moment qu'il allait nous faire l'honneur de diriger notre charge, mais une colonne ennemie à notre droite attira son attention, et il nous quitta pour donner à l'artillerie l'ordre de la balayer.

Homazes, dimanche 13 juin.

Ce matin, à six heures moins le quart, je revenais avec mon piquet à Esar, quand nous fûmes surpris par la commotion d'une explosion effroyable : la terre parut trembler et nous restâmes muets et immobiles en entendant cet horrible fracas. Le prince d'Orange, qui apportait l'ordre de marcher sur Homazes, nous apprit que l'ennemi avait fait sauter le château de Burgos et qu'il se retirait sur Vitoria. C'est une bonne nouvelle pour l'infanterie, car ce château n'aurait pu être emporté sans un sacrifice de deux mille hommes au moins, et cela vaut pour nous une victoire. Les prisonniers que j'ai faits hier nous avaient laissé soupçonner ce qu'on avait l'intention de faire à Burgos, mais personne ne le croyait. Il y avait parmi eux une femme; elle montait une mule et aurait échappé à notre atteinte, mais, me voyant sabrer son mari, qui cherchait à la suivre, elle se mit aussitôt à hurler et vint avec nous. J'ai parlé au colonel Grant en sa faveur, et, très généreusement, il lui a donné la mule pour aller en prison avec son mari.

Le prince d'Orange portait hier tous les ordres aux différentes compagnies, et il a galopé tout le jour. Lord Wellington l'aime beaucoup, ainsi que tout le monde dans l'armée.

Burgos, qu'à mon grand regret je n'ai vu qu'à une distance de deux milles, est la capitale de la Vieille-Castille. Le célèbre couvent des Chartreux de Miraflores s'élève près du lieu de notre dernière action.

Ceanule, lundi 14 juin.

La route continue à travers de grands monts et des plaines immenses pendant huit lieues jusqu'à ce joli village qui s'élève au pied d'une haute montagne, tout en étant lui-même à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Orne, mardi 15 juin.

Nous nous mîmes en marche ce matin à quatre heures pour Orne, étape de neuf lieues. Nous avons vu les colonnes ennemies se mouvoir en plaine dans la direction de Miranda de Ebro, où elles passèrent la rivière, et où j'apprends qu'elles ont pris position. Elles étaient hier soir à huit lieues de la rivière, et nous à cinq lieues seulement.

J'ai été avec Barrett, du 15e de hussards, à travers le pays : nous prîmes un mouton dans un troupeau, nous le tuâmes à la hussarde, avec le sabre, nous le dépeçâmes et j'en eus pour mon dîner une part que j'ai trouvée très bonne.

Mon cœur souffre pour les malheureux fantassins : il y en avait tant de couchés sur les bords de la route! Il est impossible que ces pauvres diables fassent des marches de trente à quarante milles deux ou trois jours de suite par un temps si chaud. Mais lord Wellington voulait faire passer la rivière à l'armée aujourd'hui. Dieu seul sait ce qui peut se passer demain!

Torrès, près Médina, mercredi 16 juin.

Ce matin, marche sur Médina, où la brigade a fait une halte de trois heures pour attendre des ordres. Elle a ensuite été envoyée à ce village pendant que nous faisions halte à Médina : les 11ᵉ, 12ᵉ, 14ᵉ, 16ᵉ de dragons légers; 3ᵉ et 4ᵉ de dragons de la garde; les deux régiments de Life-guards et les Bleus; le 1ᵉʳ régiment de hussards allemands, et notre brigade, 10ᵉ, 15ᵉ et 18ᵉ régiments.

Hier matin, l'ennemi a offert la bataille au général Hill, qui l'a refusée, n'ayant que quinze mille hommes, tandis que les Français en ont quarante-cinq mille.

J'ai été à Médina et j'ai acheté, pour compléter mes provisions de campagne, de l'eau-de-vie, du lard, des figues et des noix. J'y ai vu de fort belles femmes à leurs fenêtres, très coquettement vêtues de noir; elles sont généralement très blondes et bien plus belles que les Portugaises. Elles paraissent toutes aimer beaucoup les Anglais et ressemblent beaucoup aux femmes de mon pays : je les admire d'autant plus.

Nous bivouaquons dans un bois de chênes délicieusement situé sur les rives du Tuebar, à un quart de mille de Torrès.

San-Lorenta, jeudi 17 juin.

La route était mauvaise aujourd'hui. Plus de vingt mille hommes sont campés à quatre milles de nous. Nous faisons maintenant le service d'avant-postes. Les ennemis sont à Vitoria en grande force. Ils ont opéré leur retraite de Burgos tout à loisir, pensant qu'ils avaient toute l'armée anglaise sur leurs derrières et c'est seulement hier qu'ils ont appris que nous avions

marché sur leur flanc : ils se sont alors retirés avec toute la précipitation possible. Je pense que demain nous ramasserons des traînards et que peut-être nous couperons quelques corps de l'armée.

Mon ami Smith est le jeune homme le plus triste que j'aie rencontré. En ce moment surtout où tous les officiers doivent l'exemple aux soldats, je trouve qu'il a grand tort. Son éloignement de Mrs. Smith en est peut-être cause, mais un pareil motif n'est pas avouable pour un hussard.

Les guerilleros espagnols sont habillés les uns avec des habits, des bottes et des chapeaux français; les autres avec de vieux uniformes anglais.

Du camp près de Berberana, vendredi 18 juin.

Nous sommes partis à six heures du matin; nous pensions aller jusqu'à Vitoria, mais en arrivant en face de Villa-Albia, nous trouvâmes le général Graham engagé avec l'ennemi qui défendit un village et un col pendant près d'une heure, puis se replia en désordre sur Vitoria, notre infanterie sur ses talons.

Le pays étant très montagneux, la cavalerie devient inutile et nous allons passer à l'arrière-garde aujourd'hui.

Après avoir attendu près de quatre heures pendant lesquelles il a plu constamment, l'ordre arriva de bivouaquer où nous pourrions trouver de l'eau et du fourrage. Notre camp est sous une haute montagne dans la vallée, entre Villa Albia et Berberana, quartier général de lord Wellington.

Samedi 19 juin.

N'ayant reçu ce matin aucun ordre de marche, nous restons sans renseignements. Nous n'avons pas d'arbres

pour nous abriter. L'armée espagnole a commencé à passer près de notre camp à deux heures ce matin et à onze heures elle défile encore, mais la pluie m'a empêché d'aller la regarder.

J'ai vu le général espagnol Ballasteros : c'est un bel homme qui paraît avoir soixante ans. Son état-major se composait d'une douzaine d'officiers bien montés et bien habillés. J'ai vu un chef de guérillas ainsi habillé : une pelisse et un colback de hussards avec le plumet (appartenant au 7e), une paire de culottes françaises en peluche écarlate et des bottes de Life-guard.

Subijana, quartier général de lord Wellington.

En venant ici, nous entendîmes le bruit du canon : un engagement avait lieu; peu après, nous apprîmes que l'ennemi se retirait. Il avait à gravir une haute colline et à redescendre dans cette vallée : j'ai vu nos éclaireurs le poursuivre.

Le terrain est encore très peu favorable à la cavalerie. Toute l'armée est aux alentours et les piquets de grand'-garde ne sont pas à plus de trois milles d'ici.

Nous avons trouvé beaucoup de cadavres français sur le terrain près de notre bivouac et nous gardons trois mille prisonniers faits ce matin par notre brave infanterie. La brigade de cavalerie légère a reconduit l'ennemi ce matin à travers les rues de Subijana d'une façon magistrale. L'escarmouche a duré quatre heures. J'ai demandé aux prisonniers des nouvelles de nos vieilles connaissances du 16e de chasseurs, que nous avons brossés à Moralès. L'un d'eux a levé les épaules et s'est écrié : « *Ils sont perdus* (1)! »

(1) En français dans le texte.

Subijana, dimanche 20 juin.

Nous faisons halte jusqu'à demain, puis il faudra avancer ou mourir de faim.

Le reste des prisonniers est entré ici il y a quelques heures. Quatre cents ont été pris hier et une centaine aujourd'hui. L'ennemi est dans une forte position à quelques milles d'ici et paraît déterminé à livrer bataille. Dieu le veuille! car je me sens plein de confiance!

Je n'ai rien à faire et je ne sais comment m'occuper autrement qu'avec ce journal, mon compagnon d'oisiveté, et j'ai pris si régulièrement l'habitude de l'écrire tous les jours qu'il me semble que c'est une partie de mon service et, en réalité, je ne me sens pas tranquille tant que je ne m'en suis pas acquitté.

Bataille de Vitoria.

Du camp, à une lieue de Vitoria, sur la route de Pampelune, lundi 21 juin 1813.

O Dieu, exauce ma prière! que cette glorieuse victoire amène la paix générale et rende le bonheur au monde troublé, mais plus particulièrement à l'Angleterre!

Nous quittâmes notre bivouac à la pointe du jour et nous marchions depuis près de deux heures dans la direction de la vallée de la Zadorra quand nous découvrîmes l'ennemi posté sur les hauteurs en face de nous, sur une étendue de plusieurs milles, avec sa gauche à Puebla de Arlanzon et s'étendant au travers de la vallée de la Zadorra jusqu'aux villages d'Alechuco et de Gamarra Maior. Au centre de sa position se dressait une

haute colline qui commandait la vallée au-dessous d'elle. J'y ai vu avec une lunette le roi Joseph et son état-major. L'engagement commença à neuf heures du matin et l'ennemi fut rapidement chassé des hauteurs de Puebla parle corps de sir Rowland Hill. L'action devint très sérieuse et les ennemis furent repoussés du haut en bas de leur position. Leur gauche tournée, le château de Zalderan fut pris; c'est là que le colonel Cadogan fut mortellement atteint et le général Morillo blessé. La 4e division et la brigade de cavalerie légère s'élancèrent en avant et prirent possession des villages d'Arinez et de Gomacha, et s'avancèrent en lignes et en colonnes de brigade sur la droite de la route de Miranda à Vitoria. Deux brigades de la 3e division enlevèrent l'Altura de los Iglesias, pendant que la 7e division et une brigade de la 3e division emportaient les villages de Margarita et de Zuazo et s'avançaient à la gauche de la route. A ce moment, l'ennemi commença à plier dans toutes les directions. La brigade du major-général Kerrits prit à l'ennemi, sur une éminence, quelques pièces d'artillerie qui avaient entretenu pendant quelque temps un feu meurtrier sur notre centre....

(*Lacune de six pages.*)

Vitoria, mardi 22 juin.

J'ai été envoyé ce matin avec les blessés et les chevaux à Vitoria. J'ai fait mettre tous les hommes à l'hôpital et j'espère qu'ils se guériront promptement de leurs blessures : il y a dix de ces pauvres garçons. Puis j'ai trouvé des écuries pour les chevaux. Lord Wellington et son état-major ont quitté Vitoria vers dix heures. J'ai rencontré Blacket avec une escouade du 18e en train de rejoindre le régiment. Je lui ai persuadé de passer

ici la nuit et de revenir demain avec nous. Nous avons dîné ensemble et nous avons parcouru la ville, voyant tout ce qui en valait la peine. La capitale de la province d'Alavar est mal bâtie et plus mal pavée. Son nom vient d'une victoire considérable remportée autrefois sur les Maures : le glorieux triomphe d'hier rendra son nom cher à jamais à tout l'univers.

La ville est pleine de militaires, de prisonniers et de bagages ; les rues sont jonchées de papiers de service de toute sorte.

Les femmes passent pour les plus belles du pays : j'ai un excellent billet de logement pour une maison habitée par deux dames. Elles m'ont donné le souper suivant : des tranches de pain frottées d'ail et préparées en salade, l'eau remplaçant l'huile ; des œufs durs apprêtés avec de l'huile, de l'ail et des tomates ; des œufs frits suivaient le premier service. Avec très peu d'habitude, on se fait à ces mets.

Nous trouvâmes au village de Gamacha le pauvre Carew blessé mortellement. J'allai le voir avec Blacket, mais quel spectacle ! O ciel ! puissé-je bientôt l'oublier !

Les Espagnols sont braves, mais leur bravoure se refroidit vite. Leur rage contre l'ennemi ne connaît pas de bornes, nous en avons eu hier la preuve. Dès notre arrivée dans la ville, nous vîmes les habitants maltraiter les prisonniers. Ils en massacrèrent plusieurs et, quand on leur en demandait la raison, ils répondaient : « *A segurar el prisonero !* » — « C'est pour s'assurer du prisonnier. »

Olazagoitia, mercredi 23 juin.

J'ai été à Gamacha, où j'ai appris que Carew est mort hier soir à huit heures et demie et qu'il a été enterré

dans l'église par le Dr. Quinsey ; puis à Salvatierra, qui servait hier soir de quartier général à lord Wellington. La brigade de hussards bivouaquait près de là; Joseph Buonaparte s'y est arrêté après la bataille dans la maison même où je suis. La femme m'a dit qu'il paraissait abattu et qu'il regrettait la perte de ses bagages : il n'avait pas même sauvé de quoi changer de linge.

Après déjeuner, je me rendis à Olazagoitia et je m'installai dans une maison vide avec mes hommes, au nombre de huit, et deux pauvres blessés de ma compagnie, que j'avais recueillis en route. Je m'emparai sur-le-champ d'un mouton que les soldats tuèrent et firent cuire rapidement. Dieu sait ce que nous serions devenus sans ce repas, nous mourions de faim. Je coucherai cette nuit dans un misérable trou, mais j'ai le ventre plein et c'est tout ce que je désire en ce pays.

Bavomoa, jeudi 24 juin.

Je suis arrivé ici à neuf heures après une marche d'une lieue. Dès que je fus aux cantonnements de la brigade qui fait halte aujourd'hui, je pris part à une parade : les hommes devaient remettre leur part de butin, tout devant être également réparti entre eux. On découvrit sept cent quarante quarts de doublon sur un seul homme.

J'ai traversé Huarte, petit village où l'ennemi a fait sauter un pont sur l'Araguil, ce qui arrêta notre armée hier pendant près de trois heures.

Aizuain, vendredi 25 juin.

Partis à six heures du matin, nous traversâmes la Crenja et Ivurzon, deux villages incendiés par l'ennemi

dans sa retraite; les pauvres habitants sans défense ont été cruellement traités. Les routes étaient très mauvaises pendant les huit premiers milles, puis nous arrivâmes à la route pavée de Pampelune, la plus belle et la plus droite que j'aie jamais vue.

Pampelune s'élève au milieu d'une vallée pittoresque à une lieue de nous; elle est au pouvoir de l'ennemi; à ce qu'on dit, elle sera à nous demain. Joseph Buonaparte est rentré en France avec une partie de son armée : l'autre partie a pris la direction de Saragosse.

Je connais maintenant les misères de la guerre; jusqu'ici je ne savais ce que c'était que la privation de vivres : hier nous mourions tous de faim. L'ennemi doit souffrir encore plus que nous, à en juger par le nombre des morts et des mourants qu'on trouve sur les routes et qui paraissent victimes de la faim et de la fatigue. Beaucoup des cadavres étendus sur les routes sont réduits en masses informes par le piétinement, et j'ai vu, je pense, deux cents chevaux morts. C'est un horrible spectacle, car les paysans les écorchent et les abandonnent ensuite aux vautours et aux loups.

La brigade est cantonnée dans différents villages autour de Pampelune. L'infanterie campe entre nous et cette ville.

Le capitaine Freemantle des Gardes, aide de camp de lord Wellington, va s'embarquer pour l'Angleterre avec les dépêches relatives à cette glorieuse victoire.

L'ennemi a été forcé d'abandonner à notre brave infanterie légère, qui le poursuit, le seul canon sauvé à Vitoria.

Ibeisua, près de Pampelune, samedi 26 juin.

Ipper n'est arrivé avec mon bagage qu'à six heures

ce matin : une de mes mules s'était montrée rétive.

Contrairement à toute attente, nous avons marché ce matin sur Pampelune, qui a été régulièrement investie. Nous avons passé un pont sur la droite de cette place, puis nous avons pris à gauche, et nous avons fait le tour complet de la ville; nous la voyons très bien d'ici.

Le colonel Grant a donné l'ordre aux officiers du 18e de hussards de se réunir devant lui ce matin : « Lord Wellington, nous a-t-il dit, a vu avec un vif déplaisir l'insubordination du régiment et en particulier la conduite des hommes et des officiers à Vitoria, le 21 courant; il en a surpris plusieurs en train de piller dans les rues au lieu d'être avec le régiment sur le terrain; Sa Seigneurie est résolue, s'il s'élève quelque plainte contre le régiment, à le démonter immédiatement, à le diriger sur le port le plus voisin afin de l'embarquer pour l'Angleterre et à envoyer en même temps au commandant en chef ses remarques à ce sujet. »

O Dieu! en sommes-nous là? Je manque de paroles pour exprimer la douleur que j'éprouve en cette occasion à penser que le régiment a déçu toutes les espérances en se conduisant si mal.

Olite, dimanche 27 juin.

Partis à deux heures ce matin, nous n'avons pas fait halte avant d'arriver à Tafalla, où nous trouvâmes le 10e et le 15e de hussards, dans leurs quartiers depuis hier. Nous étions nous-mêmes bien installés quand la trompette sonna; la brigade quitta ses cantonnements et nous marchâmes sur Olite. Nous apprîmes depuis que lord Wellington arrivait ce soir et que notre place serait occupée par son état-major.

M. Dolbel, qui a été laissé à Pampelune pour rassembler les traînards, a failli être pris par l'ennemi, qui sortit de la forteresse dès qu'il eut vu la brigade de hussards se mettre en marche, mais qui le laissa échapper, ne se préoccupant que de capturer les mules et les provisions de nos commissaires.

Nous sommes maintenant à la poursuite de douze mille hommes sous les ordres du général Clausel, qui a pris cette route au lieu de rentrer en France.

La blessure que j'ai reçue à Vitoria va bien et ne me gêne que très peu maintenant.

Une de nos canailles a donné aujourd'hui une fausse alerte; lord Wellington l'ayant appris a fait immédia tement punir cet individu par le grand prévôt. Nous n'avons pas de chance : on ne peut rien faire dans le régiment sans que Sa Seigneurie en soit informée. Il doit y avoir un mouchard parmi nous et je crois connaître le personnage.

Caparroso, lundi 28 juin.

La brigade, partie à huit heures, a traversé une lande sauvage et inculte jusqu'à un pont sur la rivière Aragon, en face de la ville. Le colonel Grant nous a alors envoyés, le capitaine Woodhouse et moi, en reconnaissance. Nos instructions étaient d'aller à Tudela; si l'ennemi y était, de nous rendre compte de ses forces; s'il en était parti, d'avancer jusqu'à ce que nous l'eussions reconnu sur la route de Saragosse. Ordre de faire deux lieues à l'heure, l'armée s'arrêtant jusqu'à ce que lord Wellington eût reçu notre rapport.

Nous suivîmes la grande route jusqu'à Baltierra, où un aide de camp de Mina nous informa que l'ennemi avait évacué Tudela le matin. Nous nous y rendîmes,

mais, en y entrant, nous la trouvâmes encore au pouvoir de l'arrière-garde française dont une partie nous donna aussitôt la chasse et nous poursuivit pendant près de deux milles : ils nous avaient vus venir et un gros de dragons attendait pour nous surprendre, mais nous les découvrîmes à temps.

Nous montâmes ensuite sur un terrain en pente et nous vîmes l'armée française se mouvoir dans la direction de Saragosse. Peu après, l'arrière-garde quitta Tudela et fit sauter le pont. Nous retournâmes alors à Baltierra. Les habitants nous firent descendre de cheval au milieu des acclamations et nous conduisirent dans la principale maison où on nous servit un somptueux dîner : mais nous n'en fûmes pas plus avancés, il y avait trop d'ail. Nous préférâmes du pain, du fromage et du vin. Le peuple nous mena ensuite à l'église, au son des cloches, au milieu des danses, des prières, et fit jouer pour nous les plus jolis airs. Nous voulûmes alors partir, mais le cheval de Woodhouse était fourbu. Je revins donc tout seul, laissant le capitaine avec ces braves gens, et je rencontrai sur la route d'autres patriotes qui attendaient avec du vin le passage des Anglais. Je fus obligé de boire plusieurs rasades : enfin j'arrivai à Caparroso exténué, mon cheval plus fatigué que moi, et je fus très étonné en voyant que la brigade avait quitté la ville. Je me décidai alors à y passer la nuit : j'ai le meilleur logement.

Du camp près de Caseda, mardi 29 juin.

Je suis arrivé à ce camp ce matin de bonne heure. Après avoir informé le colonel Grant de ce que nous avions vu et lui avoir fait la description du pays, je revins à ma tente et je pris un peu de repos. La brigade fait halte

ici aujourd'hui et l'on s'attend à retourner demain à Pampelune, l'ennemi s'étant enfui jusqu'à Saragosse, où nous le laisserons entre les mains de Mina.

On a vendu les effets du capitaine Turing et de Carew.

A la cour martiale, où j'ai siégé, sur douze prisonniers, onze ont été trouvés coupables et condamnés à des punitions corporelles.

Hier soir, il y a eu un terrible orage qui a tué beaucoup de monde.

Le 18e de hussards est installé à Caseda.

Olite, mercredi 30 juin.

Nous sommes revenus ce matin à Olite; j'en suis heureux, car l'état de ma santé est précaire. Les membres me font si mal que si le régiment marchait demain, je crois que je ne pourrais pas l'accompagner.

O vous, jours de la joyeuse jeunesse, vous, heures de gaîté,
Vous, joues roses, pourquoi m'avez-vous fui?
La vieillesse est encore loin, pourquoi suis-je ainsi?

Olite, jeudi 1er juillet.

Il y a eu parade pour l'inspection des chevaux, qui sont tous en bien mauvais état et qui ont besoin de repos.

Olite est une très ancienne ville, qui contient les plus belles ruines de château et d'église que j'aie jamais vues. Les rues sont bien pavées, il y a un excellent marché abondant en fruits et une belle place.

Mon bon hôte a rempli aujourd'hui mon seau à eau d'excellent vin : il a l'air d'un vieux monsieur bien poli.

A la vente des bagages du pauvre Carew, on a payé deux bouteilles de sauces 35 shillings; sept livres de fromage, 63 shillings 6 pence; deux langues, 27 shil-

lings. Les principaux acheteurs étaient Hill, Mr. Fitz-clarence et lord Worcester, qui a donné 34 shillings d'une paire d'éperons de cuivre.

Olite, vendredi 2 juillet.

Une affaire qui a causé beaucoup de bruit dans la brigade depuis la bataille de Vitoria va compromettre, croyons-nous, les parties intéressées et les mener en conseil de guerre. Le jour de la bataille de Vitoria, après que le 18e et le 10e de hussards eurent reconduit l'ennemi à travers la ville, le major Hughes donna l'ordre au lieutenant D..., avec vingt hommes, de garder les charrois, les bagages pris à l'ennemi et de les protéger contre les habitants et les maraudeurs de l'armée. Mais aussitôt, paraîtrait-il, Mr. D... se mit à piller. Or la plupart des prisonniers de marque dînaient avec lord Wellington et, dans le cours d'une conversation avec Sa Seigneurie, Mme G... (1), femme du général de ce nom, raconta que, sans l'intervention d'un simple soldat, un officier de hussards l'aurait dépouillée de tout; qu'après avoir reçu d'elle l'épée de son mari et un beau fusil à deux coups, il lui avait enlevé de force une bague du doigt. Lord Wellington entra alors dans une grande colère et jura qu'il ferait passer cet officier devant le conseil de guerre pour qu'il servît d'exemple à l'armée. Le lendemain matin, il envoya chercher le colonel Grant et lui ordonna de faire une enquête à ce sujet. On trouva Mr. D... en possession de l'épée, du fusil et de l'anneau; mais il a nié avoir rien pris de force et il a écrit à Sa Seigneurie et aux officiers du régiment une lettre de justification.

(1) Le nom est illisible dans le texte. On ne distingue que la première lettre.

Olite, samedi 3 juillet.

La brigade de hussards, trop forte à côté des autres, va être remaniée : il y aura à l'avenir quatre brigades formées par les 10ᵉ et 15ᵉ de hussards, les 18ᵉ et 1ᵉʳ de hussards, les 12ᵉ et 13ᵉ de dragons légers, les 14ᵉ et 16ᵉ de dragons légers. Le 18ᵉ de hussards quittera bientôt cette ville pour rejoindre le 1ᵉʳ de hussards, légion allemande, sous le général Alton.

Les gros dragons, dont les quartiers sont à Tafalla, donnent ce soir un grand bal aux dames de cette ville. Nous sommes tous invités, mais je crois que personne n'ira.

En face de mon quartier est un couvent de vingt-deux nonnes; hier soir j'ai parlé avec plusieurs d'entre elles à travers une mince cloison de bois, et ce matin j'ai été autorisé à les voir à travers une grille : dans le nombre il y en a de jeunes, mais pas de jolies. L'une d'elles, qui est depuis trente-deux ans dans le couvent, est la plus charmante de toutes. Elle y est entrée jeune, et sa figure parle encore en faveur de son ancienne beauté. Je leur ai demandé si elles voudraient être libres, à quoi la dame abbesse a immédiatement répondu non. Elles paraissent aimer beaucoup les Anglais : je leur ai fait comprendre que je suis hussard, bien que je ne pusse m'exprimer convenablement, et qu'en Angleterre nous faisons l'orgueil du beau sexe : cela n'a pas paru les étonner du tout. Elles ont avoué qu'elles nous préféraient à d'autres qu'elles avaient vus en habits rouges du haut de leurs fenêtres.

Ce pays est certainement, sous plus d'un rapport, un paradis en comparaison de l'Angleterre. Quel malheur qu'il ne soit pas habité par des Anglais!

Je reviens à l'instant d'une promenade faite dans les jardins publics, qui sont de toutes parts caressés par les parfums de la rose, de l'oranger et du narcisse. Adorables, célestes soirées où tous les sens s'éveillent délicieusement, et où la paisible déesse n'éclaire que des mortels heureux!

Olite, dimanche 4 juillet.

J'ai été ce matin au couvent et j'ai entendu chanter mes amies les nonnes. Leur chapelle est très belle et renferme des orgues délicieuses. Après le service, j'ai demandé à les voir, mais l'abbesse m'a dit qu'elles allaient se confesser. Au nom de tous les miracles, de quoi peuvent-elles bien s'accuser?

Mes chevaux sont de nouveau en excellent état.

Le lieutenant Conolly a donné ce soir un bal. On y a vu tout ce que la ville renferme de gens convenables et d'autres. La valse faisait fureur et nous a occupés presque toute la nuit.

Olite, lundi 5 juillet.

Je suis sorti ce matin avec les fourrageurs du régiment. La matinée était délicieuse. Quelle honte pour un jeune homme de rester au lit après six heures!

Les provisions sont à très bon marché dans cette ville; je viens d'acheter un quartier de mouton pour un dollar. On a de tout excepté du beurre.

Il y a quatre portes à cette ville et il est impossible d'y entrer autrement que par là : nous y avons des sentinelles tous les soirs à dix heures et personne ne peut les franchir dans un sens ni dans l'autre sans le mot d'ordre.

Lord Edward Somerset a inspecté la brigade (trois régiments de hussards) dans un champ près de cette ville,

les hommes en tenue de corvée. J'apprends que le général sir Stapleton Cotton doit nous passer en revue en tenue de campagne.

On remplace ici la pluie qui manque par des irrigations.

Clite, mardi 6 juillet.

Le colonel Grant, qui avait un des plus beaux commandements du monde, celui de la brigade de hussards, est remplacé par lord Edwin Somerset. Grant a été faire des représentations à lord Wellington, mais celui-ci lui a donné son congé pour rentrer immédiatement en Angleterre : tous les chevaux et tout l'attirail de Grant seront vendus aujourd'hui, il part demain pour Bilbao. Dieu merci, nous voilà débarrassés du *géant noir* et je regrette que le *nain rouge* reste avec la brigade.

Je viens de m'apercevoir qu'on a pris quatre doublons dans mon pupitre. J'estimais mes domestiques, et John Ipper en particulier, pour leur honnêteté. Je suis bien à blâmer d'avoir laissé traîner mes clefs, les exposant ainsi à une tentation trop grande pour beaucoup de gens dans leur situation.

Olite, mercredi 7 juillet.

Sir Stapleton Cotton a passé en revue le 18e ce matin. Le régiment méritait les éloges qu'il a reçus. Après l'inspection de la ligne, nous avons défilé par demi-escadrons. Sir Stapleton avait un superbe uniforme de général de hussards, rouge et or ; son état-major portait l'uniforme des hussards.

Le fourrage est devenu rare dans les environs, et il faudra partir si on ne nous en procure

Le cornette Curtis, qui avait été envoyé dans les environs de Pampelune pour ramener les traînards, nous a apporté la nouvelle du commencement du siége de cette forteresse : nous apprendrons bientôt la chute de cette place.

Lord Wellington et le maréchal Beresford sont en train de reconnaître les passages des Pyrénées et, quand ils reviendront, on dit qu'une partie de l'armée marchera sur Saragosse.

Le capitaine B... a eu une croix en diamants dans le pillage de Vitoria. Le major Hughes lui a ordonné de la remettre au trésorier et B... prétend l'avoir envoyée au général Stuart. Les officiers insistent pour l'avoir et ont déclaré qu'ils en écriraient au général. On prétend qu'elle vaut deux à trois cents livres! Ce qui est très grave pour B..., un sergent affirme qu'il lui a enlevé cet objet, en le menaçant de le mettre en prison s'il en disait jamais un mot, ce qui n'a pas empêché le sergent de faire son rapport à Hughes.

J'ai été ce soir au bal de lord Worcester. Il y avait là toutes les honnêtes femmes de la ville et toutes les autres. La surprise de celles qui, se trouvant en pareille compagnie, quittèrent la salle de bal pleines de dégoût, provoqua le rire et non la honte des gaillards qui avaient amené la société douteuse. Lord Worcester doit être très blessé de leur conduite.

Les fandangos et les contredanses faisaient fureur. Certaines femmes eurent une tenue très immodeste, et je partis de bonne heure, assez déçu dans mon attente d'une soirée amusante.

Les dames espagnoles portent les cheveux nattés et attachés serrés sur la tête avec un ruban, puis elles les laissent pendre sur leur dos. Mais dans les bals et les soirées, ils sont ramenés sur l'épaule gauche, ce qui est

d'un effet charmant. J'ai vu une petite fille de six à sept ans dont les cheveux avaient au moins vingt pouces de long et j'ai souvent observé des mères qui faisaient un nœud avec les cheveux de leurs enfants; il n'est pas rare de voir des enfants d'un an avec un ruban de queue.

L'habitude est de se vêtir d'étoffe noire et de mousseline, parce que nous sommes en temps de guerre. Les femmes espagnoles, en somme, ressemblent beaucoup aux Anglaises : je ne puis comparer les hommes à mes compatriotes, trop peu d'entre eux en sont dignes.

Olite, jeudi 8 juillet.

J'ai reçu d'Angleterre quatre journaux du 2 au 4 juin.

Il y a eu cet après-midi un affreux orage; mon cœur est à peine remis de l'horreur qu'il m'a causée. Les Espagnols n'en sont pas émus : mon hôte a continué à travailler, à chanter et à parler à sa femme pendant que je m'attendais à tout moment à voir crouler la maison sur nous.

Olite, vendredi 9 juillet.

Les 10e et 15e de hussards ont été passés en revue ce matin par sir Stapleton Cotton, entre Olite et Tafalla.

Rowls est très abattu et soupire après l'air natal; il paraît peut-être plus malade qu'il n'est.

C'est avec une extrême tristesse que j'ai à noter un meurtre commis près de la porte du Sud, la nuit dernière, sur la personne d'un cavalier du 15e de hussards. On l'a trouvé la tête fendue et la bouche bourrée de chiffons. Il y a peu de jours, deux hommes d'Olite ont été poignardés par deux de leurs concitoyens. On attribue ces meurtres à la jalousie : on n'a fait aucune recherche pour découvrir les assassins.

Une ridicule affaire est arrivée le soir du bal de lord Worcester : il avait retenu nos musiciens pour jouer, mais, à l'heure dite, on ne les vit pas arriver; on envoya à leur recherche un sous-officier, qui les trouva tous réunis dans une chambre; ils étaient ivres et dansaient tout nus, mais ils portaient leurs pelisses sur l'épaule. Il y avait, paraît-il, des femmes avec eux; je n'ai pas pu savoir si elles étaient déshabillées ou non.

Olite, samedi 10 juillet.

L'opinion générale est que lord Wellington fera passer son armée en France. On dit que Suchet, après avoir fait contre le général Murray des démonstrations qui on intimidé celui-ci, a traversé les Pyrénées en laissant des garnisons dans toutes les places fortes.

Ce matin, sorti avec les fourrageurs dans la montagne, je me suis égaré à plusieurs milles loin d'eux; j'entendis tout à coup des cris de détresse et je vis sur une colline un homme qui tendait les bras et qui implorait du secours, tandis qu'un autre s'enfuyait en courant. Je me portai vers eux en toute hâte et je trouvai le premier frappé de coups de couteau à la tête et au cou. Je l'aidai à remonter tout sanglant sur sa mule et je le ramenai à Olite, où Quinsey le pansa. C'est un Portugais, ordonnance d'un officier du 10ᵉ de hussards : l'assassin a pris la fuite et n'est pas retrouvé.

Le malheureux cavalier du 15ᵉ de hussards qui a été assassiné a été enterré hier soir dans un cimetière près de la ville. La compagnie à laquelle il appartenait suivait le convoi, ainsi que beaucoup d'officiers de la brigade et une foule d'habitants. L'un d'eux, un des plus dignes citoyens d'Olite, m'a dit qu'il croyait que le meurtrier était là et que les prêtres le connaissaient. Le

pauvre soldat a été vu en compagnie d'une femme hors de la ville le soir même du crime : il est donc probable qu'il a été tué par un jaloux.

Dans tous les nombreux vignobles des environs les ceps croissent en buisson comme les groseilliers et sont plantés en rangées régulières, tandis qu'en Portugal on les laisse pousser en hauteur et qu'on les soutient avec des tuteurs en roseau.

J'ai acheté hier soir au vétérinaire du 10e de hussards un cheval andalou noir ayant appartenu à Joseph Buonaparte pour cent vingt dollars.

Un grand nombre de guerilleros ont traversé Olite en route pour la France, où ils vont faire une boucherie de Français..... à ce qu'ils disent.

Olite, dimanche 11 juillet.

Les jardins sont pleins de fruits : je m'imagine qu'ils sont meilleurs qu'en Angleterre, mais peut-être est-ce une illusion.

J'ai reçu un billet doux d'une dame de la ville qui signe Isabella Lucinda, m'invitant à aller la voir chez elle; mais comme, informations prises, aucun autre officier de la brigade n'est prié, j'ai décliné cet honneur : c'est peut-être un tête-à-tête au lieu d'une réunion. Si j'acceptais sa politesse, la conséquence pourrait être un couteau planté dans mon corps. Non, non, mes Dulcinées, pas d'intrigues avec aucune de vous. Je ne suis pas encore las de l'existence et j'ai vu ce que peuvent faire vos coquins.

On apercevait ce matin une énorme quantité de vautours : les soldats en concluent qu'il y aura bientôt un autre engagement.

Don Julian ou Choulian, comme l'appellent les Espa

gnols, est le capitaine général de toutes les guerillas. Il a eu son père et ses sœurs massacrés par les Français et, comme Hannibal, il leur a juré haine éternelle.

Le maréchal Beresford et mon ami le général Hamilton méritent tous les éloges pour avoir formé avec de tels matériaux des troupes comme les régiments portugais. Ce sont, de l'avis de tous les officiers, les premières du monde après les Anglais. Elles se sont battues à Vitoria avec la plus grande bravoure.

Un autre cavalier du 15e de hussards a été trouvé assassiné dans un bois, entre cette ville et Tafalla.

Olite, lundi 12 juillet.

Cette vie d'oisiveté me pèse et je désire sincèrement que le régiment quitte cette ville d'assassins.

Je suis connu des habitants sous le nom de don Gorgio : ils ne peuvent prononcer Woodberry.

Les officiers du régiment se réunissent ce matin par ordre du major Hughes; il s'agit d'une enquête sur une altercation qui a eu lieu entre le capitaine B... et le lieutenant D... Après discussion, on s'est arrêté à la résolution unanime d'inviter les deux parties à quitter le régiment et le service de Sa Majesté. Hughes a proposé une solution plus conciliante qui consiste à les réprimander dans les termes les plus vifs devant le corps des officiers. On s'est rangé à son avis et on a fait demander B... et D... « Bien qu'il ne soit pas absolument prouvé, leur a dit le major, que vous ayez manqué de courage, le langage que vous avez employé l'un et l'autre était tel qu'il aurait mis les armes à la main de tout gentleman et que la mort seule pouvait terminer l'affaire entre vous. Mais, puisque la chose est venue à mes oreilles, je dois, comme officier supérieur, vous défendre abso-

lument d'agir autrement que par voie de conciliation. » Ils se sont fait alors mutuellement des excuses. Leur dispute avait commencé il y a quelques jours : B... dit à D... devant tout l'escadron, qu'il était l'officier le plus querelleur du régiment et que s'il lui adressait encore la parole, il le sabrerait. D... répliqua que le capitaine B... était un damné menteur. Ces fiers à bras ne parlaient tout d'abord que de se battre, mais ils se sont bien vite calmés, et ils souhaitaient que l'affaire fût oubliée, quand le corps des officiers s'en empara.

Défense à tout homme de quitter le quartier sans armes.

Olite, mardi 13 juillet.

J'ai rêvé l'autre nuit à mes amis d'Angleterre et surtout à une certaine dame; cela m'a beaucoup ému et je me suis réveillé en sursaut :

J'ai vu, sans le secours des yeux, ma maîtresse
Sous un pouvoir étranger :
Que pourrait la réalité
Si un songe peut me tuer (1) !

J'ai fait cet après-midi une promenade dans la montagne; j'y trouvai une jolie chaumière. A la porte, je fus reçu par un vieillard, son fils et sa fille. Ils m'offrirent du vin que je bus avec eux et je restai là près d'une heure. Le vieillard me raconta ce qu'il avait fait pour nuire à l'ennemi de son pays; puis il me mena à une grotte près d'un col qui traverse la montagne et j'y vis sept squelettes de Français que lui et son fils avaient massacrés. Plusieurs milliers de braves garçons ont subi

(1) En vers espagnols dans le texte.

pareil sort dans ce pays, victimes de l'ambition de Napoléon.

Olite, mercredi 14 juillet.

Le régiment a paradé ce matin à cinq heures et, après la punition de plusieurs hommes derrière le couvent des nonnes, on fit un véritable changement de quartier, trois compagnies du 15e de hussards ayant quitté Olite pour Pedeliar, petit village des environs. Les habitants ont besoin de leurs granges dont on avait fait des écuries.

B... a enfin livré la croix de diamants : on évalue son prix à 500 livres sterling.

J'ai dîné aujourd'hui avec le capitaine K... qui ne va pas bien du tout; je pense qu'il craint que son nom ne soit mêlé dans l'affaire du pillage de Vitoria.

Olite, jeudi 15 juillet.

Nous avons ici tout ce que nous voulons, excepté du beurre. Le sucre est la denrée la plus chère : il coûte 3 à 4 shillings la livre.

Le pauvre capitaine Kennedy est dangereusement malade et Smith est rayonnant, car il est le premier sur la liste pour une compagnie en cas de mort de Kennedy.

Olite, vendredi 16 juillet.

Il y avait hier un parti de fourrageurs ennemis à Sanguessa; onze mille Français sont à Verdun sous les ordres de Clausel. Un détachement de gros dragons a été envoyé à Sanguessa pour s'y établir et surveiller leurs mouvements.

J'ai été voir les nonnes qui m'ont donné une tasse de

chocolat et quelques gâteaux sucrés. Elles m'ont raconté qu'une nonne s'est sauvée, il y a deux ans, avec un officier français, mais que celui-ci fut bientôt obligé de la rendre au couvent, où on la condamna aussitôt à être emmurée. Son supplice dura quinze jours. Même après cet effroyable récit, j'ai la vanité de croire que les jeunes religieuses quitteraient volontiers la communauté pour suivre le sort du 18e de hussards, en dépit de leurs vœux.

Olite, samedi 17 juillet.

Le pauvre Foster n'est plus; il est mort à Vitoria après l'amputation de sa jambe. Il n'y a jamais eu de plus brave soldat.

Je suis très ennuyé : j'allais comme de coutume voir ma nonne quand cette vieille sorcière d'abbesse m'a dit qu'elle avait reçu de l'alcade l'ordre d'interdire l'entrée du couvent aux officiers.

Olite, dimanche 18 juillet.

Le corps des lanciers de don Julian a traversé Olite; il fait partie de l'armée de Mina, que l'ennemi a défaite il y a peu de jours près de Saragosse, et forcée à faire retraite par Tudela et à se rapprocher de l'armée anglaise. Elle est presque tout entière aux environs de Caparroso.

Olite, lundi 19 juillet.

Les bagages de feu le cornette Foster viennent d'arriver. Son ordonnance nous dit que son maître est mort faute de soins.

Smith et Blacket avaient invité le capitaine Stuart et

le lieutenant Seymour, du 10e de hussards, à dîner avec eux, et ils se flattaient d'avoir fait préparer un repas délicat : mais hélas! quand on se mit à table, il se trouva que le festin était manqué : un pâté de pigeons était réduit en cendres, un quartier de mouton n'était qu'un charbon. Smith, Blacket et Stuart prirent la chose en riant, mais Seymour ne goûta pas la plaisanterie et, après avoir essayé de manger quelques rognures de pâté et de gratter les os de mouton sans aucun succès, il partit et rentra dîner chez lui. Cette conduite a donné beaucoup d'ombrage à Smith; heureusement il n'est pas homme à se battre, autrement on pourrait craindre les conséquences de cette affaire.

On dit que lord Wellington est nommé maréchal de camp.

Olite, mardi 20 juillet.

Il y a près de deux mille officiers blessés à Vitoria, tant anglais que portugais, espagnols et français; plusieurs meurent tous les jours faute de soins, tant il y a peu de médecins.

Le quartier général de l'armée est maintenant sur les frontières de France et le siège de Saint-Sébastien est commencé depuis plusieurs jours. Presque toute l'armée, à l'exception de la cavalerie et d'une division devant Pampelune, est avec lord Wellington et s'emploie au siège.

Olite, mercredi 21 juillet.

J'ai acheté aujourd'hui deux jambons de Bayonne : ils sont célèbres dans toute la France.

La foire annuelle de Tafalla ressemble assez peu à une foire anglaise; mais, à voir le grand nombre des

femmes, je me croyais presque à Greenwich à la Pentecôte.

Olite, jeudi 22 juillet.

Les gros dragons de Tafalla ont donné hier soir un grand bal en commémoration de la victoire de Salamanque. Notre musique a joué, sur le désir exprimé par sir Stapleton Cotton.

J'ai de nouveau mes entrées au couvent : j'ai dit assez librement mon opinion et l'alcade a retiré son ordre au sujet de l'admission des officiers.

Olite, samedi 24 juillet.

On a reçu au quartier général la nouvelle que Soult se prépare à marcher au secours de Pampelune et de Saint-Sébastien; sir William Bentick et l'armée d'Alicante s'avancent sur les lignes de Saragosse. Si cette armée se joint à nous, nous serons capables de lutter avec toutes les forces que pourra nous opposer l'ennemi.

Je me suis baigné dans l'Aragon avec Deane et j'ai été bien étonné de trouver l'eau si froide par un temps si chaud.

Dan. Curtis et Rowls sont très malades : je soupçonne cet endroit d'être insalubre.

Olite, dimanche 25 juillet.

M. Dupérier, notre nouvel adjudant, est arrivé ce matin. Adjudant au 10e de hussards, il est sorti du rang, grâce à son mérite extraordinaire.

Hier soir, Kennedy et moi, nous rencontrâmes deux jolies filles qui se promenaient : nous mîmes pied à

terre, nous marchâmes avec elles, et, quand nous vîmes leur maison, nous pûmes nous convaincre que nous avions fait la connaissance de deux femmes comme il faut. Kennedy, plus audacieux que moi, entra après elles, et je le suivis. On me présenta à la mère, une Mrs. Murphy, d'origine irlandaise, qui nous régala de vin et de gâteaux. Au moment du départ, nous suppliâmes très fort qu'on nous accordât la grâce de faire une promenade avec les jeunes demoiselles. La mère n'y voulut pas consentir, mais je crois que nous aurons ce plaisir en dépit d'elle. Je vais lâcher la nonne : vous ne me verrez plus soupirer à votre grille, ma belle religieuse !

Olite, lundi 26 juillet.

Blacket a reçu du capitaine Milner une lettre du 15 courant, datée de Valencia, qui nous apprend que l'armée de Suchet est en pleine retraite, quitte l'Espagne, et que notre armée, sous les ordres de sir William Bentick, la poursuit.

En lisant la lettre de Joseph qui lui annonçait la bataille de Vitoria, Suchet s'est écrié que Joseph avait perdu deux armées, mais qu'il était résolu lui-même à ne pas laisser détruire la sienne, et il a aussitôt commandé la retraite sur la France.

Une lettre du capitaine Clements au même Blacket, datée du quartier général de San Esteban, le 18 courant, nous apprend l'arrivée de Soult à Bayonne pour prendre le commandement de l'armée française. Saint-Sébastien résiste encore; le couvent a été enlevé et on croit que le château se rendra bientôt.

Huzza! L'ordre de marche est arrivé pour demain matin : nous allons je ne sais où. Mais que ce soit vers

l'Angleterre ou vers la France, peu m'importe, tant je suis fatigué de cette vie d'oisiveté.

Bataille devant Pampelune, mardi 27 juillet 1813 (1).

Ce matin à trois heures la brigade de hussards a quitté Olite avec une brigade d'artillerie. Nous croyions faire halte à Tafalla et on variait dans l'appréciation de nos mouvements. Cependant, à la fin, nous arrivâmes devant Pampelune très fatigués, et après un court repos, nous nous avançâmes jusqu'à Zolva par ordre de sir Stapleton Cotton, qui était près de deux lieues plus loin. Nous nous trouvons maintenant près de l'armée française qui a.....

(*Lacune de dix pages.*)

Ibeisua, près Pampelune, dimanche 1er août.

Toutes les nouvelles qui arrivent de l'armée s'accordent sur l'énormité des pertes de l'ennemi. Cette déroute n'a d'égale que la fameuse retraite de Moscou. La plus grande partie des prisonniers n'a que quelques mois de service : ce sont de tout jeunes gens. Le général Hill est tombé sur l'arrière-garde française et on estime à dix mille hommes le nombre des prisonniers faits par nous. Voilà qui devrait faire du bruit en Angleterre et causer un grand plaisir à John Bull.

L'ennemi était près de l'entrée du col hier soir, et il me tarde d'avoir des nouvelles; les derniers rapports constatent que les restes de l'armée française sont dans

(1) Cette bataille dura deux jours, le 27 et le 28 juillet, les Français étant sous les ordres de Soult et de Clausel.

un état de confusion indescriptible : les soldats jettent leurs armes.

Je prie Dieu que nous soyons conduits à l'ennemi. Mes jambes sont enflées et il faudra plusieurs jours de repos pour les ramener à leurs dimensions naturelles. C'est un effet de l'humidité et de l'impossibilité de me déshabiller et de changer de linge depuis plusieurs jours. Nombre d'officiers sont au lit dans le même état.

Voilà un autre jour du Sabbath passé, et au lieu de prier, je reviens d'une longue course à cheval, pas tout à fait aussi agréable que celle que font aujourd'hui beaucoup de mes amis d'Angleterre dans Hyde-Park. J'ai traversé le champ de bataille et contemplé les horreurs de la guerre. Sur le penchant d'une colline, j'ai vu au moins trois cents cadavres et une quantité de pauvres garçons blessés qui demandaient au nom du Tout-Puissant de l'eau et de la nourriture. Je suis très heureux de pouvoir dire que je les ai fait transporter dans un village; mais, pendant la route, plusieurs de ces âmes vaillantes ont quitté ce monde pour un monde plus heureux.

Deux mille cinq cents prisonniers ont traversé Urdeniz hier soir, et lord Wellington poursuit encore l'ennemi avec l'infanterie. Certains disent qu'il y aura une autre bataille avant la reddition de Pampelune : si c'est vrai, il faut que les Français soient diablement vifs à rallier et à lever leurs troupes.

La plus triste partie de mon expédition d'aujourd'hui me reste encore à décrire ; le village d'Urdeniz est rempli d'officiers anglais blessés et il y a là plus d'un brave camarade qui ne reverra jamais la terre de liberté. O Dieu ! je ne connais pas ma destinée, mais je pense que si jamais je retourne en Angleterre, rien ne me déci-

dera à revenir, à moins qu'on ne me donne une compagnie, ce qui pourrait faire une grande différence.

Ibeisua, lundi 2 août.

Le général Cole a perdu son chef d'état-major de brigade et son aide de camp dans les dernières batailles.

Le frère du maréchal Soult est prisonnier. Quand on l'amena devant lord Wellington, il récrimina amèrement contre sa déplorable destinée, disant qu'il essayerait certainement de se détruire. Lord Wellington a répondu qu'il lui était indifférent qu'il le fît ou non.

Ibeisua, mardi 3 août.

J'ai fait cet après-midi une longue promenade à cheval le long des ouvrages devant Pampelune. Je n'avais pas la moindre idée de la force de cette place. Les officiers d'artillerie sont tous d'avis qu'elle capitulera sous peu. Le siège est conduit par don Carlos d'Espagne et O'Donnell.

Ibeisua, jeudi 5 août.

Nous n'avons pour nous distraire que le bruit des canons qui tirent sur Pampelune. Le temps est excessivement chaud. Les paysans, qui pendant ces dernières semaines se tenaient cachés dans la montagne, se risquent peu à peu à revenir chez eux.

L'église a beaucoup souffert. Les Français ont emmené avec eux le curé, un vieillard, après avoir dépouillé l'église de tous les objets de valeur et détruit ce qu'ils ne pouvaient emporter : on dit même qu'ils ont tué le pauvre vieux prêtre. Les villages près des montagnes où était l'armée ennemie montrent clairement par leur état

l'animosité qui règne entre les Français et les Espagnols.

J'ai rencontré le lieutenant d'artillerie Newland avec sa dame, et non sa femme. Il aurait certes pu trouver une plus jolie fille pour l'accompagner, mais il paraît lui être très attaché. La société d'une femme et d'une femme de notre pays serait ici délicieuse, et j'ai souvent souhaité le bonheur d'avoir une agréable compagne, car je pense, avec lord Bacon, que, dans la jeunesse, les femmes sont nos maîtresses, dans l'âge mûr, nos compagnes, dans la vieillesse, nos garde-malades, et, à tous les âges, nos amies.

Ibcisua, vendredi 6 août.

Mr. Dolbel a fait encore une terrible chute et un plongeon dans un sale étang. Jamais Sancho Pança, dans son ambassade vers Dulcinée, n'a fait une figure aussi extraordinaire que Mr. Dolbel à la parade, après l'accident. La perfection dans l'équitation fait nécessairement partie des talents d'un gentleman; il est à peine besoin de dire qu'un officier doit être un cavalier accompli. N'avons-nous pas assez de ces Johnny Gilpins (1), sous l'uniforme de dragons, qui se donnent continuellement en spectacle? un homme qui craint à tous moments de divorcer avec sa selle ne peut absolument pas posséder cette imperturbable présence d'esprit, cette attention froide et toujours en éveil qu'un officier doit accorder aux soldats placés sous ses ordres.

J'ai fait avec Burke le tour des ouvrages devant Pampelune, dépassé les vedettes et approché de la cathédrale, mais on ne nous a pas tiré dessus. Nous avons vu plusieurs régiments espagnols dans des baraques près des

(1) Allusion à la ballade anglaise très populaire de John Gilpin.

ouvrages : leur aspect est bien différent de celui des régiments portugais.

Ibeisua, samedi 7 août.

Mina et son armée sont arrivés devant Pampelune, après avoir pris Saragosse et quatre cents prisonniers. L'armée de lord William Bentick doit bientôt faire sa jonction avec nous.

Ibeisua, dimanche 8 août.

L'assaut sera donné à Saint-Sébastien ce soir ou demain de bon matin.

Les femmes espagnoles portent tout sur la tête : je viens d'en rencontrer une qui tenait ainsi un grand seau d'eau. J'ai essayé de le soulever et j'ai été bien surpris de son poids. Elle l'a replacé à l'instant et s'en est allée comme si elle avait eu seulement un léger bonnet.

Pauvre Dan. C... je crains d'avoir bientôt à enregistrer sa mort. Son frère, le lieutenant C..., qui avait été laissé malade à Santarem, est maintenant à Salamanque, où il entend rester : il dit qu'il a une douleur rhumatismale dans le dos et les bras. C'est de la blague! Je regrette que l'armée soit déshonorée par de pareils individus qui ne s'occupent que de toilette, de fatuité et de débauche.

Le train de grosse artillerie va arriver demain de Burgos devant Pampelune. Nous allons bientôt apprendre que la place a croulé sur les oreilles de l'ennemi.

J'ai été ce soir avec Chambers et Burke devant les vedettes, près de Pampelune : il faisait nuit, mais quand nous arrivâmes près des murailles, on tira sur nous; nous revînmes cependant sains et saufs. Nous leur avons fait tant d'effet que les trompettes et les tambours appe-

laient aux armes toute la garnison. A notre retour, les vedettes espagnoles ont fait feu sur nous.

Ibeisua, lundi 9 août.

Nous quittons demain Ibeisua pour retourner à Olite. Le 10ᵉ et le 15ᵉ de hussards vont à Tafalla et Artajena.

Le prince d'Orange est parti pour l'Angleterre avec des dépêches annonçant la récente et glorieuse victoire.

Ibeisua, mardi 10 août.

Contre-ordre : nous partons demain, et non aujourd'hui. On dit que lord Wellington permettrait à la garnison de Pampelune de se retirer en France si elle consentait à livrer les fortifications dans l'état actuel.

Noaïn, près Pampelune, mercredi 11 août.

La brigade a fait ce matin le tour de Pampelune et notre régiment est logé dans ce village qui est sur la grande route d'Olite.

Une ingrate canaille de la compagnie m'a volé tout mon brandy, près d'un *gallon* (1), pendant que mes domestiques étaient sortis. J'ai trouvé la moitié de mes hommes ivres, mais je n'ai pu découvrir le coupable.

Olite, jeudi 12 août.

A mon arrivée à Olite, j'ai eu un nouveau logement bien meilleur que l'ancien et dans la maison même où

(1) Quatre litres et demi.

demeure ma nouvelle liaison, la charmante jeune dame dont j'ai fait la connaissance peu de jours avant notre départ d'Olite.

Les deux compagnies vacantes par la mort de Turing et de Carew sont maintenant données, contre toute attente, en dehors du régiment, au lieutenant Luard, du 4e de dragons, et au lieutenant Owen, du 16e de dragons légers. Russel et Conolly y comptaient, et Conolly a l'intention d'envoyer sa démission cet après-midi.

Olite, vendredi 13 août.

Le pauvre Russel avait fondé tout son avenir sur sa nomination de capitaine et, de fait, sa propre existence, celle de sa femme et de ses enfants dépendaient de sa promotion. On a cru cette nuit, qu'il allait attenter à sa vie tant sa douleur était grande.

Une nonne va prendre le voile demain à Tafalla; j'irai voir la cérémonie avec ma jeune Ama Señora.

Les ennemis se retranchent de l'autre côté de la Nive, en France, pour attendre notre armée. Ils ont envoyé huit régiments de cavalerie en Allemagne, au secours de leur Empereur. Il y en a qui croient que nous passerons l'hiver ici, mais j'en doute fort.

J'ai obtenu de valser avec mes jeunes dames ce soir et je me suis promené près d'une heure dans les champs avec elles et leur mère. J'ai découvert que l'une d'elles est aussi amoureuse de moi que je crois être amoureux d'elle.

Olite, samedi 14 août.

Je me suis occupé ce matin à traduire deux chansons pour mes charmantes compagnes : *les Fleurs de la forêt*

et *Mon cœur tressaille d'amour*. Je tombe dans la folie contre laquelle ma chère tante et amie Mosely m'avait si bien prévenu, car je suis désespérément amoureux de la señora Zacarias, mais je pense que ce n'est pas la même espèce d'amour que celui qui s'attaque aux mortels en Angleterre. Ici, il ne dure que tant que l'on voit l'objet aimé, tandis que le Cupidon anglais perce le cœur si profondément que la mort seule peut le détruire. Il ne me coûte rien ici de faire le même conte à une douzaine de femmes, et les traductions citées plus haut me serviront pendant tout mon séjour dans ce pays.

Je donne demain soir un bal : toutes les femmes de la ville y viennent, et j'ai invité les officiers de Tafalla avec toutes celles de leurs favorites qu'il voudront amener.

Olite, dimanche 15 août.

Ce jour a été annoncé par les carillons des cloches : c'est la fête de l'Assomption de la Vierge. Une grande procession a parcouru les rues jusqu'à la cathédrale et, dans l'après-midi, j'ai été voir la prise de voile à Tafalla. Tous les officiers anglais étaient dans un banc fermé près de l'autel. La future nonne était une fille de qualité; elle était vêtue de blanc, avec une profusion de dentelles. Ses parents la conduisaient. Ses yeux indiquaient clairement son peu de goût pour l'avenir qu'elle se préparait. Les nonnes, au nombre de vingt, étaient dans le chœur. Dès qu'elle entra dans la chapelle, elle s'agenouilla et baisa la terre avec beaucoup de dévotion; puis, se relevant et avançant sur les genoux, elle répéta cette cérémonie. Elle se retira ensuite pour mettre ses voiles, et elle revint s'agenouiller devant l'autel en faisant des prières à voix basse. Quand elles furent terminées, on la mena à une porte de côté conduisant au

couvent où les nonnes se tenaient, les bras ouverts, prêtes à la recevoir. Elles la conduisirent alors dans le chœur et la cérémonie finit par des chants et le jeu des orgues.

Oh! pauvre misérable créature! contrainte peut-être à cette vie par un père ou une mère dénaturés afin d'enrichir quelque enfant favori! Les Cortès ont aboli l'Inquisition, et j'espère qu'il ne se passera pas longtemps avant qu'ils suppriment ou au moins diminuent les nombreux couvents qui appauvrissent l'Espagne.

J'ai donné ce soir un bal aux belles dames d'Olite : il y en avait quarante-deux, avec tous les officiers du régiment et plusieurs du 10e. Comme chez lord Worcester, il y avait dans le nombre quelques personnes assez peu modestes. Je fus peu satisfait du major Hughes, qui en amena une des plus connues dans le pays : mais c'était une danseuse hors ligne, et tout le monde l'admira. Elle appartenait autrefois au théâtre de Pampelune. Elle valsa délicieusement avec Hesse. Notre musique joua plusieurs contredanses anglaises à la mode et, avec très peu de leçons, les dames firent admirablement leur partie. Nous tînmes bon jusqu'après une heure du matin. J'offrais des sandwichs, du négus et de la limonade, avec des pâtisseries, tout à fait dans le genre anglais, et quand la compagnie quitta la maison, la plupart des hommes étaient gris et les femmes fort gaies. Ma salle de bal était ornée avec beaucoup d'élégance et c'est sans aucun doute le plus beau bal anglais donné à Olite, sous tous les rapports, mais surtout à cause du nombre des femmes. Waldie, en dansant, nous faisait mourir de rire : il envoyait un coup de pied à l'un, il en renversait un autre, il nous a bien amusés. J'ai ouvert le bal avec la doña señora Zacarias Nabasque, dans un boléro espagnol, et j'ai reçu des compliments.

Olite, lundi 16 août.

Hier soir, mon pupitre a été forcé et on y a pris 17 doublons, environ 68 livres; bien qu'il y eût des bijoux de valeur, aucun n'a été volé. L'honorable M. Finch, lieutenant au 15e de hussards, a déjeuné avec moi. Il était logé dans cette maison et il a eu le malheur de perdre 16 guinées disparues de sa cantine. Je ne soupçonne pas mes serviteurs, mais j'ai des doutes sur l'honnêteté des domestiques espagnols.

Olite, mardi 17 août.

Après enquête, Kennedy et Hesse soupçonnent du vol Mac Dougle, un de mes domestiques : j'ai offert 10 guinées de récompense à celui qui retrouvera mon bien, mais je suis bien persuadé que je n'en reverrai jamais un farthing.

Notre chirurgien, le petit Pulsford, est venu me voir ce soir ainsi que plusieurs de mes amies. Le docteur a joué de la flûte et nous avons dansé. Olly (1) était un peu gris et nous a bien amusés. Il a presque été mis à mort par les dames, car elles l'ont couché par terre et l'ont chatouillé si fort que le petit homme avait le visage tout noir.

Les dames espagnoles ont un charme qu'il est dangereux même de décrire : que le jeune Anglais, aimable et poli, plein de considérations chevaleresques, se méfie, et que le souvenir de l'amie qu'il a laissée au pays, cette belle dépositaire de ses premiers serments, mette son cœur en garde contre des visages d'un ovale

(1) Pulsford.

parfait, des cheveux d'un beau châtain clair, de grands yeux noirs, des bouches pleines de grâce, de modestes attitudes, et des vêtements sans recherche qui rappellent souvent à l'esprit la douce simplicité de la beauté grecque, une tenue pleine de sensibilité et de vivacité.

Olite, mercredi 18 août.

Les femmes espagnoles ont une habitude qui paraît bien indécente à un Anglais : si vous tournez le dos à une dame et qu'elle veuille attirer votre attention, elle ne vous frappera pas légèrement sur l'épaule, ou ne vous fera pas tourner gentiment pour lui parler : non, elle aura une tout autre méthode, elle vous donnera d'énormes claques sur le derrière. J'ai été salué de cette façon par une de mes belles señoras, ce matin, sur la place du Marché. Tout le monde riait de ma grande confusion et de ma rougeur, et non de sa politesse.

Mina a traversé cette ville il y a quelques jours et tous les habitants sont sortis dans la rue pour le voir; il a bu deux verres d'eau, pendant qu'ils l'acclamaient en criant : « *Viva! viva! viva!* »

Olite, vendredi 20 août.

Depuis mon entrée en Espagne, je n'ai pas vu un Espagnol ivre. Ils mettent toujours de l'eau dans leur vin. J'ai un véritable faible pour le vin d'Espagne et je me lève rarement de table sans en avoir absorbé trois pintes (1).

Le lieutenant Fitzclarence a reçu hier un coup de couteau à Tafalla; avec d'autres mauvais garçons, il avait

(1) Plus d'un litre et demi.

joué des tours à quelques Espagnols, et telle a été la conséquence. La blessure n'est pas dangereuse.

Beaucoup de gaieté ce soir à ma *casa*. Kennedy, Pulsford et d'autres s'y sont rencontrés avec Zacarias, Aberica, Fermena et les deux misses Murphy. Ces messieurs étaient tous un peu gris, et les señoras ne faisaient que leur crier : « *mucha drunkee* (1) ! »

Olite, samedi 21 août.

Au diable les femmes ! Elles m'assomment ! Le temps est si chaud que je suis incapable de sortir à cheval, et il faut rester chez moi et me laisser tracasser par deux jolies filles, dont l'une me reproche mes défauts et dont l'autre m'accuse de fausseté : « *Voodverry mucha falca* (2) ! » J'ai traduit les lignes suivantes et je les leur ai chantées, mais je n'ai réussi qu'à les rendre plus collantes :

Comme je serais heureux avec l'une
Si l'autre chère enchanteresse était loin ;
Mais comme vous me tourmentez toutes deux à la fois,
Du diable si je dis un mot à l'une de vous !

Je vois bien que ces deux filles sont amoureuses, mais cela ne prendra pas, et je dis non tout de suite.

Les Espagnols des hautes classes prennent le matin dans leur lit, ou aussitôt après leur lever, du chocolat avec des gâteaux ou du pain grillé, après avoir bu d'abord un peu d'eau de source fraîche que l'on sert toujours avec le chocolat. On dîne de midi à deux heures, rarement plus tard. Les tables ont généralement huit pieds

(1) Très ivres, en mauvais anglais.
(2) Woodberry très menteur.

de long et six de large, et sont couvertes d'une grande nappe. Au centre est un plateau portant des figures de cire et des bouteilles de vin bouché disposées tout autour. Du pain sous une serviette indique la place de chacun. Le repas consiste en soupe et en plats variés qui forment un cercle autour du plateau. Chaque personne assise en face d'un plat, qu'il contienne viande, poisson ou légumes, remplit son assiette, découpe et fait passer à la ronde, de sorte que, pendant tout le temps du dîner, s'il y a nombreuse compagnie, on est continuellement occupé à passer et à repasser des assiettes. Les Espagnols se servent toujours d'un peu de tout ce qui passe : ils sont d'ailleurs très gros mangeurs.

Certains assaisonnements plaisent à des palais anglais, mais la viande est couverte d'huile et d'ail, généralement bouillie en grosses pièces informes ou en petits morceaux et mêlée à des pommes de terre écrasées dans l'huile. L'Espagnol use peu de sel et de poivre et se sert rarement d'un couteau, excepté pour découper le contenu d'un plat ou, à l'occasion, pour frapper un voisin. Un morceau de pain et une fourchette leur suffisent pour manœuvrer ce qu'ils ont dans leur assiette. La pâtisserie est particulièrement bonne. Le poisson est un plat accessoire. Généralement après la soupe on sert deux plats, un de viande bouillie et de volailles cuites ensemble, et une sorte d'étuvée avec des saucisses dans lesquelles l'ail entre sensiblement comme assaisonnement. Les étrangers mangent et boivent comme ils l'entendent. On ne porte pas de santé. Les domestiques espagnols, loin d'observer la réserve et le respect des domestiques anglais, rient d'un bon mot et vont jusqu'à vous reprendre quand ils croient que vous vous êtes trompé. Ils sont, mâles ou femelles, sales, négligents et maladroits.

Olite, dimanche 22 août.

J'avais sollicité la présence des dames, ce soir, à ma *casa,* pour danser, mais la malheureuse nouvelle de la mort d'un très proche parent, reçue aujourd'hui d'Angleterre, m'a empêché de donner suite à ce projet.

Olite, lundi 23 août.

J'ai fait aujourd'hui une pétition à lord Wellington, pour obtenir un congé de deux mois afin de retourner en Angleterre et d'arranger mes affaires de famille, et comme le major Hughes va demain au quartier général, il parlera à lord Wellington en ma faveur ; mais je crains bien que ce ne soit inutile, car Sa Seigneurie est si mécontente du régiment et de la conduite des officiers à Vitoria qu'il nous refusera toute faveur.

Le caporal Edwards a rapporté hier au major qu'il avait vu le lieutenant R... envoyer trois sacs de doublons à son frère, qui est capitaine au 20e d'infanterie, pendant l'action devant Vitoria. La raison qu'il donne de sa dénonciation, c'est qu'il croit qu'un officier devrait, pour avoir pillé, recevoir la même punition que celle qui lui a été infligée : il était sergent et il a été cassé pour avoir gardé l'argent du pillage de Vitoria. Hughes a convoqué une cour d'enquête pour étudier les charges qui pèsent sur R..., mais comme les membres de cette cour sont, à ma connaissance, coupables du même méfait, je suppose que l'affaire tombera dans l'eau.

Le *géant noir* et le *nain rouge,* à qui nous devons une bonne partie de nos disgrâces, n'ont jamais fait parvenir à lord Wellington les lettres que C... et D... lui adressaient en justification de leur conduite à Vito-

ria. Nous en avons instruit le major, et j'espère que quand il verra Sa Seigneurie, il lui donnera des explications suffisantes et qu'il défendra le bon renom du régiment.

Olite, jeudi 26 août.

Hier soir, j'ai dîné chez Burke avec Chambers. Après le repas, la conversation tomba sur le prêt de demi-pique. Burke affirma positivement que j'avais fait une réclamation pour l'obtenir et déclara de la façon la plus solennelle qu'il avait vu une lettre écrite par moi à Greenwood et Cox, à ce sujet, affirmant que Mr. Langmore la lui avait montrée. Je répondis que jamais je n'avais écrit une telle lettre. Il renouvela alors sa première assertion avec tant de chaleur et aussi à mon avis d'une façon si désobligeante pour un frère d'armes, et surtout à sa propre table, que je me laissai aller à lui faire une réponse assez vive, dans laquelle je niai positivement le fait en disant que c'était absolument faux. Là-dessus Burke se leva d'un mouvement violent et passionné, et exigea des excuses immédiates que je refusai, trouvant que c'était plutôt à lui qu'à moi d'en faire. Il fut alors décidé qu'on aurait recours aux armes : je proposai d'envoyer un mot à mon domestique pour avoir mes pistolets, mais Burke refusa en disant : « J'en ai un, jouons à pile ou face à qui tirera le premier. » Puis il apporta le pistolet et quelques cartouches à balles et, ouvrant son pupitre, il y prit un doublon qu'il jeta en l'air et il perdit. Je dis alors : « Je ne veux pas tirer sur vous dans la chambre, libre à vous de le faire si vous voulez. » Mais il continua à tempêter et à rager si fort qu'il excita encore plus ma colère. Il dit au docteur Chambers : « Je ferai mon rapport là-dessus demain matin; laissez-le

faire ! » Chambers tenta de nous réconcilier, ce à quoi il aurait réussi sans les grossièretés de langage de Burke ; je commandai donc à Chambers de charger le pistolet et, le surprenant en train d'ôter les balles des cartouches, je m'écriai que les choses ne se passeraient pas ainsi, et j'invitai Burke à se mettre à sa place. Chambers s'interposa, déclarant qu'il ne pouvait y avoir combat, et au même moment Burke quitta la chambre. J'assurai alors que je ferais connaître toute l'affaire à la brigade si je ne recevais pas sur-le-champ des excuses. « Je me porte garant que Burke vous fera des excuses suffisantes, répondit Chambers, si vous laissez les choses où elles en sont. » Il sortit et quelques minutes après ramena Burke par la main. Celui-ci déclara que tout ce qu'il avait dit au sujet du prêt de demi-pique était une plaisanterie et qu'il était extrêmement fâché si quelque expression m'avait blessé. Sur ce, Chambers nous fit nous serrer la main. Burke proposa le secret, et me demanda ma parole d'honneur de ne jamais parler de cette histoire. Je refusai carrément : alors Burke, secondé par Chambers, me pria de les recevoir à dîner aujourd'hui. J'ai raconté ce matin tout cela à Smith et à Pulsford, en confidence, et j'ai invité à dîner pour se rencontrer avec Burke, ce triste personnage, Smith, Blacket, Chambers et Russell. Ils sont tous restés très tard.

L'attente de la paix fait le sujet de toutes les conversations. Dieu veuille qu'elle arrive bientôt !

Olite, vendredi 27 août.

Il y a un an aujourd'hui, je m'amusais à danser avec une tendre amie que je n'oublierai jamais. Je ne puis perdre la mémoire des heureux jours passés.

On dit que l'ennemi approche : si mes vœux sont

exaucés, le 18e retrouvera toute son ancienne splendeur et y ajoutera un nouveau lustre. Je suis résolu à me battre comme un lion, et je vendrai chèrement ma vie, si je ne suis pas secouru.

On croit que le maréchal fera quitter le régiment à beaucoup d'officiers; je sais qu'il y a parmi nous plusieurs capons, et le plus vite on les renverra sera le mieux.

Trois cents prisonniers français et deux officiers ont traversé Olite hier : ils faisaient partie de la garnison de Saragosse, enlevée par le brave Mina. Blacket a parlé à l'un des officiers, mais celui-ci était très sombre et il a répondu impoliment.

Olite, samedi 28 août.

Lord Edward Somerset a inspecté les chevaux qu'on doit réformer et les chevaux français qui sont dans le régiment.

J'ai passé l'après-midi à faire des visites aux femmes et à les inviter à mon bal de demain.

La municipalité s'est rendue en pompe sur la place, autour d'un trône : on a lu les articles de la nouvelle Constitution. Pendant la soirée des bandes de musiciens se sont promenées dans les rues; on dansait des fandangos et des boléros de tous côtés. La maison de l'alcade était illuminée avec une douzaine de chandelles.

Olite, dimanche 29 août.

On ne parlait ce matin que du combat de taureaux. Toutes les avenues conduisant à la place étaient barrées avec des chariots. A deux heures, j'arrivai au logement du Dr. Quinsey, situé sur la place, et j'y trouvai la plu-

part des officiers du régiment. Nous eûmes grand plaisir à regarder du haut des balcons les charmantes femmes réunies à chaque fenêtre. Une douzaine de bœufs furent amenés et placés dans une écurie, on en mit un en liberté et la farce commença. Il y avait là huit ou dix brutes habillés de clinquant et décorés d'innombrables faveurs reçues des dames. Jamais je n'ai ri d'aussi bon cœur à aucun spectacle. Quelques-uns de nos hommes crurent pouvoir prendre part à cet exercice, mais l'un d'eux fut sérieusement blessé. Un des bœufs sauta dans une charrette qui était pleine de spectateurs et en lança plusieurs en l'air. Enfin un des Espagnols, le plus brillant de tous, fut enlevé par un taureau et le pauvre diable fut emporté chez lui le ventre ouvert. Je pensais que cet accident mettrait fin au divertissement, mais la plaisanterie continua comme si rien n'était arrivé. Enfin un des taureaux fut tué avec beaucoup de peine, et nous revînmes chacun chez nous.

L'habillement des pleutres qui taquinaient le taureau se composait de vestes, de culottes et de bas de soie, de pantoufles rouges, avec un joli chapeau de soie orné de plumes et un manteau rouge.

J'ai reçu ensuite à dîner plusieurs officiers, et le soir j'ai donné un bal. Les femmes ont commencé à arriver à sept heures, et j'ai ouvert le bal avec Abereta, Tekelli Smith, la señora Murphy cadette, All's-well, et j'ai dansé un fandango avec la charmante Fermena. Nous avons essayé de valser, mais ces dames ne pouvaient pas. Nous nous rejetâmes alors sur les contredanses anglaises, et nous ne nous arrêtâmes qu'à une heure du matin.

Olite, lundi 30 août.

J'ai dîné aujourd'hui avec Kennedy, qui avait nom-

breuse compagnie, et passé la soirée à fumer des cigares et à boire du brandy et de l'eau. Il faut que j'abandonne deux habitudes qui se sont développées en moi dernièrement, celles de boire et de jurer.

Olite, mercredi 1er septembre.

C'est à leur Reine que les Espagnols doivent toute leur présente dégradation. Pour satisfaire son indigne passion, le prince de la Paix, d'abord garde du corps, monta rapidement aux plus grands honneurs. Il finit par vendre son pays à la France. La Reine avait perdu les charmes de la jeunesse et ce misérable la traitait avec mépris et ne maintenait son pouvoir despotique que grâce à l'influence étrangère. Elle favorisa récemment un jeune homme qui n'avait pas plus de vingt ans et qui était dans les gardes, mais le pouvoir de Godoï ne pouvait être ébranlé par les ruses d'une femme. Il était universellement détesté, mais devant lui les grands s'efforçaient de sourire. Il menait un train de roi, ses palais étaient magnifiques et il était toujours gardé par un régiment qui lui appartenait.

Godoï est grand et bien fait : on dirait un Anglais.

Olite, jeudi 2 septembre.

Plusieurs officiers du régiment sont venus à mon quartier ce soir et se sont occupés à apprendre l'anglais aux señoras : on s'est bien amusé. Toutes les fois que je penserai à l'Espagne, fût-ce dans cinquante ans d'ici, je suis sûr de rire à l'instant.

Olite, vendredi 3 septembre.

Saint-Sébastien est enfin tombé : on l'a pris d'assaut il y a quelques jours.

J'ai acheté pour 3 shillings un grand panier de fruits délicieux que j'ai cueillis moi-même. On ne l'aurait pas eu en Angleterre pour autant de guinées. Il y avait des brugnons, des pêches, des raisins noirs et blancs, des poires, des abricots, des pommes et trois beaux melons.

J'ai donné à dîner aujourd'hui : le pauvre Russel s'est saoulé et nous a assez divertis.

Le bruit court aujourd'hui à Tafalla que Masséna a rejoint Soult avec six mille hommes, qu'ils ont fait une tentative pour dégager Saint-Sébastien et qu'ils ont été repoussés avec de grandes pertes au delà de la Nive. Ce serait encore une victoire.

Un moine a calculé qu'on use par an vingt mille chaussures de moins depuis que Pampelune a été nettoyée et pavée.

Olite, samedi 4 septembre.

Siégé ce matin à la cour martiale.

Nous avons beaucoup de malades à l'hôpital : les hommes mangent trop de fruits. Je ne puis moi-même résister à la tentation. Les raisins sont si beaux, si mûrs et si doux, en comparaison de ce qu'ils sont en Angleterre.

Turner, cavalier de ma compagnie, s'est tiré un coup de feu ce soir sous l'influence d'un accès alcoolique. La balle lui a traversé le ventre et est sortie par le dos : c'est une blessure mortelle. J'ai laissé deux hommes pour s'occuper de lui; il paraît souffrir beaucoup et invoque continuellement le Tout-Puissant. Il accuse Burke d'être la cause de son suicide.

Olite, dimanche 5 septembre.

Turner est encore vivant. Je l'ai fait transporter à

l'hôpital, où il mourra ce soir; il est très sombre et parle peu. J'ai engagé un moine à prier près de lui et il est venu ce matin avec l'hostie et des cierges. Il lui a lu des prières en latin et donné l'extrême-onction. Turner craignait d'être puni, comme Burke l'en menaçait hier pendant qu'on fouettait deux hommes après la parade. Il dit à plusieurs cavaliers qu'il ne voulait plus voir de cruautés au 18e et il s'est complètement enivré pour se tuer. Quelle horreur!

Croker nous a apporté d'Angleterre une très fâcheuse nouvelle : on raconte là-bas que le régiment s'est enfui à Vitoria et que le 66e d'infanterie nous a tiré dessus. Le capitaine Dundas, du 15e de hussards, a raconté comme un fait certain la même chose à Croker. Les officiers vont se réunir et je suis sûr que Dundas portera la peine de sa fausseté.

J'ai encore à noter un fait plus grave : il s'agit de la désertion d'un officier du régiment. Le lieutenant R..., qui avait quitté Vitoria, où il simulait une maladie, pour Bilbao, sous le prétexte de prendre les bains de mer, s'est embarqué pour l'Angleterre. C'est déshonorant! Quel misérable régiment que celui dans lequel je sers. Je souhaite qu'on fasse connaître la conduite de R..., dans le *Hue and Cry* (1).

L'ennemi a rassemblé une armée de près de soixante mille hommes près des Pyrénées.

Je n'ai pas reçu de réponse à ma demande de congé : je ne suis pas aussi désireux de rentrer au pays que je l'étais, depuis que je connais la mauvaise réputation du régiment en Angleterre. Les hommes sont bons, mais il leur manque de bons chefs.

Un officier des lanciers de don Julian, le prétendu de

(1) Gazette de poursuites judiciaires.

Zacarias, a été grièvement blessé il y a quelques jours dans un combat de taureaux. Il paradait dans le meilleur style quand l'animal, par un mouvement imprévu, l'a jeté en l'air et lui a ouvert le côté. Il est maintenant hors de danger et les femmes rient et crient : « *Viva!* » comme s'il ne s'était rien passé.

J'ai fort négligé les nonnes depuis quelque temps. J'ai été les voir ce matin, mais mon ancienne favorite a rompu avec moi. Elle n'a voulu me voir sous aucun prétexte. Tant mieux! j'en suis content, mais cela blesse ma vanité.

Les nonnes ne se parlent jamais entre huit heures du soir et sept heures du matin. On m'a dit que c'est à cause de Dieu! J'ai répliqué que je pensais qu'il serait plus content d'elles si elles dansaient des fandangos avec le 18e de hussards au lieu de rester muettes pendant de si longues heures, au cours desquelles leurs pensées peuvent ne pas être bonnes.

Turner est mort cet après-midi et a été enterré sur la route, près du couvent, sans aucune cérémonie.

Olite, lundi 6 septembre.

L'hiver commence, m'a-t-on dit, en novembre dans cette partie de l'Espagne, et le temps devient si froid que les habitants ne quittent presque plus leurs maisons pendant des semaines; en même temps, nombre de loups rôdent autour des villages et détruisent tout le bétail qui s'écarte.

Le colonel Murray a obtenu un congé et part pour l'Angleterre. Il est encore très malade et sa jambe est compromise. Quant à C... l'aîné, personne ne sait ce qu'il est devenu. Peut-être a-t-il suivi l'exemple de R... et déserté.

Je suis bien surpris que les nouvelles des batailles de-

vant Pampelune fassent si peu de bruit en Angleterre : elles ont été plus décisives que la bataille de Vitoria.

Olite, mardi 7 septembre.

Un grand convoi de provisions, destinées à l'armée espagnole à Roncevaux, accompagné de nombreux volontaires, a traversé la ville aujourd'hui. Les Espagnols deviennent enfin des soldats et l'ennemi trouverait une réception bien différente s'il essayait encore de traverser les Pyrénées. L'opinion générale est que la guerre va être portée dans le midi de la France. Tous les sous-lieutenants du régiment paraissent désireux de quitter le service : ils sont tous désappointés, que dis-je? dégoûtés, étant entrés au service.....

(*Le manuscrit de* 1813 *est interrompu brusquement*.)

Traduction d'une coupure de journal anglais collée dans le manuscrit.

« Nous sommes heureux d'apprendre que ce brave jeune officier, le lieutenant Woodberry, du 18e de hussards, qui avait été grièvement blessé le 18 décembre dans un engagement avec la cavalerie française près de Mendionde (France), est suffisamment rétabli pour reprendre son service dans son régiment. »

Copie des certificats des chirurgiens pour la commission médicale de Londres.

« Ceci est pour certifier que le lieutenant George

Woodberry, du 18e de hussards, a été blessé à la main par une balle de fusil devant l'ennemi entre Urcuray et Mendionde (midi de la France), le 18 décembre 1813, dans une affaire d'avant-postes. Cette blessure a nécessité des soins assez longs et la main se trouve affaiblie. »

« *Signé :* W. CHAMBERS,
« chirurgien au 18e de hussards. »

« Ceci est pour certifier que j'ai soigné le lieutenant Woodberry, du 18e de hussards, blessé à la main d'un coup de feu près de Mendionde, en France, par suite de quoi l'index de la main droite s'est trouvé très affaibli. »

« *Signé :* Lucas PULSFORD,
« aide-chirurgien au 18e de hussards. »

Mars 1815.

DEUXIÈME PARTIE

CAMPAGNE DE FRANCE (1814)

Chapelle de Hasparren, samedi 1er janvier 1814.

J'ai été à cheval à la ville de Hasparren et j'ai vu le général Alton, puis à Urcuray, où le major Hughes se guérit rapidement de ses blessures; ma main aussi va mieux et les docteurs pensent que dans une semaine je pourrai m'en servir.

Les Basques sont très robustes, déterminés, beaux, scrupuleusement honnêtes et étonnamment sûrs. On les dit braves, mais ils me sont suspects, car ils ont tous abandonné le drapeau de leur pays. Ils sont courtois et polis dans leurs manières à un degré qui dépasse de beaucoup leur état de civilisation. Dans leur régime, ils sont d'une sobriété rare; pour moi, leur existence est un miracle; avec ce qui suffit à trois Basques par jour, ma chienne Vitoria crèverait de faim.

Chapelle de Hasparren, dimanche 2 janvier.

Je suis fatigué de cette vie monotone; les pauvres diables d'habitants, qui actuellement nous bénissent

comme leurs libérateurs, auront bientôt de justes raisons pour nous maudire, car nous consommons toutes leurs provisions.

Plusieurs centaines de jeunes gens, déserteurs de leurs drapeaux, sont arrivés des montagnes où ils se tenaient cachés.

Chapelle de Hasparren, lundi 3 janvier.

J'ai chassé ce matin et j'ai tué deux lapins et un très beau poulet qui s'était égaré; j'ai été forcé de le cacher, car tout le voisinage me rebattrait les oreilles. Ces gens sont une maudite race de braillards, surtout les femmes : elles grognent plus vite et plus fort même qu'une femme anglaise et on ne les intimide pas aussi facilement. La bonne femme, mon hôtesse, est une véritable mégère pour sa famille et pour moi-même, et je suis obligé de mettre Ipper et Sparem Joe à ses trousses.

Deane, capitaine-trésorier, est parti pour Saint-Jean-de-Luz chercher la paye de trois mois.

Ce pays est plus civilisé que cette infernale contrée, l'Espagne.

Chapelle de Hasparren, mardi 4 janvier.

On trouve près d'ici les ruines d'un magnifique château appartenant au général français Harispe (1). Quand Mina arriva ici avec son armée, ses hommes vinrent en corps lui demander la permission de piller ce château; il le fit d'abord fouiller pour son compte, puis l'abandonna aux officiers et ensuite aux soldats, qui couronnèrent l'œuvre en y mettant le feu.

(1) Chef d'état-major de Murat en Espagne.

J'ai porté secours à plusieurs pauvres paysans contre les ruffians espagnols. Je ne sais pourquoi je hais toute la nation espagnole du plus profond du cœur : c'est peut-être à cause de son abjecte lâcheté.

Chapelle de Hasparren, jeudi 6 janvier.

J'ai vu ce matin un Basque renverser une charrette qui paraissait très lourde, en la prenant d'une seule main par la roue. Je lui demandai de la remettre debout, ce qu'il fit d'un seul bras et aussi facilement. Deux de nos hussards retournèrent avec difficulté cette charrette, et il en fallut trois pour la redresser.

Chapelle de Hasparren, vendredi 7 janvier.

Les ennemis concentrent leurs forces dans les environs de la Bastide de Clarence; il est probable qu'ils ont l'intention de nous attaquer.

Chapelle de Hasparren, samedi 8 janvier.

Ce matin, au point du jour, l'ennemi a refoulé nos piquets à la Bastide de Clarence et à Bunloc, et s'est avancé sur Hasparren, au grand effroi de la population, qui nous a si bien reçus. Une sonnerie de trompette rassembla la brigade, et je fus détaché avec la compagnie de Croker à l'entrée de Hasparren pour charger l'ennemi, s'il marchait sur la ville. Notre infanterie tirailla avec lui toute la journée, et il fit peu de progrès.

Nous attendons ce soir deux divisions d'infanterie. Le général Picton est avec nous, et nous avons notre nouveau chef, le colonel Vivian, du 7e de hussards. Le général Alton nous a quittés hier allant en Angleterre.

Un escadron du 18e et un du 1er de hussards sont, avec deux canons, de piquet sur les hauteurs; le reste est rentré au quartier. Les hommes se reposent près de leurs chevaux sellés, et sont prêts à partir à la première alerte.

De piquet près d'Urcuray, route de Bayonne, dimanche 9.

Cette nuit, à minuit, j'ai reçu l'ordre de m'avancer avec vingt hommes à trois milles sur cette route, dans la direction de Bayonne. J'installai le piquet et je fis partir des patrouilles qui revinrent bientôt, ayant reconnu un camp; je pensais que c'était l'ennemi qui s'était placé sur nos derrières, en longeant notre flanc gauche, mais, en me portant en avant, je trouvai une brigade de l'infanterie de Brunswick qui arrivait de Bayonne.

Pendant la nuit, deux divisions de l'armée vinrent camper derrière mon piquet. A six heures, elles firent un mouvement le long des collines, sur la gauche de la route de Pau, leur droite longeant l'Adour, jusqu'à un mille de l'ennemi; elles reçurent alors l'ordre de faire halte jusqu'à l'arrivée de lord Wellington. Vers dix heures, Sa Seigneurie passa devant mon piquet et, environ deux heures après, elle ordonna l'attaque. Notre infanterie fit un mouvement en avant, et l'ennemi se retira au delà d'un ruisseau, à la Bastide de Clarence. Nous reprîmes alors possession de nos positions primitives, et nous plaçâmes nos piquets comme avant.

Le général Harispe, qui commandait l'armée française, envoya un parlementaire pour donner la raison de sa marche en avant : c'est que les piquets de grand'-garde anglais tirent sur ses gens toutes les fois qu'ils viennent prendre de l'eau. Il demandait donc : qu'il fût convenu qu'on resterait tranquille des deux côtés et qu'on aurait également droit au ruisseau; que la Bastide de

Clarence fût occupée sur la rive droite par les Français, et sur la rive gauche par les Anglais. Cette affaire a coûté à l'ennemi un homme tué et à nous un caporal blessé.

Kennedy était très fier d'être le plus ancien officier présent au régiment; j'aurais voulu combattre et faire quelque acte d'audace, tout exprès pour faire avoir de l'avancement à Kennedy, qui est un officier plein de mérite et un brave homme.

Le général Harispe avait envoyé hier au maire de la Chapelle de Hasparren l'ordre de lui préparer un bon dîner pour lui et son état-major, dix-huit personnes, à cinq heures. Harispe est Basque et très aimé de ses compatriotes.

Bernadotte, prince royal de Suède, est né à Pau, chef-lieu de ce département. On dit que son père vit encore et qu'il est dans la plus grande misère, mais cela me paraît peu croyable.

Chapelle de Hasparren, lundi 10 janvier.

Mon logement est si misérable que je pensais déjà à en changer; mais ayant découvert une bonne chambre occupée par les gens de la maison, j'en ai vite pris possession, au grand ennui de ces pauvres diables, mais « nécessité n'a point de lois ».

Il y a à Bayonne une manufacture de baïonnettes, arme inventée et fabriquée pour la première fois dans cette ville.

Chapelle de Hasparren, mardi 11 janvier.

Nous avons placé nos piquets sur les bords d'un ruisseau qui coule entre la Bastide de Clarence et Bunloc. L'ennemi conserve une partie du premier village; les

vedettes se touchent presque sur le pont : on doit avertir une heure avant de commencer les hostilités.

Le frère du maréchal Soult commande la cavalerie de l'armée française; il a dans l'armée la réputation d'un officier audacieux et entreprenant.

Hasparren, jeudi 13 janvier.

Quand nous avancerons, ce pays souffrira cruellement, car les passages des Pyrénées seront ouverts à toutes les guérillas d'Espagne et ces pauvres montagnards seront laissés sans défense. J'ose à peine prévoir leur sort, et mon horreur redouble envers le monstre qui a été si longtemps le fléau des nations.

Hasparren, vendredi 14 janvier.

L'armée espagnole traite bien mal les malheureux habitants et les plaintes faites contre elle à lord Wellington ont décidé Sa Seigneurie à donner quelques ordres sévères! Elle la menace de la faire bivouaquer dans les Pyrénées. Les soldats espagnols ne reçoivent que la moitié de la ration des soldats anglais et ils sont forcés de piller des vivres pour ne pas mourir de faim. Les Portugais n'avaient aussi, dans le principe, que la demi-ration, mais lord Wellington, voyant qu'ils étaient devenus si bons soldats et qu'ils se battaient si bien, les a fait traiter comme les troupes anglaises. Ils ne reçoivent pas de tentes, mais se construisent très adroitement des baraques; on dit que c'est le général Picton qui le leur a appris. Le 2ᵉ régiment de *casadores* est de piquet près de nous : c'est dire la confiance que lord Wellington a dans ces troupes.

De piquet à Bunloc, samedi 15 janvier.

J'ai relevé un piquet du 1er de hussards : l'ennemi est en face. J'ai passé une partie de la journée avec trois sœurs, filles d'un bon naturel, mais sans culture ; elles ont joué aux cartes avec moi et elles ont essayé de m'apprendre la langue basque : mais je crois qu'il est impossible à un Anglais d'y parvenir.

Vers six heures, quand il fit noir, je retirai mon piquet principal dans une grande maison, à un demi-mille environ en arrière, laissant là un sergent et six hommes pour surveiller la route. Mon domestique m'a fait un bon dîner et j'ai bien dormi près d'un bon feu de cuisine.

De piquet à Bunloc, dimanche 16 janvier.

Ce matin j'ai été à la messe avec les villageois : on fait tout pour passer le temps. J'ai été relevé à midi, par un officier du 1er de hussards, et je suis revenu à mon logement.

Hesse a dîné avec moi, et à huit heures nous nous sommes habillés pour aller au bal donné par sir Stapleton Cotton. Nous y avons rencontré près de cinquante officiers et presque autant de femmes, beaucoup remarquablement jolies. Le général Picton a dansé. Après les contredanses, il y eut quelques valses, puis un *fandango ;* et enfin le souper, avec abondance de grogs, que nous ne ménageâmes point. On ne s'est séparé qu'à deux heures du matin. Il y avait plusieurs Anglaises, femmes d'officiers, dont la figure et le maintien éclipsaient toutes les beautés du pays.

Hasparren, lundi 17 janvier.

Le bal de la nuit dernière nous a tous éreintés : le plancher de la salle manquait d'élasticité. J'ai été à la ville de Hasparren, pour faire visite à plusieurs de nos danseuses, avec Hesse. Nous trouvâmes qu'une des plus jolies était la servante d'un vieux bonhomme qui ne parut que médiocrement charmé de notre présence. Deux autres étaient en train de servir les pratiques dans leurs boutiques; l'une d'elles nous donna à chacun un morceau de sucre et elle en mit en même temps un dans sa bouche. Je pense qu'elle nous faisait grand honneur, à la mode de son pays, mais nous ne pûmes nous empêcher d'éclater de rire.

Nous avons changé de quartiers aujourd'hui; ma compagnie est mieux logée et plus sous ma main. Ma maison n'a de cheminée que dans la cuisine. J'y ai vite remédié en bâtissant un foyer et en faisant un trou au plafond et au toit : je le boucherai demain, après avoir établi un tuyau. Les gens d'ici ne sont pas très contents de mon entrée en matière, mais, moi, je le suis fort.

De piquet à Ayherre, mercredi 19 janvier.

J'ai relevé le lieutenant Bobers, du 1er de hussards. Il y a, dans la maison où se tient le piquet, une fort jolie fille, dont la compagnie m'est très agréable. Elle sait lire et écrire et a de petits talents; mais on ne peut s'attendre à trouver ici des femmes très raffinées ni très exercées dans l'art de plaire.

Dans l'après-midi, je suis allé à la Bastide de Clarence. Un joli pont sépare les deux armées; on y a accumulé de part et d'autre beaucoup d'obstacles pour prévenir

les surprises de cavalerie. La maison où je suis est une ferme tenue par un homme riche qui paraît, comme toute sa famille, très attaché aux Anglais. Je lui ai parlé des Bourbons et je lui ai raconté que la cocarde blanche était portée à Saint-Jean-de-Luz; mais il a secoué la tête et s'est détourné de moi, avec une apparence de dédain, en m'entendant dire que cette famille vaut mieux que celle de Napoléon.

Chapelle de Hasparren, jeudi 20 janvier.

Le fourrage devient très rare; j'ai essayé d'en faire faire à mes hommes en revenant au quartier. On dit qu'il y a à Saint-Jean-de-Luz pour six mois de blé anglais et de foin; mais les routes sont si mauvaises que les mules ne peuvent aller et revenir en moins de cinq jours. Les muletiers auxiliaires reçoivent un dollar par jour par homme et un par mule. Ils sont rattachés au commissariat. La dépense quotidienne est énorme et dépasse peut-être celle de la paye de toute l'armée.

Chapelle de Hasparren, vendredi 21 janvier.

Je suis sorti avec trois compagnies du régiment pour faire du fourrage; j'ai fouillé toutes les maisons de Bunloc, et je n'en ai trouvé qu'une quantité insignifiante. J'ai donc jeté en avant mes éclaireurs, chassé le piquet ennemi et, en dix minutes, mes fourrageurs avaient leur charge. Je me suis retiré avant l'arrivée de la cavalerie française. Je ne crains pas qu'on me rende la pareille, le fourrage manquant de ce côté.

Quelques-uns de mes camarades jouent aux cartes depuis le lever du jour jusqu'au dîner. Pulsford et Hesse paraissent être au nombre des perdants, et le pauvre

Olly se jure tous les jours de ne plus jouer : le lendemain c'est lui qui commence.

Le lieutenant R... est un peu toqué, et s'il obtient la compagnie vacante, sa cervelle sera complètement dérangée. On suppose qu'il a eu environ 2,000 livres à la bataille de Vitoria et, depuis ce moment, il n'a jamais eu les idées bien nettes.

Chapelle de Hasparren, samedi 22 janvier.

Tous les matins, je contemple les montagnes et je découvre toujours quelque nouveau sujet d'admiration. Ceux qui n'ont pas vu les Pyrénées, ne peuvent se faire une idée de leur magnificence.

Toutes les nuits nous entendons le canon : les premières fois nous croyions à une alerte et nous nous disposions à mettre le régiment sur pied; mais nous y sommes maintenant si bien accoutumés, que c'est à peine si ce fracas nous réveille; ce sont nos batteries des bords de l'Adour qui tirent sur les bateaux ennemis qui transportent des provisions à l'armée de Bayonne.

De piquet à Bunloc, dimanche 23 janvier.

Dès mon arrivée à Bunloc, je fus invité à me rendre au pont pour parler à un aide de camp du général Pierre Soult. Il désirait avoir des journaux anglais et, pour entrer en matière, il me donna les dernières gazettes qu'il avait reçues de Paris. Je lui ai promis de lui en envoyer demain. Je lui ai fait au sujet de son Empereur plusieurs questions qu'il semblait éviter, enfin il m'a dit : « Vous vous imaginez, parce qu'on vous laisse rester dans ce pays, que les choses vont mal pour nous : mais vous vous apercevrez bientôt de votre erreur et vous

serez heureux de repasser les Pyrénées. » Je n'ai pas voulu discuter là-dessus, sachant bien que nous ne pourrions jamais nous entendre, et nous abandonnâmes ce sujet. Il me demanda comment nous passions le temps : je répondis que nous avions des bals à Hasparren et qu'il y en avait précisément un ce soir chez sir Stapleton Cotton. Il manifesta alors un grand désir d'y assister à cause d'une belle dame de Hasparren, son amie, qui doit s'y trouver.

J'ai envoyé ce soir un paysan à l'officier du piquet de cavalerie ennemie pour le prier de vouloir bien m'envoyer un peu de ce bon vin, qu'on dit se vendre de l'autre côté du village : il l'a fait et a refusé l'argent que le paysan lui offrait pour le payer. Les officiers français prennent tout ce qui leur plaît sans bourse délier; je trouve très mal qu'on leur permette d'agir ainsi dans leur propre pays, mais je voudrais que lord Wellington nous permît d'en faire autant.

Chapelle de Hasparren, lundi 24 janvier.

J'ai été relevé ce matin à midi; j'avais d'abord reçu la visite du colonel Vivian, que je commence à aimer beaucoup, car il paraît prendre grand plaisir à expliquer le service des avant-postes aux jeunes officiers.

Le Dr. Pulsford est envoyé à Saint-Pée pour examiner Mr. Morris. Ce dernier a quitté l'Angleterre avec la remonte il y a quelque temps, et il est tombé malade à Bilbao, où sa femme et son enfant l'ont bientôt rejoint. Le major Hughes croit que l'état de Mr. Morris n'est peut-être pas aussi grave qu'il le dit dans ses lettres.

Chapelle de Hasparren, mardi 25 janvier.

Le général Picton, le lieutenant général sir Stapleton

Cotton et le général Clinton ont leurs quartiers à Hasparren. Picton est très aimé dans l'armée, malgré la rigueur de sa discipline : c'est un homme qui ne s'occupe jamais de son bien-être avant d'avoir assuré celui de ses hommes. Il fit chercher l'autre jour le commissaire général de la division et lui dit : « Monsieur, je vois que vous avez négligé à plusieurs reprises de fournir les rations à la division; en ce moment même, les hommes n'ont pas encore reçu la ration d'hier. J'ai à vous dire que si elle n'est pas distribuée cet après-midi, je vous ferai lier et fouetter devant la division. »

L'autre essaya de donner des motifs, mais Picton le fit mettre à la porte. Le commissaire distribua alors aussitôt les rations, et courut se plaindre à lord Wellington. Sa Seigneurie l'écouta et lui dit : « Il vous a réellement menacé de vous faire fouetter? — Oui, mylord. — Eh bien! allez à votre service et fournissez régulièremen les provisions à la division, ou, pardieu! il est homme à vous tenir parole! »

Chapelle de Hasparren, mercredi 26 janvier.

On suppose que Bayonne tombera dans un mois. Sa garnison ne s'élève qu'à dix mille hommes.

L'armée de Soult, forte d'environ quarante mille hommes, est sur les bords du gave d'Oloron : l'ennemi nous disputera le passage de cette rivière, celui du gave de Pau et enfin celui de l'Adour.

Les affaires de Buonaparte doivent aller bien mal; on dit que quinze mille hommes des meilleures troupes de Soult ont été dirigés sur les bords du Rhin.

De piquet à Ayherre, jeudi 27 janvier.

Je suis encore de piquet, il y a si peu de sous-lieute-

nants présents au régiment. Je viens de voir un paysan, arrivant de Pau. Le maréchal Soult et le général Clausel ont passé les troupes en revue. On exerce environ quinze mille conscrits, mais leur nombre diminue de dix à vingt par jour par désertion. Il en arrive ici en effet journellement, et il y a plusieurs milliers de déserteurs qui vivent avec les habitants en dedans de nos lignes.

L'ennemi a voulu empêcher les habitants de son côté de nous apporter des provisions, mais le haut prix que tout acquiert dans la ville de Hasparren pousse les paysans à hasarder beaucoup pour suivre les marchés, et toutes les nuits ils passent le ruisseau avec d'énormes paniers d'œufs, de volailles et de pain.

J'ai visité ce matin tous les lits de la maison que j'occupe. Les matelas, bourrés de paille, ont été vidés et j'en garderai le contenu pour mes pauvres chevaux. La femme est bien en colère, mais tous les officiers ont fait de même.

Les habitants se sont réunis dans le cimetière, et ils jurent qu'ils iront se plaindre de nous à lord Wellington.

Chapelle de Hasparren, vendredi 28 janvier.

Nous n'avons maintenant ni foin ni blé et nous sommes obligés d'envoyer des escouades cueillir de l'herbe le long des haies, le seul endroit où on puisse en trouver. D'autres ont été employés à couper des ajoncs et des fougères qu'on écrase d'abord au maillet et qu'on hache fin ensuite. Les chevaux en sont très gourmands; cela les fera vivre mais ne leur donnera pas beaucoup de force.

Nous payons cinq shillings (1) une livre de sucre de

(1) 6 fr. 25.

qualité inférieure : le café vaut dix-huit pence (1). Nous achetons le thé aux cantiniers anglais et ils ont la conscience de nous le faire payer 30 shillings (2) la livre. Mon ancien domestique Porter, notre cantinier, a été fouetté par ordre du grand prévôt à Cambo pour avoir acheté de la viande aux habitants qui la portaient au marché, et pour l'y avoir revendue à un prix double de celui de l'achat.

Chapelle de Hasparren, samedi 29 janvier.

Les prêtres de ce pays me paraissent connaître l'art de bien vivre : vous êtes sûr de trouver dans leur maison tout le bien-être possible et les meilleures choses, tandis que les pauvres diables d'habitants qui les entretiennent meurent littéralement de faim.

Sir Stapleton Cotton a inspecté aujourd'hui les quartiers du régiment. Notre cantonnement s'étend sur près de trois milles le long d'une rangée de collines séparées par une vallée.

Hasparren, dimanche 30 janvier.

L'armée espagnole, dont les quartiers sont aux environs, est sous les ordres du général Morillo. Elle a eu des engagements pendant toute la matinée avec les Français dans les montagnes derrière Hélette. Je suis sûr que ces lâches canailles d'Espagnols vont recevoir une bonne frottée.

J'ai revu un vieil ami d'Olite, le capitaine espagnol Murphy; il s'est jeté dans mes bras et m'a donné une

(1) 1 fr. 80.
(2) 37 fr. 50.

belle accolade. J'ai appris de lui que toutes mes amies d'Olite vont bien et que Zacarias est mariée.

Mendionde, lundi 31 janvier.

Je suis sorti avec une partie du régiment pour rassembler, s'il est possible, du fourrage pour un jour aux dépens de l'ennemi, au delà de ses avant-postes sur la route d'Hélette. Je connais bien le terrain, car c'est près de la maison occupée par l'ennemi que Bolton reçut une blessure mortelle. Je suis arrivé à l'improviste sur le piquet français, qui s'est sauvé au galop dans la direction d'Hélette. Je franchis le cours d'eau et j'occupai des hauteurs opposées; mais je fis une pauvre récolte, à peine suffisante pour nourrir un jour les chevaux des officiers. Nous avons été engagés avec une compagnie du 21ᵉ chasseurs, mais pas un coup n'a porté ni d'un côté ni de l'autre. Dès que j'eus rappelé mes éclaireurs, l'ennemi reprit position.

Le maire de Mendionde est un aimable homme qui a beaucoup de John Bull dans ses manières : il est venu à ma rencontre avec une bouteille et un gâteau.

Chapelle de Hasparren, mardi 1er février.

Les commissaires payent les habitants pour les rations de fourrage, etc., avec des billets sur le trésorier général, à soixante ou quatre-vingt-dix jours de date. Ces pauvres gens ne comprennent rien à ces billets et le commissaire passe quelques jours après et les rachète pour la vingtième partie de leur valeur réelle. Je suis sûr du fait.

Ustarits, jeudi 3 février.

Je suis venu ce matin à Ustarits avec Hesse pour voir quelques amis de l'infanterie. J'ai lunché avec le chef d'état-major Gurwood et je suis allé ensuite à cheval à Cambo, où il y a un hôpital plein des malades et des blessés de l'armée. J'y ai vu mon ancien domestique Bentley, qui fut blessé quelques minutes après moi, le jour où le pauvre Bolton fut tué. On croyait d'abord que ce malheureux garçon perdrait le bras, mais il n'a plus rien à craindre.

Aux avant-postes à Ayherre, vendredi 4 février.

Je me suis amusé ce matin à regarder la revue des troupes françaises passée par le général Harispe. On voyait environ trois mille hommes en bel ordre, bien vêtus, tous avec des guêtres blanches. Ils avaient trois aigles. Je brûle d'envie d'avoir une aigle française, et si jamais je pénètre au milieu de l'infanterie ennemie pendant une charge, je tâcherai d'en prendre une ou j'y laisserai la vie.

Nos chevaux meurent de faim ; deux sont tombés de faiblesse.

Hasparren, samedi 5 février.

La nuit dernière, j'ai été brusquement tiré de mon sommeil par mes vedettes qui faisaient le coup de feu ; et je suis resté réveillé toute la nuit. Je n'ai jamais pu savoir la cause de cette fusillade. L'ennemi tirait, mes gaillards ripostaient, mais personne n'avançait, et je me plais à croire que tout ce fracas était causé par quelque

poltron de conscrit qui avait vu le diable ou un de ses suppôts et qui tirait dessus.

Le lieutenant Southwell, du 14[e] de dragons légers, est arrivé hier à Bunloc, à nos avant-postes, accompagné d'un officier français parlementaire qui le remit entre nos mains, deux lieutenants de cavalerie française ayant été envoyés à l'ennemi par lord Wellington en échange de Southwell.

Hasparren, dimanche 6 février.

Southwell dit qu'aussitôt après qu'il eut été fait prisonnier avec le capitaine Brotherton, on les mena tous deux à Pau, où on les fit dîner avec les généraux Harispe et Soult; que le soir on les conduisit au bal, et que tout le monde s'occupa d'eux particulièrement. Le lendemain, ils furent transférés à Bayonne par un aide de camp; ils y dînèrent avec le maréchal Soult, et ils y restèrent plusieurs jours. On les envoya alors dans l'intérieur, où ils demeurèrent ensemble jusqu'au moment où Southwell fut délivré. Brotherton reste prisonnier, car lord Wellington et Soult ne peuvent s'entendre au sujet de son échange.

Chapelle de Hasparren, mardi 8 février.

Mes pauvres chevaux sont en bien mauvais état; le fourrage manque absolument, et nous sommes obligés d'envoyer à quatre milles pour des ajoncs.

Je me suis promené dans la montagne aujourd'hui, mais j'ai pris mon pistolet à deux coups dans la crainte de rencontrer quelque soldat espagnol.

Hasparren, mercredi 9 février.

Les Basques montent sur des échasses assez semblables à celles que j'ai faites moi-même et portées quand j'étais enfant. Notre adjudant, Mr. Dupérier, qui est, je crois, natif du département des Landes, en a une paire et marche dans le village aussi vite que le plus leste des paysans. Le major Hughes en a aussi, mais il est timide et inquiet quand il s'en sert.

Chapelle de Hasparren, vendredi 11 février.

Nous avons quitté ce matin nos quartiers pour nous rendre à Ayherre. L'infanterie s'est ébranlée en même temps; nous avons averti l'ennemi de notre mouvement trois heures à l'avance.

Les Français étaient prêts à partir à cinq heures du matin. Le chef d'état-major leur donna le signal de nos avant-postes de Bunloc en agitant son chapeau. Ils sortirent aussitôt du village, clairons sonnant et tambours battant (119e régiment d'infanterie et un escadron du 2e de hussards). En marchant une heure après leur départ, nous pouvions les prendre tous. Si nous les rencontrons demain, nous ne les épargnerons pas : aujourd'hui il n'eût pas été bien de les attaquer.

Nous avons trouvé du fourrage pour quelques jours, et les chevaux en ont tant dévoré que j'ai grand'peur qu'ils ne se soient fait mal.

Ayherre, samedi 12 février.

La pauvre jument que j'avais prise dans l'escarmouche de Moralès en Espagne et qui, depuis ce temps, portait

une partie de mes bagages, est tombée ce matin et j'ai été obligé de la faire abattre d'un coup de fusil.

La Bastide de Clarence, dimanche 13 février.

J'ai été à pied à Ayherre avec Quinsey; nous avions nos fusils et nous nous sommes amusés à chasser les oiseaux. Nous voulions voir le camp des deux divisions d'infanterie. La ville paraît très vivante, car tous les officiers y logent; quand l'armée partira, je crois que toutes les femmes l'accompagneront.

J'ai été à la maison des avant-postes et j'ai revu la belle Maria, qui paraissait bien triste et bien abandonnée. Je lui ai demandé de venir me voir et de me suivre pendant la campagne, mais elle m'a répondu : « Épousez-moi ! » Mais non, Maria :

Avec vous je veux bien m'amuser et jouer ; je veux bien vous [embrasser,
Mais qu'on me pende si j'épouse !

Ayherre, lundi 14 février.

On s'est battu toute la journée dans la vallée, mais pas de nouvelles et pas d'ordres.

Ayherre, mardi 15 février.

Escarmouche dans la direction de Bidache, où nous nous attendons tous les jours à aller.

Ayherre, mercredi 16 février.

J'ai été aujourd'hui avec Burke du côté de Mauléon. Un homme a été traduit devant le conseil de guerre

pour avoir perdu sa culotte, et il aurait subi ce matin sa punition si sa femme n'était venue avouer que c'était elle qui l'avait vendue. J'ai entendu parler de femmes qui portent la culotte, mais pas encore de femmes qui la vendent.

Bardos, jeudi 17 février.

Partis vers deux heures, nous avons fait une étape de près de cinq lieues sur une très mauvaise route. Je suis dans une bonne maison, au pied d'une colline ; mes hôtes sont très obligeants et ont beaucoup de fourrage.

Cette horrible Mrs. M..., la femme du lieutenant, a suivi le régiment à pied jusqu'ici. Je ne puis m'empêcher d'en avoir pitié, bien ce que soit une vraie chienne. Je lui ai offert de prendre son enfant sur mon cheval et de le porter à sa place : elle a refusé avec un juron, maudissant tout le monde et le régiment en particulier.

Bardos, vendredi 18 février.

Mon bagage n'est arrivé que ce matin à cause du mauvais état des routes et de la misérable condition de mes bêtes.

La plus grande partie des terres des environs appartenait à la famille du capitaine de Grammont, du 10e de hussards.

L'ennemi est en force à trois lieues d'ici, et on croit que nous passerons la rivière près de Guiche sur un pont de bateaux.

Il y a eu de grandes plaintes contre ma compagnie de la part des habitants : nos hommes ont volé du lard, mais je ne sais que faire; notre ordinaire est si mauvais depuis quelque temps que je ne suis pas surpris de voir

ces pauvres garçons se procurer des vivres comme ils peuvent.

La nécessité permet souvent ce que l'honneur défend.

Bardos, samedi 19 février.

Pulsford est venu ce matin avec moi faire une visite au nouveau capitaine Russel. Pendant le lunch, nous bûmes à ses succès. Pauvre garçon! cette récente promotion lui a troublé la cervelle !

Une divison de notre armée occupe Bardos.

Bardos, dimanche 20 février.

J'ai rencontré ce matin le capitaine de Grammont qui se rendait à Guiche. Les paysans l'accueillent avec empressement et désirent que sa famille soit remise en possession de son ancien domaine.

Il y a eu fusillade toute la matinée sur les bords de l'Adour.

Waldie, Russel et Chambers ont dîné avec moi et je les ai renvoyés incapables de prononcer une syllabe.

Bardos, lundi 21 février.

J'ai passé la plus grande partie de la journée au conseil de guerre avec Kennedy et le lieutenant M... Quel misérable que cet individu ! Il ne fait que parler des brutalités qu'il fait subir à sa femme, et Dieu sait qu'elle les mérite ! Mais encore est-il déplaisant d'entendre de pareils récits, surtout de la bouche du mari.

J'ai acheté deux agneaux pour 2 dollars; ils sont très beaux et pèsent chacun environ neuf livres. On a ici des pommes de terre en abondance.

L'amour est la plus délicieuse de toutes les passions du cœur humain : il soutient l'homme dans l'adversité, le garantit des soucis et des troubles de la vie. Secondé par l'amour, j'ai bravé la rigueur des hivers et la chaleur des étés. L'amour me rend agréable mon ordinaire, un dîner composé de ma ration, une livre de viande et une livre de pain bis. C'est avec un cœur joyeux que je le savoure. Je suis reconnaissant d'avoir cette nourriture et je la mange avec délices : c'est en santé et en joie que je finis ce modeste repas et que je me couche dans un lit que beaucoup trouveraient dur, mais sur lequel je dors d'un sommeil aussi profond que celui d'un prince dans son palais. C'est mon amour pour *** (1) et un cœur honnête qui causent tout mon bonheur : c'est la source d'où jaillit la félicité, le lien qui unit tout, l'appui qui soutient tout. Puissent tous mes amis être aussi heureux ! Quel bonheur pour moi si j'en étais sûr !

Bardos, mardi 22 février.

J'ai été avec la compagnie faire du fourrage sur les bords de l'Adour. L'ennemi a tiré sur nous.

La rivière a environ deux cents yards de largeur ; son courant est rapide ; nous ne pourrons la passer qu'avec l'aide des pontonniers.

Notre commissaire est très malade, et j'en suis bien fâché ; car c'est un brave et honnête garçon, très aimé, et peu d'hommes de sa profession méritent le certificat que je lui donne. L'infanterie a commencé un mouvement sur Bidache. Nous la suivrons demain matin. — Huzza !...

(1) Le nom manque dans le texte.

Came, mercredi 23 février.

La brigade avait l'ordre de partir à dix heures du matin pour Bidache. Waldie et moi nous fûmes détachés pour y préparer les quartiers du régiment : nous trouvâmes la ville pleine de fantassins. L'ennemi occupait à ce moment le village d'Arthous, que nos troupes attaquèrent bientôt. Il se retira sur Œyregave et traversa le gave d'Oloron dans des bateaux tout prêts pour le recevoir. Notre infanterie arriva juste au moment où partait la dernière barque et elle lui tira une volée qui tua ou blessa presque tous ceux qui la montaient. La brigade était déployée dans une plaine, prête à l'action, mais l'ennemi s'enfuyant, nous allâmes prendre nos quartiers autour de Came. Cette ville, d'un aspect antique, est située sur une colline au bord de la Bidouze.

Nos logements sont détestables. Je n'ai pas vu mes bagages de toute la journée.

Le régiment a passé à gué la Bidouze en face d'ici; notre artillerie a canonné l'ennemi tout l'après-midi pardessus le gave d'Oloron, et on rapporte que les Français ont l'intention de s'opposer à notre passage.

La Bastide de Berme, jeudi 24 février.

Nous fûmes agréablement surpris ce matin, en entrant dans cette ville, de la trouver sous tous les rapports semblable à une ville anglaise : cafés et boutiques de toutes sortes.

L'infanterie et la cavalerie ont reçu l'ordre de feindre une attaque et de tenter le passage du gave d'Oloron. Nous sommes partis pour Escos par escadrons; l'ennemi nous canonna quelque temps, mais nous étions hors de

portée. Les Français occupent, de l'autre côté de la rivière, Oraas et Abitain, villages situés en face des gués. A notre droite, l'infanterie traversa la rivière à gué, mais nous fûmes malheureusement repoussés et nous fîmes des pertes sérieuses.

Des pieux et des herses placés sous l'eau empêchent le passage. A trois heures, nous reçûmes l'ordre de retourner à la Bastide de Berme et de rentrer dans nos quartiers.

Je fus envoyé aux avant-postes, à Saint-Pée, sur les bords de l'Oloron, pour relever le lieutenant Dunkin. J'y arrivai juste à l'heure du souper et je partageai l'excellent repas de Dunkin, en compagnie d'un jeune ménage qui occupe la maison où est établi le poste.

Aux avant-postes à Saint-Pée, vendredi 25 février.

Ayant reçu mission de découvrir les gués et de les sonder, je me suis levé avant le jour, et, m'approchant de la rivière le plus possible, j'ai vu que l'ennemi avait placé une sentinelle devant chaque gué. J'ordonnai à un de mes meilleurs tireurs de faire feu sur l'une d'elles, mais elle ne bougea ni ne riposta. Je me préparais à passer quand un paysan vint m'avertir que l'ennemi se retirait et me fit remarquer que les figures que je prenais pour des sentinelles n'étaient que des uniformes bourrés de paille. Je passai alors, mais avec difficulté, le courant étant violent et l'eau profonde.

Je reconnus trois gués, un à Saint-Pée, l'autre à Saint-Dos, le troisième à Auterrive, où je rencontrai le lieutenant Hesse. J'envoyai alors mon rapport, et je revins dîner. A trois heures, je reçus l'ordre de marcher sur Auterrive, d'y retrouver la brigade et d'indiquer les gués à l'officier commandant. J'exécutai cette mission.

Pendant le passage, je faillis perdre la vie en me portant au secours d'un cavalier qui se noyait. Je suis assez mal à mon aise pour avoir avalé un bon gallon (1) d'eau de rivière et pour avoir fait un plongeon complet. Mais je ne m'en plains pas ; je n'avais pas d'autres moyens pour sauver un de mes semblables, un frère ; en effet, dès que le régiment me vit en danger, chacun se précipita pour m'aider et l'homme fut sauvé par-dessus le marché.

Nous fîmes à Castagnède une halte de quelques minutes ; mais la trompette sonna et nous reçûmes l'ordre de marcher sur Sorde. Nous partîmes aussitôt et, à voir le peu de régularité de notre ligne, on n'aurait jamais cru que nous n'étions qu'à quelques lieues de l'ennemi. Nous traversâmes un joli village nommé Cassaber et nous atteignîmes Sorde, où je n'eus qu'un médiocre logement. La brigade fut très difficile à caser, et les hôtels étaient accaparés par les états-majors de plusieurs brigades campées dans les environs.

Puyoô, samedi 26 février.

Sortis de Sorde à huit heures du matin, nous côtoyâmes pendant plus de deux milles deux divisions de l'armée du maréchal Beresford. Nous passâmes le gave de Pau sans opposition, l'ennemi reculant à notre approche. Nous tombâmes sur la grande route d'Orthez près du village de Labatut. Un escadron du régiment fut alors envoyé sur la gauche pour faire une reconnaissance et prendre possession de quelques villages ; le reste fit une lieue environ sur la route dans la direction d'Orthez, et on découvrit à ce moment les avant-postes français près du village de Puyoô. L'escadron d'avant-garde, celui de

(1) Quatre litres et demi.

Burke, chargea, Vivian en tête, et chassa le piquet français à travers les rues de Puyoô et de Ramous de la façon la plus brillante, capturant plusieurs hommes et plusieurs chevaux. Au delà de ces derniers villages, la route traverse une haute colline boisée; quelques fantassins ennemis s'étant montrés, nous abandonnâmes la poursuite, mais nous installâmes un piquet au pied de la colline et la brigade se logea dans les deux villages de Puyoô et de Ramous.

Le capitaine Sewell, aide de camp du maréchal Beresford, chargeait en tête du régiment. Ayant oublié son sabre, il prit un manche à balai et s'élança sur l'ennemi, en distribuant force horions.

Les 10e, 7e, 15e de hussards ont forcé le passage de la rivière près de Puyoô et sont ensuite revenus par le gué à Bellocq.

Le vin de l'auberge de Puyoô est excellent.

Bataille d'Orthez, dimanche 27 février 1814.

Quand le régiment se mit en marche ce matin, nous prévoyions bien peu qu'une aussi glorieuse victoire serait remportée sur l'ennemi. Grâces soient rendues au Tout-Puissant pour ce bienfait!

On a commencé ce matin par fouetter sept hommes près de Ramous, puis nous avons suivi la grande route dans la direction d'Orthez. Nous avons fait alors notre jonction avec tout le reste de l'armée anglaise et alliée, et nous avons attendu les ordres. Personne n'aurait pu deviner qu'on n'était séparé de l'ennemi que par un insignifiant monticule.

Vers neuf heures, l'engagement commença et notre brigade quitta la grande route pour occuper une colline à gauche. Pendant que nous la gravissions, nous enten-

dions au loin tonner l'artillerie. Il fallut franchir un ravin à pente très raide en tenant nos chevaux par la tête. Nous entrâmes alors dans le village de Baigts, qui avait été pris et repris plusieurs fois. Nous vîmes alors l'armée française dans ses positions, déployée d'une façon très imposante : cette vue frappa de terreur plusieurs de mes camarades, j'ai le regret de le dire. A ce moment, le maréchal Soult et son état-major parcouraient à cheval le front de bataille. Le maréchal exhortait ses soldats à bien combattre, je le vis très bien avec ma lunette.

Nous arrivâmes bientôt sous le feu de l'ennemi, Vivian voulant former le régiment au plus près, pour le cas où il aurait fallu charger. Mais les Français nous firent tant de mal avec leur artillerie, que deux escadrons du régiment furent envoyés à l'arrière-garde, et que l'escadron de droite se mit à l'abri, les hommes se tenant au ventre des chevaux dans un fossé boueux. Je vis de là comment les choses se passaient dans la vallée. Nos braves tirailleurs se maintenaient avec des succès divers.

Le maréchal Beresford et son état-major se tenaient près de nous, très exposés, car nous étions au centre de la ligne de bataille, attendant qu'une division vînt à notre secours. Quand elle arriva, nous sortîmes du fossé et nous avançâmes avec elle.

A ce moment l'ennemi se retirait de tous côtés ; nous ne pouvions en connaître la cause : c'était le général Hill qui, après avoir passé le gave à Orthez, avait tourné le flanc gauche de l'ennemi après un petit engagement.

La poursuite de l'infanterie continua jusqu'à la tombée de la nuit, aucune occasion de charger ne s'étant présentée pour notre brigade, le 7e de hussards fut plus heureux et ramena environ soixante-dix prisonniers.

La route était jonchée de cadavres; il y en avait, je crois, plus qu'à Vitoria; et pour le temps que dura la

bataille, elle fut une des plus meurtrières de la campagne.

L'ennemi est en pleine retraite sur Saint-Sever. Il paraît que, dès le commencement, Soult s'est rendu compte qu'il perdrait la bataille et que, connaissant la force de notre cavalerie, il a fait filer la sienne à l'arrière-garde. Elle a donc plusieurs heures d'avance sur l'infanterie et se trouve hors de notre atteinte. Elle occupait la grande route, centre de la position; nous la voyions très distinctement et nous nous attendions à un rude combat avec elle.

Nous n'avons pris qu'un nombre insignifiant de canons. Je ne sais comment Soult s'est arrangé pour faire échapper le reste.

La plus grande partie de nos pertes a été faite à l'attaque du centre. L'artillerie ennemie occupait, à côté d'un moulin, une forte position. Il fallut un certain temps avant que nos canons fussent en mesure de battre ce point, mais dès qu'ils se mirent de la partie, les pièces françaises furent aussitôt retirées.

Lord Wellington fut touché par une balle perdue, mais légèrement blessé. Son aide de camp, le comte de March, fut grièvement atteint. Ce beau jeune homme appartient au 52e; apprenant que son régiment allait charger, il demanda à lord Wellington l'autorisation de rejoindre sa compagnie, disant qu'il ne pourrait se consoler de ne pas la conduire. Sa requête lui fut accordée, et on connaît le résultat de sa bravoure. J'ai rencontré son frère, lord Lennox, qui allait le voir. Sa douleur faisait peine à voir.

Lord Wellington n'a jamais été plus mal secondé sur le champ de bataille; tous ses aides de camp étaient loin de lui et on l'a vu galoper avec une seule ordonnance. Il était partout où l'on avait besoin de lui.

Mon bagage et mes domestiques se trouvaient, par

suite d'une erreur, tout près du régiment pendant l'affaire. Je n'eus qu'à m'en féliciter quand nous reçûmes l'ordre de bivouaquer à trois milles de Saint-Cricq; je pus faire dresser ma tente et tous les officiers vinrent s'y réfugier. Je leur y offris un bon souper et presque tous dormirent sous son abri.

Saint-Aubin en Challosse, lundi 28 février.

Ce matin, à huit heures, la brigade a commencé la poursuite. Nous avons traversé Saint-Cricq, où les prêtres et les habitants vinrent nous souhaiter la bienvenue, Le Mas, Doazit, où les cloches sonnaient en notre honneur, avant d'atteindre Montaut, grande ville située sur une rangée de collines aussi hautes que celles de Saint-Cricq. L'ennemi venait de partir depuis une demi-heure : il était alors cinq heures de l'après-midi. Hommes et chevaux étaient harassés après une étape de près de quarante milles; ordre fut donc donné de prendre quartier et on nous fit rétrograder jusqu'à Saint-Aubin, petit village d'une trentaine de maisons. Je trouvai cependant moyen de loger mes hommes.

Montaut est une des plus belles villes de province que j'aie encore vues en France : je fus étonné d'y compter plusieurs voitures, spectacle tout à fait nouveau pour mes yeux depuis des mois.

A Saint-Aubin, les gens me prirent pour un officier français, mais quand je leur eus décliné ma qualité, plusieurs femmes et enfants se jetèrent à genoux et me supplièrent de ne pas les tuer. L'ennemi, pendant sa retraite, nous a dépeints sous les couleurs les plus effrayantes, et peut-être cela vaut-il mieux, car c'est grâce à cette réputation que nous obtenons sans peine tout ce que nous voulons.

D'un château près d'Hagetmau, mardi 1er mars.

J'ai reçu ce matin du colonel Vivian l'ordre d'aller chercher à l'arrière-garde et d'amener les bagages à Saint-Sever, où je devais trouver le régiment ou de nouveaux ordres. J'allai d'abord à Saint-Cricq, puis, à travers le pays, jusqu'à la route de Sault-de-Navailles à Saint-Sever. Voyant que tout le monde était passé, je me dirigeai vers cette dernière ville; mais, la nuit arrivant, je m'arrêtai dans un beau château près d'Hagetmau. Il y avait là un certain lieutenant T..., du 51e, une espèce de capon et de freluquet, qui donnait des coups de pied à ses hommes en ma présence pour faire l'important et auquel je fus bien tenté d'en donner moi-même pour lui apprendre comme on doit se conduire avec ses subordonnés.

J'ai eu à ce château un excellent dîner et du bon vin; le propriétaire est un aimable et obligeant garçon, mais ami dévoué de son pays et de Buonaparte.

Mont-de-Marsan, mercredi 2 mars.

Au lever du jour, je me mis à la recherche des bagages et je traversai la Gabas sur une barque. J'arrivai bientôt à Saint-Sever, jolie ville, dans une charmante situation, sur les bords de l'Adour. Je descendis à la rivière par une route en zigzag, et je la passai sur un pont réparé, puis je pris la grande route qui mène tout droit à Mont-de-Marsan. Je trouvai les bagages à une lieue de cette ville, où je dînai et couchai à l'auberge de la *Boule d'or*.

Mont-de-Marsan, jeudi 3 mars.

J'ai passé la matinée à visiter la ville; j'ai vu le palais

du préfet, le capitole et la guillotine, les églises et les bibliothèques. J'ai été séduit par cette délicieuse ville.

Un des gentlemen de l'état-major du maréchal Beresford, s'est promené cet après-midi dans la ville avec une cocarde blanche et une fleur de lis au bras; tout le monde le regardait, mais sans exprimer ni plaisir ni indignation.

Quelques gentlemen de Bordeaux sont arrivés aujourd'hui pour inviter l'armée anglaise à entrer dans leur ville. On suppose qu'ils ont l'intention de se déclarer pour Louis XVIII.

Mont-de-Marsan, vendredi 4 mars.

Le régiment a quitté ce matin Mont-de-Marsan par la route d'Aire, et nous nous attendions à une bataille avec l'ennemi. Mais quand nous eûmes fait environ deux lieues, un contre-ordre arriva et on nous mit dans des fermes près de la ville. Croker et moi, qui sommes logés ensemble, nous avons dîné et couché en ville, et nous comptons faire de même tant que nous resterons ici.

Mont-de-Marsan, samedi 5 mars.

Parade du régiment en tenue de corvée pour l'inspection du colonel Vivian. Celui-ci s'est déclaré satisfait.

Mrs. M..., la femme du lieutenant, se montrait aujourd'hui dans la ville, sur un joli poney gris, avec une belle selle et une bride toute neuve. Elle a enfin persuadé à son mari de lui acheter tout cela. Il n'y a sûrement jamais eu de régiment plus compromis par une femme d'officier, que le 18e, par la tenue de Mrs. M...

Une division d'infanterie est casernée ici; la nuit dernière, on a fait bivouaquer sur le pont, pour tumulte,

quatre-vingts hommes de différents régiments : c'est un nouveau genre de punition.

L'ordre nous est arrivé à midi de marcher sur Villeneuve. Là, je reçus l'ordre d'aller avec vingt hommes éclairer la route jusqu'à Roquefort. J'y arrivai par la grande route de Bordeaux; le maire m'apprit que les Français avaient évacué la ville depuis deux jours. Il me dit leur chiffre, le nombre des troupes qui avaient passé dans un sens ou dans l'autre le mois dernier, l'évaluation des forces françaises à Bordeaux, Langon et autres places, et il me remit la liste des provisions abandonnées par l'ennemi. Je retournai alors à Villeneuve, et trouvant un endroit convenable, je fis mettre pied à terre à la moitié de mon détachement pour faire manger les chevaux; l'autre moitié veillait, car j'avais appris de plusieurs paysans qu'un officier français, du nom de Florio, à la tête de vingt ou trente partisans, battait l'estrade ce matin aux environs de Roquefort. Je m'attendais un peu à être attaqué, mais on nous laissa tranquilles et j'arrivai à Villeneuve à huit heures du soir après avoir fait quinze lieues.

Ce matin, après avoir vu le colonel et lui avoir donné les informations que j'avais prises, comme mon régiment est logé à plusieurs milles en avant, Vivian voulait me garder pour la nuit, mais je refusai et je me fis conduire par un guide au petit village de Perquies, où Croker m'attendait avec un bon repas.

Aux avant-postes à Aire, dimanche 6 mars.

Ce matin, vers onze heures, je reçus l'ordre de me rendre aux avant-postes à Aire et d'envoyer des patrouilles à Montguilhem, le Honga et Houtans. Je les fis partir dès mon arrivée et je m'installai moi-même dans

un excellent château. J'y trouvai une vieille dame très obligeante qui me fit préparer un dîner et m'offrit tout le confortable désirable, et, ce qui me fit encore plus de plaisir, c'est qu'elle parlait un peu anglais.

Je suis charmé des lignes du paysage : je l'ai contemplé avec enthousiasme, admirant le soleil qui se couchait dans un ciel d'un rouge éclatant, réfléchi par la belle rivière sinueuse et colorant les sommets neigeux des montagnes lointaines.

Aire, lundi 7 mars.

Mes patrouilles ne sont revenues que ce matin : j'apprends que l'ennemi est en force à Nogaro et à Manciet, à neuf lieues d'ici. Ses patrouilles quittaient Montguilhem quand les miennes y entraient.

Perquies, quartier général du régiment, est un tout petit village où les officiers sont très mal installés. Il y a bien un énorme château, mais notre major, le petit Hughes, l'occupe, et il aime à être seul, surtout quand il partage cette solitude avec une belle femme.

J'ai dîné avec ma bonne hôtesse; elle m'a beaucoup parlé de sa famille, qui est irlandaise et qui vit à Dublin. Elle a trois fils, militaires, qui servent dans les armées françaises opposées aux Alliés.

Roquefort, mardi 8 mars.

Nous sommes maintenant sur la route de Bordeaux, où nous arriverons dans cinq ou six jours. Quand le régiment a traversé Villeneuve, les habitants n'ont pas caché leur joie de notre départ et se sont exprimés assez vivement sur notre compte.

A mon arrivée à Roquefort, où j'ai reçu l'ordre de

suivre le régiment, la première chose que j'ai vue a été deux hommes de la bande du partisan Florio, pendus sur la place du Marché, par ordre du maréchal Beresford. Je conserve des doutes sur la justice de leur punition.

Russel a mis aujourd'hui aux arrêts M. D..., pour mauvaise conduite. Je ne connais pas toute l'affaire, mais si elle est aussi grave qu'on le laisse entendre, M. D... sera chassé du régiment et de l'armée.

Captieux, mercredi 9 mars.

Nous avons fait aujourd'hui une longue mais très agréable étape à travers une immense forêt de pins. La route est aussi bonne que la plus belle route anglaise

A Captieux, nous eûmes l'aimable surprise de voir des bœufs et des moutons à l'étal de plusieurs bouchers; on les avait tués pour l'usage de l'armée. Nous avons tout acheté et nous nous sommes tous régalés, officiers et soldats.

Langon, jeudi 10 mars.

Partis de Captieux au point du jour, nous étions trois heures après à Bazas, où nous sommes entrés trompettes sonnantes. Les habitants paraissaient transportés de joie à notre vue. On laissa le régiment formé sur la place pendant une demi-heure environ, pour leur laisser le temps d'admirer les hussards anglais.

L'escadron de gauche a été laissé à Bazas, et nous sommes arrivés à Langon après une marche fatigante de trois heures. Nous avons d'excellents logements dans cette ville, et tout le corps des officiers a dîné, au nombre de douze pour la première fois, à l'*Hôtel de l'Empereur*. Les habitants nous ont bien accueillis.

L'ennemi occupe Saint-Macaire, sur la rive opposée de la Garonne. C'est là que sont toutes les provisions de l'armée française; une grande partie provient des magasins de cette ville.

Le bateau du bac est de l'autre côté, et notre artillerie a tenté de le détruire cet après-midi, mais l'ennemi s'en est chargé lui-même.

Nous espérons marcher demain sur Bordeaux.

Castets, vendredi 11 mars.

Contrairement à notre attente, ce n'est pas le 18e, mais le 1er de hussards qui va à Bordeaux. Nous devons garder le passage de la Garonne. J'ai été envoyé à Castets avec un détachement de nos hussards pour surveiller les embarcations et placer des postes d'observation sur la rive en face de la Réole et de Meilhan.

Je m'étais, dès mon arrivée, logé confortablement dans un beau château; je reçus bientôt du général lord Dalhousie l'ordre secret de préparer les moyens de faire passer sur l'autre rive un corps d'infanterie. Je m'étais tout d'abord assuré de trente-huit chalands et barques; j'en informai Sa Seigneurie et je venais de me mettre à table, quand on vint me dire que l'ennemi attaquait mon détachement en face de La Réole. Je fis ces deux lieues au galop et, comme je poussais une reconnaissance en face de La Réole, l'ennemi me tira une volée de mousqueterie : une balle traversa la selle de mon ordonnance. Je jugeai prudent de me tenir à distance, je mis pied à terre et je revins en me glissant près de la rivière. Je vis la rive opposée couverte d'habitants, d'officiers et de soldats français. Les officiers m'aperçurent et me saluèrent. Je saisis alors l'occasion de replacer les vedettes que le feu de l'ennemi avait chassées. Mais on tira sur

elles dès que je les eus quittées. J'ordonnai alors à mes cavaliers de mettre pied à terre, de se dissimuler derrière des arbres et de faire feu de leurs carabines. Aussitôt les soldats français se mirent à couvert et les habitants s'enfuirent; mes vedettes purent reprendre leurs postes sans être davantage inquiétées.

Je revins alors au galop à Castets; j'y trouvai le major Winnet, du 68e, attendant, avec cent soixante-dix hommes, mon arrivée pour passer la rivière. Je le fis rapidement traverser en deux bateaux et j'envoyai mon rapport au général lord Dalhousie. Winnet doit s'emparer par surprise de la ville de Saint-Macaire demain matin, au point du jour. Il bivouaquera cette nuit sur la grande route et ses piquets arrêteront tout ce qui passera.

Langon, samedi 12 mars.

Pendant la nuit dernière, j'ai reçu un nouvel ordre du lieutenant général lord Dalhousie : il s'agit de faire passer les bateaux de Castets à Langon, ce matin, au point du jour. A quatre heures, je me suis embarqué sur un des plus grands, et je suis arrivé à Langon vers huit heures. Je me suis présenté au général, qui m'a félicité et remercié de mes heureux efforts pour faire passer la rivière à Winnet et à ses hommes. La tentative a été couronnée de succès : Saint-Macaire a été enlevé ce matin sans coup férir.

Je suis le premier de l'armée qui ait franchi la Garonne.

Dès mon retour à Castets, je reçus l'ordre de marcher sur Beautiran avec mon détachement, en prenant la route de Bordeaux. L'escadron auquel j'appartiens ayant reçu l'ordre de venir à Beautiran à trois heures,

Mr. Dolbel vint me relever et je partis pour Langon. J'y trouvai de bons logements pour moi et mes hommes; Deane et Chambers étaient en train de dîner; ils s'empressèrent de faire venir une autre bouteille de bordeaux en mon honneur.

L'armée anglaise est entrée à Bordeaux ce matin; j'ai vu ce matin le duc d'Angoulême traverser Langon pour se rendre à Bordeaux. J'espère bien que c'est la dernière campagne de Buonaparte.

Beautiran, dimanche 13 mars.

Je n'ai pas de chance : j'ai perdu mon pupitre et une partie de mes bagages. C'est cette canaille de Florio qui s'en est emparé en face de Rions. Il m'a renvoyé mon domestique Sparem Joe dont je ne puis assez blâmer la stupidité, car il est resté à boire à l'arrière-garde et il est cause de tout.

On dit que les Alliés sont entrés à Paris et on donne pour certain que le roi de Naples a embrassé leur cause.

A Barsac, village où on fait le vin connu sous ce nom en Angleterre, j'ai acheté pour dix sous une bouteille d'un vin qui se vendrait quinze shillings en Angleterre. Il était délicieux et avait trois ans.

Au moment où je me mettais à table avec le capitaine Russel, j'ai reçu l'ordre de partir immédiatement pour reconnaître la rive gauche de la Garonne, de Cadaujac à Castets, sur une longueur de huit lieues. J'étais très fatigué, mais l'ordre de Vivian me désignant pour ce service, je partis. Mes instructions étaient de m'emparer de tous les bateaux et embarcations de la rive droite et de les faire passer sur la rive gauche. Voyant de nombreuses barques sur la rive opposée, à Cambes, je traversai pour parler au maire. Celui-ci m'invita à aborder, disant que

l'ennemi n'était pas là et qu'il allait réunir les mariniers pour me transmettre leur réponse. Je le suivis à son château; il m'annonça alors que j'étais prisonnier. La chambre était pleine de solides gaillards bien armés : je m'assis devant le feu avec sa femme; on m'avait laissé mon sabre. Bientôt tous les hommes sortirent sous différents prétextes : je croyais qu'on allait chercher les gendarmes pour m'arrêter. La dame m'offrit des rafraîchissements que j'acceptai. Au bout de trois heures, le maire vint me dire qu'un bateau m'attendait pour me reconduire de l'autre côté. Il était environ neuf heures du soir, il pleuvait très fort et il faisait très noir. Le batelier me débarqua, et, sans répondre un mot à mes questions, poussa son embarcation dans le courant. Je me trouvais dans un bois; après d'inutiles tentatives pour reconnaître mon chemin, après plusieurs chutes dans des fossés bourbeux, je me couchai sous un arbre en attendant le jour. Je vis alors que j'étais tout près de l'Ile-Saint-Georges et j'y trouvai mon domestique et mon ordonnance avec mes chevaux. J'ai gagné un rhume affreux et je suis très mal à mon aise.

L'Ile-Saint-Georges, lundi 14 mars.

Tous les différents piquets et postes d'observation entre Cadaujac et Castets sont installés grâce à moi : j'ai envoyé mon rapport au colonel Vivian.

Russel est logé dans la même maison que moi; nous avons dîné ensemble. Le soir j'ai fait venir de la musique et nous avons dansé. Le maire du village est venu avec ses deux filles, qui sont charmantes, et j'ai valsé avec elles.

Beautiran, mardi 15 mars.

Ce pays est beau : j'y pourrais vivre et peut-être

même y oublier l'Angleterre. Nous avons encore dansé ce soir; le maire et sa femme, las de veiller, m'ont confié leurs filles. Celles-ci étaient enchantées de rester. Elles se sont assises sur mes genoux et j'ai donné mon cœur à l'aînée, qui est délicieuse ; mais nous partons demain, et il est bien probable que, comme les autres amours de ma vie, celui-ci n'aura pas de lendemain.

La maîtresse du logis a envoyé son mari à Bordeaux et a mis le siège devant ma personne; mais après le départ des fraîches filles du maire, elle m'a peu tenté et je l'ai laissée au vieux Russel en regagnant mon lit.

Langon, mercredi 16 mars.

Nous partons ce matin pour rejoindre l'armée de lord Wellington à marches forcées. Le bruit court que Soult lui a infligé une défaite; les gens du pays en paraissent consternés. Ils craignent le retour de leurs compatriotes et la punition de leur complaisance pour nous. Il paraît qu'une division de notre armée restera à Bordeaux, et que les 12[e] et 16[e] de dragons légers prendront la place du 1[er] de hussards, qui part demain après nous.

Bazas, jeudi 17 mars, saint Patrick.

Il y aujourd'hui un an, à Luz, en Portugal, tout le régiment était ivre mort. Cette année, c'est bien différent, tout le monde reste sobre.

Cette ville sera le soir le quartier général du maréchal Beresford. Un escadron de notre régiment, récemment arrivé d'Angleterre, a un jour de marche d'avance sur nous : c'est le capitaine Grant qui le commande. Mon ami Blackett, revenu au régiment, en fait partie.

Roquefort, vendredi 18 mars.

Après Bazas, nous retrouvâmes la forêt de pins et le misérable hameau de Captieux. La journée était si chaude et l'étape si longue, que nous sommes fatigués et de plus à demi morts de faim.

Aire, samedi 19 mars.

La route traverse la forêt jusqu'à Villeneuve de Marsan ; on entre alors en pays découvert, et on arrive à Aire, village situé sur la rive gauche de l'Adour. Le régiment est logé dans un ramassis de cabanes, sur la rive droite, en face d'Aire.

Une bande de partisans ennemis infeste les routes de Saint-Sever ici et a fait beaucoup de mal. Il paraît que c'est la troupe de Florio. Un régiment de cavalerie espagnole, arrivé cet après-midi, doit la surveiller.

Rabastens, dimanche 20 mars.

Partis de bonne heure, nous traversâmes Barcelonne, Plaisance ; nous arrivions à Rabastens à quatre heures de l'après-midi. Nous avons entendu pendant toute la soirée le canon dans la direction de Tarbes ; les armées sont engagées à une lieue d'ici.

Le 14e de dragons légers a beaucoup souffert dans une affaire avec la cavalerie française : plusieurs officiers sont tués, blessés ou prisonniers. Les rapports disent que les hommes n'ont pas suivi leurs chefs et se sont sauvés.

On parle d'une bataille pour demain matin. Soult, paraît-il, occupe une position : en cas d'échec, il se repliera sur Toulouse, qui est très fortifié.

Notre nouvel escadron, arrivé d'Angleterre, se joindra demain à nous; nous serons très forts pour marcher au combat.

Nous avons passé aujourd'hui l'Adour, à gué, près d'Izotges, à côté des ruines du pont que Soult a détruit dans sa retraite.

Cabanac, lundi 21 mars.

Partis de Rabastens à six heures, nous avons rencontré, deux lieues plus loin, le nouvel escadron, et nous avons vu le capitaine Grant, qui a l'air un peu fou. J'ai été présenté à l'honorable M. Dawson et à M. Coote, les deux sous-lieutenants.

Mon ami, le colonel Sturgeon, a été tué hier à Tarbes. Soult a pris position près de cette ville, et lord Wellington, par ses manœuvres de la nuit dernière, l'a obligé à en sortir et à commencer sa retraite sur Toulouse. A deux heures du matin, nous lui avons coupé la principale route qui y conduit.

Le colonel Murray est à Bordeaux et va rejoindre le régiment, au grand déplaisir de Hughes et d'autres.

Cabanac est un petit village d'environ cinquante maisons : je suis logé dans le château (1) du maire. Les environs sont favorables à la cavalerie : c'est une véritable plaine ouverte.

Nous avons traversé aujourd'hui Castéra et Pouyastruc; aucun de ces villages n'offre rien qui mérite d'être rappelé, excepté une jolie fille que j'ai vue à une fenêtre. Oh! la délicieuse créature!

L'arrière-garde ennemie est à environ deux lieues de

(1) Woodberry appelle toute belle maison française un « chateau (*sic*) ».

nous : elle consiste en deux régiments de cavalerie; il est possible que nous la rejoignions demain.

Tarbes est une très belle ville; les bâtiments publics sont magnifiques. Le maire est gardé à vue, c'est un buonapartiste enragé.

Boulogne, mardi 22 mars.

Après une longue étape de neuf heures à quatre heures, le régiment s'est logé dans des fermes autour de Boulogne, village occupé par lord Wellington et son état-major. Je suis dans un misérable trou et j'ai rencontré cette chose nouvelle : un hôte et une hôtesse désobligeants.

Le lieutenant Dolbel a eu un sérieux accident à Castets, sur la Garonne : en paradant devant la maîtresse du château, il a voulu faire sauter une barrière à son cheval; l'animal est tombé et s'est cassé le cou, et Mr. Dolbel a reçu un mauvais coup au côté.

Notre major, dans un de ses accès d'inconscience, a conduit le régiment aujourd'hui, plusieurs milles en dehors de sa direction; il cherchait un château pour s'y établir. Grant s'est mis fort en colère et a fait à Hughes des reproches bien mérités.

Montbardon, mercredi 23 mars.

Nous avons fait sept lieues dans les plus mauvais chemins que j'aie jamais vus, dans l'espoir de rejoindre l'arrière-garde de Soult, mais sans succès.

Je suis avec Croker et Ollypod dans un beau château habité par une charmante famille. Si jamais j'ai le bonheur d'avoir une femme et des enfants, que le ciel me permette de jouir de la vie comme le font ces gens-là!

Le roi d'Espagne, Ferdinand VII, a passé par Toulouse la semaine dernière, en route pour l'Espagne. Il a dîné chez un ami de nos hôtes, et on ne parle que de lui. On célèbre surtout sa politesse envers les dames. Il s'est distingué, à ce point de vue, vis-à-vis d'une jolie fille qui lui donnait une poire; il la prit et la mit dans sa poitrine, disant qu'il la garderait jusqu'au dernier jour de sa vie en souvenir d'elle.

Rien ne prouve mieux la chute de la puissance de Buonaparte que la mise en liberté de Ferdinand; mais je crains qu'il ne retourne dans son royaume avec des principes français, qui n'ajouteront rien au bonheur ni à la prospérité de son pays.

La propriétaire de ce château est jeune et jolie : elle a cinq charmants enfants. Sa mère, une femme de Bordeaux, a peut-être des manières encore plus séduisantes que celles de sa fille. Elles m'ont fait toutes deux mille questions sur l'Angleterre et ont paru enchantées de l'heureuse tournure que prend la guerre. Je pourrais passer ma vie avec cette famille, ne fût-ce que pour jouer avec les jolis enfants.

J'aime beaucoup cette manière de faire campagne; nous avons eu un excellent dîner et quantité de vin de Bordeaux. J'espère que la guerre durera encore un an dans ce pays.

Monblanc, jeudi 24 mars.

J'ai peine à me soutenir; ces marches forcées ne me conviennent pas.

Nous avons traversé Lombez : pendant la halte, un Américain vint nous parler. J'appris de lui que Soult n'a pas l'intention de détruire le superbe pont de Toulouse : la ville est entourée d'ouvrages très forts; elle

sera défendue, ainsi que le passage de la rivière. Le 13e de dragons a fait hier à l'ennemi de nombreux prisonniers; si le 14e de la même arme avait chargé l'autre jour, il n'aurait pas autant souffert.

Nous sommes logés dans un sale et misérable village, au haut d'une colline. On l'appelle mont Blanc (1), pourquoi ne pas l'appeler mont Noir? Les femmes, à notre arrivée, se cachaient d'abord et paraissaient très effrayées; mais elles ont peu à peu repris courage et maintenant elles se rendent insupportables par leurs impertinentes questions.

Il semble que nous nous rapprochons encore des Pyrénées : elles sont d'une hauteur effrayante et d'une pente plus abrupte que celles qui avoisinent Bayonne.

Buri, près Sainte-Foy-de-Peyrolières, vendredi 25 mars.

Le colonel Vivian a adressé aujourd'hui au régiment une admirable allocution : il a engagé les hommes à être fermes dans l'action et à observer le bon ordre et les bonnes relations avec les habitants en temps ordinaire.

Nous fîmes ensuite trois lieues sur une mauvaise route, et j'eus le malheur de recevoir l'ordre de loger mon peloton dans le petit village de Beaumont; la chose était à peine faite, que nous fûmes déplacés par ordre du maréchal Beresford, pour faire place à une brigade portugaise. Je me réfugiai alors à Buri, où je m'installai dans un beau château : on me donna de bon vin et je passai agréablement la soirée avec la famille qui l'habite. L'état-major du maréchal couche ici, et la 4e division est logée et campée aux environs.

(1) Woodberry se fait illusion sur l'orthographe de Monblanc. C'est un calembour d'étranger.

Les docteurs ne s'occupent pas assez de moi; je suis très malade. S'il y a bataille demain, j'essayerai d'y prendre part, mais je ne sais si j'en aurai la force.

Léguevin, samedi 26 mars.

Matinée très humide; nous attendions une affaire sérieuse en nous levant et nous aurions tous voulu que ce jour fût passé. Mais après avoir marché sur la route de Toulouse jusqu'à deux lieues de cette ville, l'infanterie reçut l'ordre de bivouaquer et la cavalerie de prendre ses quartiers, de sorte que le sanglant combat que nous prévoyons aura sans doute lieu demain, encore un dimanche!

A Saint-Lys, où nous avons passé, il y avait quantité de jolies femmes : elles paraissaient charmées de voir les hussards anglais.

Léguevin est une grande ville d'aspect sale, avec deux bonnes auberges. Je suis logé hors de la ville, dans la maison d'un prêtre : lui et sa femme sont des ladres, vieux et laids : ils se tourmentent et s'ennuient eux-mêmes, et produisent sur moi le même effet. Je voudrais êtrebien loin d'eux, car je suis encore très malade.

L'ennemi est campé de ce côté de la Garonne.

Colomiers, dimanche 27 mars.

La division de gauche de l'armée s'est rassemblée près de ce village sur la grande route de Toulouse et des paris considérables sont engagés au sujet de la probabilité de l'entrée de l'armée à Toulouse cette nuit. On nous a fait marcher sur le village de Saint-Michel, occupé par l'ennemi; mais sir Lowly Cole, ayant été faire une reconnaissance, nous avons reçu l'ordre de

rétrograder et de regagner nos quartiers, en laissant un piquet avec de l'infanterie.

Je me sens si malade que je désire une bataille immédiate; je ne puis résister plus d'un jour ou deux encore et je frémis à l'idée de rester à l'arrière-garde.

Léguevin, lundi 28 mars.

J'enrage; les docteurs m'ont forcé d'aller à l'arrière-garde, jusqu'au moment de la reddition de Toulouse. On me conduira ensuite dans cette ville. Les docteurs échangent de tels regards, que je suis sûr d'être très sérieusement atteint. Ils disent que ma maladie provient de la fatigue et du froid et que le repos peut seul me remettre.

J'apprends que le régiment a eu un engagement avec l'ennemi et qu'il s'est bien conduit : Dieu soit loué! Je suis heureux des éloges qu'il a reçus de Vivian, un des meilleurs officiers au service. Malheureusement, plusieurs officiers, entre autres le capitaine B...., n'étaient pas à leur poste pendant que leurs hommes combattaient.

Léguevin, mardi 29 mars.

J'ai quitté la ville pour aller dans un beau château inhabité. Le propriétaire l'a abandonné à l'arrivée des Anglais. Je suis maintenant tout à fait bien installé.

Hughes m'a envoyé tous les chevaux et tous les hommes malades pour m'en occuper : le vétérinaire les accompagne. Il habite ce château avec moi, c'est un aimable compagnon. Nous avons découvert la cave, garnie d'excellent bordeaux. Chambers est venu me voir : je l'ai gardé à dîner et à coucher. Le vétérinaire et lui

ont bien profité du bon vin et d'une eau-de-cerises parfaite que nous avons trouvée en forçant un placard.

Léguevin, mercredi 30 mars.

Je suis un peu mieux aujourd'hui. Je n'ai pas de nouvelles de l'armée. Le temps est pluvieux et contrarie beaucoup les opérations. La rivière sera certainement très grossie et d'autant plus difficile à traverser.

Léguevin, jeudi 31 mars.

Le temps s'est éclairci et paraît calmé. Quelle vie misérable que la mienne! Être enfermé dans une chambre à coucher, incapable de supporter la marche ou le cheval, et mon régiment est peut-être en ce moment aux prises avec l'ennemi!

Léguevin, vendredi 1er avril.

Dieu merci, je vais mieux!

On évalue à quarante mille hommes, les forces ennemies à Toulouse. Suchet et l'armée de Catalogne n'ont pas encore fait leur jonction.

Léguevin, samedi 2 avril.

Une partie de l'armée du général Hill a traversé la Garonne sur un pont de bateaux à droite : mais de l'autre côté, les routes ont été jugées impossibles pour l'artillerie : on a rétrogradé et défait le pont.

On dit que lord Wellington fera son passage à un village de gauche, nommé Verdun, d'où la route est excellente jusqu'à Toulouse.

Chambers m'a fait une visite et m'a laissé espérer que je pourrais reprendre mon service dans une semaine et partager encore les chances de la campagne.

Il y a, dans les caves de ce château, près de trois cents barriques de bordeaux d'un bouquet délicieux ; j'en bois un *quart* (1) par jour. Chambers a emporté mon petit baril plein, plus deux bouteilles et de l'eau-de-cerises pour Deane.

Le propriétaire, qui est à Toulouse, sera étonné de retrouver son château si bien respecté.

Léguevin, dimanche 3 avril.

Une belle armée espagnole, commandée par le lieutenant général don Manuel Freyre, est arrivée ce soir à Léguevin, avec une quantité considérable d'artillerie. Bientôt après, j'ai reçu l'ordre de serrer mes hommes et de laisser toute la place possible. Je fis alors un effort sur moi-même pour monter à cheval, et je mis mon détachement dans deux écuries : mais le général espagnol n'était pas encore content et il obtint, au milieu de la nuit, un ordre de lord Wellington, pour me faire déguerpir. Le capitaine d'état-major Gutterick vint me commander d'emmener mes hommes à Lévignac. Je priai le vétérinaire de se mettre à leur tête : il était deux heures du matin quand ils se mirent en marche, la pluie tombait à torrents. Pour moi, je restai où j'étais : le maire donna deux cents billets de logement aux Espagnols pour ce château, mais je refusai de céder mes appartements et tous les Espagnols, officiers et soldats, mangèrent dans la cuisine.

(1) 1 litre 135.

Lévignac, lundi 4 avril.

Je me levai ce matin de très bonne heure; je m'habillai et je me rendis avec mes domestiques et mes bagages à Lévignac. La beauté de la vallée dans laquelle ce village est bâti, l'aspect majestueux d'un beau château et de jardins, une jolie rivière et un pont, une église surmontée d'un élégant clocher, plusieurs belles maisons entourées de vastes plantations, font de Lévignac un des plus charmants endroits que j'aie vus. Le maire m'a conduit dans une excellente maison où j'ai la compagnie de deux délicieuses jeunes femmes et de leur frère.

Le quartier général de l'armée est à Grenade; on dit que le 18e a passé la Garonne.

Lévignac, mardi 5 avril.

Malgré le bon logement et les ravissantes hôtesses, j'ai émigré aujourd'hui dans le château. Je n'ai pu résister à la tentation de vivre dans une grande maison, mais je ferai des visites à ces dames.

C'est le jour du marché, et la place est pleine de paysans dont le plus grand plaisir paraît consister à contempler mes beaux hussards. J'ai pu m'assurer que les vivres sont à très bon compte.

Je dois avoir l'air bien souffrant, car j'entendais dire autour de moi « officier malade (1) ».

La bataille aura lieu sous peu, car l'armée a franchi la Garonne, et il faut que Soult combatte ou se sauve, et je ne crois pas qu'il soit homme à prendre ce dernier parti.

(1) En français barbare dans le texte.

Lévignac, mercredi 6 avril.

J'ai demandé l'autorisation de rejoindre le régiment et je dois partir dès que Morris sera venu se mettre à la tête du détachement.

Les gens d'ici désirent une solution : que le sort favorise l'un ou l'autre, peu leur importe, je crois, mais ils sont las de voir leurs terres et leurs maisons aller à la ruine. Nous leur mangeons tout. Quelle pitié! L'ambition d'un seul homme force les deux premières nations du monde à se faire la guerre, quand la paix les rendrait toutes deux si heureuses!

Lévignac, jeudi 7 avril.

Le lieutenant Morris est arrivé avec un détachement de l'arrière-garde, je lui ai transmis le commandement du mien, et je suis libre, Dieu merci! A trois heures cet après-midi, je rejoindrai le régiment.

J'ai quitté Lévignac et franchi la Garonne, en face de Fenouillet. Ne pouvant aller plus loin aujourd'hui, je me suis logé avec peine avec le 7e de hussards. Je ne suis pas encore complètement rétabli, mais je me sens assez bien pour partager les dangers de mes braves compagnons.

J'ai passé la Garonne à Beauzelle sur les dix-sept bateaux qui composent le pont; j'ai pris ensuite la route de Toulouse, mais, me sentant fatigué, je suis revenu à Beauzelle, où le maire m'a très obligeamment logé.

Il paraît que Soult a été surpris de notre passage; le bruit court qu'il nous attaquera demain matin.

Le courant est si fort que le pont vient d'être détruit :

l'armée qui reste de ce côté est sous les armes et demeurera ainsi toute la nuit.

Croix-Daurade, vendredi 8 avril.

L'ennemi, par bonheur, n'a pas connu la situation des six mille hommes séparés de l'armée par la rupture du pont; Soult aurait pu les faire tous prisonniers.

A la première heure le pont a été rétabli et lord Wellington et son état-major l'ont traversé avec la plus grande partie de l'armée. Nous avons suivi la grande route dans la direction de Toulouse jusqu'en face du village de Croix-Daurade, dont nous étions séparés par l'Hers.

Le pont qui traverse cette rivière était occupé par une forte colonne de cavalerie française : nous nous formâmes pour l'attaque, le 18e en tête, soutenu par le 1er de hussards. Lord Wellington, le maréchal Beresford, sir Stapleton Cotton et plusieurs autres généraux se tenaient sur un monticule en arrière de la brigade pour assister à la charge que nous reçûmes l'ordre de pousser quelques minutes après. Le régiment était formé en colonnes par divisions, la gauche en tête. Le colonel Vivian prit le commandement de celle-là, et nous nous ébranlions dans la direction de l'ennemi quand il fut malheureusement blessé au bras droit. On l'emmena aussitôt à l'arrière-garde, mais, avant de partir, il ordonna au capitaine Croker de conduire la charge, ce qui fut exécuté à l'instant même. L'ennemi nous reçut avec une volée de mousqueterie, mais nos braves hussards n'étaient pas hommes à se laisser intimider par quelques coups de fusil. En moins d'une minute, toute la colonne ennemie fut rompue et nous fîmes cent vingt prisonniers avec leurs chevaux. Nos pertes furent seulement de deux hommes

faits prisonniers, de quatre tués et de dix blessés. Lord Wellington et son état-major levèrent leurs chapeaux et acclamèrent nos hussards quand ils nous virent en possession du pont.

Le capitaine R. Croker, qui conduisait cette charge brillante, fut grièvement blessé au visage d'un coup de sabre : sa jument l'avait emporté quelques yards en avant des hommes dans les rangs ennemis. Le dragon français qui avait blessé Croker fut immédiatement après sabré par le sergent-major Black; presque tous les hommes s'acharnèrent après ce pauvre diable : en quelques instants, son visage n'eut plus apparence humaine : il ne mourut cependant que plusieurs heures après.

Nos hussards, voyant l'ennemi fuir, voulurent le poursuivre à travers Croix-Daurade : les rangs français étaient si serrés que si nous avions eu du canon, nous en aurions fait une horrible boucherie. Mais bientôt ils firent un mouvement pour quitter la route et démasquèrent ainsi l'artillerie qui se trouvait sur les anciennes murailles de Toulouse et qui ouvrit le feu sur nous. Nous fûmes alors contraints de battre en retraite et de reculer jusqu'au pont, que nous gardâmes.

Au bout d'une demi-heure nous fûmes relevés par une brigade d'infanterie et nous nous retirâmes dans nos quartiers.

Vivian est grièvement blessé : on croit qu'il perdra le bras. Croker est avec lui dans une petite maison au bord de la route, à un mille en arrière du pont de Croix-Daurade. Soult et son état-major assistaient au combat; ils se sont échappés à grand'peine. On dit que Soult a mis aux arrêts, aussitôt après la charge, le général de cavalerie qui commandait : l'ennemi avait trois régiments pour défendre le pont, entre autres le 22e de chasseurs.

On raconte que dès que Soult eut connaissance de la contruction du pont de bateaux, il fit partir sa grosse artillerie dans la direction de Paris et ses pièces d'artillerie légère pour Castelnaudary, où il va se retirer. J'espère que nous aurons une bataille et qu'alors nous anéantirons son armée. Je me sens renaître et dans peu de jours je serai tout à fait bien.

Aux avant-postes près de Toulouse, samedi 9 avril.

Je suis aux avant-postes sur la route de Toulouse : cette belle cité est devant mes yeux. La partie inférieure m'en est cachée par les arbres majestueux des jardins publics. Entre nous et la ville passe le canal de Languedoc. Le pont qui le traverse, quoique fortifié par l'ennemi, a été enlevé ce matin par le 1er de hussards, qui a fait prisonniers une centaine de chasseurs avec leurs chevaux.

On annonce la bataille pour demain : le dimanche est décidément notre jour de combat! Puissions-nous être heureux demain dans toutes nos entreprises! La position des Français est immensément forte par nature et par art.

A entendre sonner les cloches à Toulouse, je suppose que toute l'armée et que tous les habitants communient et obtiennent l'absolution avant la bataille.

Bataille de Toulouse, dimanche 10 avril.

Jour de gloire pour les armées anglaise, espagnole et portugaise, mais jour de carnage pour tous!

La ville de Toulouse est entourée de trois côtés par le canal de Languedoc et la Garonne. Sur la gauche de cette rivière, le faubourg que l'ennemi a fortifié sérieu-

sement, en avant de l'ancienne muraille, forme une bonne tête de pont. Les Français ont aussi établi à chaque pont du canal des têtes de pont protégées par le feu de la mousqueterie et le canon. A partir des anciennes murailles, au delà du canal, à l'est et entre celui-ci et la rivière d'Hers, s'élève une hauteur qui s'étend jusqu'à Montaudran et sur laquelle passent toutes les routes qui vont de la région est au canal et à la ville qu'elle défend. L'ennemi y a pratiqué cinq redoutes, communiquant par des lignes de retranchement; tous ces préparatifs de défense ont été faits avec une diligence extraordinaire. Sur l'Hers, tous les ponts auxquels nous pouvons avoir accès et par lesquels la droite des positions françaises pouvait être tournée, ont été coupés.

Cependant, comme les routes de l'Ariège à Toulouse sont impraticables pour la cavalerie ou l'artillerie et presque pour l'infanterie, il n'y avait rien d'autre à faire que d'attaquer l'ennemi dans cette formidable position. Le maréchal Beresford traversa l'Hers et forma son corps en trois colonnes dans le village de Croix-Daurade et aussitôt emporta Monblanc. Il remonta ensuite le cours de l'Hers sur un terrain très difficile, dans une direction parallèle aux positions fortifiées de l'ennemi et, aussitôt qu'il arriva au point de les tourner, il forma ses lignes et s'ébranla pour l'attaque. Le lieutenant général don Manuel Freyre, avec l'armée espagnole, marcha le long de l'Hers en avant de Croix-Daurade, où il la mit sur deux lignes avec une réserve sur une hauteur en face de la gauche de l'ennemi. On y plaça aussi l'artillerie portugaise et la brigade de cavalerie du major-général Ponsonby en dernière réserve.

Aussitôt que la formation fut faite et qu'on put voir que le maréhal Beresford était prêt, le lieutenant général Freyre s'avança pour attaquer. Toute l'armée éprouva

bientôt la joie universelle de voir les Espagnols bien battus. Ils marchèrent en masse compacte pour gravir le flanc de la colline; à peu près à moitié chemin, ils s'arrêtèrent quelques minutes, puis repartirent pour s'emparer d'une forte redoute. A une portée de pistolet, l'ennemi ouvrit sur eux un feu violent de mousqueterie et d'artillerie. Les Espagnols furent repoussés avec une perte de près de quinze cents tués ou blessés : l'affaire ne dura que quelques minutes et les survivants s'enfuirent à toutes jambes, pas tout de suite cependant, car ils étaient si entassés qu'ils ne pouvaient se démêler. Un de leurs régiments résista bien quelques minutes de plus que les autres, mais il se retira hors de portée beaucoup plus vite que le corps principal. Cette armée espagnole est peut-être la seule qui ait eu un contact aussi intime avec l'ennemi de l'Espagne depuis le commencement de la guerre : en tous cas, ces lâches canailles eurent plus à souffrir que jamais aucune armée dans un si court espace de temps.

Aussitôt après leur retraite, le brave 42ᵉ marcha sur la position et prit cette même redoute, tombeau des Espagnols. Le 18ᵉ et le 1ᵉʳ de hussards se formèrent en face du centre de la position, les 10ᵉ, 17ᵉ et 15ᵉ de hussards sur notre droite. Le 18ᵉ fit un mouvement sur une position parallèle à une redoute dont notre brave infanterie venait justement de se rendre maîtresse et nous nous logeâmes dans cette position.

Le 10ᵉ de hussards, qui n'avait pas observé notre marche, prit le 18ᵉ pour un régiment de cavalerie ennemie et s'avança contre nous. Il tomba sous le feu d'une des redoutes françaises et ses pertes furent cruelles. Mon ami, le capitaine Gordon, eut une partie du dos emporté par un boulet. Il ne survécut que quelques minutes : en lui Sa Majesté perd l'un des meilleurs officiers de cavalerie.

Sur la gauche de la Garonne, le lieutenant général Hill chassa l'ennemi du faubourg fortifié, et le général Picton, avec sa brave 3ᵉ division, emporta la tête de pont du canal.

Dès lors l'armée se trouvait établie sur les trois côtés de Toulouse et la cavalerie fut envoyée pour couper les communications sur la seule route qui restait à l'ennemi.

Nous nous logeâmes dans des communs et des cours de fermes et tous les officiers se réunirent dans une seule maison.

Toulouse, lundi 11 avril.

L'armée a un jour de repos : nous occupons toutes les positions en dehors de la ville, nous en sommes absolument maîtres; nous voyons l'armée française très occupée à réparer les murailles et à préparer la défense : on croit cependant qu'elle se retirera aujourd'hui par la route du bas Languedoc, la seule dont elle peut disposer. A en juger par les mouvements de l'infanterie, lord Wellington essayera de s'en emparer demain. En cas de réussite, toute l'armée française tomberait en notre pouvoir.

Nos pertes d'hier sont très graves : on les évalue à quatre mille hommes. Quelques régiments ont perdu trois cents hommes et le brave 42ᵉ presque tous ses officiers. Les généraux Cole, Pack et Brisbane sont blessés. Nous n'avons pris qu'une pièce de canon.

Depuis le 8 courant notre brigade a demandé reçu de sept cents prisonniers faits par elle. Si les autres brigades de cavalerie ont fait de même, le nombre total doit s'élever à plusieurs milliers.

Mon ami Charles Poten, du 1ᵉʳ de hussards, a été blessé hier d'un coup de sabre sur le cou. Il était sorti

pour faire patrouille et il rencontra une patrouille ennemie qu'il attaqua et fit prisonnière.

Le capitaine Fitz Clarence, du 10e de hussards, aide de camp de lord Wellington, a été blessé hier à la fesse.

La quantité des cadavres autour de nous est énorme : il faut enterrer les morts ou quitter nos positions.

Toulouse, mardi 12 avril.

L'ennemi a évacué la ville ce matin vers deux heures ; il se retire sur le bas Languedoc. Ainsi Soult a cédé à des forces égales en courage aux siennes la seconde ville de l'Empire français (1). Lord Wellington aurait pu couper la retraite à l'armée vaincue, mais il désirait épargner la vie de braves gens.

Une division de notre armée est entrée à huit heures à Toulouse par la porte de Saint-Cyprien, au milieu des acclamations de milliers de spectateurs. Elle a traversé la ville et l'a quittée par le faubourg Saint-Michel, poursuivant l'ennemi. Les autres divisions ont suivi Soult par différentes routes.

J'ai été envoyé à Toulouse pour trouver des munitions : le peuple me souhaita la bienvenue dans les rues et sur les places. Le cri de « Vivent les Bourbons! » résonnait de tous côtés et tout le monde portait la cocarde blanche. Les femmes étaient très affairées ; elles nettoyaient leurs vitres et disposaient des chandelles pour l'illumination de ce soir. Le drapeau blanc flottait sur le Capitole et toutes les fenêtres étaient occupées par de belles femmes portant des rubans blancs : elles attendaient l'entrée de lord Wellington. Je ne pus rester

(1) Woodberry était mal renseigné.

pour y assister, mais je vis les principaux officiers municipaux et les personnes de distinction de Toulouse sortir à sa rencontre. Je suivis alors la grande route pendant environ deux lieues et j'arrivai à un petit village nommé Odars. J'y passai la nuit dans un beau château; un bon prêtre qui l'habitait me donna un excellent dîner.

Escalquens, mercredi 13 avril.

Anniversaire de ma naissance : j'ai aujourd'hui vingt-deux ans, étant né en 1792.

Quel plaisir, quelle joie de pouvoir écrire les nouvelles arrivées de Paris! Buonaparte a abdiqué le trône de France et un nouveau gouvernement est formé! C'est la paix!

Que Jupiter incruste
Les sabres, les piques et les canons d'une rouille éternelle
La paix fait mes délices (Pope).

Ces nouvelles ont été apportées à lord Wellington par le colonel Cooke, envoyé de Paris par les Alliés avec des messages particuliers pour les deux armées. Napoléon va se retirer à l'île d'Elbe, dans la Méditerranée, avec une pension annuelle de huit millions de francs.

J'ai rejoint le régiment à Escalquens; toute l'armée a fait halte, et nous nous attendons très prochainement à un armistice.

Toulouse, jeudi 14 avril.

Je me suis rendu ce matin avec Luard, Hesse et Dunkin à Toulouse. Il fallut aller près d'une heure à cheval par

les rues avant de découvrir une écurie. Nous eûmes presque autant de peine à nous procurer des logements, les hôtels regorgeant de monde. Nous visitâmes alors la ville. Lord Wellington demeure à la préfecture. Nous achetâmes chacun une cocarde blanche, et nous allâmes dîner dans un hôtel sur la place où nous rencontrâmes sept officiers de grosse cavalerie et Kelly, des Life-guards. Notre dîner, accompagné de beaucoup de musique, nous coûta à chacun 30 shillings environ. Nous entrâmes ensuite au théâtre. La scène était bien éclairée, mais la salle très mal : il n'y avait qu'un petit lustre au centre du plafond. Lord Wellington honorait de sa présence la représentation et la salle était pleine d'officiers anglais. Pendant la pièce (*Henri IV*) on exécuta un chant de fidélité en l'honneur des Bourbons auquel toute l'assemblée répondit par le cri de : « Vive le Roi ! »

Les femmes d'une certaine catégorie emplissaient toutes les avenues conduisant au théâtre : leur conduite aurait fait rougir leurs pareilles en Angleterre.

Tous les militaires ne parlent que de la brillante conduite du 18e. Nos hommes se sont en effet battus comme des lions. Lord Wellington, en voyant notre charge, a dit : « Eh bien, si le 18e fait ainsi les choses, je n'aurai jamais à me plaindre de lui. »

Toulouse, vendredi 15 avril.

Le peuple est très poli et comprend très bien le service que nous lui avons rendu, mais les boutiquiers, connaissant l'ampleur des poches de John Bull, ont doublé tous leurs prix depuis notre arrivée.

La ville est pleine de déserteurs français : plus de deux mille hommes de l'armée de Soult se sont cachés pour attendre notre entrée. Soult a bien laissé à Toulouse

un général pour rassembler les traînards, mais le peuple s'est ameuté contre lui et l'a mis en prison.

Vivian a été transporté en ville; il est mieux, mais on ne sait pas encore s'il conservera son bras.

L'ennemi a laissé ici les généraux Harispe, Burrot, Saint-Hilaire et seize cents prisonniers, beaucoup de canons et d'énormes quantités de provisions de toutes sortes.

Voici les pertes approximatives de l'armée : Anglais, tués et blessés, 2,200; Espagnols, 1,800; Portugais, 600.

Escalquens, samedi 16 avril.

Le château de ce coquet petit village est habité par un vieil amiral qui est un luron. Il a paradé dans tout le hameau sous son uniforme avec une cocarde blanche au chapeau.

Il est probable que nous resterons ici jusqu'à la signature de la paix et que nous irons alors à Bordeaux nous embarquer pour l'Angleterre.

Luard et Hesse sont revenus ce soir de Toulouse, dégoûtés d'une ville où tout est si cher.

Maureville, dimanche 17 avril.

Soult ne veut accepter aucune des propositions de lord Wellington : il dit qu'il ne peut croire à l'abdication de son maître tant qu'il ne tiendra pas la nouvelle de lui-même. Il a réuni hier soir son conseil de guerre; tous sont convenus de rester attachés à la fortune de Napoléon jusqu'à plus ample informé. Cette décision ayant été portée à la connaissance de lord Wellington pendant la nuit, nous reçûmes, à six heures du matin,

l'ordre de marcher sur Castelnaudary : l'armée de Soult occupe une position près de la ville de Saint-Félix.

Nous rencontrâmes le 1er de hussards et formâmes la brigade. Je fus alors envoyé en avant avec un détachement formant patrouille pour découvrir l'ennemi. A Saint-Félix, toutes les femmes sortirent pour nous regarder et j'en vis beaucoup de jolies. J'appris là que l'ennemi était à Castelnaudary. Je suivis la grande route de Revel à Castelnaudary jusqu'à une demi-lieue de cette dernière ville, et je constatai que l'ennemi avait là un fort piquet de cavalerie dissimulé derrière un pli de terrain. Je partis moi-même en reconnaissance et j'eus bien de la peine à échapper à trois dragons ennemis. Après avoir établi un poste, je retournai vers le colonel Arentchild et je lui fis mon rapport sur nos positions respectives et la configuration du terrain. Je trouvai la brigade cantonnée dans des villages autour de Saint-Félix.

Chacun croit à une autre bataille pour demain, car lord Wellington ne se prêtera pas à parlementer plus longtemps avec Soult : il désire une déclaration immédiate en faveur de la nouvelle constitution et du nouveau gouvernement. Nous pensons que plusieurs régiments déserteront ce soir : des ordres sont donnés pour les recevoir dans nos lignes.

On dit que la cavalerie française souhaitait une rencontre personnelle avec la cavalerie anglaise dans ces belles plaines si favorables au déploiement de l'arme. Je ne sais si elle est encore dans ces dispositions, mais, pour ma part, je ne demande qu'une chose, c'est que le 18e en vienne aux mains avec deux de leurs meilleurs régiments, et je promets qu'ils seront proprement étrillés.

Le colonel Murray a rejoint aujourd'hui le régiment : il revient d'Angleterre, où il avait été rétablir sa santé, fort éprouvée par sa chute au passage de l'Esla, en Espagne.

Le colonel Arentchild est dans le petit village de Montaigut, fondé par quelque famille anglaise de ce nom : je suis logé dans un misérable trou et j'ai une peur mortelle, car tous les paysans ont la gale.

Les ordres du jour de Vivian et de sir Stapleton Cotton au sujet de la conduite du régiment à la Croix-Daurade sont très flatteurs pour nous, les voici :

Ordre de la brigade.

« La Croix-Daurade, 9 avril 1814.

« C'est avec le plus sincère plaisir que le colonel Vivian félicite le major Hughes, les officiers, les sous-officiers et soldats du 18ᵉ de hussards de leur brillante bravoure et de leur extrême solidité dans l'affaire d'hier, qui s'est passée sous les yeux mêmes du commandant en chef. Le colonel a été très heureux d'apprendre que Sa Seigneurie a exprimé dans les termes les plus chaleureux son approbation de la conduite du 18ᵉ. Il déplore vivement que ses blessures l'empêchent pour quelque temps de partager les honneurs et les dangers de sa brigade, et il espère que le régiment, persévérant dans son système de fermeté dans les mouvements et d'énergie dans l'action, moissonnera de nouveaux lauriers. Son vœu le plus cher est de se retrouver à la tête du 18ᵉ.

« H. D. Clout,
« Chef d'état-major. »

Ordre général.

« Bruguières, 9 avril 1814.

« Le lieutenant général sir Stapleton Cotton a eu l'ex-

trême satisfaction d'être témoin de la conduite vraiment guerrière du 18e de hussards dans l'engagement d'hier, près de Toulouse, avec des forces ennemies supérieures. Le lieutenant général doit des remerciements au colonel Vivian, qui commandait sa brigade avec autant de jugement que de bravoure et qui malheureusement a été blessé au commencement de l'action. Il prie le major Hughes, commandant le 18e de hussards, les officiers, sous-officiers et soldats de ce régiment de recevoir ses remerciements pour leur belle conduite, leur solidité et le courage déployé par eux en cette occasion.

« Colonel ELLY. A. A. G. »

Maureville, lundi 18 avril.

Soult a conclu ce matin un armistice avec lord Wellington et nous avons été dans les lignes françaises pour parler avec les officiers. Nous devons évacuer ce village et ses environs demain; les troupes françaises l'occuperont. Nous nous retirerons sur les bords de la Garonne et nous y resterons jusqu'à la signature de la paix. Tout le pays a arboré le drapeau blanc et s'est déclaré pour les Bourbons.

Quinsey a dîné avec moi et nous n'avons parlé que de l'heureuse Angleterre.

Maureville, mardi 19 avril.

J'ai changé de logement pour aller chez Mr. Mitton : c'est une bonne maison où l'on me traite bien. Ces gens-là ont un fils prisonnier en Angleterre et je leur ai promis de lui faire parvenir des lettres.

Le capitaine Croker nous a rejoints hier : sa figure

porte la trace du coup de sabre et on verra toujours la cicatrice.

Après l'arrangement avec Soult, les Français croyaient que nous devions partir ce matin et un de leurs régiments de cavalerie est venu à nos cantonnements pour s'y loger : mais le colonel Murray a fait comprendre au colonel français qu'il n'avait pas d'ordres, et ils ont fait volte-face.

Mercredi 20 avril.

Nous avons fait une longue étape pour revenir sur Toulouse, mais par un autre chemin que quand nous poursuivions l'ennemi. Nous avons passé à Caraman, où les gros dragons ont leurs quartiers.

Soult est parti pour Paris et lord Wellington y ira aussi dans quelques jours ; l'armistice est conclu pour deux mois. Les troupes françaises se sont substituées à nous aujourd'hui.

La ligne de démarcation est la Garonne, mais Toulouse restera aux mains des Anglais jusqu'à la paix.

Blagnac, jeudi 21 avril.

A onze heures nous avons trouvé à Toulouse le général Stuart, que nous n'attendions guère : il arrive de Paris avec des dépêches pour lord Wellington. Il a passé l'inspection du régiment pendant qu'il défilait sur le pont, et il a exprimé sa haute satisfaction de notre conduite à la bataille de Toulouse. Il nous a fait connaître les termes flatteurs dans lesquels lord Wellington s'est exprimé sur notre compte.

Les habitants de Toulouse étaient tous dans la rue ou aux fenêtres pour voir passer notre beau régiment.

Beaucoup de militaires français, ayant vu notre charge à la Croix-Daurade, nous connaissaient aussi bien que les Toulousains.

Nous passâmes une fois de plus le pont sur la Garonne et nous nous dirigeâmes sur cette ville. Je fus logé chez le curé, qui m'offrit de bon vin.

A neuf heures, je me rendis avec Kennedy au bal que lord Wellington donnait au Capitole de Toulouse. Il y avait tant de monde que nous eûmes beaucoup de peine à entrer dans la grande salle d'honneur. Parmi les étrangers, je vis Suchet : il portait l'uniforme des hussards, avec une immense moustache et une tresse de cheveux pendant sur chaque épaule. Le grand lord était couvert d'étoiles et d'ordres. La salle était superbement décorée de lanternes de couleurs, de lauriers et de fleurs. Il y avait plusieurs beaux transparents. Près de deux cents officiers français assistaient au bal.

L'Isle-Jourdain, vendredi 22 avril.

Nous avons traversé Colomiers et Léguevin, anciens quartiers du régiment; les habitants paraissaient heureux de nous revoir : ils priaient le ciel pour notre bon retour en Angleterre. Je me logeai près d'Aubiet, avec Croker et Quinsey, dans la maison d'un bûcheron. Le maire, jeune homme très poli, nous apporta du vin et nous offrit tout ce qui pourrait nous être agréable : mais Croker était en ce moment de très mauvaise humeur et il le renvoya à ses affaires d'une façon assez brutale.

En revenant du bal, Kennedy a couronné son cheval; il est lui-même grièvement blessé au côté et au bras droit. Luard et Hesse sont encore à Toulouse à coqueter avec les jolies femmes : je voudrais bien être avec eux.

Buonaparte a demandé deux cents pièces de canon

pour fortifier l'île d'Elbe et une frégate pour le protéger, lui et ceux qui l'ont suivi, contre les corsaires. Je crois que sa demande a été repoussée. Il est encore à Fontainebleau, mais il partira sous peu de jours.

Auch, samedi 23 avril.

On nous dit ce matin, que Buonaparte est parti de Fontainebleau mercredi dernier pour l'île d'Elbe, accompagné de plusieurs de ses généraux.

Après une agréable étape, nous sommes arrivés à cette grande ville et nous avons été reçus avec la plus grande politesse par tous les habitants. Les drapeaux blancs et les bannières de même couleur flottent sur toute la ville.

Je suis logé dans la maison d'un gentilhomme, qui a émigré en Angleterre pendant la Révolution et qui a servi quelques années dans notre armée : il parle très bien anglais.

Les officiers ont tous dîné ensemble, au nombre de seize. Comme nous allions nous mettre à table, un aide de camp de Soult arriva avec un lieutenant de nos dragons légers, portant des ordres au général français qui commande à Bayonne. Nous les invitâmes. Le Français nous raconta plusieurs anecdotes sur Buonaparte : il était près de lui, à Fontainebleau, quand il signa son abdication. Il nous disait que toutes les fois qu'il pensait à son cher Empereur, son seul ami, les larmes lui venaient aux yeux. Il ajouta : « Je crois que l'armée française servira fidèlement Louis, maintenant qu'elle lui a prêté serment, mais je suis sûr qu'elle servirait bien plus volontiers Bonaparte. » Cet officier a vu Buonaparte faire ses adieux à sa garde à Fontainebleau : tous les assistants pleuraient. Il leur recommanda d'être fidèles

au nouveau Roi que la France avait choisi et les supplia de ne pas oublier leur chère patrie, si longtemps malheureuse. Il ajouta en partant : « Ne pleurez pas sur mon sort, je serai heureux si je sais que vous l'êtes. Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasserai votre général. » Ce qu'il fit. Il demanda alors l'aigle, qu'il baisa : — « Ah, chère aigle! puissent les baisers que je te donne, retentir aux oreilles de la postérité! Adieu, adieu, mes héros! » Il monta ensuite dans sa voiture. A ce moment il était incapable de maîtriser son émotion; il versa quelques larmes et se sépara de sa fidèle garde qui pleurait en offrant au ciel des prières pour sa vie et son bonheur, et peut-être aussi pour quelque occasion favorable de se déclarer à nouveau pour lui.

Quand l'offre de la pension de 8 millions fut faite à Buonaparte, il répondit par ce mâle refus : « C'est trop peu pour un Empereur et trop pour un vieux soldat comme moi. »

Nous saoulâmes presque l'aide de camp et son guide; ils doivent voyager à raison de douze lieues par jour (trente-six milles) jusqu'à Bayonne.

Grant parle remarquablement bien français : quand l'aide de camp nous eut raconté tout ce que nous voulions savoir, ce fou de Grant se mit à l'injurier à cause de son attachement à Buonaparte, et il décontenança ce pauvre garçon.

Lavardens, dimanche 24 avril.

Partis d'Auch, ce matin à huit heures, nous vîmes venir au-devant de nous, en entrant dans Lavardens, des jeunes femmes et des enfants portant des drapeaux blancs et des fleurs, et poussant des acclamations et des cris de bienvenue. Nous nous logeâmes dans deux châ-

teaux, Croker et moi dans l'un, et Luard dans l'autre. Nous dînâmes d'abord tous avec les maîtres de mon château, puis nous allâmes chez Luard, où nous fûmes régalés par le maire, de la façon la plus magnifique. Le soir, un de ses amis, le maire de Montas, vint causer avec nous : cet individu accablait Buonaparte d'injures, plus qu'il ne convient à un Français de le faire. Il a armé ses paysans, et si Auch ne s'était pas déclaré en faveur des Bourbons, il l'aurait attaqué.

Pauvre diable de Buonaparte! Le songe de sa grandeur est fini : il va se réveiller à l'île d'Elbe. Il y a six mois, il négociait pour garder les bords de l'Elbe; il y a trois mois, il offrait de traiter pour les bords du Rhin; dans les premiers jours de mars, il ne se trouvait pas satisfait des limites de l'ancienne France, et maintenant que toutes ses prétentions sont détruites, il parlemente encore pour obtenir quelques articles d'ameublement, quelques livres, quelques bouteilles de vin. Hélas! pauvre Napoléon!

Condom, lundi 25 avril.

Sur la route de Condom, nous avons traversé le village champêtre de Castéra, réputé pour ses eaux ferrugineuses.

Tout le régiment est logé ici dans d'excellents quartiers. Vers six heures, le duc d'Angoulême et le comte de Grammont, qui servait au 10e de hussards, sont arrivés. Le préfet, le maire, la municipalité, le régiment de cavalerie portugaise du général Campbell, une escorte d'honneur de gardes nationaux avec des drapeaux blancs, sont sortis à leur rencontre et les ont suivis dans la ville au milieu des acclamations. Le soir, la ville a été brillamment illuminée et les rues

décorées avec beaucoup de goût de guirlandes de fleurs jetées en travers.

Mon aimable hôte, un prêtre, m'a donné un bon dîner; après avoir soupé avec Russel, je me suis promené par la ville pour voir les illuminations, en compagnie de plusieurs dames que je rencontrai.

Il y a, à deux lieues d'ici, un petit village où l'on peut obtenir un *Diplôme de menteur*. La méthode pour faire les chevaliers de cet ordre est très curieuse; comme nous nous attendons à rester ici quelque temps, je me propose d'y aller et de me faire recevoir chevalier.

Il y a quelques jolies femmes à Condom, mais les officiers de cavalerie portugaise, qui sont logés ici, sont leurs favoris : deux d'entre eux vont se marier.

Lisse, près Nérac, mardi 26 avril.

Nous avons quitté Condom ce matin et nous avons trouvé à Nérac l'escadron de gauche et l'ordre pour les compagnies K et C d'aller à Lisse, où je suis logé. La compagnie C, sous les ordres de Luard, est à Casagrand.

Je suis dans un beau château, appartenant à un marquis de la vieille noblesse du pays : il est venu me recevoir à la porte et me souhaiter la bienvenue. Il porte la croix de Saint-Louis. Son fils parle anglais. La femme et ses deux jolies filles m'ont accueilli de la façon la plus aimable.

Lisse, mercredi 27 avril.

J'ai été ce matin, à cheval avec le fils de mon hôte, à Casagrand, pour voir Luard, mais il était absent. A notre retour au château, nous trouvâmes trois officiers de l'armée de Suchet, qui venaient faire une visite à la

famille, étant fils de voisins. Ils dînèrent avec nous et restèrent jusqu'au soir. Ils ont beaucoup admiré mon cheval Dick. Un des officiers appartient au corps des cuirassiers, et il m'a raconté de curieuses histoires sur les armées de Catalogne.

Le vieux gentilhomme qui habite ce château est le marquis de Comminges et son fils aîné, mon compagnon de ce matin, le comte de Saint-Seurin. La mère, deux filles, belles jeunes femmes, complètent la famille avec douze ou quatorze domestiques. La table est somptueuse; je prends mes repas avec eux. Ils ne boivent ni thé ni café le matin et je suis forcé de déjeuner seul. Le marquis et le comte, son fils, sont tous deux chevaliers de Saint-Louis et portent toujours un ruban rouge à leur habit ainsi qu'une cocarde blanche au chapeau. Le drapeau blanc flotte sur le château. Les filles du marquis sont charmantes et leur vieille mère est très bonne pour moi. Je donne au comte des leçons d'anglais et lui me donne des leçons de français.

J'ai été aujourd'hui au quartier général à Mézin, où on faisait l'appel de la compagnie. Le soir nous avons rencontré, chez une Mme Mélignan, tous les gens comme il faut de la ville, jeunes ou vieux. C'est ce qu'on nomme *la société*. J'ai vu là plusieurs très jolies filles. Les cartes et la conversation étaient les distractions de la soirée; j'ai remarqué que beaucoup d'hommes comprennent l'anglais. Cette société se réunit tous les soirs, et on m'assure qu'il y a quelque chose du même genre dans toutes les villes du midi de la France. Il y avait plusieurs chevaliers de Saint-Louis et d'autres représentants de la vieille noblesse du pays. La plupart des habitants de cette ville vivent sur leurs propriétés.

Lisse, vendredi 29 avril.

Je ne suis revenu à Lisse que ce matin, et j'y ai amené Chambers, chez qui j'avais couché. Nous devons rester quelques semaines dans nos quartiers actuels avant de nous embarquer à Bordeaux pour l'Angleterre.

Lisse, samedi 30 avril.

J'ai reçu, cet après-midi, une invitation des habitants de Nérac pour un bal et un souper qu'ils offrent aux officiers de la brigade de hussards, demain soir. Le comte a promis dem 'accompagner.

Nérac, dimanche 1er mai.

Je suis venu à Nérac avec le comte, pour assister au bal. Nous avons d'abord dîné avec Croker, puis nous sommes allés à la promenade sur les bords de l'Auzoue. Nous y rencontrâmes les plus charmantes filles du pays. Je me croyais presque à Vauxhall.

A huit heures, nous nous sommes rendus au théâtre, que nous trouvâmes tout noir. Nous le fîmes éclairer, et, jusqu'au lever du rideau, Grant et Hesse nous amusèrent, ainsi que toute l'assemblée, par diverses bouffonneries, des chansons, etc. Vers neuf heures, la représentation commença : d'abord un ballet, puis une danse sur la corde, des chants et des danses diverses, le tout pour 1 shilling 10 pence, et encore nous avions une loge d'avant-scène. Grant avait certainement pris une certaine dose de vin : entre chaque acte il récitait des morceaux comiques en italien.

Vers dix heures, nous nous rendîmes au bal. La salle

n'était pas grande et nous avions à peine assez de place. J'ai dansé, pour la première fois, les contredanses françaises, qui me plaisent beaucoup, avec de très jolies filles. Les femmes françaises sont d'une légèreté admirable; elles ont les plus jolis pieds et les plus fines attaches, et non pas une ou deux dans le nombre, mais toutes sans exception dans cette partie de la France. Les hommes dansent très bien, quelques-uns trop bien : on les prendrait pour des maîtres à danser.

J'ai quitté le bal à sept heures, pour revenir au château avec le comte.

Lisse, lundi 2 mai.

Je ne me suis levé que pour dîner; j'ai alors été assassiné de questions par ces dames; il a fallu leur raconter tous les détails de la fête d'hier, leur dire le nom de mes danseuses, etc.

Dans l'après-midi, le second fils du marquis est arrivé au château avec sa femme, venant de sa demeure de Faleyras, sur la rive droite de la Garonne.

Quelle différence avec la vie anglaise! Un homme de bonne famille peut ici, pour 2 ou 300 livres par an, mener un train qui lui en coûterait 1,500 en Angleterre.

J'ai demandé à transporter ma compagnie de Lisse à Nérac, pensant que les hommes et les chevaux y seraient mieux. Mais le maire de Nérac s'y oppose et le colonel Arentchild ne veut pas m'y autoriser. Mes cavaliers sont logés dans des chaumières disséminées, deux ou trois ensemble; il y en a qui sont à près de trois milles de moi.

Lisse, mardi 3 mai.

Croker est venu au château, mais il n'a pas mis pied

à terre, ce qui a beaucoup contrarié le marquis : j'ai excusé le capitaine.

J'ai été à cheval avec le comte et une de ses sœurs, chez M. Pascon, dont le château est un peu plus haut dans la vallée, sur la route de Barbaste. Le capitaine Pascon me présenta à sa charmante et malicieuse sœur. Après avoir pris quelques rafraîchissements, nous retournâmes à Lisse, accompagnés une partie du chemin par les Pascon.

Le principal motif de notre promenade était de me montrer une petite propriété qui est à vendre : elle consiste en une assez belle maison, bonne pour une famille de huit à dix personnes, avec soixante acres de terre à l'entour, prix : 1,000 napoléons. Mes amis de Lisse voudraient me la voir acheter.

Pascon est officier de cuirassiers dans l'armée de Suchet. Il m'a dit que son régiment a battu notre 20ᵉ de dragons légers en Catalogne, pendant la dernière campagne. C'est possible, bien que la chose me paraisse invraisemblable. Mais peu importe, nous sommes tous amis maintenant. Puissions-nous rester ainsi longtemps ! Je suis las de la guerre.

Lisse, mercredi 4 mai.

J'ai pêché ce matin dans l'Auzoue, avec le comte et sa sœur cadette : nous avons pris quelques carpes.

Le roi de France, Louis XVIII, a quitté l'Angleterre dimanche matin, 24 avril. Il a fait la traversée sur le yacht *Royal Sovereign*. Le prince-régent, avec toute sa cour, a pris congé de Sa Majesté à Douvres : il lui avait fait cadeau, avant son départ, d'une voiture de voyage et de six chevaux gris. Il a aussi donné une voiture et quatre chevaux à la duchesse d'Angoulême.

Lisse, jeudi 5 mai.

Un troisième fils du marquis est arrivé ce matin; il vient de Bayonne où il était en visite Il a été destiné à la marine et il était capitaine au service portugais. C'est un aimable jeune garçon, le chéri de la famille.

Terrible orage hier soir : les éclairs étaient si effrayants que je me suis retiré de bonne heure dans ma chambre à coucher, d'où je ne pouvais les voir.

Lisse, vendredi 6 mai.

La famille du marquis est très religieuse mais non bigote. Depuis que je suis logé chez eux, les fils mangent tous les jours de la viande, tandis que les autres s'en abstiennent certains jours de la semaine.

Lisse, samedi 7 mai.

J'ai été visiter un vieux château dans la vallée, au delà de Mézin. Les dames, qui m'accompagnaient, étaient toutes à califourchon, à la mode du pays : aussi n'ai-je pu reprendre contenance qu'au bout d'un certain temps. Nous étions sous bois et à l'abri du soleil. Les jardins et les plantations du château sont magnifiques. Après un crochet sur Casagrand, nous revînmes à Lisse, ornés de roses et enchantés de notre promenade.

Lisse, dimanche 8 mai.

On raconte que le partisan Florio a été pendu par la populace à Pau. J'ai peine à le croire, et si c'est vrai, j'aurais une bien mauvaise opinion du peuple français.

Quelle raison y a-t-il de supprimer un homme qui a bravement combattu pour le gouvernement qu'il servait et qui a reconnu la nouvelle constitution dès qu'il apprit l'abdication de Buonaparte?

La nouvelle constitution a été brûlée à Bordeaux, en grande cérémonie; tout le monde en est mécontent. Je soupçonne les Français de regretter déjà leur héros : il n'y a qu'un militaire qui puisse gouverner ces gens-là.

Lisse, mardi 10 mai.

Nous donnons demain un bal aux dames de Mézin et de Nérac : les organisateurs sont le colonel Arentchild, les lieutenants Hesse et comte Bobers. On ne parle que de cette fête et on prépare ses plus beaux habits.

Luard est venu ce matin au point du jour pour chasser. Après déjeuner, nous allâmes chez M. Pascon, qui nous accompagna dans le bois avec le fils du marquis : mais nous eûmes peu de succès, et nous revînmes comme nous étions partis, sans le moindre lapin.

Mon trompette est venu ce soir au château avec son instrument et il a joué différentes danses anglaises à la mode : nous avons dansé pour amuser le vieux marquis.

Lisse, jeudi 12 mai.

Je suis allé avec le comte à Nérac pour assister au bal donné par les officiers de la brigade de hussards. Nous avons dîné ensemble à l'hôtel de l'Étoile, où se trouvaient beaucoup d'officiers du 1er de hussards.

C'est le préfet qui a eu l'obligeance de nous prêter ses salons : ils étaient décorés de lauriers et de roses, en guirlandes, entremêlés de lanternes de couleur. De beaux lustres complétaient l'éclairage. Il y avait au moins

soixante jeunes femmes venues là pour danser, et le double qui se contentaient de regarder. On a joué alternativement les contredanses anglaises et françaises : toutes les quatre danses, il y avait une valse. Les rafraîchissements étaient préparés avec le plus grand luxe. La galerie qui conduisait à la salle de bal était très jolie ; de chaque côté de petites portes s'ouvraient sur des buffets. A son extrémité, un transparent représentait une dame française et un hussard fléchissant le genou devant elle.

Notre musique était à l'un des bouts de la salle, et un orchestre français occupait l'autre. Nos musiciens ont eu un grand succès. J'ai dansé avec quelques femmes élégantes le cotillon français, que j'aime beaucoup. Les Françaises, qui raffolent des danses anglaises, prêtaient toute leur attention à nos instructions. J'essayai aussi de valser, mais je me trouvai si étourdi que je tombai, au grand amusement de la société.

Les femmes, belles pour la plupart, dansaient d'une façon délicieuse; leur manière de valser est très gracieuse. Les hommes sont de bons danseurs, bien meilleurs qu'aucun des officiers anglais, mais ils avaient l'air de professionnels qui cherchaient à s'éclipser mutuellement et à nous donner des leçons.

Parmi nos rafraîchissements, il y avait du punch, que les Françaises aiment à la folie; malheureusement elles en buvaient trop : une jeune femme était si grise qu'elle dut renoncer à danser.

La fête dura jusqu'à sept heures. Le comte ne dansa pas une seule fois; mes belles hôtesses du château avaient du reste refusé d'assister à ce bal. Je soupçonne la vieille noblesse de ce pays d'être fière à l'excès. Sans doute mes chers amis de Lisse considéraient cette société comme indigne de la présence de la famille d'un marquis.

Lisse, vendredi 13 mai.

Déluge de questions de la part des dames du château au sujet de la fête d'hier; exigence des détails, des conversations, des cancans.

Nous pensons nous embarquer sous peu sur la Garonne pour rentrer en Angleterre.

Lisse, samedi 14 mai.

J'ai chassé le renard avec le comte : nous en déterrâmes un que nous avions poursuivi et ma chienne Vitoria le tua.

Le capitaine Luard permute de la compagnie E à la compagnie K, et le capitaine Croker à la compagnie D à cause du capitaine Clements, qui nous a rejoints et qui réclame son ancienne compagnie E. Luard n'est pas content.

Lisse, dimanche 15 mai.

Le maréchal Suchet et son armée entreront à Toulouse le 17. On dit que le quartier général anglais sera déplacé aujourd'hui.

Il paraît que le maréchal Soult est aux arrêts à Paris : il connaissait, dit-on, l'abdication de Buonaparte et l'état des affaires à Paris trois jours avant la bataille de Toulouse et il aurait pu l'éviter. Pour ma part je pense que, eût-il connu l'entrée des alliés à Paris, il était en droit de combattre contre nous ou toute autre armée qui se serait opposée à lui. Du reste, aussitôt qu'il a connu officiellement l'abdication de Buonaparte, Soult s'est déclaré pour le nouveau gouvernement. J'espère qu'un

général brave et capable comme lui saura se justifier aux yeux de la France et de l'Europe, et je serais désolé d'apprendre qu'il est arrivé quelque mésaventure à ce brave qui a défendu sa patrie contre l'invasion.

Lisse, lundi 16 mai.

Le second fils du marquis et sa charmante femme sont partis hier pour leur château de Postiac. Le château paraît bien triste sans eux : ils m'ont fait promettre d'aller les voir si je passe par Bordeaux pour aller en Angleterre.

Nous avons encore chassé aujourd'hui, mais sans beaucoup de succès. La terre est si sèche que le fumet du renard ne persiste pas plus d'un quart de minute. Les chiens sont facilement en défaut.

Luard est venu au château pour y rester avec moi : il a été très bien reçu par le bon marquis et sa famille.

Lisse, mardi 17 mai.

Nous avons ordre de nous tenir prêts à nous rendre à Cherbourg pour nous y embarquer. C'est quarante-deux jours de marche environ, à travers la plus belle partie de la France. Les gros bagages et les cavaliers démontés rentrent par Bordeaux.

Lisse, mercredi 18 mai.

Vingt mille hommes d'infanterie anglaise vont s'embarquer à Bordeaux pour l'Amérique. Le 14e de dragons légers y va aussi.

L'infanterie a donné un bal à Condom, mais il y avait peu de femmes.

Le lieutenant Crofton, du 82e, a épousé la semaine dernière une très belle jeune fille française à La Réole. Son régiment va en Amérique.

Mézin, jeudi 19 mai.

Je suis venu à Mézin pour assister au bal donné par les officiers du régiment aux femmes de cette ville, dans les salons de Mme Mélignan. Les femmes sautèrent et burent du punch jusqu'à cinq heures du matin. Waldie nous a beaucoup amusés : en essayant de tomber aux pieds d'un ange charmant, il déchira malheureusement son pantalon par derrière et aux genoux et cela fit bien rire. Russel aussi nous a divertis : nous l'avons fait danser après l'avoir grisé; résultat, plusieurs jambes endommagées.

Lisse, vendredi, samedi, dimanche et lundi, 20, 21, 22, 23 mai.

Tous les officiers ont reçu l'ordre de renvoyer leurs domestiques portugais aux différentes brigades portugaises qui doivent les recevoir pour les rapatrier. Les officiers qui commandent les régiments sont rendus responsables de l'exécution de cet ordre. Je ne pourrai donc pas emmener en Angleterre mon fidèle Sparem Joe, qui le désire tant.

Les quartiers généraux anglais et français sont maintenant à Toulouse, mais les officiers se fréquentent peu. Il y a dans le cœur des Français une haine profonde contre l'Angleterre; la nuit dernière, plusieurs officiers ont été insultés parce qu'ils portaient la cocarde blanche et on a même été jusqu'à l'arracher de leurs chapeaux.

Lisse, mardi 24 mai.

Le régiment s'est rassemblé en tenue de marche pour l'appel sur la grande route, entre Nérac et Mézin.

Presque toutes les Françaises sont désireuses d'avoir des maris anglais et je crois vraiment que les plus riches d'entre elles accepteraient les propositions d'un simple hussard. Elles s'habillent, chantent et dansent dans l'espoir de gagner nos cœurs.

Lisse, mercredi 25 mai.

J'ai chassé presque toute la journée; nous avons fait lever un loup, et nous l'avons forcé à grand'peine. Il a tenu tête aux chiens, mais le plus jeune fils du marquis l'a tué d'un coup de fusil. Il était de la taille d'un chien de Terre-Neuve et avait dévoré deux moutons ce matin, ce qui le rendait un peu lourd. Demain ou après-demain, quand nous aurons un nombre suffisant de chiens, nous devons chasser un sanglier qu'on nous a indiqué dans les environs.

Nous attendons chaque jour l'ordre de rapatriement : mais nous vivons si heureux ici, les habitants sont si aimables que je resterais quelques mois de plus sans regretter l'Angleterre, où j'ai pourtant de bien chers amis.

Barbaste, jeudi 26 mai.

Je suis parti de Lisse ce matin à cinq heures avec les fils du marquis. A Barbaste, à six heures, nous avons rencontré les chiens et les chasseurs au nombre de dix-huit. Nous trouvâmes bientôt quantité de lièvres, mais

les chiens n'en tuèrent pas. Nous fîmes quelques bonnes poursuites, jusqu'à deux milles, quand les chiens voulaient bien retourner en arrière. Deux des chasseurs avaient des cors dont ils sonnaient souvent, mais les chiens ne faisaient attention ni aux cors, ni aux cris, ni aux fouets et ils n'allaient qu'où ils voulaient. Dawson et moi, les deux seuls Anglais présents, nous nous sommes bien amusés.

Lord Wellington allant à Madrid a été poursuivi à coups de pierres par les troupes espagnoles. Quelle tourbe de lâches ingrats!

Lisse, vendredi 27 mai.

J'ai été chasser le lapin ce matin de très bonne heure. Vers dix heures, je me rendis au conseil de guerre à Mézin. J'allai voir Luard chez Mme Mélignan, qui m'invita à dîner : mais c'est un jour maigre et je fis un médiocre repas. L'après-midi, je rendis visite à plusieurs dames et je revins à Lisse pour retrouver Dawson. Il est venu passer la nuit au château pour chasser avec nous demain.

Lisse, samedi 28 mai.

A quatre heures ce matin, le comte, son frère, Dawson et moi nous sommes sortis avec nos fusils. Nous avons d'abord été réveiller M. Pascon, qui s'est joint à nous et nous avons commencé la chasse avec six paires de lévriers. Un des meilleurs chiens est parti cette nuit à la poursuite d'un renard qui s'était réfugié dans la cour de la ferme. Nous le suivîmes pendant quelque temps, mais sans succès et nous revînmes avec un lièvre et deux lapins.

On n'a jamais tant vu de loups dans les bois : on attribue cette invasion aux combats dans les Pyrénées, qui les ont rejetés dans les forêts. Ils enlèvent un mouton par jour.

L'ordre d'étapes pour le régiment est arrivé ce soir : nous partons lundi.

30 mai, Casteljaloux. — 31 mai, Bazas. — 1er juin, Rions. — 3 juin, les Bons-Enfants. — 4 juin, Saint-André.

Lisse, dimanche 29 mai.

A la parade ce matin toute la compagnie avait des branches de chêne au bonnet. Les hommes étaient enchantés d'apprendre que nous partons demain.

Waldie a eu hier un grave accident. Comme il revenait de dîner à une loge maçonnique, sa jument a pris peur et l'a jeté contre un arbre : il a le bras gauche cassé. Il était gris, me dit-on.

Le comte m'a donné aujourd'hui en souvenir de lui un petit bol en noix de coco joliment ciselé par lui-même. Je lui ai offert en retour une petite poire à poudre. Quant aux jeunes dames et à leur mère, je n'ai pas besoin de gages pour ne les oublier jamais : jamais leur bonté ne s'effacera de ma mémoire.

Luard est allé à Mézin prendre congé des dames : j'aime mieux n'y pas aller. Les femmes de ce pays ont des sentiments très vifs et je ne puis supporter de voir pleurer une femme. Luard est un vrai bourreau de cœurs : il ne craint pas d'aller faire ses adieux à de pauvres créatures dont il a détruit à jamais le bonheur.

Casteljaloux, lundi 30 mai.

J'ai quitté Lisse avec tristesse, après d'affectueux adieux.

Je jette bien des regards en arrière
En quittant des amis que je chéris.
Peut-être en trouverai-je d'autres,
Mais certainement pas d'aussi chers!

Le comte et son frère m'ont fait la conduite jusqu'à un mille de Casteljaloux : nous nous sommes séparés, mais pas pour toujours, nous devons nous retrouver à Paris l'an prochain.

Je suis logé chez un vieil officier du génie qui était au service des rebelles en Amérique et qui a été fait prisonnier par lord Cornwallis. Il dit quelques mots d'anglais, mais sa femme parle la propre langue du diable, car je ne puis comprendre un mot de ce qu'elle raconte. Il paraît qu'elle est folle et, qu'ayant perdu un fils dans les guerres, elle me prend pour lui. Il y a quelques minutes elle est entrée dans ma chambre et m'a causé une frayeur mortelle en me prenant dans ses bras et en me serrant de toutes ses forces. J'ai fermé ma porte à clef pour qu'elle ne me joue pas encore un de ses tours.

Nous avons déjà traversé cette ville autrefois avec l'armée du maréchal Beresford.

Le capitaine Russel, les lieutenants Morris et Dunkin rentrent par mer avec les hussards démontés du régiment. Le 18[e] se joindra à la 2[e] brigade de la division de gauche de cavalerie anglaise et traversera la France pour se rendre à Calais et à Boulogne, ports d'embarquement pour l'Angleterre.

Bazas, mardi 31 mai.

Vitoria a mis bas hier et j'ai une petite famille à transporter : il faut au moins que je garde deux chiens, qui sont promis. J'ai acheté un panier pour les mettre et je les chargerai sur la mule. J'ai pris aujourd'hui le commandement de la compagnie C.

Loupiac, mercredi 1er juin.

Le régiment a traversé la Garonne à Langon en barques, sans accidents. La rivière est en cet endroit trop large et trop rapide pour permettre la construction d'un pont de bateaux. Je dirigeai alors ma compagnie sur le village de Loupiac, sur la rive droite de la rivière, à deux milles environ de Rions. Après avoir changé de vêtements, je montai Jeannette et je me rendis à Postiac; j'eus à traverser un pays où les routes sont inconnues et je trouvai à grand'peine le château du second fils du marquis. J'y reçus l'excellent accueil auquel je m'attendais. A souper, mon hôte me fit goûter ses vins, comme il me l'avait promis : ils sont certainement les meilleurs de France, et j'étais plein d'entrain quand je me suis couché.

A Montarouze et à Faleyras, où j'étais le premier Anglais qu'on eût vu, je fus joliment reluqué : les gens s'ébahissaient devant mon bel uniforme et criaient : « Superbe ! magnifique ! »

Postiac, jeudi 2 juin.

Nous attendions à dîner une dame qui n'a jamais vu d'Anglais, mais un deuil de famille l'empêcha de venir.

Ce matin, j'ai visité le château : c'est un des plus beaux que j'aie vus. Il est disposé dans le goût anglais, mais les murs sont couverts de riches tapisseries. Le service d'argenterie est aussi beau que celui du marquis.

J'ai fait le tour des vignobles et je suis entré dans la cave, qui est si fraîche que j'en sortis tout refroidi : je grelottais encore une heure après.

Vers trois heures, après le dîner, je pris congé de l'aimable femme de mon hôte, lequel m'accompagna jusqu'à Loupiac, où je croyais trouver ma compagnie. Mais le régiment était déjà parti. Apprenant que Luard avait dit au colonel que j'étais malade, je me décidai à aller avec mon ami voir son frère à Saint-Macaire. Nous y arrivâmes à neuf heures du soir, à la grande surprise de la famille, qui ne nous attendait pas. Après un bon souper, je me retirai très fatigué, car hier et aujourd'hui je n'ai pas fait moins de vingt-trois lieues à cheval et je suis encore à quinze lieues de mon régiment.

Les Bons-Enfants, vendredi 3 juin.

Ce matin à quatre heures, je déjeunai avec les deux frères et, après leur avoir fait mes adieux, je pris un bateau pour aller à Rions, distant de trois lieues. Le batelier s'arrêta un moment à Langon, ce qui me permit de prendre congé d'autres amis. A Rions, je trouvai Ipper avec mes chevaux et nous allâmes jusqu'à une ville appelée Créon, où le maire se promenait avec un bonnet blanc sur la tête : je le prenais pour un fou.

Je venais à peine de finir de dîner que l'ordre arriva pour le régiment de se rendre à Bons-Enfants, Carbon-Blanc et Saint-Loubès. Nous ne pûmes nous loger qu'à minuit après une étape de trois lieues. Je fus mis dans

un château, et je forçai le propriétaire à me donner à souper, ce qu'il ne paraissait pas disposé à faire.

Bordeaux, samedi 4 juin, anniversaire de la naissance du Roi.

Je suis allé ce matin avec Dupérier visiter cette magnifique cité. La Garonne est couverte de navires et comme c'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance du roi d'Angleterre, ils sont tous pavoisés. Les vaisseaux de guerre anglais qui sont dans la rivière ont tiré la salve royale à une heure.

On voit quelques traces d'un nouveau pont, Dieu sait quand il sera terminé!

La visite des monuments, et surtout des quais, m'intéressa vivement. Les immenses magasins, pleins de toutes sortes de marchandises et surtout de vins, n'ont d'égaux dans aucun port d'Europe, Londres excepté.

Dupérier est né ici et il y a vécu jadis : il était riche alors. Il a été frapper à la porte d'une belle maison qu'il habitait autrefois et il a demandé aux gens qui y demeurent depuis combien de temps ils l'occupent. « Dix-neuf ans, ont-ils répondu. — Qui demeurait ici avant vous? — Un jeune fou du nom de Dupérier qui est mort en Angleterre. »

Nous rejoignîmes le régiment à Saint-André de Cubzac. Ma compagnie était cantonnée dans un petit village à un mille de là; mes domestiques et mes bagages étaient avec le capitaine Kennedy, dans un grand château. Le propriétaire est plus poli que je ne demande à un homme de l'être avec moi : à peine arrivé, il m'a pris dans ses bras et m'a embrassé. Comme vengeance, demain matin avant de partir, j'en ferai autant à sa femme, car elle est jolie.

Montlieu, dimanche 5 juin.

La 2e division de la colonne de gauche s'est mise en marche à sept heures, sous le commandement du colonel Arentchild, pour Montlieu, et nous sommes répartis dans un certain nombre de petits villages. Notre division se compose d'une brigade de hussards et d'un peu d'artillerie montée sous les ordres du colonel Dixon, en tout quinze cents chevaux.

La cavalerie anglaise, autorisée à traverser la France, se compose de dix-huit régiments, de soixante-six escadrons, qui, d'après les calculs les plus modérés, montent à neuf mille chevaux ; ceux de l'artillerie, qui marche avec les deux colonnes, s'élèvent à environ seize cents. Le général Vandeleur commande la colonne de gauche.

Je suis logé dans une ferme : les paysans sont très polis, mais leur vin est bien mauvais.

Nous avons remonté notre musique : Deane, le capitaine-trésorier, a été il y a quelques jours à Bordeaux pour acheter des instruments, et nos musiciens ont joué aujourd'hui pendant la marche pour la première fois depuis notre départ du Portugal, où tous les instruments avaient été perdus et les musiciens mis dans le rang.

Le 1er de hussards est entièrement habillé à neuf, et il a un chic !

Châteauneuf, lundi 6 juin.

La paix a été signée le 1er du mois.

L'impératrice Joséphine est morte le 29 mai, le cœur brisé par la chute de Napoléon, qui, tout le monde s'accorde à le dire, l'a bien mal traitée.

Pendant la longue étape d'aujourd'hui, pour avoir négligé de prendre un guide, nous nous sommes égarés pendant près de trois lieues. Enfin nous sommes arrivés à Roullet, misérable petit village où le colonel Murray est resté avec l'escadron de Croker et une partie de l'état-major : ils étaient incapables de continuer jusqu'à Châteauneuf avec nous.

Les officiers s'étaient entendus pour dîner tous ensemble à l'auberge et nous chargeâmes l'hôte du *Soleil* de préparer notre repas. Il nous a demandé dix-huit francs par tête, et tous les gens où nous logions s'apprêtaient à nous traiter! Nous ne sûmes pas en profiter et nous nous sommes laissé rançonner par une canaille d'aubergiste.

La population n'est plus la même que dans le Midi et nous n'entendons plus la langue gasconne. L'habillement des paysans ressemble à celui des gens de la campagne en Angleterre.

J'ai vu aujourd'hui le fameux partisan espagnol Pujol, se rendant à Paris. Je ne sais ce qu'il va y faire, mais, d'après ce que j'ai entendu dire, le gouvernement français devrait livrer ce coquin à ses compatriotes pour qu'il reçoive la punition qu'il mérite. Un officier français qui parle un peu anglais m'a donné sur lui des détails qui font horreur. Après avoir commis dans son pays les crimes les plus affreux, Pujol s'enfuit en France et suivit Napoléon pendant la guerre de la Péninsule. Il organisa une bande composée des misérables les plus cruels et les plus endurcis dans le mal qu'il put ramasser en France et en Espagne, et à la tête de ces assassins, il n'hésita pas à se souiller de tous les crimes : pendre, crucifier, clouer aux murs, rôtir à petit feu des personnes de tout sexe et de tout âge, c'étaient là ses passe-temps favoris. On dit qu'une partie de sa famille, son père et ses frères, furent

sacrifiés par lui. Son souvenir glace de terreur les Espagnols, et son nom est voué à l'exécration universelle, surtout en Catalogne, où il avait suivi Suchet, après avoir servi sous les ordres des maréchaux Augereau et Macdonald. A Toulouse, il était dans l'armée de Soult : sa bande était arrivée peu de jours avant la bataille.

Montignac (Charente), mardi 7 juin.

Depuis quelque temps nous sommes toujours déçus dans notre espoir d'être logés dans les grandes villes : c'est le cas encore aujourd'hui : c'est le 1er de hussards qui occupe Angoulême. Nous sommes logés dans les deux misérables villages de Montignac et de Vars; mais le régiment fait halte demain et nous avons l'intention d'aller visiter Angoulême.

Nous avons traversé Pétignac, où il y a d'importantes papeteries.

Les paysans n'ont jamais vu d'Anglais et ils nous mangent des yeux. Leur politesse satisferait le plus difficile. Ils disent que nous sommes beaux et nous font des compliments sans fin.

Nous avons dîné aujourd'hui dans une auberge de village, mais nous n'avons pu obtenir plus d'un couteau. Il paraît que ce n'est pas la mode ici de se servir d'un couteau en mangeant (1).

Angoulême, mercredi 8 juin.

Nous sommes partis au point du jour, Luard et moi, pour visiter Angoulême. La ville est bâtie sur un rocher

(1) Woodberry n'avait pas remarqué que tous les paysans français ont un couteau dans leur poche et qu'ils s'en servent.

qui domine plusieurs lieues de pays. La muraille et les remparts qui l'entourent, plantés d'arbres, offrent une magnifique promenade. Presque toutes les bonnes familles ont quitté leur domicile jusqu'au départ de notre armée. Les officiers français nous ont dépeint sous un jour si défavorable que les habitants paraissent vraiment avoir peur de nous. La réception est bien différente de celle qui nous a été faite jusqu'à présent.

Après le théâtre, il nous fallut faire trois lieues à cheval pour regagner nos lits à Montignac.

Mansle, jeudi 9 juin.

Je suis encore logé dans un sale village, composé de deux rues et d'une petite place de marché pleine de paysans. C'est ici qu'est le quartier général de la brigade et du régiment.

J'ai été présenté hier au colonel Bulow, de la grosse cavalerie allemande, frère du célèbre général prussien de ce nom.

Les routes sont couvertes d'hommes qui reviennent des prisons d'Angleterre; ils nous ont insultés en passant, nous donnant en anglais tous les noms possibles et criant : « Vive l'Empereur! »

J'ai contemplé aujourd'hui avec admiration les ruines d'une grande abbaye qui devait, dans l'origine, avoir les mêmes dimensions que Wesminster et être aussi magnifique. Mais les fenêtres sont dépouillées de leurs belles verrières, les statues sont mutilées, les ornements détruits. Un grand couvent de moines s'élève près de là : maintenant c'est un paysan qui l'habite. Triste effet de la Révolution!

Ruffec, vendredi 10 juin.

Plusieurs officiers, le major Grubben et moi, nous avons dîné ensemble à Ruffec : ce repas nous est revenu à 12 shillings par tête. Les hôteliers sont les plus grands voleurs du pays : ils taxent un Anglais six fois plus cher qu'un compatriote. Nous avons dû plusieurs fois, dans ces derniers temps, avoir recours aux magistrats pour régler leurs notes.

Couhé-Vérac, samedi 11 juin.

Presque tous les officiers sont las de cette cavalcade à travers la France. Je suis moi-même très mécontent, car les habitants sont bien moins aimables qu'aux environs de Bordeaux. Ils paraissent peu satisfaits des conditions de la paix qui, disent-ils, sont très dures pour eux. Quel changement en peu d'années ! En 1812 la France aurait pu donner la paix au monde et garder la suprématie sur presque toute l'Europe. Maintenant, par l'ambition d'un homme qu'elle appelait son Empereur, elle est tombée au degré le plus bas et je suis persuadé qu'elle ne se relèvera jamais au point de vue de la grandeur militaire.

Chacun s'accorde à dire que si Buonaparte reparaissait en France, après le départ des Alliés, une autre grande révolution pourrait encore avoir lieu. Il n'est pas rare ici de voir encore la cocarde tricolore.

Des prisonniers de guerre revenant d'Angleterre ont traité certains de nos hommes de la façon la plus outrageante.

Poitiers, dimanche 12 juin.

Si ce temps continue, nous allons ressembler à des

Mores. Je suis brun comme une mûre. Il est impossible de rester dehors au milieu du jour. Nous avons fait aujourd'hui dix-sept lieues de poste. Voici le rare bonheur dont nous jouissions : nous traversons la France, exposés sept à huit heures par jour à l'ardeur du soleil, et en arrivant au bout de l'étape, nous sommes insultés par les habitants, dont la plus grande partie est buonapartiste : ils répètent que nous apprendrons bientôt la nouvelle du retour de leur Empereur.

Je suis logé dans un petit village appelé Migné, près de Poitiers; nous faisons halte demain et j'en profiterai pour visiter la ville.

Les gens du village m'ont raconté un fait curieux : depuis quatre ans, ils n'ont pas fait de vin. Les raisins sont détruits tous les ans par de petits animaux ou insectes nommés *urbec* (1). Ils ne peuvent s'en défaire.

Kennedy a dîné avec moi. Notre hôte a ajouté quelques bagatelles à notre ordinaire : il nous a bien amusés en se faisant devant nous l'avocat de Napoléon et nous soutenant qu'il reviendra bientôt étonner le monde!

Nous avons traversé une jolie ville nommée Vivonne. La principale rue était très agréablement décorée de guirlandes de fleurs jetées en travers avec beaucoup de fantaisie; de belles femmes s'y promenaient de long en large, dans l'attente du commencement de la fête célébrée pour la paix. De nombreux orchestres se préparaient

(1) Urbec, becmare ou lisette. — *Rhynchites betuleti,* rhynchite du bouleau, charançon long de cinq à six millimètres, bleu ou vert brillant doré. La femelle roule en paquet cylindrique les feuilles de l'extrémité d'un bourgeon, puis elle le perce en quatre ou cinq places avec son bec et pond un œuf dans chaque trou. Elle coupe ensuite à moitié les pétioles des feuilles, ce qui arrête la sève, les flétrit et les dessèche.

à faire danser. J'aurais bien voulu rester là, mais j'étais de garde aux bagages.

Poitiers, lundi 13 juin.

Kennedy est venu avec moi voir Poitiers : mais le temps était si chaud que nous fûmes obligés de chercher un abri dans un café jusqu'à trois heures passées. Nous fîmes alors le tour de la ville et nous fûmes frappés de son aspect antique. Les promenades publiques ressemblent à celles d'Angoulême : elles dominent tout le pays environnant.

La fameuse bataille de Poitiers a eu lieu aux environs de cette ville ; les habitants en racontent les détails comme si elle s'était livrée pendant la dernière campagne.

Nous avons rencontré quelques-unes de nos vieilles connaissances du 22e de chasseurs; ils nous ont bien reconnus, mais n'ont rien trouvé à nous dire. Il y a ici un dépôt de cavalerie et nous avons vu des détachements de plusieurs régiments.

Le 15e d'infanterie française est entré dans la ville pendant que nous y étions, venant des environs de Paris.

Les femmes de Poitiers sont fort jolies et s'habillent proprement et même assez richement. La cathédrale a été bâtie autrefois par les Anglais : elle contient des tombeaux de quelques représentants de notre ancienne noblesse.

Châtellerault, mardi 14 juin.

De Poitiers à Châtellerault, l'étape est longue mais agréable. Pour cette fois toute la brigade est logée ensemble.

La ville de Châtellerault est non seulement grande, mais encore jolie. La Vienne la traverse; le pont est très

beau et rappelle un peu celui de Toulouse. Les manufactures sont nombreuses, surtout celles de coutellerie et de tissage de bas. Les femmes nous ennuyèrent beaucoup avec l'offre de leurs marchandises.

J'ai pris un bain dans la Vienne avec quelques autres officiers. Je ne suis qu'un nageur de force moyenne et je ne me risque jamais dans une rivière sans un nageur plus fort que moi.

On fait dans ce pays d'excellente bière, presque aussi bonne que l'ale anglaise, et qui coûte à peu près le même prix.

J'ai été bien surpris d'entendre un homme crier en français : « *Petits agneaux à vendre, petits agneaux à vendre, deux pour un sou! Petits agneaux à vendre!* » sur l'air dont se servent les colporteurs en Angleterre. J'ai remarqué que ce marchand est le même personnage bien connu que j'ai si souvent vu dans mon pays.

Le dîner a réuni tous les officiers; notre musique a joué et nous avons fait danser quelques jeunes femmes de la ville.

Après le champagne et ce bal improvisé, nous nous trouvâmes bien fatigués. Le temps est excessivement chaud et nous nous mettons en marche tous les matins à quatre heures.

Sainte-Maure, mercredi 15 juin.

Dès que nous eûmes quitté Châtellerault, survint un des plus terribles orages dont les anciens du pays aient mémoire. Quelques minutes avant qu'il éclatât, la chaleur était si excessive que nous pouvions à peine nous tenir en selle : nous ne respirions qu'avec difficulté. Le tonnerre roulait au-dessus de nos têtes, les éclairs brillaient autour de notre colonne et jetaient la terreur dans

tous les cœurs. Enfin la pluie tomba à torrents; les chevaux avaient peine à avancer. Je crus plusieurs fois que la foudre allait frapper quelqu'un de nous, mais nous échappâmes à ce danger. Nous étions trempés jusqu'aux os et nous fûmes bien heureux d'arriver à Sainte-Maure, où toute la brigade se logea. Cette ville est un important relais de poste; elle est pleine de voyageurs, et il y a plus d'auberges et d'hôtels que de maisons particulières. Très beau marché au centre de la ville.

On dit aujourd'hui que Buonaparte est mort; j'espère que non, car je rêve de nouveau piquets et patrouilles : cette vie d'inaction me lasse.

Rencontré sur la route les prisonniers retour d'Angleterre.

Tours, jeudi 16 juin.

Nous sommes entrés ce matin de bonne heure dans cette belle ville et nous avons été reçus par la garnison française sous les armes dans la rue Royale. Elle nous salua et nous rendîmes le salut. La foule remplissait les rues. Notre musique a eu beaucoup de succès.

Le village où l'on nous envoyait fut heureusement occupé par erreur par l'artillerie, et le maire me donna un billet de logement pour la ville.

La rue Royale est la plus belle rue que j'aie vue : elle est très large et tout entière bâtie en pierre, exactement dans le même style et, si c'est possible, plus grandiose que Portland-Place à Londres. C'est là que je suis logé, et mes hôtes sont très polis.

Tours, vendredi 17 juin.

Plusieurs familles anglaises résident ici et dans les

environs : si jamais je devais quitter mon pays natal, c'est Tours ou les environs de Lisse que je choisirais pour y vivre.

Lord Wellington, qui a passé ce matin, se rendant à Paris, a dit au général Vandeleur qu'il était particulièrement satisfait de cette colonne dont la conduite n'avait donné lieu à aucune plainte; mais qu'il déplorait amèrement les procédés de la colonne de droite, qui s'est querellée et battue avec les habitants. Plusieurs hommes ont été tués. Les plus coupables sont les Life-guards.

Lord Wellington a donné l'ordre à Vandeleur de permettre aux officiers de la colonne de gauche d'aller à Paris.

Le général G..., cette canaille qui nous commandait à Vitoria, est dans cette ville. Mansfield, son aide de camp, a dîné avec moi.

Châteaurenault, samedi 18 juin.

Nous sommes arrivés à nos quartiers ce matin vers neuf ou dix heures; j'ai déjeuné avec le colonel Murray, qui m'a autorisé à aller demain à Paris avec le capitaine Kennedy.

Cent cinquante des meilleurs chevaux de la cavalerie qui traverse ce pays doivent être choisis et offerts au roi de France : c'est un cadeau du prince régent. Je ne pense pas qu'on en prenne un seul dans le régiment, tant ils sont fourbus. Le bruit court dans l'armée que la princesse Charlotte (1) a vu ou entendu citer un prince russe

(1) Fille de Caroline de Brunswick et de George, prince de Galles. Lord Castlereagh voulait lui faire épouser le prince d'Orange en 1814. Elle épousa en réalité, en 1815, Léopold de Saxe-Cobourg, qui devint roi des Belges; elle mourut en 1816.

qui charme son caprice plus que la grande asperge en uniforme d'aide de camp (1).

Vendôme, dimanche 19 juin.

Hier matin les deux lieutenants-colonels de la brigade ont échangé des propos malsonnants au sujet de la marche de leurs régiments. Je ne sais comment cela finira; par un duel, je suppose.

Vendôme est une grande et vieille ville, d'aspect riche.

Murray a permis à Kennedy, Clements, Luard, Hughes et moi de quitter le régiment pour aller passer cinq jours à Paris. Après nous être lestés, nous sommes partis, Kennedy et moi, pour faire les deux premiers relais à cheval. A mi-chemin de Cloyes, nous avons trouvé Hughes, Clements et Luard qui couraient la poste. Sachant qu'il nous serait impossible de faire route ensemble, car il n'y avait pas assez de voitures ni de chevaux, nous leur avons fait croire que nous nous arrêtions à Cloyes pour y passer la nuit. Mais, aussitôt après leur départ, nous avons pris une voiture et nous les avons suivis jusqu'à Bonneval, où ils étaient en train de dîner. Nous les entendions rire et mener grand bruit, se doutant peu du tour que nous allions leur jouer. En effet, persuadés que nous étions en arrière, ils avaient négligé de retenir la chaise de poste : nous la prîmes et nous arrivâmes à Chartres à deux heures du matin. Nous allâmes nous coucher après avoir commandé une voiture et des chevaux pour repartir à six heures.

(1) Le prince d'Orange, le mince Billy, comme on l'appelait dans l'armée.

Paris, lundi 20 juin.

Chartres, qui a été occupé par les Alliés, a maintenant pour garnison plusieurs régiments d'infanterie française. Ils partiront demain, car la cavalerie anglaise doit s'arrêter ici.

Un régiment de lanciers polonais a été surpris à l'improviste, pendant les apprêts du repas, par un parti de Cosaques et fait prisonnier tout entier. Les habitants nous dépeignent les Cosaques comme des bêtes féroces; ils ont commis de grandes violences dans la ville. Dans certaines maisons, ils ont volé l'argenterie et toutes les valeurs; dans d'autres, ils se contentaient d'exiger un bon dîner.

De Chartres nous allâmes à Rambouillet, séjour favori de Marie-Louise. Elle a reçu au château la visite de l'empereur Alexandre et de l'empereur d'Autriche, son père, et c'est de là qu'elle est partie pour l'Allemagne, avec son fils, le roi de Rome, qu'on dit être un très bel enfant.

Dans ce village loge le 2e régiment de hussards de la garde impériale — maintenant royale. — Il est composé des fils des premières familles. Il y en a trois régiments, mais ils se sont sauvés à Leipsick et leur Empereur faillit être fait prisonnier pour avoir eu confiance en eux.

Nous traversâmes Versailles et Saint-Cloud et nous aperçûmes bientôt après la ville de Paris. Notre cocher nous conduisit dans un hôtel, rue Saint-Honoré, près du Louvre, où nous nous assurâmes deux chambres à coucher et un salon pour une semaine, le tout pour la bagatelle de dix livres sterling.

Après nous être réconfortés, nous envoyâmes chercher un tailleur du Palais-Royal : il nous prit mesure de

vêtements civils qu'il nous promit pour demain matin.

Nous allâmes ensuite au Palais-Royal, où nous nous promenâmes jusqu'à près de minuit, en regardant les femmes et les boutiques. C'est une des principales curiosités de Paris : on y trouve la plus étonnante variété de scènes qu'il soit possible d'imaginer. Les boutiques de modes, de bijouterie, les tailleurs, les libraires, les horlogers, les marchands d'estampes, les magasins de porcelaine, les cafés, les bains, les changeurs, les maisons de jeu s'unissent dans une amicale rivalité pour soulager de son argent le flâneur sans défiance. Jamais on n'a vu de boutiquiers dans une si splendide demeure.

Les élèves de l'École polytechnique ont fait des prodiges de valeur aux Buttes-Chaumont. Ils s'étaient fait le serment de mourir à leur poste pour la défense de Paris, et après la sanglante bataille du 30 mars, beaucoup de ces braves jeunes gens ont été trouvés morts à côté de leurs canons. Ils étaient six cents dans Paris; un tiers seulement a échappé à la mort. On dit que l'empereur Alexandre, voyant une partie des lignes françaises mieux défendue que les autres, demanda quelles troupes il y avait là; et quand il sut que c'étaient les polytechniciens, il ordonna de cesser le feu de ce côté, et leur envoya un parlementaire pour leur offrir libre passage s'ils voulaient retourner à leur École. Cette proposition fut repoussée d'emblée. Le plus âgé de ces élèves avait dix-huit ans et beaucoup n'avaient pas plus de treize ans. C'étaient les enfants des premières familles du pays et tous étaient destinés à devenir des officiers.

Paris, mardi 21 juin.

Après déjeuner, nous avons été voir les admirables collections du Louvre et la place Vendôme, où s'élève

la superbe colonne érigée par ordre de Buonaparte en commémoration des victoires remportées sur les armées autrichiennes, russes et prussiennes, et faite avec le métal des canons pris sur elles. Il y avait dans l'origine une belle statue de bronze de Napoléon au sommet : les Alliés l'ont tirée en bas pendant l'occupation de Paris et Alexandre l'a envoyée en Russie : on doit l'élever sur une place de Moscou avec une inscription appropriée.

A quatre heures, nous allâmes dîner au café de Londres, le principal hôtel de Paris ; nous y rencontrâmes plusieurs officiers du 1er de hussards et quelques officiers russes qui se joignirent à nous pour porter, à la grande confusion des Français présents, un toast à la santé de lord Wellington et de l'armée qui a combattu à pareil jour l'an dernier sous ses ordres à Vitoria.

Nous avons ensuite visité les Gobelins, où l'on fait ces belles tapisseries. Le nombre des ouvriers s'élève à près de cent ; à considérer leur extraordinaire habileté et l'admirable rendu des figures, ils gagnent bien pauvrement leur vie. Leurs magnifiques travaux sont emmagasinés sans trouver d'acheteurs : ils sont trop chers pour toutes les bourses d'aujourd'hui.

Paris, mercredi 22 juin.

Nous avons vu l'église de Notre-Dame : elle est bien au-dessous de l'abbaye de Westminster. Napoléon y a été couronné. La lettre N a été placée au-dessus du grand autel pour que les Français eussent toujours son nom présent à la pensée. De chaque côté sont tendues de belles tapisseries, représentant la vie de saint Louis.

Le Panthéon est en réparation : nous y vîmes les tombeaux de Rousseau, de Voltaire, du maréchal Lannes et d'une foule d'autres célébrités.

Les musées du Jardin des plantes sont, dit-on, supérieurs à tous ceux d'Europe. De là nous traversâmes la Seine et nous vîmes l'endroit où s'élevait la Bastille.

Les étendards pris par Buonaparte à la bataille d'Austerlitz étaient gardés au palais du Luxembourg : on les a fait sortir de Paris peu d'heures avant l'entrée des Alliés et sauvés ainsi.

Après dîner, nous sommes allés à l'Opéra-Comique : les chants m'ont beaucoup plu, mais le jeu des acteurs rappelle Astley à Londres. Je me rendis ensuite au Théâtre-Français, où je restai jusqu'à la fin ; puis je me refugiai au Palais-Royal et je m'y amusai jusqu'à deux heures du matin.

Je suis entré ce matin dans les écuries du Roi et j'ai vu l'ancienne écurie de Napoléon, ses mules et l'homme qui les soigne. Ce vieillard a accompagné Napoléon dans toutes ses campagnes, même en Russie, et pas une des mules n'est restée en route.

Paris, jeudi 23 juin.

Nous avons été à onze heures au palais des Tuileries en grand uniforme pour faire notre cour à Louis XVIII. Un des gentilshommes de service auprès de Sa Majesté vint nous recevoir à la porte du palais et nous conduisit dans la salle des Maréchaux. Le lever n'ayant pas lieu avant la fin de la messe, à laquelle assiste le Roi, nous sommes allés à la chapelle : le Roi y est entré à midi, accompagné de la duchesse d'Angoulême et de sa suite. La messe finie, nous sommes revenus dans la salle des Maréchaux et nous avons eu tout le loisir d'examiner leurs portraits, car nous ne fûmes présentés au Roi que vers une heure. Sa Majesté nous adressa la parole d'abord en français, puis en anglais, qu'elle parle d'une

façon remarquable. Elle nous congédia ensuite en nous saluant.

Nous visitâmes alors le palais : la duchesse d'Angoulême se promenait dans un corridor, méditant, un livre à la main : notre excellent guide nous présenta et elle se montra très affable.

Au sortir du palais, nous nous fîmes conduire au collège des Invalides, institution qui n'a de rivale au monde que celles de Chelsea et de Greenwich. Il y a actuellemet trois mille neuf cents invalides. Le dôme est doré et produit un effet imposant.

La voiture nous mena ensuite à l'École militaire, autre belle institution pour l'éducation des enfants de soldats. En avant s'étend une grande plaine, le Champ de Mars. C'est généralement là que Napoléon passait des revues de trente ou quarante mille hommes.

En face de l'École militaire, mais de l'autre côté de la Seine, on a commencé un palais destiné au roi de Rome : on dit que Louis XVIII veut le transformer en hôpital.

Abandonnant notre voiture, nous marchâmes jusqu'à la place de la Révolution, où furent guillotinés les infortunés roi et reine de France. Nous entrâmes dans le jardin des Tuileries, très bien entretenu et rempli de statues et de jets d'eau. Autour du palais sont les postes de la garde suisse, vêtue de rouge, un peu dans le genre de nos soldats, mais de moins bonne tournure.

Nous avons vu jouer au Théâtre-Français *le Mari jaloux* et *la Chasse de Henri IV*. Ce théâtre est mal éclairé, mais le jeu des acteurs est excellent.

Avant le théâtre, nous avions vu Frascati, sur les boulevards, au bout de la rue de la Loi. On y entre par une galerie bordée de glaces qui conduit dans un grand bâtiment carré où l'on vous apporte des rafraîchissements.

Au bout d'une des principales allées du jardin, de petits piliers se dressent de chaque côté, le chèvrefeuille s'y enroule. Une grotte s'ouvre au milieu. Les allées sont ornées de statues, qui tiennent toutes une lampe à la main. L'heure à la mode est dix heures du soir.

Quelques officiers de Cosaques ont bivouaqué dans ce joli endroit et, sauf quelques arbres détruits, aucun dégât sérieux n'a été fait ni ici, ni sur les boulevards, où campaient plusieurs milliers de Russes et de Prussiens.

Les boulevards s'étendent autour de Paris sur sept milles de longueur : les grands boulevards ont quatre rangées d'arbres qui forment trois allées, celle du milieu pour les voitures et les cavaliers, les deux autres pour les piétons. Le long de ces promenades s'étale tout ce qui peut attirer et intéresser l'étranger : théâtres, cafés, vauxhalls, magnifiques hôtels et tavernes se présentent en suite non interrompue, tandis que des musiques charment les oreilles, que des théâtres de marionnettes, des bateleurs innombrables divertissent les yeux.

Les anciens boulevards s'étendent de l'Observatoire à l'Hôtel des Invalides. Ils offrent des promenades plus longues et plus larges que les autres, et les arbres y poussent mieux. On y trouve des jardins publics très fréquentés, ce sont la Nouvelle Pologne et la Chaumière, où l'on peut danser, se balancer, s'amuser à quantité de jeux innocents. C'est ici qu'on trouve le citoyen modeste et sa famille : le monde brillant et à la mode fréquente les grands boulevards et le côté nord de Paris.

Épernon, vendredi 24 juin.

A sept heurs du matin nous avons quitté Paris, Kennedy et moi, pour nous rendre à Saint-Cloud, où nous ne restâmes que quelques minutes, et à Versailles, où

nous fûmes émerveillés par notre visite du château et des Trianons.

Marie-Louise est aussi populaire ici qu'à Rambouillet. Sa mémoire est chérie et l'affection qu'on lui porte va jusqu'à l'enthousiasme. Toutes les bonnes épouses la citent comme un modèle d'amour conjugal : et, qu'on n'en doute pas, son extrême jeunesse au moment de son mariage avec Napoléon doit servir d'appui à l'opinion que son cœur était absolument libre jusqu'à cette époque. Il était le père de son enfant, et, comme dit le poète,

Il devait être pour elle toute douceur.

Ses domestiques la regrettent sincèrement et parlent d'elle comme de la meilleure et de la plus indulgente des maîtresses.

L'élégant pavillon où Marie-Louise et le petit roi de Rome allaient faire de fréquentes visites s'élève comme un palais de féerie au milieu de cette scène champêtre de Trianon. Le boudoir et le cabinet de toilette de l'Impératrice paraissent avoir été décorés par la main des génies. C'est ici que l'homme qui semblait ne se plaire qu'au milieu des scènes de carnage se retirait et se reposait des soucis de l'ambition dans les charmes du bonheur paternel et conjugal. On peut supposer que son âme agitée a goûté dans ces lieux quelques moments de plaisir domestique dans la paisible société de sa femme et de son enfant.

Houdan, samedi 25 juin.

Marche lugubre à travers des espèces de dunes; nous avons quitté la grande route. Je suis logé dans une ferme en dehors du village de Houdan.

Mantes, dimanche 26 juin.

Le régiment est arrivé à Mantes à midi après une longue étape. A notre grand ennui, la brigade tout entière a été logée aux environs. J'occupe avec ma compagnie le petit village de Magnanville.

Le pont de Mantes sur la Seine est remarquable et bâti de niveau. Peu de jours après la bataille de Paris, on voyait flotter au fil de l'eau un nombre considérable de cadavres. C'étaient surtout des Français, car les Russes et les Prussiens enterraient tous leurs morts et jetaient ceux de l'ennemi aux poissons.

Un petit détachement de Cosaques a pris possession de Mantes sans opposition; il a fait très peu de dégâts : on les a bien payés et on leur a donné tout ce qu'ils demandaient.

Gisors, lundi 27 juin.

J'ai reçu l'ordre d'aller préparer les logements du régiment, d'ici à Abbeville, soit cinq jours de marche.

Gournay, mardi 28 juin.

Après l'arrivée du régiment à Gisors, ce matin, je suis allé, avec Deane et Chambers, visiter les boutiques. J'ai acheté une tabatière sculptée en forme de cheval. Cette curiosité rare a été trouvée dans la poche d'un Cosaque tué près d'ici par des paysans.

Je suis ensuite venu tranquillement à cheval à Gournay. On y est fort occupé à gratter les aigles et les armes impériales sur les monuments publics et à les remplacer par le blason des Bourbons. Je crains bien qu'il n'y ait

un nouveau changement dans quelques mois, tant est grande l'inconstance du peuple français.

Les gens d'ici ressemblent plus à des Anglais que tous ceux que nous avons vus dans ce royaume et sont, par conséquent, plus beaux que la généralité des Français.

Neufchâtel, mercredi 29 juin.

J'ai quitté Gournay à dix heures, et après une marche de neuf heures, sous un soleil brûlant, je suis arrivé à Neufchâtel. Le sous-préfet m'a invité à dîner. C'est un bon royaliste : il a beaucoup parlé du « *bon roi Louis XVIII* » et de « *cette canaille de Buonaparte* ».

Après dîner, il envoya chercher une délicieuse jeune femme qui parle assez mal anglais. Elle m'apprit, à ma grande surprise, que presque toute la ville est dévouée à Buonaparte. Elle est ici en visite et elle ira en Angleterre dans un mois. Elle a appris son anglais au couvent où elle a été élevée.

Le soir, cette dame a joué de la harpe, chanté, et s'est faite très agréable et très prévenante. La maîtresse de la maison, qui est Italienne, chanta aussi avec une très belle voix. Je vis, avec regret, arriver l'heure de me retirer, car j'avais presque donné mon cœur à cette charmante femme.

Le quartier général du régiment sera demain à Esclavelles, à deux milles de la ville. Le 1er de hussards et l'artillerie seront logés en ville à tour de rôle.

Blangy, jeudi 30 juin.

Le maire de Blangy est un grand imbécile, avec qui j'ai eu beaucoup de mal. Je n'ai trouvé des logements

pour mon régiment qu'après beaucoup de difficultés. Il m'envoya moi-même dans une très sale auberge qui, pour le dire en passant, est la meilleure de la ville. J'y obtins, avec assez de peine, un des plus mauvais dîners que j'aie faits depuis plusieurs mois.

Tous les paysans que j'ai rencontrés chantent : « Vive Henri IV ! » Les habitants paraissent contents du changement de gouvernement, car, de tous les commerces, c'est le leur qui a le plus souffert : ils fabriquent de la dentelle.

Le prince d'Orange est connu dans l'armée sous le nom du « *mince Billy* ». Tous le tiennent pour un excellent garçon et souhaitent sincèrement qu'il réussisse auprès de la princesse Charlotte.

Les Cosaques étaient dans les environs peu de jours avant l'abdication de Buonaparte : ils ont pillé partout, et, chose étrange, ils n'étaient que vingt hommes avec un officier. C'est leur nom qui a tout fait. Ces gens-là ne couchent jamais dans des maisons, et on n'a jamais pu savoir ce qu'ils devenaient pendant la nuit.

Abbeville, vendredi 1er juillet.

Je suis arrivé à Abbeville d'assez bonne heure et j'ai fait aussitôt tous les arrangements nécessaires aux logis du régiment pour demain et dimanche. Mon hôte m'a appris que l'aimable sous-préfet de Neufchâtel, que je prenais pour un vrai royaliste, s'est rendu célèbre pendant la Révolution en désignant les victimes pour la guillotine. C'est lui, du reste, qui a été choisi l'autre jour, par le département, pour porter l'adresse à Louis XVIII. Le pauvre Roi fera bien de se méfier.

Abbeville, samedi 2 juillet.

Le régiment est arrivé ce matin aux portes de la ville; après avoir attendu que le gouverneur vînt le reconnaître, il fut admis en due forme.

Abbeville, dimanche 3 juillet.

J'ai visité ce matin la cathédrale : l'intérieur est magnifique, aussi beau que l'abbaye de Westminster. Cet édifice fut autrefois construit par les Anglais quand ils étaient maîtres de cette partie de la France.

Arry, lundi 4 juillet.

Partis d'Abbeville à cinq heures du matin, nous sommes arrivés ici à neuf heures. Le 1er de hussards va aujourd'hui à Auxy, se rendant à Bruxelles.

Nous avons traversé une partie de la fameuse forêt de Crécy, dans laquelle se livra la célèbre bataille gagnée par les Anglais en 1415. Les gens du pays vous racontent les détails du débarquement des Anglais à Saint-Valery comme si l'événement datait d'hier, ainsi que la grande bataille d'Azincourt.

J'ai vraiment assez de chance : d'une façon ou d'une autre, je trouve toujours moyen de me faire loger dans un château. Je suis chez le maire; tout le monde est plein de prévenance pour moi. Un officier italien est venu dîner avec nous; il m'a fait une foule de questions au sujet de Mme Catalani : son mari était autrefois brosseur de cet officier et Mme Catalani elle-même jouait et chantait alors dans un petit théâtre avec un cachet de trente-cinq sous par soirée.

Un des hôtes de ce château est un officier polonais du corps des lanciers : il joua du violon, le maire de la clarinette, et une petite femme noire, institutrice des filles du maire, du piano. L'Italien chanta d'une façon délicieuse, et dansa ensuite avec la petite noiraude sur l'air de : « *Mad'moisell' voulez-vous danser ?* » ce qui nous fit bien rire.

Montreuil, mardi 5 juillet.

En sortant de la forêt de Crécy, nous avons aperçu l'océan que nous n'avions pas vu depuis notre séjour dans les Pyrénées.

C'est dans ce département du Pas-de-Calais, à Arras, qu'est né cet insigne scélérat, Robespierre. Quand Louis XVIII reçut l'adresse du département en allant à Paris, il rappela cet événement, disant qu'il n'oublierait jamais la ville et le département qui avaient donné naissance à ce monstre. Il aurait mieux fait de retenir sa langue, car il a moins d'amis ici que dans aucune autre partie de la France.

J'ai vu ici du charbon de terre pour la première fois depuis mon départ d'Angleterre.

Je suis logé avec Kennedy dans le château du comte Lebrun et j'ai été bien étonné d'y retrouver mes amis d'Arry et l'officier polonais. Le comte est un homme charmant, et son frère parle anglais. Cette famille est apparentée avec le général français du même nom. Le maréchal Ney logeait dans ce château, à l'époque où l'armée française se préparait à envahir l'Angleterre. Il y donna une fête aux membres de la Légion d'honneur.

Boulogne, mercredi 6 juillet.

Cette ville est très fortifiée du côté de la mer; le port

et les bassins sont entourés d'ouvrages. La citadelle commande la ville basse et le port. De la ville haute on a une très belle vue sur l'océan et les falaises crayeuses d'Albion, que je contemple avec des yeux ravis. J'avais plus d'une fois renoncé à l'espoir de revoir jamais mon pays; mais, grâce à Dieu! je vais jouir de ce bonheur.

Une partie du 13e de dragons légers s'est embarquée hier, mais le vent contraire a ramené les transports à la côte et plusieurs sont ensablés. Le capitaine de port m'a dit qu'on ne pourrait les remettre à flot que dans une semaine, quand viendra la grande marée. La mer est couverte de vaisseaux et la pureté du ciel permet de découvrir la *Terre de liberté*.

Boulogne, jeudi 7 juillet.

J'ai vu ce matin, la fameuse colonne élevée en l'honneur de Napoléon par l'armée de Soult : chaque homme fit don d'un jour de paye. Elle n'a jamais été finie, mais les échafaudages s'élèvent jusqu'à la hauteur qu'elle aurait dû avoir. C'est à leur sommet qu'on dressa des sièges pour Buonaparte et Marie-Louise, quand l'Empereur fit sortir le *Priam* pour combattre la frégate anglaise.

Nous avons tous dîné ensemble et nous sommes allés au théâtre. La représentation était misérable : j'aurais pu avoir la plus belle actrice pour un napoléon.

Les officiers français de Boulogne ont la plus mauvaise tenue qu'on puisse imaginer : il n'y en a pas un qui mérite le nom de gentleman.

Nous vendons nos mules pour rien : on m'a offert 15 dollars de la mienne qui m'en a coûté 150 à Lisbonne et encore est-elle mieux en forme que dans ce temps-là.

Nous partons demain pour Calais, où nous nous embarquons. J'ai acheté six châles et quelques paires de bas de soie à très bon marché : j'espère que les officiers de la douane ne visiteront pas nos bagages

Napoléon a habité quelque temps un antique château des environs : il y a laissé un vieux chapeau à cornes que le propriétaire actuel conserve comme une curiosité rare. Il nous l'a montré, à Kennedy et à moi, et nous eûmes l'honneur de mettre sur notre tête, le chapeau graisseux de *Nap*.

Calais, vendredi 8 juillet.

Après une longue chevauchée à travers les dunes, la plupart du temps avec une belle vue sur « *la bonne petite île* », nous arrivâmes à Calais, et le régiment fut logé dans six villages, à deux ou trois milles de la ville.

Calais n'abonde pas en boutiques gaies ou attrayantes et présente un aspect assez monotone. L'aspect général est bien différent de celui des villes anglaises. Les maisons, grandes et hautes, sont bâties avec une pierre grise : les rues sont passablement larges, mais n'ont pas de trottoirs.

Le paquebot vient d'arriver d'Angleterre : les individus que nous en avons vus descendre nous ont bien amusés. Je voudrais qu'il y eût un fort droit de douane sur les gens laids qui viennent en France, surtout sur les freluquets de Bond-Street, qui déshonorent leur pays quand on leur permet d'en sortir.

Calais, samedi 9 juillet.

Seize petits transports anglais, destinés à embarquer notre régiment, sont arrivés ce matin : j'ai donc l'espoir d'être en Angleterre dans deux jours.

Il y a eu parade aujourd'hui pour permettre aux commissaires de Louis XVIII de choisir cent cinquante chevaux dans les régiments de cavalerie. C'est un présent que lui fait le prince régent pour monter sa garde d'honneur : mais nous eûmes soin de laisser à l'écurie tous les meilleurs chevaux. Trois seulement nous ont été pris, et ils ne valent pas 30 livres ensemble.

Dimanche, 10 juillet.

Il y avait fête dans le petit village où je me suis logé et je me suis bien amusé. Vers deux heures de l'après-midi, le monde a commencé à arriver. A la maison du maire, que j'habite, il y avait un repas de douze couverts, y compris le mien. C'était un festin plutôt qu'un dîner. Nous en eûmes pour trois heures. Mon domestique Ipper faisait la cuisine. Aussitôt après, les violons et les clarinettes entrèrent en jeu et les danses commencèrent : elles durèrent jusqu'à onze heures du soir. Il y avait beaucoup de jolies filles ; je m'attachai particulièrement à l'une d'entre elles pendant toute la soirée. Toute la société des maisons où sont Hughes et Kennedy était présente : il vint même cinq officiers de Calais.

Calais, lundi 11 juillet.

Un général français est arrivé à Calais : les batteries ont tiré un salut de vingt et un coups de canon.

Calais, mardi 12 juillet.

Le régiment s'est réuni à Calais pour s'embarquer ce matin à cinq heures, mais il faisait nuit avant que tout le monde fût à bord. J'ai mis ma compagnie et mes che-

vaux sur le transport V, mais je crains bien qu'il soit trop grand pour sortir du port avant plusieurs jours. J'ai dîné avec M. Buckham, notre vieux commissaire, et j'ai ensuite été au théâtre. Les pièces sont vulgaires et mal choisies pour être représentées devant des Anglais. Acteurs et actrices sont très immodestes dans leur jeu, et une Anglaise trouverait souvent l'occasion de rougir. D'un autre côté, les personnes auxquelles on permet de déshonorer tous les théâtres anglais sont si bien tenues en respect par la crainte de la police, qu'un étranger ne les remarque pas dans la salle et qu'elles ne sortent jamais avant que la pièce soit finie.

Calais, mercredi 13 juillet.

Nous attendons le vent et la marée; nous avons bien peu de chances de quitter Calais avant une semaine. Murray, Hughes et l'adjudant sont partis la nuit dernière par le paquebot.

J'ai vu aujourd'hui vingt Cosaques, les premiers que je rencontre. Ils sont de la garde du général Platoff et arrivent d'Angleterre. On les a casernés ici en attendant leur général.

Lord Portalington et lord Gage sont arrivés par le paquebot aujourd'hui.

Nous n'avons pas d'autre distraction que nos promenades dans la ville : nous regardons les boutiques et les jolies servantes anglaises. Presque tous les marchands de Calais ont une Anglaise comme fille de magasin. Certaines modistes en ont trois ou quatre.

Calais, jeudi 14 juillet.

Le Dr Chambers est parti hier et j'ai reçu aujourd'hui

une lettre de lui datée de Douvres. Il m'informe que le régiment sera dirigé sur Lewes et que M. D...... est marié. Ah! la pauvre femme, quelle qu'elle soit, je la plains!

Les billets de la Banque d'Angleterre valent un napoléon et un demi-franc. Les gens d'ici sont généralement très polis : est-ce respect ou intérêt? Je ne saurais le dire.

Calais, vendredi 15 juillet.

Le vent est contraire à la sortie des transports : les paquebots seuls, plus petits, peuvent quitter le port.

J'ai été avec Luard au théâtre : j'y ai rencontré quelques-uns de mes amis français du 155e, qui ont été très polis.

Calais, samedi 16 juillet.

Le vent est changé et la plupart des bateaux sont partis. Je suis maintenant le seul officier du régiment à Calais.

Il y a eu des désordres à l'arsenal entre quelques hommes du 18e et des gens du port. Je dînais en ce moment avec le commissaire et je n'en ai été prévenu que quand tout était fini. Cependant, j'ai reçu du général Vandeleur, une lettre sévère à ce sujet.

En Manche, transport *U*. Dimanche 17 juillet.

Ce matin, de bonne heure, j'ai été trouver le général Vandeleur et je lui ai expliqué que je n'étais pas à blâmer, que les désordres avaient eu lieu à bord du bateau n° 611 et que je n'avais là aucun commande-

ment. Mais il m'a répondu que j'étais responsable de tout ce que faisaient mes hommes et il m'a donné un bon savon.

Je montai à bord de mon transport et vers midi nous sortîmes du port et prîmes la mer avec bonne brise : mais, vers quatre heures, au milieu du voyage, un calme plat survint et nous restâmes immobiles pendant plusieurs heures.

Une moitié de ma compagnie a été malade, l'autre s'est amusée à ses dépens. Vers dix heures du soir, la brise se leva du sud-est et nous atteignîmes la hauteur de Douvres.

Je supporte très bien la mer : je ne suis jamais malade.

Ramsgate, lundi 18 juillet.

Notre bateau ayant manqué le port de Douvres, le capitaine s'est dirigé sur celui-ci, où nous sommes entrés à midi. Vers quatre heures nous étions tous à terre et nous recevions l'ordre de marcher sur Canterbury.

19 *juillet,* Ahsford ; 20 *juillet,* Cranbrook ; 21 *juillet,* Hastings ; 22 *juillet,* Eastbourne ; 23 *juillet,* Blatchington et Lewes.

TROISIÈME PARTIE

CAMPAGNE DE BELGIQUE ET DE FRANCE (1815)

---

6 *mars* 1815. — Le 18ᵉ de hussards est à Canterbury. Émeutes à Londres à cause des lois sur le blé.

7 *mars*. — Les bureaux de la guerre envoient l'ordre à deux escadrons du 18ᵉ de marcher immédiatement sur Londres. L'ordre arrive à onze heures du soir, les officiers étant tous au bal public. Départ à une heure et demie.

8 *mars*. — Les troupes passent à Dartford et arrivent à Londres après une étape de soixante-neuf milles : nous sommes logés à Somerstown et Islington. Nous sommes hués par la canaille.

9 *mars*. — Parade en tenue de campagne : tout est tranquille.

10 *mars*. — La tranquillité continue.

11 *mars*. — J'installe un piquet de soixante hommes à Burlington-House ; il y en a un autre de vingt hommes dans Tottenham-Court Road.

12 *mars*. — Tranquillité complète.

13, 14 *mars*. — Je commande un piquet à Marsden's Stables Tottenham-Court Road.

15 *mars*. — De piquet à Burlington-House.

16 *mars*. — Mon escadron se transporte dans un manège de City-Road.

17 *mars*. — Revue dans Hyde-Park passée par le comte Uxbridge. Toute la cavalerie est présente.

18, 19 *mars*. — De piquet à Marsden's Stables.

20, 21 *mars*. — De piquet à Burlington-House. Buonaparte à Paris.

22 *mars*. — De piquet à Burlington-House.

23, 24 *mars*. — Vendredi saint. Reçu la nouvelle que les hussards vont être immédiatement envoyés en Belgique pour renforcer l'armée de lord Wellington.

25, 26, 27 *mars*. — Bal du lord-maire : j'y vais en grande compagnie.

28, 29 *mars*. — Les troupes marchent sur Greenwich à destination de Canterbury. Je vais à un bal donné par le père de Gordon.

30, 31 *mars*, 1er *avril*. — Les deux escadrons arrivent à Canterbury.

LE SABRE A ÉTÉ DONNÉ A L'HOMME POUR NE PAS ÊTRE ESCLAVE !

Canterbury, mercredi 19 avril 1815.

L'honorable H. Murray, notre lieutenant-colonel, ayant reçu il y a trois semaines l'ordre de tenir le 18e de hussards prêt pour service à l'étranger, nous attendions de jour en jour l'ordre d'embarquement : il est arrivé hier soir et ce matin nous avons quitté Canterbury. L'aile droite du régiment est dirigée sur Douvres, la gauche sur Ramsgate.

A mon arrivée à Ramsgate, je trouvai les transports prêts à recevoir les troupes : tout était embarqué à deux heures de l'après-midi. Les officiers ne montèrent à bord qu'à six heures.

Je n'ai pas quitté le pont avant que les falaises d'Albion eussent disparu sous l'immensité des eaux. Je tenais jusqu'au dernier moment des yeux de reconnaissance et d'affection fixés sur ces rivages dont les habitants me sont si chers.

Monins, Luard et moi, enveloppés dans nos manteaux, nous passâmes la nuit couchés sur le pont. Monins était triste et ne voulut ni boire ni manger avec nous. Ce jeune homme a laissé à Ramsgate une femme et un enfant : ses impressions doivent être cruelles, en quittant une si aimable compagne que peut-être il ne reverra jamais.

Ostende, département de la Lys (Flandres), jeudi 20 avril.

Devant nous sont les côtes de France et de Belgique. Nous avons très bien vu Dunkerque avec nos lunettes. Nous avons passé à quelques milles de Nieuport et vers dix heures nous sommes entrés dans le port d'Ostende. Nous le remontâmes à droite jusqu'au-dessous des glacis des fortifications. Les chevaux furent mis à l'eau, et ils eurent à nager pendant une vingtaine de yards avant d'aborder. Il n'y eut aucun accident.

Le soir tout le corps se dirigea vers le village de Ghistelles, distant de seize milles, où nous eûmes d'excellents logements dans des maisons particulières.

Les officiers ont dîné ensemble dans une auberge : excellent vin de Reims, de Bourgogne et un bordeaux qui ne venait certainement pas de Bordeaux, mais qui était cependant préférable à nombre de *clarets* qu'on boit en Angleterre. Tous ces vins coûtent 2 francs la bouteille et le dîner était de 2 francs par tête.

Le port d'Ostende ne peut recevoir de grands navires. A l'entrée était échoué un transport de trois cents tonneaux.

La ville est solidement fortifiée : le duc de Wellington a récemment ordonné de faire différentes réparations et perfectionnements aux ouvrages. Quelques centaines d'ouvriers y sont occupés. Deux régiments d'infanterie prussienne et notre 44e font le service de garnison de la place. Dans le cas où l'armée anglaise subirait des revers, c'est ici qu'elle s'embarquerait pour regagner le sol natal.

LISTE DES OFFICIERS DU 18e DE HUSSARDS QUI SE SONT EMBARQUÉS AVEC LE RÉGIMENT POUR OSTENDE, LE MERCREDI 19 AVRIL 1815, POUR REJOINDRE L'ARMÉE DES FLANDRES COMMANDÉE PAR LE DUC DE WELLINGTON.

Colonel. — H. Murray.

Capitaines. — 1. Kennedy. — 2. Ellis. — 3. Croker. — 4. Grant. — 5. Luard. — 6. Lloyd.

Lieutenants. — 1. Dunkin. — 2. Waldie. — 3. Woodberry. — 4. Dawson. — 5. French. — 6. Coote. — 7. Mac Hell. — 8. Mac Duffy. — 9. Rowls. — 10. Gordon.

Cornettes. — 1. Moller. — 2. Monins.

Adjudant. — Dupérier.

Trésorier. — W. Deane.

Chirurgien. — Chambers.

Aides-chirurgiens. — Pulsford et Quinsey.

Vétérinaire. — Pilcher.

Lieutenants ayant rejoint le corps. — Prior. — Hesse. — Blacket.

Major ayant rejoint. — Clements.

Œdelem, vendredi 21 avril.

Le régiment a quitté Ghistelles à huit heures et, après une étape de trois lieues, a fait son entrée à Bruges, ville considérable, entourée d'un double fossé ou canal de vingt pieds de largeur. Nous nous attendions à trouver des logements dans cette ville, mais on nous envoya dans des villages à six milles de distance.

Bruges est plein de femmes et de ponts : les premières, comme toutes les étrangères, ne valent pas mes compatriotes; les seconds sont en nombre considérable. Il y en a plus de trois cents. Du reste le nom de la ville signifie pont en flamand.

Nous restâmes près d'une heure avant d'avoir nos rations. Pendant ce temps-là nous changâmes nos billets de banque anglais : on nous donne 18 francs d'argent pour un billet d'une livre sterling.

Œdelem est à dix milles de Bruges, à gauche de la route de Gand. Je suis logé dans la maison d'une veuve qui a perdu son mari il y a six semaines : elle reste avec deux belles filles et deux fils. La pauvre créature me faisait pitié quand elle me racontait ses malheurs. Elle m'a donné un bon dîner et, en revanche, je lui ai offert deux bouteilles de bière anglaise et un pain, reste de ma provision de mer.

Eecloo, département de l'Escaut, samedi 22 avril.

Après une étape de quatre heures sous une pluie incessante, nous sommes entrés à Eecloo. J'aurais pu me croire en Angleterre, en visite chez un de mes meilleurs amis, grâce à la réception cordiale que m'a faite mon hôte sur la production de mon billet de logement. « Monsieur, me dit-il, je suis heureux de vous voir. Ma

maison est la vôtre pour tout le temps que vous passerez dans cette ville. Je vous invite à prendre le café avec moi. Notre dîner est commandé pour trois heures : cette heure vous convient-elle? »

Kennedy et les trois compagnies venues par voie de Douvres sont arrivés ici aussitôt après nous : demain le régiment au complet se rend à Gand.

Les officiers ont dîné tous ensemble : le champagne coulait à flots et la dépense n'a été que de 6 francs par tête.

Nous venons d'apprendre que trois généraux français, déserteurs de l'armée, sont arrivés à Gand, mais on ne dit pas qu'un seul homme les ait suivis.

J'ai parié contre French cinq guinées que Napoléon serait empereur des Français le 6 octobre prochain.

Les habitants du département de la Lys sont catholiques et il y a plus de croix dans les villes et les villages que je ne me souviens d'en avoir vu en Espagne et en Portugal. Le roi de Belgique (1) et sa cour sont à Bruxelles.

L'infortuné roi de France Louis XVIII est à Gand avec une faible suite composée en grande partie de traîtres.

L'armée française concentre ses forces à Lille : elle attend notre attaque. La campagne ne s'ouvrira pas avant la fin de mai, et même en ce moment-là tout dépendra de l'arrivée des Alliés.

Le comte Uxbridge, commandant en chef de la cavalerie anglaise, arrivera à Ostende aujourd'hui.

J'ai reçu de bien mauvais rapports sur le compte des troupes belges : je crains qu'elles ne passent en masse à l'ennemi à la première occasion.

Le *Morning Chronicle* est un misérable journal : on

(1) Guillaume-Frédéric d'Orange. En 1814 les Alliés avaient formé le royaume des Pays-Bas en joignant la Belgique à la Hollande.

devrait en défendre la vente dans ce pays. On le trouve dans toutes les villes et dans tous les villages, sans doute grâce aux soins de Napoléon ou de ses agents en Angleterre.

Gand, dimanche 23 avril.

Aujourd'hui l'étape était très agréable surtout pendant les six derniers milles : nous jouissions d'une vue superbe sur la magnifique cité de Gand, en longeant un des plus beaux canaux de l'Europe. Nous vîmes un bateau faisant le service des passagers, plein de monde, et allant à Bruges. Ces bateaux sont aménagés avec beaucoup de goût et offrent toutes les commodités et tous les agréments possibles.

La cathédrale de Gand est superbe : je n'ai eu que le temps de mettre pied à terre et de passer ma tête par la porte, mais j'ai été stupéfait de l'aspect magnifique de l'intérieur. A mon humble avis, Gand est supérieur à toutes les villes que j'ai vues, Londres excepté : Paris même est au-dessous de Gand sous bien des rapports.

A la porte du Midi, de nombreux ouvriers sont occupés à élever des fortifications : la place, sans pouvoir soutenir un siège, pourra arrêter une armée pendant quelques jours.

Nous avons passé devant le Palais Royal et nous avons salué l'infortuné Louis XVIII qui s'est montré à sa fenêtre entre le duc de Feltre et Marmont, deux grandes canailles. Nous nous formâmes ensuite en carré, nous reçûmes les rations, et nous nous rendîmes à Swynaerde, à deux milles sur la route d'Oudenarde, où je logeai ma compagnie : puis je revins à Gand, où j'achetai quelques cartes du département et une pipe.

Il paraît que le roi de France passe la plus grande par-

tie de son temps avec ses prêtres : il ferait meilleure figure dans le livre des *Martyrs* de Fox (1) que sur la liste des rois.

Oudenarde, lundi 24 avril.

Le flamand est diabolique à apprendre et à comprendre. Si nous faisons aux habitants une question, leur réponse est : *yo, yo!* Tout le monde ici déteste les Prussiens et fait l'éloge des Anglais : l'argent fait des miracles!

Nous avons dépassé en route le 91ᵉ qui se dirigeait sur Oudenarde (je n'ai jamais vu un plus beau corps de troupes); puis un régiment d'infanterie hollandaise. Ce sont des hommes de belle apparence et bien équipés; leur uniforme est français à l'exception d'un W qu'ils portent à leur coiffure au lieu d'un N : mais cette dernière lettre est peut-être gravée dans leurs cœurs.

Nous avons été bien amusés par une bande de mendiants qui nous ont suivis pendant plus d'une lieue en faisant des culbutes : le plus drôle était de voir les femmes les jambes en l'air.

En avant de cette ville est un vaste marais, l'une des principales défenses de la place. Les hauteurs aussi sont fortifiées.

C'est ici que les armées alliées, sous Marlborough, éprouvèrent un échec.

(1) Fox (John), théologien anglais né à Boston (Lincoln) en 1517, mort en 1587, embrassa les opinions luthériennes et fut persécuté sous Marie Tudor, mais jouit de la faveur d'Élisabeth, quoiqu'il fût non-conformiste. Il a laissé, entre autres ouvrages, *les Actes ou monuments de l'Église* (1563) ou *Martyrologe* qui contient l'histoire des sectaires adversaires de l'Église romaine depuis le dixième siècle. Les catholiques donnent à cet ouvrage le nom de : *Légende de Fox.*

Au sommet de la tour de la maison de ville est une figure d'homme armé de toutes pièces et tenant dans sa main l'étendard d'Orange. Les carillons sont très jolis et jouent toutes les cinq minutes.

La ville a été très animée tout le jour : des milliers de paysans accouraient s'enrôler pour combattre Buonaparte.

Les 54ᵉ et 91ᵉ composent la garnison d'Oudenarde ; les habitants ne sont pas polis et paraissent mécontents : c'est peut-être parce qu'ils ont à loger beaucoup de militaires.

Anseghem, département de la Lys, mardi 25 avril.

Nous nous sommes égarés aujourd'hui pendant plusieurs milles faute de connaître le pays. Nous sommes maintenant cantonnés sur les rives de l'Escaut, et nous comptons y rester au moins une quinzaine. L'ennemi n'est pas à plus de neuf lieues de nous.

Dans la dernière campagne, une armée prussienne était campée aux environs : ils ont traité les habitants comme les traitaient les Français, quand ils étaient chez eux. Aussi les gens du pays sont-ils très obligeants avec nous : ils craignent sans doute que nous n'adoptions à leur égard les façons de nos alliés.

Le régiment occupe cinq villages : le quartier général est à Avelghem, avec l'escadron de gauche : le reste à Kerkhove, Tieghem et Castre. Tout le monde ici parle français et très peu comprennent le flamand.

Nous avons deux amateurs qui suivent le régiment : ce sont le capitaine Peter Grant, au service de la Compagnie des Indes, officier du plus grand mérite, et le capitaine C. Williames, de la milice de West-Middlesex, beau-frère du capitaine Lloyd.

Le champagne est bon et à bon compte : cinq francs la bouteille.

Le pain est trois fois moins cher qu'en Angleterre.

Anseghem, mercredi 26 avril.

Luard, Monins et moi nous avons formé un mess : c'est mon domestique Ipper qui fera la cuisine. Nous avons eu un excellent dîner grâce à une réquisition faite au maire de ce village : il nous a donné du vin, des œufs et de la volaille. J'ai été à Kerkhove pour siéger à la cour martiale, mais ma place était prise : j'y ai vu Kennedy et French.

J'ai passé par Castre, dont on aperçoit le clocher de plusieurs lieues à la ronde : c'est là que sont logés Lloyd, Williames, Dawson, Gordon, Rowls et Quinsey.

Le lieutenant Prior, mis aux arrêts par ordre du commandant en chef quand il rejoignit le régiment à Ostende, est arrivé à Anseghem cet après-midi. Il appartient à la compagnie de Kennedy et devrait être à Kerkhove, mais les officiers ne veulent pas s'associer avec lui : on nous l'envoie et nous ne savons qu'en faire. Nous l'avons invité à dîner aujourd'hui, mais nous n'entendons pas qu'il fasse partie de notre mess.

Castre, jeudi 27 avril.

Je me suis occupé ce matin, suivant l'ordre du colonel Murray, à dessiner un plan des routes qui vont à Kerkhove et qui mènent d'Anseghem à Oudenarde.

Je me suis réconcilié avec ce lieutenant Prior; nous ne nous parlions pas en Angleterre. J'espère que, dans l'avenir, il changera de manières et de principes.

Le major-général Vivian, qui commande la brigade de

hussards, est arrivé hier à Harlebeke. Les cantonnements de la brigade sont les suivants :

7ᵉ de hussards. — Harlebeke et environs.
10ᵉ de hussards. — Berchem et environs.
18ᵉ de hussards. — Avelghem et environs.

En tout environ quatorze mille hommes et chevaux.

Anseghem, vendredi 28 avril.

Il y a eu de très belles courses de chevaux cet après-midi sur la route de Berchem à Oudenarde. Les officiers du 10ᵉ de hussards ont perdu cette fois, mais ils nous menacent d'une revanche pour lundi.

On a fait ce matin l'appel du régiment, il se compose de : 1 colonel, 6 capitaines, 10 lieutenants, 2 cornettes, 1 chirurgien, 2 aides-chirurgiens, 1 adjudant, 1 trésorier, 1 vétérinaire, 7 sergents-majors, sergents, caporaux, trompettes, 1 maréchal ferrant chef, maréchaux ferrants, hussards et chevaux.

Les troupes russes avancent rapidement : la première colonne entrera à Cologne vers le 1ᵉʳ mai et sera suivie d'autres jusqu'à la fin du mois. Il y a déjà une grande quantité de Cosaques.

Courtrai, samedi 29 avril.

Courtrai est entouré d'un large fossé traversé par quatre ponts qui aboutissent à autant de portes monumentales. Nous fûmes obligés d'écrire nos noms sur un registre avant qu'on nous permît d'entrer. Le 35ᵉ tient garnison ici avec le 2ᵉ de hussards, légion allemande. La ville est très belle : il y a plusieurs excellentes auberges : nous avons eu de très bon champagne.

Nous avons vu une bande de déserteurs de l'armée en-

nemie, un officier et treize hommes. En nous apercevant, l'officier rougit et parut honteux de lui-même et de ses compagnons. Ce personnage en avait bien cause. Comme ils passaient dans la rue, une troupe de gamins se joignit à eux pour crier : « Vive le Roi ! »

Le 2e de hussards, légion allemande, a ses quartiers ici. Ses piquets et ses patrouilles surveillent continuellement la frontière. Le 1er de hussards, qui était embrigadé avec le 18e en Espagne et en France pendant la dernière campagne, a ses quartiers à Tournai.

Le pays qui s'étend devant Courtrai est un bon terrain pour la cavalerie : j'espère que nous nous rencontrerons un jour ici avec la cavalerie française.

Harlebeke, quartier général du 7e de hussards, est une longue rue bordée de belles maisons derrière lesquelles il y a de nombreuses baraques et des masures en boue.

Anseghem, dimanche 30 avril.

Buonaparte a démonté tous les gendarmes et envoyé leurs chevaux à l'armée. Par ce moyen et par d'autres, on dit qu'il a formé un corps de cavalerie de trente-cinq mille hommes.

Le comte Uxbridge est arrivé pour prendre le commandement général de la cavalerie : nous sommes tous enchantés.

Buonaparte a déclaré Lille, Valenciennes, Condé, Boulogne, Calais et plusieurs autres villes en état de siège. Les habitants ont l'ordre de se munir de provisions pour six mois ou de quitter la place.

J'ai été à cheval à Oudenarde pour examiner les nouvelles fortifications : je les ai trouvées presque finies. Plusieurs centaines d'hommes, payés par l'Angleterre, sont à l'ouvrage

J'ai été témoin d'un curieux spectacle :

Deux ivrognes s'étaient battus : ils ont été arrêtés par la police, attachés l'un à l'autre et promenés par la ville avec des centaines de garçons et de filles qui les poursuivaient de leurs huées. On les a ensuite fouettés sur la place, puis renvoyés chez eux.

J'ai acheté au lieutenant Gordon une jument poney pour treize napoléons. Je l'ai nommée *Cheerful.* La valeur des chevaux de toute espèce a beaucoup augmenté depuis l'arrivée de la cavalerie dans les Pays-Bas et leur prix aura bientôt doublé, à moins que l'armée française ne marche sur nous : les paysans seront alors trop heureux de s'en défaire au prix que nous leur en offrirons.

Berchem, lundi 1er mai.

Nous avions envoyé nos chevaux pour courir contre ceux des officiers du 10e et du 7e de hussards, on allait donner le signal du départ, quand le capitaine Gurwood arriva de Bruxelles en toute hâte, apportant à la brigade l'ordre de se rendre immédiatement sur les bords du Dender. Il nous apprit que Buonaparte est à Valenciennes. Nous nous rendîmes aussitôt à nos logements et nous fîmes préparer nos bagages; mais en fin de compte, nous ne partons pas aujourd'hui. La journée est trop avancée : nous ferons demain une marche forcée.

Il nous est impossible de nous faire une idée du but que poursuit l'armée dans son mouvement sur Bruxelles : entrera-t-elle en France ou défendra-t-elle ce pays contre une invasion de l'ennemi?

Iedeghem, département de l'Escaut, mardi 2 mai.

Le régiment s'est rassemblé à Kerkhove, qu'il a quitté

à neuf heures. Nous ne sommes arrivés à Iedeghem qu'à huit heures. La journée était excessivement chaude et la distance si grande qu'hommes et chevaux étaient harassés de fatigue. J'étais l'officier de garde aux bagages et j'eus bien de la peine à leur faire suivre le régiment, tant les routes sont mauvaises.

Nous avons traversé une douzaine de villages misérables : dans l'un d'eux, il y avait plus de cinquante estropiés. Nous y avons surtout remarqué trois sœurs hautes de quatre pieds, bossues et se ressemblant exactement. Le grand village de Sainte-Marie était rempli de paysans venus pour nous voir passer : mais un lugubre silence régnait dans cette foule. La population est vraiment française de cœur, et les basses classes, j'en suis convaincu, préfèrent Napoléon à leur roi actuel ou à n'importe quel membre de la famille des Bourbons.

Iedeghem, mercredi 3 mai.

Nous avons été réveillés ce matin à six heures par le bruit lointain du canon. On nous dit que les Prussiens étaient en possession d'un fort village sur la frontière et que l'ennemi se retirait en incendiant les maisons : mais c'était seulement l'infanterie belge qui s'exerçait au tir du canon.

Ayant un très mauvais logement, je m'en suis fait donner un autre par le maire du village, et je suis maintenant confortablement installé au presbytère. Le curé est un gros vieux bonhomme joyeux, autrefois confesseur d'un couvent du voisinage. Il est de l'ordre des Carmes et paraît aimer les Anglais.

Iedeghem est un misérable petit village composé de bicoques; il n'y a pas d'autre maison possible que le presbytère. Mais la population est prévenante et nous

obtenons d'elle tout ce que nous pouvons désirer. Les femmes sont plus jolies que celles que nous avons encore vues, mais qu'elles sont sales et pauvrement vêtues !

Cet après-midi nous avons eu un orage affreux. Nous voyions depuis plusieurs heures s'amonceler les nuages et j'attendais avec anxiété les effets d'un orage dans ce pays. Le ciel s'assombrissait de plus en plus et les éclairs qui brillaient à l'horizon me frappaient de terreur. Les coups de tonnerre se succédaient sans interruption et semblaient ébranler la terre jusque dans ses fondements. La tempête dura une heure environ et pendant tout ce temps il y eut à peine quelques averses.

Avant le retour de Buonaparte, dans toutes les villes de France et à Paris, en particulier, la violette était le secret symbole qui désignait l'Empereur et qui servait de signe de reconnaissance. Les fidèles portaient des bagues de couleur violette avec la devise : « *Elle reparaîtra au printemps.* » Quand ils disaient à quelqu'un : « *Aimez-vous la violette ?* » et que cette personne répondait : « *Oui* », ils en déduisaient qu'ils n'avaient pas affaire à un initié. Si elle disait, au contraire, seulement : « *Eh bien ?* » Ils reconnaissaient un frère en possession des secrets de la conjuration et ils ajoutaient cette phrase : « *Elle reparaîtra au printemps* (1). »

Grammont, jeudi 4 mai.

Le général sir Hussy Vivian a passé ce matin l'inspection du régiment en tenue de corvée et s'est déclaré satisfait des hommes et des chevaux.

Il y a aux environs un couvent de Bénédictines, sup-

(1) Toutes les phrases entre guillemets sont en français dans le texte.

primé il y a dix-sept ans, qui couvre une surface de trois quarts de mille carrés. Un canal de vingt pieds de large et une haute muraille l'entourent. Il contenait trente femmes, et son revenu annuel était de 180,000 francs. Ses armes et sa devise m'ont frappé : c'est une lionne couchée regardant le ciel avec ces mots : « *Hic requies mea.* » C'est un paysan qui demeure là maintenant, et la plupart des cellules des nonnes sont transformées en étables à vaches.

Le bon curé, chez qui je suis logé, était le confesseur de cet établissement religieux, qu'on désigne encore sous le nom de couvent de Beauprez : il est à un demi-mille de Iedeghem, sur le Dender, dans la commune de Grammont.

Iedeghem, vendredi 5 mai.

On dit maintenant que l'armée anglaise n'entrera pas en France, mais qu'elle formera avec l'armée belge un corps d'observation sur la frontière, tandis que les armées russes et prussiennes pénétreront et rétabliront Louis XVIII sur le trône.

Les jeunes gens du pays paraissent très mécontents d'être appelés pour apprendre le maniement des armes et l'exercice : ils croient qu'on va les traiter comme des conscrits. Les femmes pleurent dans le village, car leurs maris et leurs fils vont demain à Gand pour cinq jours.

Iedeghem, samedi 6 mai.

Ce matin le lieutenant général comte Uxbridge a passé en revue le régiment en tenue complète de campagne, et s'est dit heureux d'exprimer sa satisfaction. Le général Vivian, les colonels Elly, Quinton, lord Rob, Man-

ners, Kerrison et une vingtaine d'officiers de hussards le suivaient. Après la revue, je les accompagnai et j'assistai à la parade du 1er de dragons de la Garde et à celle des Gris (1). Je rencontrai Wyndham, qui m'invita à dîner : il m'a parlé de l'Angleterre.

Je cherche, mais en vain, à détourner mon cœur d'un objet dont il s'occupe depuis longtemps avec bonheur : mais ce cœur, comme un pauvre oiseau chassé de son nid, revient toujours au lieu de son affection et après de vains efforts pour s'envoler, il se fixe encore là où tous ses souvenirs et toute sa tendresse sont concentrés.

Personne ne peut voyager ici sans passeport : un paysan ne peut entrer dans une grande ville sans en avoir un délivré par le maire de sa commune. Un poste, commandé par des officiers, examine à l'entrée toutes les personnes qui passent.

Bruxelles, dimanche 7 mai.

J'ai été ce matin à Bruxelles avec Chambers. Partis à six heures, nous y arrivions à dix heures. Bien que nous eussions pris un chemin de traverse, la route était excellente. Tous les villages étaient remplis de troupes. C'était une de ces magnifiques matinées où, calmé par une sérénité toute particulière, tout ce qui a vie jouit de la végétation qui l'entoure. A notre arrivée au petit village de Brouch, à trois milles de Bruxelles, nous eûmes un spectacle enchanteur du haut d'une éminence d'où le regard s'étendait sur l'ensemble de cette superbe cité. D'un côté une grande ville avec de nombreux clochers, des tours, bâtie sur les flancs d'une colline de près de cinq milles de longueur ; tout autour, une

(1) Second dragoons. Royal Scots greys

magnifique contrée parsemée de villes, de villas et de villages.

Nous allâmes d'abord à l'hôtel des Flandres, qui se trouva plein; puis nous fîmes une tentative à l'hôtel d'Angleterre et à l'hôtel de Clarence sans plus de succès, et nous eûmes beaucoup de peine à trouver de la place pour nous et nos chevaux à l'hôtel de l'Impératrice. Après nous être rafraîchis, nous allâmes à la promenade dans le Parc, où des milliers de gens de bonne société étaient réunis; il y avait parmi eux beaucoup d'étrangers de distinction. J'y rencontrai plusieurs de mes vieux amis d'Angleterre, lord Arthur Hill, qui est aide de camp du duc de Wellington, et lord Grenock, qui m'a apporté une lettre de Canterbury : il a quitté cette ville il y a trois jours.

Après dîner, nous montâmes à cheval et, passant par la porte d'Anvers, nous arrivâmes dans la promenade à la mode pour les cavaliers. Il y avait plus de mille personnes et au moins cinq cents voitures de différentes sortes. Je remarquai dans le nombre celles de la famille royale, des ducs de Wellington et de Richmond. Le roi de Belgique et son état-major étaient à cheval et saluaient tous ceux qui passaient. Un orage survint et dispersa cette belle réunion de gens comme il faut. Nous suivîmes le Roi à travers la ville. Oh! Dieu! quelle misérable canaille l'escortait, gens sans cervelle et sans chemise, qui criaient : « Vive le Roi ! » et le pauvre Roi, sous la pluie, était obligé d'ôter son chapeau pour saluer. Sa Majesté était en petite tenue et montait un joli cheval anglais gris.

Nous allâmes ensuite à l'Opéra, où nous entendîmes Mme Catalani. Elle chantait un opéra italien et était très en voix. La salle était comble à cause de la présence du Roi. A son entrée, il fut reçu par toute l'as-

semblée debout, aux cris énergiques de : « Vive le Roi ! »

De nombreux fugitifs arrivant de Dunkerque, Calais, Valenciennes, le Havre, donnent les plus tristes nouvelles de l'état actuel de la France. Ils disent que Buonaparte emploie les moyens les plus violents pour extorquer l'argent de la population, et qu'on saisit sans pitié une partie des provisions des particuliers, surtout dans les départements du Nord, suspects d'attachement au Roi. Les soldats, logés chez l'habitant, y vivent à discrétion.

Bruxelles, lundi 8 mai.

Ce matin nous sommes allés au musée du département de la Dyle, sur la grande place. Nous y avons vu quelques beaux tableaux de Van Dyck, de Rubens et de beaucoup d'autres maîtres célèbres, remplissant une quinzaine de salles. Dans d'autres, il y avait quelques excellentes peintures de maîtres modernes, arrangés de la même manière qu'à l'exposition de Somerset-House. Comme militaires nous ne payâmes rien pour entrer. L'habitude du pays est que le soldat entre gratuitement partout, excepté au théâtre, et encore là ne paye-t-il que demi-place.

La Place se trouve dans la ville haute. Le Palais de justice est en face de la rue principale qui vient de la basse ville : c'est un beau monument. Tout à côté se trouvent l'hôtel des Flandres et l'hôtel Bellevue et plusieurs autres bâtiments remarquables. D'autre part est le musée dont j'ai parlé.

Le Parc est près de cette place : il est admirablement tracé, toutes les promenades sont ombragées par des arbres majestueux. Des fontaines, des statues y sont

distribuées avec goût, au milieu des parterres de fleurs entretenus avec beaucoup de soin et

> Des bosquets dont les riches arbres pleurent des parfums [et des baumes.
> D'autres ont des fruits qui brunissent sous leur peau dorée.

Autour du Parc, il y a quelques grandes maisons occupées par les représentants des puissances étrangères et les premiers personnages de l'État. Le duc de Wellington réside dans l'une d'elles. Dans le Parc même est un théâtre; la salle est dans le bois.

Le Jardin des plantes, dans la basse ville, mérite l'attention de tous les visiteurs, ainsi que la cathédrale. Il y a une jolie course à cheval à faire autour des remparts, au-dessus du Parc où fréquentent les commerçants. Mais, dans toutes les promenades, dans tous les théâtres, je n'ai pas vu un joli visage. Les femmes sont ici remarquablement laides, mais ornées

> De toute l'éclatante impuissance de la toilette.

Le magnifique régiment des carabiniers belges, autrefois au service de la France sous Napoléon, est caserné ici. Ces hommes d'élite ont un bel uniforme : la plupart ont six pieds. On les dit tout particulièrement dévoués à Buonaparte et on suppose qu'ils passeront de son côté à la première occasion. La semaine dernière, leur musique est sortie à cheval, suivie de quelques hommes. C'est Nevers, un des généraux de cavalerie favoris de Napoléon, qui les commande. Il est dans cette ville et paraît jouir de la faveur du Roi. On dit que Buonaparte lui a écrit de se rendre à Paris pour prendre le commandement d'une division de son armée et que le général a aussitôt remis la lettre au Roi. Quant à moi, je

ne m'y fierais pas, et je ne voudrais avoir ni lui ni son régiment dans la capitale du royaume.

Les Saxons, qui font partie de l'armée prussienne, ont été désarmés il y a quelques jours et envoyés à l'arrière-garde. Ils refusaient de servir à côté des Prussiens et de faire serment d'obéissance à Sa Majesté le roi de Prusse. Ils vinrent en corps pour tuer le général Blücher, qui leur échappa à grand'peine. Ils détruisirent sa maison avec tout ce qu'elle contenait, puis ils paradèrent dans les rues de Lille (1) en criant : « Vive le roi de Saxe ! Vive l'empereur Napoléon ! »

Op Hasselt, département de l'Escaut, mercredi 10 mai.

ARMÉE BRITANNIQUE.

BRIGADES DE CAVALERIE (au 1er mai 1815).

1re *brigade.*

7e de hussards (2).	Major-général (3) Vivian.
10e —	
18e —	

(1) En Belgique.

(2) Le 29 mai, formation de deux brigades de hussards :

1re *brigade.*

7e de hussards	général Grant.
15e —	
2e — (légion allemande.)	

2e *brigade.*

10e de hussards	général Vivian.
18e —	
1er — (légion allemande.)	

(3) Ce grade équivaut à celui de général de brigade.

2e brigade.

11e de dragons (cavalerie légère).		major-général Vandeleur.
12e	—	
16e	—	

3e brigade.

1er de dragons de la garde.		général Ponsonby.
2e —	(Écossais gris).	
6e —		

4e brigade.

13e de dragons (cavalerie légère).
23e —
15e de hussards.

5e brigade.

1er Life-guards.	général Somerset.
2e —	
Royal Horse-guards (les Bleus).	

CONTINGENT ALLEMAND.

LÉGION ROYALE ALLEMANDE.

1re brigade.

1er de dragons	major-général Dornberg.
2e —	
2e de hussards (de la légion allemande).	

2e *brigade.*

1er de hussards	colonel Arentchild.
3e —	
(de la légion allemande).	

3e *brigade.*

Hussards du prince régent.	colonel Estaff.
— de Brême.	
— de Verden.	
1er royal dragons.	

BRIGADES D'INFANTERIE (au 1er mai 1815).

1re *brigade.*

1er régiment de la garde.	major-général Maitland.
2e bataillon.	
3e —	

2e *brigade.*

2e bataillon des gardes de Coldstream.
2e — du 31e régiment de la garde (the Buffs).

3e *brigade.*

1er bataillon du 71e régiment.	major-général Adams.
1er — du 52e régiment.	
9 compagnies du 3e bataillon du 95e.	

4e *brigade.*

3e bataillon du 14e régiment.	colonel Mitchell.
1er — du 23e régiment.	
1er — du 51e régiment.	

5e *brigade*

2e bataillon du 30e régiment. 1er — du 33e régiment. 2e — du 69e régiment. 2e — du 73e régiment.	major-général Halkett.

6e *brigade.*

2e bataillon du 35e régiment. 1er — du 54e régiment. 2e — du 59e régiment. 1er — du 91e régiment.	major-général Johnstone.

CONTINGENT ALLEMAND.

LÉGION ROYALE ALLEMANDE.

1re *brigade.*

1er bataillon. 2e — 3e — 4e —	colonel Dalket.

2e *brigade.*

5e de ligne. 8e — 1er bataillon d'infanterie légère. 2e —	colonel Ombleton.

ARMÉE BRITANNIQUE.

DIVISIONS.

1re *division.* — Major-général Cooke.

1re brigade anglaise.
2e —
Brigade d'artillerie (de 9), capitaine Sandum.

2e *division.* — Major-général : sir Henry Clinton.

3e brigade anglaise.
1re — légion royale allemande.
3e — infanterie hanovrienne.
Brigade d'artillerie (de 9), capitaine Napier.

3e *division.* — Lieutenant général Ch. B. Alten.

5e brigade anglaise.
2e — légion royale allemande.
4e — d'infanterie hanovrienne.
Brigade d'artillerie de la légion royale allemande, capitaine Cleove.

4e *division.* — Major-général : sir Henry Henuber (puis Colville).

4e brigade anglaise.
6e —
6e brigade d'infanterie hanovrienne.
Compagnie d'artillerie à cheval de la légion royale allemande, major Synkins.

Je ne connais ni la force ni le nombre des brigades

hanovriennes, ni celles de l'armée belge, mais on m'assure que toutes les forces placées sous les ordres du duc de Wellington ne dépassent pas 48,000 hommes. Nous attendons tous les jours 10,000 soldats portugais et la brigade écossaise, 42e, 71e et 79e régiments (1).

J'ai reçu ce matin à cinq heures l'ordre de me rendre à Op Hasselt, village distant de deux milles de Iedeghem, pour y préparer les logements du 7e de hussards, qui cède ses quartiers près de Ninove aux Life-guards et aux Bleus. Le quartier général de la brigade est transporté à Grammont.

Op Hasselt, petit village sur la grande route de Grammont à Gand, se compose de six ou huit maisons convenables et de masures en boue : rien en Irlande ne peut donner une idée de cette misère.

Nous apprenons aujourd'hui que l'on travaille aux fortifications de Montmartre. Les ouvriers se sont mis à l'œuvre jeudi dernier. On va construire une ligne de retranchements et on élèvera un grand nombre de batteries à Montmartre et aux Buttes-Chaumont. On y montera deux cent cinquante pièces de canon.

L'armée française du Rhin occupe les lignes de Wissembourg : je ne connais pas au juste sa force.

Op Hasselt, jeudi 11 mai.

Je suis allé ce matin à Grammont avec le lieutenant Monins, et je suis monté à cheval jusqu'au sommet de

(1) Il y eut une 5e division commandée par Picton, puis par Kempt, composée de :

Brigade	anglaise	Kempt.
—	écossaise	Pack.
—	hanovrienne	Best.
—	—	Vincke.

la montagne qui domine la ville bâtie sur les flancs d'une colline à pente raide. On y trouve une petite chapelle et une borne indicatrice : on voit de là, à l'œil nu, Bruxelles, Enghien, Nivelles, Genappe, Soignies, Ath, des villages innombrables et une partie de la France.

Une division de l'armée belge a traversé Op Hasselt. Il semble que ce sont de bonnes troupes : elles ont fait douze lieues hier, cinq ce matin, et doivent encore en faire cinq avant la halte de nuit. C'est bien marcher, mais je crains un peu qu'elles ne soient pas bonnes à autre chose. La raison de leur déplacement, c'est que Buonaparte concentre son armée à Lille et qu'on ne peut se fier à ces gaillards-là pour l'avant-garde. La cavalerie française se rassemble à Valenciennes.

J'ai vu ce matin à Grammont le prince Frédéric d'Orange : c'est un beau garçon. Il commande une division de l'armée sous lord Hill, qui était avec lui.

Op Hasselt, vendredi 12 mai.

Ordre à tous les officiers séjournant à Bruxelles de regagner immédiatement leurs régiments ; aucun officier n'aura plus le droit d'aller à Bruxelles sans autorisation du général commandant.

On installe des hôpitaux à Ostende et à Bruxelles ; nous y envoyons tous nos malades. Nous n'en avons que peu en ce moment et ce sont des hommes de mauvaises mœurs.

Le général Vivian s'attend à voir l'ennemi entrer dans ce pays par cette route : c'est pourquoi on a fait reculer l'armée belge.

Op Hasselt, samedi 13 mai.

Les terres des environs sont couvertes de blé et de

colza. Toutes les récoltes promettent une année d'abondance aux cultivateurs.

J'ai été à cheval à Grammont pour acheter du sucre que j'ai payé 2 francs la livre. C'est une ville assez belle, qui possède trois églises, dont une est remarquable, une majestueuse maison de ville avec quatre petits clochetons, une horloge et un carillon, deux fontaines sur l'une desquelles est un Amour nu qui verse de l'eau de source venant du haut de la montagne. Certaines de ses rues sont très raides et difficiles à monter à cheval. Pour moi, j'ai fait jeudi dernier à cheval l'ascension de la montagne jusqu'au sommet, ce qui a étonné toute la ville. Le Dender, qui traverse la basse ville, passe sous six ou huit ponts.

Le vin est à bon marché ; voici les prix : bordeaux, 3 francs ; hock, 3 fr. 50 ; champagne, 5 francs. Toute espèce de viande, 5 stivers (1) la livre ; la volaille, 2 francs le couple ; les œufs, vingt pour 1 franc.

La plus grande partie de la monnaie de cuivre en circulation dans ce pays se compose d'anciens halfpence anglais ; il y a des pièces de 4 pence et de 5 pence, frappées sous la Révolution et faites du métal des cloches. Toutes les monnaies d'or et d'argent sont à l'effigie de Napoléon.

Grammont, dimanche 14 mai.

La 4[e] brigade d'infanterie anglaise (14[e], 23[e] et 51[e] régiments) est campée à Grammont. J'y ai dîné avec la plupart des officiers, mes camarades. Nous sommes entrés dans la grande église qui est sur la place, pen-

(1) Le stiver vaut environ 10 centimes. C'est une monnaie hollandaise.

dant le service, mais les militaires ont des privilèges et cela ne nous a pas empêchés de nous y promener en examinant tout. Dans chaque confessionnal se tenait un prêtre occupé à confesser les femmes. Nous avons vu plusieurs magnifiques peintures.

L'eau-de-vie de Hollande est bonne et pas chère : on en a un quart (1) pour 10 stivers, environ 10 pence anglais.

Napoléon entend l'art de gouverner les Français, mais non celui de gouverner le monde. Puisse-t-il régner sur ce peuple, il mérite ce fléau! Je désirerais de tout mon cœur que nous pussions lui accorder cette faveur, mais c'est impossible; car bien que Buonaparte connaisse la manière de mener les Français à leur satisfaction, ce que les Bourbons ignorent, le repos de l'Europe exige que nous l'anéantissions.

Il arrivera que des nations s'écarteront très loin
De la vertu, qui seule éloigne le mal.
Mais la justice et la malédiction fatale qui leur est attachée
Les priveront de leur liberté vis-à-vis de l'étranger
Quand elles auront perdu leur liberté intérieure.

(Milton, *Paradis perdu.*)

Op Hasselt, lundi 15 mai.

La brigade de hussards a manœuvré et exécuté plusieurs mouvements sous les ordres de Vivian.

Le dépôt du régiment a quitté Canterbury pour Romford le mercredi 26 avril. Le 10e a le sien à Brighton, le 7e à Hounslow.

Le temps est aussi chaud qu'en Espagne ou en Portugal, et il est presque impossible de monter à cheval ou de se promener au milieu du jour.

(1) 1 litre, 136.

Op Hasselt, mardi 16 mai.

La chaleur était si forte aujourd'hui qu'elle m'a empêché d'aller aux courses de Ninove. Luard m'a dit qu'elles ont été très réussies. B..., du 10e, a gagné plusieurs fois : il courait lui-même. Ce jeune gaillard a enlevé la semaine dernière une femme qui vivait avec le capitaine S..., du 16e de dragons légers. L'histoire, telle qu'on la raconte, ne fait pas honneur à Mr. B... Cette femme, une veuve, était entretenue depuis plusieurs années par le capitaine S... et B... l'ayant vue récemment, lui offrit 200 livres sterling par an si elle voulait venir vivre avec lui et quitter son amant, ce qu'elle accepta. Le capitaine S... a envoyé remercier Mr. B... de l'avoir débarrassé de cette femme, en ajoutant qu'il aurait pu, du reste, le faire d'une manière plus digne d'un homme bien élevé. Il y en a qui disent que Mr. S... aurait dû tirer sur Mr. B... Pour moi, je trouve qu'il a agi très correctement.

Op Hasselt, mercredi 17 mai.

Buonaparte semble vouloir concentrer ses efforts sur la Belgique. Il a dans les camps et les cantonnements de la frontière une armée bien équipée d'au moins quatre-vingt mille hommes qu'il peut rassembler en peu de jours, sans compter les garnisons. S'il réussit à forcer les lignes anglo-prussiennes, qu'on dit mal couvertes par des places mal fortifiées, la Belgique lui est ouverte. Il compte sur l'appui moral des habitants et sur les emprunts forcés et les réquisitions pour lui fournir ce dont il aura besoin, tandis qu'en cas de défaite, des forteresses assurent sa retraite. Il a, avec lui, l'au-

dacieux et habile tacticien Carnot, autour de lui, sa Garde et tous les hommes violents que possède la France, qui combattront avec l'énergie du désespoir et qui connaissent aussi bien que leur chef le vieil adage : « *La première bataille en vaut dix.* » Il est possible que la haine violente portée par les Français aux Prussiens dirige la première attaque sur leurs positions, mais il est bien plus probable que l'ennemi fera irruption dans la direction de Gand, entre Lille et Dunkerque, et qu'il cherchera à rejeter notre armée sur la Meuse pour couper nos communications avec l'Angleterre, et si c'est possible, avec Anvers, où l'on concentre tous nos approvisionnements. Buonaparte espère, sans doute, que cette opération sera favorisée par la douteuse fidélité de l'armée belge. S'il prend la Belgique, il s'assure ainsi la France, et peut étendre ses plans jusqu'à la rive gauche du Rhin. On suppose qu'il est actuellement à la frontière et qu'il va bientôt attaquer. Quant à l'avenir, nul homme ne peut le prévoir avec certitude.

Les forces prussiennes sont sur les bords de la Meuse.

Op Hasselt, jeudi 18 mai.

La brigade a été passée en revue par Vivian, qui l'a ensuite dirigée sur Grammont, où lord Hill l'a inspectée : tous ceux qui ont vu la brigade de hussards disent que c'est la plus belle brigade de l'Europe.

Les armées autrichiennes ont remporté un succès sur Murat, en Italie : il paraît qu'il a été défait dans plusieurs batailles et, en dernier lieu, à Forli. Il a été complètement battu et, aux dernières nouvelles d'Italie, sa retraite s'est presque transformé en déroute : les débris de son armée se sont enfuis vers Ancône.

Op Hasselt, vendredi 19 mai.

J'ai été à cheval à Sotteghem, pour voir passer en revue huit mille hommes de troupes hollandaises et belges, par lord Hill. L'impression a été bonne et les manœuvres ont été exécutées avec la plus grande précision.

Le temps est très variable : un jour, il fait si chaud qu'on a peine à supporter le soleil ; le lendemain, il pleut, il tonne ; le jour suivant, il peut faire si froid qu'on est obligé de porter pardessus et manteaux : c'est le cas aujourd'hui. Plusieurs hommes ont attrapé les fièvres.

Le duc de Wellington est nommé maréchal de l'armée des Pays-Bas.

Op Hasselt, samedi 20 mai.

J'ai été à cheval à Sainte-Marie pour voir Deane ; j'y ai rencontré le chef d'état-major Harvis et plusieurs autres qui dînaient avec lui. J'ai pris place au milieu d'eux et je ne les ai quittés qu'à dix heures. Pendant le repas, un paysan apporta une lettre à l'adjudant qui l'ouvrit et qui, à sa grande surprise et à la nôtre, vit qu'elle venait du capitaine Kennedy et qu'il était retenu comme espion par le maire du Leuwerghem. Il le priait d'écrire ou de venir le faire relâcher. Kennedy aime beaucoup à reconnaître le pays et à faire des questions aux habitants sur les dispositions de la population envers le gouvernement. Il paraît qu'il est entré dans les cantonnements des troupes belges et qu'il s'est mis à interroger les hommes sur leurs forces et leur attachement à la cause de leur patrie : on l'a alors arrêté et enfermé comme espion.

Le comte Uxbridge passera en revue toute la cavalerie anglaise mercredi prochain. Sa Seigneurie croit qu'il n'y aura pas de bataille, mais je me permets d'en douter.

Op Hasselt, dimanche 21 mai.

En entraînant ce matin mon cheval alezan Varment, j'ai rencontré sur le champ de courses B... (1) et sa femme : elle le regardait exercer ses chevaux; elle portait un pantalon à la Cosaque.

Mon cheval est engagé contre Diddler, au lieutenant Rowls, pour une course d'un demi-mille, mardi prochain : enjeu, 20 napoléons.

Une vedette anglaise a été tuée aux avant-postes : commencement des hostilités.

Op Hasselt, lundi 22 mai.

J'ai été à Sainte-Marie pour siéger à la cour martiale.

On n'attend pas l'armée prussienne sur le Rhin avant le 15 du mois prochain et sa force n'est pas la moitié de celle qu'indiquaient les journaux anglais. Le duc de Wellington a donné l'ordre d'établir à Anvers un hôpital pour quinze cents hommes.

Je ne vois aucune probabilité à l'ouverture de la campagne avant quelque temps : selon toute apparence l'ennemi n'attend que notre déclaration de guerre pour se jeter sur nous.

Op Hasselt, mardi 23 mai.

Tous les officiers de cavalerie de l'armée se sont réunis

(1) Voir 16 mai.

ce matin dans un petit champ à deux milles de Grammont pour voir les courses organisées par la brigade des hussards. La plupart des officiers de la brigade avaient engagé leurs chevaux. La première course fut aussi parfaite qu'une course d'Angleterre. Dix autres lui succédèrent : nous nous retirâmes alors dans un petit bosquet à l'ombre duquel les officiers du 10e de hussards avaient fait disposer des rafraîchissements aux frais de la brigade, avec grande abondance de champagne et de hock. J'ai monté mon cheval de bagage alezan, mais j'ai été facilement battu par Diddler, à Mr. Rowls.

La cavalerie sera passée en revue lundi prochain par le duc de Wellington et le prince Blücher.

Les Français ont coupé tous les ponts sur la ligne de frontière de Douai à Gravelines.

Op Hasselt, mercredi 24 mai.

Ce matin j'ai été à Elderghem pour voir passer en revue les deux brigades de grosse cavalerie par le prince d'Orange. Il arriva vers midi et fut reçu par le comte Uxbridge, le général Vivian, lord Edward Somerset, Ponsonby, Hill, Vandeleur et quantité de généraux dont j'ignore le nom, qui s'étaient portés à sa rencontre par une route à droite. Tout le cortège gagna le centre au galop et reçut le salut : puis il parcourut toutes les lignes. Les différents régiments défilèrent ensuite devant Son Altesse Royale par demi-escadrons et regagnèrent leurs quartiers.

Le duc de Berry arriva après la revue avec le maréchal Marmont. Le duc est un petit individu qui a l'air d'un bossu. J'ai vu maintenant les trois principaux représentants de la branche mâle des Bourbons, le Roi, le duc d'Angoulême et le duc de Berry, et, pardieu ! si j'étais

Français, je ne voudrais pas servir sous une race de si méprisable apparence !

Le maréchal Marmont est un beau vieillard qui prise constamment : il portait l'uniforme de maréchal de France.

Le prince Blücher était invité à passer la revue avec le prince d'Orange, mais, apprenant que les hussards n'y figuraient pas, il répondit qu'il était lui-même un vieux hussard, qu'il l'avait été pendant dix-sept ans, et qu'il ne ferait pas un pas pour voir d'autres troupes anglaises que les hussards, qu'il tenait pour les plus beaux soldats de l'Europe. Ma foi! Mr. Blücher a raison et j'admire fort son bon goût.

Les femmes de ce pays sont les créatures les plus éhontées ; j'en suis absolument dégoûté. J'ai vu de telles scènes en public, en pleine rue, que j'en suis resté stupéfait. Comme les femmes de mon pays rougiraient en les voyant faire !

Op Hasselt, jeudi 25 mai.

On dit que la brigade va être sous peu transportée à l'avant-garde, à cause de la désertion de plusieurs hommes du 1er de hussards, légion allemande, qui fait maintenant le service d'avant-postes aux environs de Tournai.

Dunkin est malade à Bruxelles ; Moller est malade au quartier. Ellis, également indisposé, sera incapable pendant quelques jours de faire son service. J'ai eu moi-même des douleurs dans les membres et dans le dos, mais le tabac et le grog y ont mis bon ordre sans l'assistance du docteur.

Op Hasselt, vendredi 26 mai.

La brigade est sortie ce matin en tenue de parade sur les bords du Dender, près de Schendelbeke; elle y a rencontré la 2e brigade de cavalerie sous les ordres du général de brigade Vandeleur. Bientôt après le comte Uxbridge arriva et fit exécuter différentes manœuvres aux deux brigades.

On dit que la partie de l'armée française qui est près de Valenciennes a reçu l'ordre de marcher sur la Meuse en prenant la direction de Givet. L'armée prussienne de la Meuse a été renforcée pour s'y opposer.

Buonaparte est, dit-on, très occupé à Paris de travaux de cabinet et on ne parle pas de son arrivée à la frontière.

Op Hasselt, samedi 27 mai.

Il y a plus de mendiants ici qu'en Angleterre, en Portugal, en Espagne et dans le midi de la France. Je les ai comptés aujourd'hui : je suis logé hors du village dans une ferme isolée et il en est venu vingt-neuf depuis ce matin. Aucun n'est parti sans recevoir une grande tartine de pain beurré de ma bonne hôtesse et de sa fille. Quelques-uns, qui faisaient trop de bruit avec leurs prières, ont reçu de moi quelques potées d'eau.

Lord Wellington et le prince Blücher coucheront à Grammont demain soir. Un officier est venu pour préparer leurs logements et ceux de leurs états-majors : la réquisition porte sur cent maisons.

Op Hasselt, dimanche 28 mai.

Les désertions du 1er régiment de hussards, légion

allemande, ont été sérieuses. Depuis le retour de Buonaparte en France, ce régiment a perdu quarante hommes : vingt-trois d'entre eux ont quitté le régiment la semaine dernière et ont passé à l'ennemi à Lille.

Le 15e de hussards est arrivé et a ses quartiers près d'ici. On formera demain deux brigades de hussards : le 7e et le 15e de hussards anglais, le 2e de hussards allemands formeront la première brigade; le 10e et le 18e de hussards anglais, avec le 1er de hussards allemands, la seconde. La première sera commandée par le major-général Grant; la seconde par notre cher général Vivian.

L'ennemi a réuni des forces considérables pour défendre le passage des Ardennes. Les retranchements de Givet sont achevés. A Valenciennes, tout est préparé pour nous recevoir, si nous attaquons ces formidables fortifications. Plusieurs milliers d'ouvriers sont, dit-on, occupés à les terminer. Un grand camp retranché est formé à Famars.

Op Hassell, lundi 29 mai.

Ce matin à huit heures toute la cavalerie s'est rassemblée dans une prairie sur les bords du Dender, près de Schendelbeke. A onze heures, elle se forma sur trois lignes, la première comprenant quatre régiments de hussards formés en vingt-quatre demi-escadrons, avec deux batteries d'artillerie volante sur les flancs; la deuxième les deux régiments de Life-guards et les Bleus, les 2e, 1er, 6e de dragons de la Garde avec trois brigades d'artillerie en flanc et au centre; les 3e, 11e, 12e, 13e, 16e, 23e de dragons légers avec deux brigades d'artillerie.

A midi le duc de Wellington arriva avec le prince

Blücher et fut reçu par lord Uxbridge. On tira un salut de vingt-un coups de canon et les trois lignes saluèrent. Sa Grâce mit près de trois heures à parcourir les lignes, chacune d'elles ayant près de trois quarts de mille de longueur. Il y eut ensuite un défilé par demi-escadrons. La journée était très belle et les curieux étaient innombrables.

Pendant le parcours des lignes, le duc avait lord Uxbridge à sa droite et le prince Blücher à sa gauche. J'étais très désireux de voir ce brave vétéran : il a salué tous les officiers de hussards. Derrière eux venaient le prince d'Orange, le duc de Brunswick, le duc de Berry, le duc de Feltre, le duc de Richmond, tous nos officiers généraux et un grand nombre de généraux russes, prussiens et saxons. Je n'ai jamais vu un pareil déploiement. Quelques-uns étaient tellement couverts d'étoiles, d'ordres, de dentelles d'or et de plumets magnifiques, que je souhaiterais presque d'être en guerre avec eux dans l'espoir de mettre à rançon même l'un des moins importants.

J'ai appris aujourd'hui que, pour des raisons inconnues, Napoléon a soudainement remis une revue qu'il devait passer le dimanche 21 de ce mois, et qu'une partie des troupes était déjà rassemblée aux Tuileries quand le contre-ordre fut donné.

De plus, la guerre est actuellement déclarée et il y a déjà eu un combat naval.

Les premières troupes anglaises arrivant d'Amérique viennent de débarquer à Ostende le 23. Elles se composent de deux régiments d'infanterie.

Le jour de l'assemblée du Champs de Mai à Paris, il y aura une grande fête. Dès le matin la garde impériale et la garde nationale seront sous les armes. Des divertissements et des distributions de vivres auront lieu dans

les Champs-Élysées et le soir il y aura illumination générale, concert aux Tuileries, feu d'artifice sur la place de la Concorde et représentations gratuites à tous les théâtres.

Op Hasselt, mardi 30 mai.

Les courses d'aujourd'hui ont été très belles, malgré le temps défavorable. Nous attendions le duc de Wellington et le prince Blücher, mais la pluie les a empêchés de venir.

Le général Vivian, lord Robert Manners et le colonel Hill étaient les commissaires. On commença par une course par enjeux pour chevaux pur sang : sur neuf chevaux partis au signal, huit arrivèrent ensemble, le vainqueur ne l'emportant que d'une demi-encolure. La reprise fut aussi bonne et gagnée par le même cheval.

Puis vint une course par enjeux de cinq guinées pour chevaux de demi-sang : elle nous amusa beaucoup car les propriétaires montaient eux-mêmes et quelques-uns étaient de bien mauvais cavaliers. Luard montait son Dick, mais il a perdu.

Il y eut quelques matchs, mais la moitié à peine des courses put avoir lieu, à cause du temps. La pluie nous chassa.

Le terrain était fermé de tous les côtés : on avait bâti une tribune et vingt hussards montés gardaient la piste.

Parmi les cavaliers j'ai remarqué le prince d'Orange et son frère, les lords Uxbridge, Somerset, Hill, Bradford, Arthur Hill, Manners et Portalington; les généraux Vivian, Vandeleur, Ponsonby et plusieurs généraux d'infanterie. A un moment il y avait près de deux mille cavaliers, presque tous officiers.

J'ai dîné avec Lloyd, Quinsey et Gordon; ils m'ont si

bien grisé que je suis tombé plusieurs fois de cheval en revenant chez moi. C'est la première et la dernière fois que je me mets dans un pareil état pendant mon séjour dans ce pays.

Le Champ de Mai qui devait être tenu à Paris dimanche dernier a été remis, sinon définitivement abandonné.

Op Hasselt, mercredi 31 mai.

Le 1er de hussards, légion allemande, est définitivement embrigadé avec nous (2e brigade). Il est fort d'environ cinq cents hommes et les chevaux sont en très bon état. Depuis le moment où nous les avons quittés à Abbeville, le 1er juillet dernier, ils ont été casernés à Charleroi jusqu'à la rentrée de Buonaparte en France. On les a fait partir alors pour Tournai, où ils sont actuellement. Je ne sais si c'est nous qui irons les trouver à Tournai ou si on nous les enverra ici.

Op Hasselt, jeudi 1er juin.

Le quartier général de l'ennemi est à Avesne. Il garde les passages entre la Champagne, les Flandres françaises et la Picardie; on fortifie Laon, le château de Guise et plusieurs autres places; ordre aux paysans d'emporter leurs provisions dès le début de l'invasion et de s'armer de leurs instruments de travail : mais les pauvres gens seront trop heureux de nous voir avancer et ils nous salueront, à notre arrivée, comme des libérateurs.

Malheur à la nation gouvernée par un chef militaire! Il sera toujours en guerre ou cherchera des prétextes pour les hostilités.

Op Hasselt, vendredi 2 juin.

La brigade est sortie ce matin dans la prairie près de Schendelbeke en tenue de campagne, et le général Vivian a enseigné aux vedettes la manière d'opérer sur le terrain. Je suis nommé au commandement des éclaireurs d'avant-garde et le lieutenant Waldie à celui de la réserve. Ce sont des postes d'honneur et j'ai la confiance que je ferai mon devoir, quand il le faudra, de manière à mériter les éloges de mes chefs.

J'ai été le soir à Grammont et j'ai appris que plusieurs régiments français ont quitté Valenciennes en voiture pour être transportés en Vendée, où de grandes désordres ont éclaté. Marseille est mis en état de siège.

Op Hasselt, samedi 3 juin.

Le comte Uxbridge offre une coupe d'or d'une valeur de 50 guinées : elle sera disputée mardi prochain par les chevaux de guerre des officiers montés par leurs propriétaires. La distance est de quatre fois soixante-dix yards (1). Deux jalons seront plantés à soixante-dix yards l'un de l'autre et les chevaux feront deux fois le tour de chacun. Chaque officier montera sabre au clair et s'il touche les rênes de la main droite pendant la course, il sera disqualifié.

Le plus gros de l'armée française paraît être cantonné aux abords de la Sambre et de la Meuse. La fleur de cette armée campe en face de nous. Napoléon se figure qu'il pourra tailler les Anglais en pièces : quelle farce!

(1) 255^{m},90.

Op Hasselt, dimanche 4 juin.

Anniversaire de la naissance du Roi.

On assure que l'artillerie des armées alliées se monte à sept cents pièces de canon, toutes en parfait état.

Napoléon a donné l'ordre de faire rentrer dans l'intérieur de la France tout ce qui n'est pas nécessaire à la défense des places et cette mesure a été exécutée avec une précipitation extraordinaire.

D'après des nouvelles authentiques, Murat est dans une bien mauvaise situation : il est serré de près par les armées autrichiennes; ses communications par les grandes routes avec Naples sont complètement coupées. Il se retire sur Iesi dans l'espoir de se frayer un chemin à travers les montagnes.

Je viens d'apprendre qu'une frégate française a été capturée dans la baie de Naples par une des nôtres après un combat opiniâtre.

Op Hasselt, lundi 5 juin.

Le régiment s'est rendu ce matin à Schendelbeke en tenue de campagne sous le commandement de Vivian. Le 7e était sur le terrain sous les ordres du général Grant. Pendant deux heures, il n'a pas cessé de pleuvoir.

Presque tous les officiers de la brigade entraînent leurs chevaux pour disputer la coupe de lord Uxbridge.

On dit encore que Napoléon a quitté récemment Paris, mais je pense qu'il n'y a rien de sûr.

D'après l'ordre général d'aujourd'hui l'armée sera payée régulièrement chaque mois : cela fera plaisir à tout le monde, car le change des valeurs anglaises est

très élevé : pour un billet de 100 francs sur l'Angleterre, on prend 20 francs d'escompte, et les billets de la banque d'Angleterre d'une livre sterling valent 15 shillings ou 17 francs.

Grammont, mardi 6 juin.

A voir aujourd'hui les routes qui mènent au champ de courses, on s'imaginerait que toute la population du département est là. Toutes les voitures ont été mises en réquisition et une partie du « *beau monde* (1) » de Bruxelles nous a honorés de sa présence. Lord Edward Somerset et le commandant Howard étaient commissaires.

On commença vers midi par une course par enjeux pour chevaux de demi-sang, puis par une autre pour pur sang, toutes deux très intéressantes. Onze chevaux ont couru dans la première et treize dans la seconde. Il y a eu plusieurs matchs entre poneys et mules qui nous ont bien divertis.

Au milieu de la fête, une pluie violente se mit à tomber et le temps ne s'éclaircit que tard dans la soirée. Nous nous réfugiâmes dans une vieille maison, où on avait fait préparer des rafraîchissements. Nous prîmes place, au nombre de soixante-dix, autour d'un excellent dîner froid, largement arrosé de champagne. Tout avait été fait sous la direction du maire de Ninove, qui deux fois déjà avait été l'organisateur de nos fêtes.

En deux heures, la société eut le temps de manger et de se griser d'ensemble : je crois me rappeler qu'un mauvais garçon du 10e de hussards, debout sur une des tables, se mit à briser avec un gros bâton toute la vais-

(1) En français dans le texte.

selle, toutes les bouteilles et tous les verres; que le reste de la compagnie prit part à ce facétieux divertissement, et que, s'élançant sur les chevaux, elle se rendit au champ de courses, la moitié tombant en route et beaucoup de chevaux galopant vers l'écurie sans leurs cavaliers. Les plus enragés se lancèrent dans une course au clocher, à travers champs, dans la nuit, et donnèrent aux paysans une idée de l'indépendance des hussards anglais en criant dans les rues des villages : « Vive Napoléon ! » En dernier lieu — et je ne dois pas oublier de mentionner ce fait, car la chose est arrivée ou je l'ai rêvée, — ils renversèrent deux voitures et effrayèrent, de façon à leur donner des attaques de nerfs, les femmes qui s'y trouvaient, en chargeant leurs maris ou leurs protecteurs à la vraie mode cosaque.

J'ai bien blessé mon cheval Dick en courant le steeplechase; bien que j'aie quitté trois fois la selle, je n'ai pas eu le moindre mal.

Op Hasselt, mercredi 7 juin.

Voici une copie de la note des dépenses pour la petite fête d'hier :

Note des vins : 979 francs; note des mets : 730; port des vins : 40 francs; cuisiniers, garçons, etc., 50 francs; total : 1,800 francs environ, soit 50 francs par officier de la brigade.

Il y a eu nombre de plaintes portées au général; je suppose que nous aurons aussi à payer tous les dommages causés dans les environs. Le maire de Ninove déclare qu'il ne veut plus rien avoir à faire avec une pareille bande de *Cosaques anglais*.

On croit que l'assemblée du Champ de Mai a eu lieu à Paris vendredi dernier.

Op Hasselt, jeudi 8 juin.

J'ai été à Grammont ce soir et j'ai eu des nouvelles. Murat est complètement défait et a abandonné son royaume. On dit qu'il a débarqué à Toulon et qu'il est à Paris : s'il en est ainsi, Buonaparte a dans son armée le premier général de cavalerie du monde.

Le capitaine Ellis a eu ce soir une attaque d'apoplexie : il est maintenant dans son lit, sans connaissance, et tout son côté gauche est tiré d'une façon hideuse. Les chirurgiens attribuent cela à un froid pris le jour des courses. S'il se remet, il doit, disent-ils, être immédiatement renvoyé en Angleterre.

Le lieutenant Hesse, venant d'Angleterre, est arrivé cet après-midi au quartier général en bonne santé et en bonnes dispositions. Il est là, juste à temps, pour prendre le commandement de la compagnie du capitaine Ellis. Au moment où il a quitté l'Angleterre, le capitaine B... était au dépôt du régiment, faisant son service, et je soupçonne fortement ce gaillard-là de vouloir tenter de rester au régiment. Les officiers se sont réunis l'autre jour et ont envoyé une lettre au commandant Hughes, le priant de signifier au capitaine B... que, s'il ne permute pas immédiatement, toute sa conduite sera révélée au duc d'York.

Op Hasselt, vendredi 9 juin.

Ellis est toujours très malade. Les chirurgiens de la brigade, après une consultation, ont déclaré que s'il se remet, il ne pourra plus reprendre de service dans l'armée.

Nous avons reçu, ces derniers jours, beaucoup de

déserteurs de Cambrai et de Valenciennes. J'ai vu, aujourd'hui, deux officiers de cavalerie qui arrivaient de Cambrai. Ils étaient partis trois, mais à quelques lieues de la frontière, ils ont été découverts par une patrouille de lanciers français : l'un d'eux fut pris et tué sur place par les hommes, les deux autres ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs chevaux.

J'ai dîné avec Moller, qui se remet et qui sera bientôt capable de reprendre son service au régiment.

Op Hasselt, samedi 10 juin.

Aujourd'hui, manœuvres de brigade sous les ordres du comte Uxbridge.

Notre brigade est connue sous le nom d'« *Enfants de la gloire* » ou de « *Chéris de Wellington* ».

Certains officiers du régiment croient que nous ne nous battrons pas, que le peuple français mettra lui-même fin à la guerre en détrônant Napoléon. Mais je prévois que tous les braves gens qui se sont levés pour résister au tyran seront écrasés sans espoir avant qu'aucun secours puisse leur être porté. Les récits français disent que les insurgés ont été défaits partout.

Op Hasselt, dimanche 11 juin.

Les troupes belges désertent en grand nombre à l'ennemi. Elles sont mécontentes de la réunion de leur pays à la Hollande ; je crains bien que tout ce qui reste ne suive cet exemple à la première occasion.

J'ai reçu du ministère de la guerre, la lettre suivante, datée du 2 juin 1815 :

Au lieutenant George Woodberry, 18e *de hussards, en Flandre.*

« Monsieur,

« Je suis chargé, par le secrétaire d'État au département de la guerre, de vous faire savoir qu'un mandat a été envoyé à la trésorerie de l'armée pour vous faire délivrer la somme de 164 liv. sterl. 5 s. 0 d. (1), c'est-à-dire une année de solde de lieutenant de cavalerie, que Son Altesse Royale le prince régent a le plaisir de vous accorder, au nom et pour le compte de Sa Majesté, à cause de la gravité de la blessure que vous avez reçue à Mendionde et des dépenses nécessitées par les soins qu'a exigés votre guérison.

« Je suis, Monsieur, votre très obéissant et honoré serviteur.

« W. Merry. »

Nous savons maintenant, pourquoi la population se réjouissait tant la semaine dernière : c'est que Napoléon a tenu le Champ de Mai, et la nouvelle Constitution a été reconnue.

Les journaux de Paris disent que Napoléon va partir pour l'armée et qu'il établira son quartier général à Laon. C'est là que se rassemble l'armée de réserve.

Op Hasselt, lundi 12 juin.

Buonaparte est certainement à la frontière, inspectant

(1) 4,106 fr. 25.

les lignes : il se dirige sur le Rhin. Maintenant qu'il est à l'armée, il est hors de doute que les événements vont se précipiter. Nous nous attendons à marcher jeudi ou vendredi prochain.

Près de la moitié des objets portés habituellement par les hussards a été renvoyée aux magasins. On croit même qu'on va leur enlever leurs pistolets pour alléger le plus possible la charge des chevaux. Lord Uxbridge s'attend à une action énergique.

Op Hasselt, mardi 13 juin

Le régiment est sorti en tenue de combat avec Murray. Ellis, toujours paralysé, va être envoyé demain à Ostende et de là en Angleterre.

Le maréchal Soult a adressé une belle proclamation à l'armée française; elle se termine ainsi :

« Aux armes! Le signal va être donné. Que tout homme soit à son poste. L'ennemi est nombreux, mais nos phalanges victorieuses n'en auront que plus de gloire. Soldats! Napoléon guide nos pas; nous combattons pour l'indépendance de notre belle patrie : nous sommes invincibles! »

Op Hasselt, mercredi 14 juin.

Nos courses d'aujourd'hui nous ont bien amusés, bien que le terrain argileux fût défavorable. La prairie de Schendelbeke servait de champ de courses. La coupe du comte Uxbridge a été gagnée par le capitaine Fraser, du 7e de hussards.

Le discours prononcé par l'empereur Napoléon à l'assemblée du Champ de Mai et publié en français avec tous les détails, se trouve entre les mains de milliers

d'habitants de ce pays. Ces exemplaires ont dû être imprimés par ordre du gouvernement français et distribués par ses agents ou ses espions dans ce royaume. Le discours de l'Empereur est beau et satisfait tout le monde.

Nombre de votants pour l'acte additionnel de la Constitution et pour Napoléon. 1 288 357

Nombre de votants contre. 4 207

L'armée de terre donne 222 000 voix pour et 320 contre. Quant à l'armée de mer, sur 22 000 votants, il y a 275 opposants.

Dans le département des Côtes-du-Nord, 6 000 votes pour, et 1 058 contre. Onze départements n'ont pas encore envoyé les registres; il en est de même pour quelques régiments.

Op Hasselt, jeudi 15 juin 1815.

L'ennemi s'est, dit-on, avancé avec Buonaparte à sa tête vers Charleroi. Lord Wellington donne ce soir un grand bal à Bruxelles : j'étais invité par lord Arthur Hill, mais je trouve que c'est trop loin.

Ordre général (1).

« Soldats !

« C'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo et de Friedland, qui décida deux fois du destin de l'Europe. Alors, comme après Austerlitz, comme après Wagram, nous fûmes trop généreux. Nous crûmes aux protestations

(1) Cette proclamation de Napoléon, que Woodberry insère dans son *Journal* sous forme d'une coupure de gazette anglaise, est du 14 juin 1815 et datée d'Avesnes.

et aux serments des princes que nous laissâmes sur le trône. Aujourd'hui cependant, coalisés entre eux, ils en veulent à l'indépendance et aux droits les plus sacrés de la France. Ils ont commencé la plus injuste des agressions : marchons donc à leur rencontre! Eux et nous ne sommes-nous plus les mêmes hommes?

« Soldats! à Iéna, contre ces mêmes Prussiens, aujourd'hui si arrogants, vous étiez un contre deux et à Montmirail, un contre trois. Que ceux d'entre vous qui ont été prisonniers des Anglais vous fassent le récit de leurs pontons et des maux affreux qu'ils ont soufferts! Les Saxons, les Belges, les Hanovriens, les soldats de la Confédération du Rhin, gémissent d'être obligés de prêter leurs bras à la cause des princes ennemis de la justice et des droits de tous les peuples. Ils savent que cette coalition est insatiable : après avoir dévoré 2 millions de Polonais, 12 millions d'Italiens, 1 million de Saxons, 6 millions de Belges, elle devra dévorer les États du deuxième ordre de l'Allemagne. Les insensés! un moment de prospérité les aveugle; l'oppression et l'humiliation du peuple français sont hors de leur pouvoir. S'ils entrent en France, ils y trouveront leur tombeau.

« Soldats! Nous avons des marches forcées à faire, des batailles à livrer, des périls à courir; mais, avec de la constance, la victoire sera à nous. Les droits, l'honneur et le bonheur de la patrie seront reconquis; pour tout Français qui a du cœur, le moment est arrivé de vaincre ou de périr.

« *Signé :* Napoléon. »

« Pour copie conforme :

« Le maréchal duc de Dalmatie, *major-général.* »

Nivelles, vendredi 16 juin.

Nous avons reçu ce matin l'ordre de marcher immédiatement sur Enghien : à notre arrivée dans cette ville, un nouvel ordre nous envoya à Braine-le-Comte et le général Vivian me dépêcha à Tournai pour porter au 1er de hussards l'ordre de rejoindre la brigade à Nivelles.

La distance est de douze lieues, et la plus grande diligence m'était commandée. Je m'y conformai et j'arrivai à Tournai à deux heures, très fatigué. Cependant, comme je croyais mon régiment engagé, je me rafraîchis rapidement et je revins sur mes pas.

En venant, j'avais traversé Ath, grande ville bien fortifiée, mais commandée entièrement par les hauteurs qui l'entourent : aussi ne peut-elle soutenir un siège; puis Leuze, belle ville presque abandonnée de ses habitants. Ath et Leuze possèdent les plus hauts clochers que j'aie jamais vus : on les aperçoit à plusieurs lieues de distance.

Au retour, je pris un chemin de traverse et je passai par les villages de Cambron, dont le beau couvent fait un admirable effet dans la vallée; de Chièvres, dont l'église est superbe. A Soignies, sur la grande route de Bruxelles à Paris, je trouvai la population très alarmée : elle attendait l'arrivée de l'ennemi.

Je comptais retrouver mon régiment à Braine-le-Comte, mais il s'était porté en avant vers Nivelles, au trot, sur un ordre subit : il est donc probable que l'ennemi s'avance. Un parti d'infanterie belge arrivait dans cette ville après une marche : les hommes n'avaient pas d'autre idée que de piller et les officiers les regardaient faire : ils devaient sans doute partager le butin. Je n'ai jamais vu scène plus honteuse.

Il était quatre heures quand j'arrivai à Nivelles : j'entrai dans la première maison et j'eus la chance d'être bien reçu par les propriétaires. La ville était pleine de blessés anglais.

Buonaparte est à quatre milles d'ici avec son armée et demain il faudra combattre ou courir.

Samedi 17 juin.

Je me suis levé à cinq heures et, après une course à cheval d'une heure, j'ai rejoint mon régiment. Ma compagnie fut aussitôt envoyée en reconnaissance, mais je ne la suivis pas ; je montai sur Dick et je parcourus le champ de bataille, où je rencontrai lord Arthur Hill. Il m'apprit que lord Wellington avait l'intention de se replier immédiatement sur une forte position plus près de Bruxelles. Je portai aussitôt ces nouvelles au régiment, mais aucun de mes camarades ne voulut me croire. Une heure après l'artillerie se retira, suivie par les chariots de bagages et l'infanterie. La cavalerie forma ses lignes et resta dans une bonne position jusqu'à près de trois heures.

L'ennemi était supérieurement placé et sa ligne offrait un aspect superbe et imposant.

Dix minutes après notre mouvement de retraite, survint un des plus horribles orages dont j'aie le souvenir. En un instant, nous fûmes tous percés jusqu'aux os. La cavalerie ennemie s'avança sur nous sous les ordres de l'ex-roi Murat (1). Buonaparte et son état-major étaient là. Notre brigade fit retraite par un petit chemin à droite de la grande route de Bruxelles, en passant par les villages de Waiss-la-Hutte, Glabbais et Maransart, jusqu'à

(1) Le lecteur a rectifié de lui-même cette erreur.

un petit hameau de vingt baraques nommé Couture. Nous nous trouvâmes alors dans notre nouvelle position à l'extrême gauche : il pleuvait encore très fort et la brigade reçut l'ordre de bivouaquer dans un petit bois.

Les lanciers français ont escorté notre arrière-garde toute la journée, mais sans jamais charger. Nos hommes ont voulu plusieurs fois faire tête, mais les coquins continuaient d'avancer.

Le 7e de hussards, qui se retirait par la grande route, tenta à Genappe de charger les lanciers : mais il fut repoussé avec des pertes considérables et j'ai le regret d'avoir perdu là mon ami le commandant Hodge.

Les Life-guards se sont très bien conduits : après que le 7e eut été ramené par les lanciers, on les fit entrer en ligne : ils chargèrent et rompirent aussitôt la colonne ennemie.

Pendant toute la soirée, il y eut de terribles combats, et nous nous attendions à chaque instant à être appelés.

Je crois que si l'ennemi avait insisté ce soir, rien n'aurait pu l'empêcher d'être à Bruxelles demain matin.

Hier les Prussiens ont été défaits à Ligny : leurs pertes sont grandes. Ligny est un petit village avec des maisons couvertes de chaume, sur un ruisseau qui coule à travers des prairies plates. Il contient plusieurs fermes entourées de murs percés de portes : les Prussiens avaient converti chacune d'elles en forteresse et les Français tentèrent de forcer l'entrée du village à la faveur du nombre. Ils furent quatre fois repoussées, enfin ils mirent le feu à la principale ferme avec une batterie d'obusiers et cernèrent le village. Les Prussiens abandonnèrent alors la position. Leurs pertes sont évaluées à quatorze mille hommes et ils s'en sont allés, Dieu sait où, car Smith, du 10e, a été faire une patrouille sans pouvoir les retrouver.

Pendant que Buonaparte battait les Prussiens, une

autre colonne française s'avançait sur Bruxelles par la grande route de Charleroi à Quatre-Bras. Le duc de Brunswick et le prince d'Orange étaient là avec leurs corps d'armée. La bataille a été aussi chaude qu'à Ligny. Le duc, emporté par son ardeur à portée de la mousqueterie, reçut une balle qui lui traversa le bras qui tenait la bride et lui pénétra dans le ventre : il tomba et rendit le dernier soupir au bout de dix minutes. Ses souffrances furent courtes.

C'est dans une auberge, près du carrefour des Quatre-Bras, que la lutte fut le plus opiniâtre : les blessés cherchaient un refuge dans la cour : ce matin, elle en était pleine.

Tout près de là on voit les corps d'une centaine de cuirassiers qui, chargeant notre infanterie, arrivèrent sous son feu et tombèrent sans pouvoir se soustraire à leur sort.

J'espère que nos pauvres blessés ont été relevés avant notre retraite.

Bataille de Mont-Saint-Jean ou de Waterloo.

Dimanche 18 juin 1815.

Nous restâmes au bivouac jusqu'à dix heures; nous le quittâmes au signal de la trompette. Nous croyions que l'armée allait avancer de concert avec les Prussiens de Blücher, mais jugez de notre surprise quand, arrivés en position (notre place étant à l'extrême gauche), nous vîmes plusieurs fortes colonnes ennemies marchant à l'attaque et que nous trouvâmes nos piquets assaillis par la cavalerie française et repoussés par elle à une certaine distance.

L'escarmouche dura jusqu'à près de onze heures, mo-

ment où commença la bataille, qui continua jusqu'à huit heures au milieu du plus horrible carnage. Les positions des armées étaient les suivantes...... (1).

A droite de notre position, un peu en avant de notre ligne, était une maison de campagne (2) dont le duc de Wellington comprit aussitôt l'importance, car il fallait l'emporter, pour nous attaquer de ce côté. C'était donc en quelque sorte la clef de la droite. Ce point capital fut confié aux Gardes sous les ordres de lord Saltoun. Ils travaillèrent toute la nuit à le fortifier de leur mieux : on garnit les jardins et un bois qui servait de parc des troupes de Nassau et des meilleurs tireurs.

A dix heures et demie on observa un mouvement dans la ligne ennemie et un va-et-vient de nombreux officiers autour d'un certain endroit où se tenait un corps considérable d'infanterie que nous sûmes plus tard être la Garde impériale. Là se trouvait Buonaparte en personne et c'est de ce point que partaient tous les ordres.

Pendant ce temps les masses ennemies se formaient et tout annonçait le combat qui s'engagea à onze heures et demie. L'ennemi attaqua avec un de ses corps et en poussant ses cris habituels, la maison de campagne sur notre droite. Les troupes de Nassau lâchèrent bientôt pied, mais l'ennemi éprouva de la part des Gardes qui occupaient la maison une telle résistance qu'il fut forcé de renoncer à son entreprise, laissant un grand nombre de tués et de blessés sur la place. Wellington envoya alors des troupes fraîches qui reprirent le bois et le jardin, et le combat cessa pour le moment de ce côté.

On vit alors les colonnes ennemies s'avancer vers le centre de notre ligne. Il s'établit un silence de mort :

(1) Lacune dans le texte.

(2) Le château de Hougoumont.

on n'entendit pas une détonation pendant près d'une heure. Nous observions avec anxiété les mouvements de l'ennemi : la cavalerie française, formée en carré à côté de l'infanterie, marcha sur notre centre. A ce même moment, deux heures environ, un aide de camp prussien de Blücher arriva de la gauche et demanda Wellington. Il nous annonça que trente mille Prussiens marchaient à notre secours, et nous les aperçûmes effectivement peu de temps après, mais à une grande distance.

Rien n'égale la grandeur du spectacle qu'offrit l'attaque de notre centre. Plus de deux cents pièces de canon ouvrirent sur nous un feu épouvantable. Sous le couvert de leur fumée, Buonaparte fit une attaque générale avec la cavalerie et l'infanterie, en tel nombre qu'il fallut toute l'habileté de Wellington pour disposer ses troupes et toutes les bonnes qualités de ces troupes elles-mêmes pour y résister.

Le général Picton, qui était sur la route de Bruxelles à Charleroi, marcha à la baïonnette pour recevoir l'ennemi, mais il fut malheureusement tué au moment même où les Français, effrayés de l'attitude de la division, faisaient feu et prenaient la fuite.

Ainsi disparut un des plus beaux caractères de l'armée britannique, Picton.

> Ton nom, pour nos escadrons chargeant
> Servira de cri de guerre ;
> Ta chute sera le sujet d'un chœur
> Soupiré par des voix virginales.
> Te pleurer serait faire tort à ta gloire :
> On ne doit pas verser des larmes sur toi !

Les Life-guards et les Bleus chargèrent alors avec la plus grande vigueur et le 49e et le 105e régiment français perdirent leurs aigles ainsi que deux à trois mille

71

about 2. Clock a Prussian A D C of Bluchers arrived from the Left &
enquired for Wellington and told us that 30,000 Prussians were advancing
to our Assistance soon afterwards we saw them coming but at a great distance
Nothing could equal the grandeur of the sight the attack on our Centre.
the Enemy Opposed a terrible fire of Artillery from more than 200
pieces under cover of the smoke of which. Buonaparte made a General
attack with Cavalry & Infantry in such numbers that it required
all the Skill of Wellington to post his troops & all the good qualities
of the latter to resist the attack:— General Picton who was on the
the road from Brussels to Charleroi advanced with the Bayonet
to receive them but was unfortunately killed at the moment when
the Enemy. appalled by the attitude of the Division fired & fled thus fell
one of the finest Characters in the British Army -- Picton—

Thy name - our charging host along
Shall be the Battle word—
Thy fall – the theme of choral song.
From Virgin voices poured.
To Weep – were to do thy glory wrong.
Thou shalt not be deplored:—

The Life Guards. & Blues then Charged with the greatest vigour.
and the 49th & 105th French Regiments lost their Eagles. in this charge
together with from 2 to 3000 prisoners.— a Column of French Cavalry
at whose head were the Cuirassiers. charged but were not successful—
after this the Prussians Came up- & commenced Skirmishing & getting in
the Rear of the Enemy. the French Cavalry charged them in Style. but
nothing could save the fate of the Day.— The French Army was Defeated—.

prisonniers. Une colonne de cavalerie française, à la tête de laquelle étaient les cuirassiers, chargea, mais sans succès (1).

Ensuite les Prussiens arrivèrent et commencèrent à tirailler en gagnant du terrain sur les derrières de l'ennemi. La cavalerie française exécuta sur eux une charge brillante, mais rien ne pouvait changer la destinée de cette journée : l'armée française était défaite.

L'admiration de tous est due à la bravoure déployée par la cavalerie française : les cuirassiers, avec leurs armures à l'épreuve de la balle, chargèrent à plusieurs reprises nos carrés, où leurs canons faisaient des trouées. Notre infanterie, qui diminuait, diminuait, resta inébranlable jusqu'au dernier moment.

Une heure environ avant la fin, un aide de camp vint trouver le duc de Wellington et lui dit que la 5e division (2) était réduite de quatre mille à cinq cents hommes et qu'elle ne pouvait plus tenir : « Je n'y puis rien, dit le duc, il faut qu'ils gardent leur position comme moi, jusqu'au dernier homme. Dieu veuille que la nuit ou

(1) Woodberry met quelque confusion dans le récit des différentes charges de cavalerie : ce sont les Écossais gris, dragons de Ponsonby, qui enlevèrent les aigles du 105e (division Alix) et du 45e et non du 49e (division Marcognet). Ils furent chargés et presque détruits par la brigade Travers (7e et 12e de cuirassiers) et par le 4e de lanciers (général Jacquinot). Le maréchal des logis de lanciers Orban tua de sa main Ponsonby et reprit le drapeau du 45e.

Les gardes du corps et les gardes à cheval chargèrent deux fois : la première, avant la charge des Gris, sur les cuirassiers qui venaient de détruire le bataillon hanovrien de Lunebourg et de prendre son drapeau, et qu'ils reconduisirent, mais pour être arrêtés presque aussitôt par le feu d'un bataillon de Quiot ; et la seconde, après la prise de la Haye-Sainte par Ney, pour dégager un bataillon de la légion allemande que sabraient nos cuirassiers, ce qu'ils réussirent à faire.

(2) Division Picton, en ce moment sous les ordres de Kempt.

que Blücher arrive ! » Le duc avait répondu le matin à lord Uxbridge, qui exprimait la crainte que les Anglais ne pussent résister à l'attaque désespérée de Napoléon : « Il faudra plusieurs heures pour les tuer tous et je sais qu'ils ne bougeront pas ! »

Le commandement du 95e était passé au volontaire Kellett, tous les officiers de ce brave régiment étant tués ou blessés.

Une heure après, les Anglais entendirent la fusillade derrière le flanc droit de l'ennemi : on sonna la charge et alors commença le plus terrible carnage. Le 18 juin se termina par la plus glorieuse des victoires pour nos armes.

La brigade du général sir Hussy Vivian a été toute la journée à l'extrême gauche de l'armée; elle n'a pas été engagée avant sept heures et demie quand arrivèrent les Prussiens. On nous fit faire conversion à droite et nous chargeâmes la Garde impériale, les cuirassiers, les lanciers et les artilleurs, nous frayant un passage au milieu de toute la masse jusqu'à ce que nous eussions atteint la ferme de la Belle-Alliance, où on commanda « halte ! » et d'où nous envoyâmes trois acclamations (1) à l'ennemi qui fuyait.

Aussitôt après, nous nous rendîmes au bivouac : je fis un bon souper avec Luard et je dormis profondément après les fatigues de cette journée.

Hautain-le-Val, lundi 19 juin.

Au point du jour nous étions sous les armes et nous nous rendîmes bientôt au petit village de (2),

(1) *Three cheers,* c'est trois fois : *hip, hip, hurrah!*
(2) Le nom manque.

distant d'un mille, où le major-général Vivian a passé la nuit. Nous y fîmes un léger repas et nous écrivîmes des lettres que sir Hussy nous promit de faire envoyer avec les dépêches du duc de Wellington.

Vers dix heures, je fus envoyé sur le champ de bataille pour ramasser nos blessés et enterrer nos morts. Cette corvée me fut bien pénible, car je trouvai un grand nombre d'hommes de ma brave compagnie, dont plusieurs étaient blessés et avaient passé la nuit sans secours, tandis que nous nous dorlotions au campement. Je suis étonné d'avoir pu, même sans ordres, oublier ces pauvres garçons et négligé l'accomplissement de ce devoir. Je me procurai deux chariots et, après en avoir installé neuf, je les envoyai à l'hôpital à Bruxelles, où je suis sûr qu'ils recevront tous les soins possibles. J'ai donné ma bourse à ces pauvres diables; l'argent est rare, mais ils en ont encore plus besoin que moi.

J'en ai enterré vingt-sept.

Toute l'artillerie française qui est restée après la bataille est tombée aux mains des Prussiens pendant la nuit, ainsi que les bagages.

Une colonne d'environ dix mille Prussiens suit aujourd'hui la grande route.

Les Gris ont pris une aigle hier : c'est un sergent qui l'a enlevée à l'officier français après un combat acharné.

Le colonel (1) qui commandait les hussards de Cumberland, un des plus beaux corps présents à la bataille, a emmené tout son régiment loin de l'action jusqu'à Bruxelles, sans aucun ordre. En route les fuyards répandirent la nouvelle que notre armée était défaite; il en résulta une scène des plus scandaleuses :

(1) Le nom qui manque dans le texte est Hacke. Il fut plus tard jugé et cassé.

presque tous les bagages des officiers anglais furent pillés.

A mon retour du champ de bataille, le régiment était parti pour Nivelles, où je l'ai suivi : je ne l'ai rattrapé qu'à Hautain-le-Val.

Nivelles est une des villes les plus romantiques que j'aie vues; de loin, elle ressemble à une cité chinoise.

Lord Uxbridge a subi ce matin l'amputation de la jambe droite au-dessus du genou; le capitaine Harris, notre chef d'état-major, a perdu le bras gauche presque au même moment. De plus, le pauvre Harris est grièvement blessé d'une balle dans le ventre et on ne peut l'extraire.

Ipper est arrivé avec mes bagages ; mais il a perdu ma chienne favorite, Vitoria.

Le village de Planchenois, qui fut occupé par la Garde pendant la bataille, n'est plus qu'un amas de ruines. La maison principale était en flammes quand commença la déroute des Français et elle éclairait tout le pays environnant. Il y a actuellement dans ce village plusieurs milliers de blessés et de morts : c'est le plus horrible spectacle qu'on puisse imaginer.

Le colonel Howard, du 10e de hussards, a été tué pendant la charge : entouré par l'infanterie, il se rendait, mais ces coquins lui firent aussitôt sauter la cervelle.

Le lieutenant Gunning, du 10e, a reçu pendant la charge une balle qui l'a tué. En tombant, il a crié : « O Dieu ! »

Le lieutenant Hesse a été blessé quand notre régiment a chargé le premier carré de la Garde impériale : il est tombé de son cheval et les deux escadrons qui suivaient lui ont passé sur le corps. Le 1er était commandé par Luard, j'étais à gauche et Hesse à droite.

Le lieutenant Dupérier, notre adjudant, a reçu un coup de feu à la tête; il est à Bruxelles avec Hesse, ils

vont mieux tous deux. Hesse a le bras droit traversé.

Mon petit cheval favori Dick a reçu deux éclats perdus de mitraille.

On croit Gordon mort : il a eu deux chevaux tués sous lui. Mac Hell et Rowls ont perdu chacun un cheval dans la charge.

Merbes-le-Château, mardi 20 juin.

Nous avons été ce matin de Hautain à Nivelles et de là par la grande route à Binche. C'est une étape terriblement longue ; et pendant toute la journée nous n'avons rien eu pour distraire notre attention, le pays étant absolument plat avec force fossés et pas une haie visible. J'ai dormi la moitié du chemin, et j'ai ainsi évité d'être étouffé par la poussière et la chaleur.

La route était couverte de troupes anglaises, belges, prussiennes, hanovriennes.

Le lieutenant G...... qui avait été porté « absent supposé tué », pendant la bataille du 18, est revenu aujourd'hui. Son cheval fut tué sous lui : il en monta un autre et partit pour Bruxelles. Le commandant Grant l'avait trouvé si inquiet pendant l'affaire qu'il lui avait enlevé le commandement de son demi-escadron et qu'il avait mis Mac Duffy à sa place. Si on peut admettre, à la façon de *Hudibras* (1), que

Celui qui combat et s'enfuit
Peut vivre pour combattre un autre jour,

on ne pense pas ainsi au 18e de hussards. Aussi les officiers veulent-ils se réunir et examiner l'opportunité

(1) *Hudibras,* sorte d'imitation de *Don Quichotte,* par Samuel Butler, né en 1612 à Strensham (Worcester), mort en 1680.

de demander à G...... de quitter le régiment sur-le-champ. Le général Vivian dit que si le lieutenant G...... ne quitte pas le corps des hussards, il le déférera à la cour martiale.

La ville de Binche est très curieuse : ses murailles paraissent avoir plusieurs siècles.

Ce village est près de la Sambre, mais nous ne pouvons la voir.

La population prétend être enchantée de notre succès, mais elle se réjouissait de l'approche des Français. Je la soupçonne d'être française au fond du cœur.

Du camp de Maubeuge, mercredi 21 juin.

Nous sommes entrés en France ce matin : c'est maintenant que la nation française va subir toutes les horreurs de la guerre.

La ville de Maubeuge est très forte et on la considère comme une des clefs de la France. Sa garnison se compose de gardes nationaux; ils ont tiré sur plusieurs de nos officiers d'état-major qui s'étaient approchés. On les a sommés de se rendre, mais ils ont déclaré qu'ils ne le feraient à aucun prix. Si toutes les places fortes agissent de même, nous aurons assez à faire avant d'atteindre Paris.

Vivian a été blessé à la cheville par une balle perdue et aujourd'hui il suivait la brigade en chariot fermé.

Nous avons vu Mons à une grande distance dans une vallée à notre droite.

Dans ce camp, qui est près du village de Malplaquet, il y a une grande ferme qu'on a réservée pour le logement des officiers du régiment. Nous y avons tout pillé. Les habitants ont une frayeur mortelle : cependant un de ces individus a eu l'audace de nous dire qu'il s'était

attendu à être protégé par l'armée anglaise et qu'il nous trouvait au contraire pires que les Cosaques, dont ils ont eu la visite pendant la dernière guerre. Si nous continuons comme aujourd'hui, je suis sûr que le pays entier se déclarera pour Napoléon afin de se débarrasser de nous et à la longue nous trouverons un ennemi dans chaque chaumière. J'ai vu aujourd'hui de telles scènes après que nous avons eu franchi la frontière, que mon cœur en saignait pour ces malheureux paysans : leurs moissons, qui offraient de si belles promesses, ont été détruites à plaisir par les Prussiens, les Hanovriens, les Belges, et, je suis fâché de le dire, par les Anglais. Nous avons reçu des plaintes, mais nous avons répondu qu'il leur fallait remercier leur Empereur de tous leurs maux. Ils disent que non, que c'est la faute de l'armée; que Napoléon n'aurait jamais quitté l'île d'Elbe si l'armée n'avait pas insisté pour le ravoir. Oh! les pauvres diables! Quelles illusions!

Nous avons eu à cette ferme de beaux agneaux et nous les avons payés 1 franc pièce au fermier, qui n'en demandait que 12 francs. Nous n'avons rien donné pour la volaille et les pigeons, pas plus que pour la bière, que nous avons fait boire au régiment. Les hommes avaient fait aujourd'hui une très longue étape; ils étaient fatigués et altérés et ils ont eu trois tonneaux de bière.

Ce pays est découvert comme le midi de la France; c'est à peine si l'on y voit une haie : on voit partout du blé, de l'orge et du trèfle.

Huit cent trente officiers anglais ont été tués ou blessés les 16, 17 et 18 de ce mois. Voilà une belle note de boucherie pour John Bull.

Les fuyards français marchent sur Arras, Douai, Cambrai et Valenciennes, suivis de près par les Prussiens.

Le 18 nous avions devant nous, entre nous et l'en-

nemi, les deux régiments de Nassau et (1) qui avaient passé aux Anglais à Bayonne en décembre 1813. Depuis, ils ont toujours fait partie de notre armée. Le 18, ils tiraillaient bravement, et l'ennemi les reconnaissait parfaitement, car il les a inquiétés continuellement avec son artillerie et avec trop de succès. Beaucoup sont tombés.

Du camp du Cateau-Cambrésis, jeudi 22 juin.

Nous sommes partis ce matin à quatre heures, après avoir pris congé des pauvres gens de la ferme qui nous ont maudits de bon cœur. Nous sommes bientôt entrés dans la forêt de Mormal, où l'on suppose que quelques centaines de fuyards de la grande armée de Napoléon sont cachés, en attendant une occasion pour s'échapper et se rendre chez eux ou à l'armée.

Les restes de la 2e brigade de la Garde sont logés dans un misérable village au milieu de la forêt. Les officiers disent qu'ils n'aiment pas du tout cette situation.

On a fait courir aujourd'hui beaucoup de fausses nouvelles; on a dit que le gouvernement s'était déclaré contre Napoléon et qu'il avait envoyé une proposition au duc de Wellington de le livrer, pourvu qu'on laissât à la France le choix de son gouvernement; puis, que plusieurs places fortes s'étaient rendues à nous.

Le village de Montay, sur les bords de la Selle, est rebâti à neuf : c'est un des nombreux villages brûlés par les Alliés pendant la dernière campagne.

Nous avons vu la ville de Landrecies à notre gauche; la Sambre la traverse, mais nous n'avons pas aperçu cette rivière.

(1) Le nom manque.

La ville du Cateau-Cambrésis est agréablement située sur une légère éminence : le ruisseau de la Selle coule devant elle au fond d'un ravin. Le duc de Wellington occupe une belle maison à l'entrée de la ville.

Le 18 un capitaine des Écossais gris du nom de (1) s'est enfui du champ de bataille et a emmené la plus grande partie de sa compagnie avec lui. Les canons du capitaine Gardiner ont été pris quatre fois et finalement repris par notre infanterie.

La cavalerie a fait une halte de deux heures pour attendre des ordres près de la ville de Bavay : c'est la première grande ville dont nous ayons pris possession en France. Bien peu d'habitants y sont restés, la plupart des maisons sont abandonnées. Le drapeau blanc flotte sur les églises, mais on ne le respecte pas.

Les Prussiens ont passé hier et ont un peu pillé; une colonne hanovrienne (infanterie) sera campée ce soir aux environs : elle ne prendra que ce que les autres ont laissé. Dans quelques jours peut-être, des troupes belges, de ces gaillards qui se sont sauvés pendant la bataille et qui sont par conséquent derrière nous, passeront, et, trouvant tout enlevé, battront, insulteront et massacreront la moitié des habitants qui n'auront plus rien pour satisfaire leur rapacité. Oh! que je hais ces canailles de Belges!

Il y a eu dans les environs de sérieux combats entre les Français et les Anglais commandés par le duc d'York.

La dernière bataille s'appellera bataille de la Belle-Alliance. C'est un fait curieux que la cavalerie anglaise a abandonné la poursuite de l'ennemi après la bataille à un petit village nommé la Belle-Alliance. C'est de là que nous leur avons envoyé nos trois hurrahs!

(1) Le nom manque.

Le duc de Wellington a adressé de Malplaquet une proclamation à la nation française le 21 de ce mois. Il dit qu'il entre en France avec une armée victorieuse, non pas en ennemi, mais pour aider les Français à secouer le joug de fer qui les opprime. Les biens de ceux qui ont suivi Napoléon seront séquestrés.

De piquet près du Cateau, vendredi 23 juin.

Buonaparte rassemble son armée à Laon, mais on croit que ce n'est pas là qu'il livrera bataille, bien que ces lignes fortifiées soient imprenables, au dire des Français.

Je suis sorti ce matin au point du jour pour faire patrouille à Brancourt, où on croyait que les Français avaient un piquet : mais à mon arrivée, j'ai trouvé qu'ils avaient quitté le village. Hier à dix heurs leurs forces étaient de quatre cent cinquante cuirassiers sous les ordres du général comte Mitot, qui a déjeuné avec le maire avant de partir. J'imitai son exemple.

J'ai trouvé le drapeau blanc flottant sur toutes les églises. Dans la jolie petite ville de Bohain, il y en avait un à chaque fenêtre.

J'ai ramassé plusieurs déserteurs ou individus allant rejoindre l'armée, et je les ai ramenés avec moi pour les soumettre à l'inspection du général. J'ai fait passer ma patrouille par Busigny, Malmaison, Prémont, etc.

La brigade fait halte aujourd'hui pour se reposer : toute l'armée fait de même. Nous sommes maintenant sur la même ligne que l'armée prussienne, qui tient notre gauche. Nous entendons le canon à notre droite : ce bruit doit venir de Cambrai. Je suppose que nos troupes préparent leurs approches avant de l'investir. Cambrai, qui est à cinq lieues, a une garnison de gardes natio-

naux. Valenciennes, à neuf lieues, est dans le même cas.

Le général Vandeleur commande la cavalerie de l'armée depuis la bataille : c'est le plus ancien général de cavalerie présent.

Le colonel Quinton a été blessé au pied le 18. Je l'ai vu plusieurs fois pendant la journée et je puis dire que c'est un vrai brave et un excellent officier.

De piquet à Escaufourt, près du Cateau, samedi 24 juin.

L'armée ennemie est à Laon avec Buonaparte : nous ne pouvons savoir sa force, mais tout le monde s'accorde à croire qu'elle luttera avec l'énergie du désespoir sous les ordres de son Empereur qui paraît

Si las des désastres qu'entraîne la fortune
Qu'il jouerait sa vie sur n'importe quelle chance
Pour l'améliorer ou en être débarrassé.

Cambrai a été pris d'assaut l'autre nuit; nos pertes ne sont que d'un officier et de treize hommes. La garnison s'est retirée dans la citadelle qui est forte par nature et par art. Nous en avons grand besoin pour garder nos communications avec la Belgique et le duc de Wellington sacrifiera certainement bien des hommes pour la prendre.

J'ai écrit à Dupérier qui est dans son lit à Bruxelles, grièvement blessé; j'ai inclus une lettre de change de 10 livres sterling. Ce brave garçon est considéré comme dangereusement atteint : j'espère bien sincèrement qu'il se remettra; mon ami Hesse va mieux.

Louis XVIII et sa suite sont arrivés au Cateau cet après-midi et la ville est illuminée ce soir.

Avesnes a été pris le 22 de ce mois avec quarante-

cinq pièces de canon et de grands approvisionnements.

Le général Rey, ancien aide de camp de Buonaparte, commande à Valenciennes : c'est le même qui défendait Saint-Sébastien en Espagne avec tant d'opiniâtreté jusqu'à ce que la place fût enlevée d'assaut par le général Graham.

Morcourt, près d'Omissy, Saint-Quentin, 25 juin 1815.

A huit heures du matin nous avons reçu l'ordre de quitter Escaufourt et d'aller rejoindre la brigade sur la grande route de Saint-Quentin. Nous ne pûmes la retrouver et nous nous rendîmes à Morcourt avec quelques difficultés parce que les routes étaient encombrées de troupes et dans le plus triste état. Nous traversâmes plusieurs villages bâtis en terre; je n'ai pas souvenir d'aussi misérables tanières dans aucun de mes voyages.

Près de Morcourt passe un canal qui n'a peut-être pas son pareil au monde : les ponts qui le traversent sont très bien construits et tout en pierre de taille. De nombreux bateaux chargés de blé pour l'armée française tombent en notre pouvoir.

Omissy, pauvre hameau aux masures éparpillées, contient seulement deux ou trois maisons passables, dont la meilleure est occupée par le général Vivian et son état-major. Quand nous revînmes de piquet nous trouvâmes toutes les autres compagnies logées et occupant toutes les habitations. J'emmenai alors la mienne à Morcourt où je procurai tout le bien-être possible à mes hussards fatigués.

Il y a près de ce village un marais qui contient une quantité de poissons et sur lequel on voit beaucoup d'oiseaux sauvages.

Napoléon a abdiqué une seconde fois : voici sa déclaration au peuple français :

« Français !

« En commençant la guerre pour l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts, de toutes les volontés et le concours de toutes les autorités nationales. J'étais fondé à en espérer le succès et j'avais bravé toutes les déclarations des puissances contre moi. Les circonstances me paraissent changées. Je m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la France. Puissent-ils être sincères dans leurs déclarations et n'en avoir voulu seulement qu'à ma personne ! Ma vie politique est terminée et je proclame mon fils, sous le titre de Napoléon II, empereur des Français. Les ministres actuels formeront provisoirement le conseil de gouvernement. L'intérêt que je porte à mon fils m'engage à inviter les Chambres à organiser sans délai la régence par une loi. Unissez-vous tous pour le salut public et pour rester une nation indépendante.

« Au Palais de l'Élysée, 22 juin 1815.

« *Signé :* Napoléon. »

Jamais, depuis la fameuse journée de Poitiers, l'orgueil de la France n'a été aussi complètement humilié par les armes anglaises. Puisse cette dernière victoire servir à assurer la paix du monde pour des siècles !

Le pauvre Buonaparte a dû être dans un terrible état après la bataille du 18, car les journaux français disent qu'il est resté quarante heures sans parler ni manger. Une heure avant la déroute, à Waterloo, il disait à ceux

qui l'entouraient : « Je vais les tailler en pièces, mais c'est pitié de détruire de si braves troupes. »

Germaine, près de Ham, lundi 26 juin.

Autre longue étape; je suis surpris que nos chevaux puissent supporter les fatigues qu'ils endurent.

Tous les villages de cette contrée se ressemblent et une seule description servira pour toutes les maisons : elles sont faites de bois et de boue, et les habitants paraissent très pauvres.

Tout le monde crie : « Vive le Roi! » et le drapeau blanc flotte de tous côtés, mais la sincérité me paraît douteuse.

La citadelle de Cambrai s'est rendue ce matin, au moment même où nous nous préparions à l'enlever : nos pertes sont légères.

Les Prussiens assiègent Ham, qui est mal fortifié et qui, je l'espère, capitulera bientôt. Je ne vois plus rien qui puisse s'opposer à notre entrée dans Paris et j'espère y être dans peu de jours.

On entend le canon dans la direction de Péronne.

Amy, mardi 27 juin.

Nous partîmes ce matin à dix heures ayant devant nous une très longue étape. Nous traversâmes Nesle et Roye. Cette ville est jolie, elle a une belle cathédrale ancienne. Les fortifications ont été réparées et la place mise en état de défense, mais les citoyens ont trouvé meilleur de se rendre dès notre arrivée.

Nous avons traversé la Somme sur un petit pont que l'ennemi a oublié de détruire.

Les uns disent que Buonaparte est prisonnier à Paris, d'autres qu'il s'est sauvé samedi dernier.

La ville de Nesle paraît très hostile à nous et à la cause des Bourbons. Personne n'a ouvert la bouche pour crier : « Vive le Roi ! » et pas de trace de drapeau blanc ni de cocarde blanche.

Ressons, route de gauche de Compiègne, mercredi 28 juin.

On rapporte que Buonaparte et deux de ses frères se sont embarqués au Havre pour l'Angleterre

Nous avons fait aujourd'hui cinq lieues sur la route de Paris. Nous avons traversé plusieurs villages où les Prussiens ont logé la nuit dernière, et nous les avons trouvés déserts et les maisons pillées de fond en comble. Les malheureux habitants éprouvent maintenant les effets de la guerre et peuvent se faire quelque idée des misères que leurs propres armées ont causées quand elles étaient victorieuses.

Le domestique de lord Robert Manners a été fouetté devant la brigade cet après-midi pour vol d'un cheval. Le général Vivian a fait ensuite une allocution à la brigade. Celle-ci campe autour de trois fermes qui ont toutes été pillées par les Prussiens : ils ont pris toutes les vaches et les chevaux et ne nous ont presque rien laissé.

Aujourd'hui nous passâmes près d'un superbe château ; voyant les portes et les fenêtres ouvertes, je m'y rendis avec plusieurs de mes camarades et j'y trouvai le plus grand désordre. Toutes les armoires avaient été forcées. Notre curiosité et notre compassion étant excitées, nous mîmes pied à terre et après avoir cherché dans différentes pièces, nous trouvâmes dans une chambre un vieux monsieur et deux belles jeunes filles. Quelle fut notre horreur et notre indignation en apprenant du vieillard

qui pleurait que ses deux filles avaient été violées sous ses yeux et que les Prussiens l'avaient battu et attaché à la fenêtre pendant le temps qu'ils commettaient cet outrage!

Pauvres misérables! Que j'ai pitié de ce malheureux pays! Puissent les Prussiens souffrir cruellement! Que ma prière soit exaucée et que les Prussiens qui ont commis ce crime tombent dans la première escarmouche!

Senlis, jeudi 29 juin.

Ce matin, la brigade se rassembla et marcha à deux heures, dans la direction de Paris, sur la grande route. Nous traversâmes Marquéglise, le plus romantique petit village que j'aie jamais vu, et Mouchy, qui est complètement pillé : il n'y a pas une maison qui ait encore quelque article d'ameublement; puis Grand-Fresnoy, qui est dans un aussi triste état. Les habitants n'hésiteront pas à prendre les armes contre les Prussiens, auteurs de ces méfaits.

La ville de Pont-Sainte-Maxence est grande et belle : le pont sur l'Oise a été détruit l'année dernière pour arrêter la marche des Alliés : c'était un ouvrage remarquable, dont la réparation demandera deux ans. En tête du pont, se trouve une position naturelle très forte pour défendre la rivière. L'armée française venant de Paris, sous les ordres de Soult, marchait sur le passage de l'Oise, pour le garder, mais les Prussiens l'avaient prévenue en faisant traverser une partie de leur armée avant son arrivée. Ils livrèrent alors bataille aux Français, qu'ils défirent. L'ennemi ne s'attendait certainement pas à nous voir arriver aussi vite.

Le quartier général de lord Wellington est dans un grand château près de Pont-Sainte-Maxence, nommé le Plessis-Longeau.

Nous avons eu, à notre gauche, la célèbre forêt de Compiègne. Buonaparte y avait un pavillon de chasse tout à fait ruiné maintenant, me dit-on, grâce aux Prussiens.

Pour la régularité de ses bâtisses et sa propreté, la ville de Senlis surpasse toutes celles que nous avons vues. Toutes les boutiques étaient fermées et on ne voyait personne dans les rues : le général Vivian alla trouver le maire et lui dit que tout serait respecté dans la ville si on faisait aux hussards une bonne réception. Le maire fit aussitôt battre le tambour, et le crieur public proclama l'ordre de nous faire bon accueil. Bientôt après, la ville paraissait toute gaie; nous avons tous de bons logements, et les braves habitants nous ont fourni un bon dîner et toutes les aises désirables. Les Prussiens ont fort maltraité cette ville et pillé tout ce qu'ils ont trouvé de choses ayant de la valeur.

Une députation de Paris nous a croisés ce matin; elle allait trouver lord Wellington; un aide de camp de Blücher l'accompagnait; le célèbre La Fayette en faisait partie.

L'armée de Blücher est en avance sur nous de quelques milles et on croit qu'elle sera demain à Saint-Denis, qui n'est qu'à six milles de Paris. Elle s'arrêtera là pour attendre notre armée.

Camp de Roissy, vendredi 30 juin.

Nous avons quitté ce matin avec grand regret la délicieuse ville de Senlis, déplorant la situation de ses braves habitants qui peuvent être pillés par la première brigade qui y entrera. Nous avons fait six lieues et nous campons maintenant près de l'arrière-garde de l'armée prussienne. Ses avant-postes sont à moins de deux lieues

de Paris. Cette petite ville est ruinée, comme toutes celles que nous avons traversées. Le grand village de Louvres est le plus maltraité de tous.

Buonaparte est encore à Paris, et on s'accorde à dire qu'il commande l'armée.

Les Prussiens et les Français ont été engagés toute la matinée : j'ai vu de nombreux chariots, pleins de leurs blessés, traverser le village, ainsi qu'une bande de cent cinquante prisonniers français.

Nous voyons distinctement Paris, du haut des collines.

On ne parle que d'une bataille pour demain matin, mais je ne crois pas qu'elle ait lieu avant dimanche. Peut-être même sera-t-elle prévenue par un armistice, et la reddition de Napoléon et de l'armée.

Nous avons fait la chasse aux volailles et aux lapins, les seuls êtres laissés dans ce village.

A une lieue d'ici, est une grande ville nommée Gonesse, où lord Wellington a mis des sentinelles pour protéger les propriétés : on peut y acheter des provisions : partout ailleurs, il ne reste rien, grâce à la rapacité des Prussiens, nos braves alliés!

Camp de Roissy, samedi 1er juillet.

Nous attendons l'ordre de marcher : comme l'ennemi a fortifié Paris et que Buonaparte commande, Blücher a fait demander l'assistance de lord Wellington : il va falloir que nous fassions les choses encore une fois, ou tout sera perdu.

Pas de combat ce matin (huit heures), mais l'opinion générale est que nous attaquerons Paris demain : s'il en est ainsi, il faut y entrer et alors piller. Pour le moment, toutes les pensées et toutes les conversations roulent sur ce sujet.

L'armée a défilé toute la nuit dans ce village et nous avons peu reposé. Le jour qui précède une bataille est toujours plus ennuyeux que la bataille elle-même; j'aimerais mieux prendre part à une douzaine de combats que de rester en suspens le même nombre de jours.

J'ai été à cheval à Gonesse, et grâce aux sentinelles protectrices placées par lord Wellington, j'ai pu acheter du vin, du chocolat, du pain, du beurre et des jambons.

Toute l'armée est très mécontente des dépêches du duc au sujet de la bataille de Waterloo, la cavalerie surtout.

Camp du Bourget, dimanche 2 juillet.

Hier soir, vers dix heures, quand tout le monde était sous la tente pour prendre quelque repos, arriva un ordre du duc de Wellington qui prescrivait à notre brigade de se porter immédiatement en avant.

Nous partîmes donc en toute hâte pour le Bourget, où nous sommes à moins d'une poste de Paris.

Après avoir été étouffés en chemin par la poussière, nous campâmes dans un champ, à droite de la ville. A six heures, ce matin, nous avons transporté notre bivouac sur les bords d'un petit ruisseau qui coule à droite de la ville, en face de Saint-Denis. Toutes les maisons sont abandonnées et pillées. Il y a dans l'église plusieurs blessés prussiens : parmi eux, je découvris trois morts que je fis enlever.

Luard et moi, nous parcourûmes les rues pour y trouver une maison où nous pussions dormir, mais toutes étaient dans le plus horrible état. Dans l'une d'elles, nous découvrîmes deux hommes et un enfant assassinés; je dis assassinés, car ils avaient tout l'air de paysans.

Les Prussiens se sont portés à droite et agiront contre l'ennemi dans cette direction. L'armée bavaroise est arrivée près de Paris, à notre gauche; elle a défait le général Rapp.

Les forces des Prussiens ne montent pas à soixante mille hommes. Nous avons entendu une violente canonnade et nous avons cru, pendant un instant, à une attaque.

Il est venu aujourd'hui, du côté de l'ennemi, de nombreux parlementaires, et plusieurs de notre côté ont été reçus par lui.

Nous avons le plus délicieux bivouac dans le jardin d'un grand château entouré de fossés pleins d'eau et remplis de carpes et de tanches : j'ai passé une partie de la journée à y pêcher.

Le prince Blücher, a promis à son armée, que si les Français défendent Paris, il autorisera le pillage des deux faubourgs Saint-Germain et Saint-Antoine (1). Nous pensons tous plus au butin à faire à Paris qu'au danger même de prendre Paris. L'ennemi y a maintenant douze mille hommes de cavalerie; je ne sais pas exactement le nombre des fantassins, mais il est, paraît-il, considérable.

J'ai perdu mon petit cheval favori Dick : il a été volé au camp par quelques soldats belges qui traînaient autour de nous. Plusieurs détachements me le cherchent (par permission du colonel Murray) et j'espère le retrouver.

Péronne a été prise d'assaut; c'est une très ancienne

(1) On verra plus loin, par la réquisition qu'ils font de vin de Suresnes, combien les Prussiens, à cette époque, étaient peu familiarisés avec les choses françaises. (Ils ont comblé depuis cette lacune de leur éducation.) Piller le faubourg Saint-Germain, passe, mais le faubourg Saint-Antoine!

ville, et à une certaine époque on la croyait imprenable parce qu'elle n'avait jamais été emportée. Elle vient de perdre son surnom de « *la Pucelle* », qui lui avait été donné.

On a établi à Paris un gouvernement provisoire (1), composé de Fouché, Carnot, Caulaincourt, Grenier et Quinette, qui agiront au nom et pour le compte de Napoléon II.

Le maréchal Grouchy est arrivé à Paris; il a rallié un grand nombre de fuyards qu'il a incorporés dans son armée. Quand il est entré, on a évalué ses forces à 50,000 hommes. Soult doit en avoir à Paris 60,000 : soit plus de 100,000 hommes en tout.

Camp du Bourget, lundi 3 juillet.

Une suspension d'hostilités a été conclue entre les Alliés et les Français ce matin. Nous espérons que tout est arrangé et que nous allons nous mettre immédiatement en marche pour entrer dans Paris. Dieu soit loué! Puisse la nouvelle être vraie et la guerre finie! Nous sommes en ce moment positivement affamés. Nous ne pouvons rien obtenir ni pour or ni pour argent, et nous ne recevons pas même nos rations. Les hommes souffrent, naturellement, encore plus que les officiers.

J'ai été aujourd'hui aux avant-postes. La 1re brigade de la Garde est avec nous dans ce village et fait le service sur la route de Paris. Nous avons, sur cette même route, un piquet de deux escadrons.

La position de l'ennemi est considérée, par tous nos officiers du génie, comme une des plus fortes de l'Europe, presque imprenable.

(1) Commission exécutive.

Je ne puis savoir ce qu'est devenu Buonaparte : on croit qu'il s'est échappé. Quelques-uns disent qu'il est parti pour Cherbourg.

Nous avons été ce soir à Aubervilliers, grand village entre la route du Bourget à Paris et Saint-Denis. Il y a là deux grandes maisons occupées par des soldats français. Ils s'y sont solidement retranchés et nous coûteraient bien cher à déloger. Nos piquets sont dans la ville et occupent plusieurs grandes maisons bien défendues. L'officier nous mena au haut d'un toit, d'où nous vîmes la position et les travaux de Montmartre.

Camp du Bourget, mardi 4 juillet.

J'ai eu ce matin les détails de la convention conclue avec la nation française :

« Le feld-maréchal a la grande satisfaction d'annoncer aux troupes sous ses ordres que, de concert avec le feld-maréchal prince Blücher, il a conclu une convention militaire avec le commandant en chef de l'armée française à Paris, aux termes de laquelle l'ennemi s'oblige à évacuer Saint-Denis, Saint-Ouen, Clichy et Neuilly, aujourd'hui à midi, et Paris demain. L'armée française se retirera derrière la Loire. »

J'ai tué ce matin un paon que j'avais vu dans un petit bosquet de mon jardin. Je l'ai retrouvé avec beaucoup de peine.

Mon pauvre Dick est de retour : un soldat belge l'avait et l'offrait à vendre, quand l'ordonnance d'un officier du 1er de hussards le reconnut et me ramena mon cheval favori.

Le soir, j'ai été à cheval avec le major Grant et Luard, à Saint-Denis, pour voir si cette ville était livrée à notre armée. Les routes qui y donnent accès ont été coupées.

Nous trouvâmes un passage avec quelque difficulté et encore nous fallut-il attendre qu'on eût comblé un fossé pour nous permettre d'entrer dans la ville.

Le drapeau tricolore flottait sur l'église de Saint-Denis et sur la mairie, et tous les gardes nationaux avaient au chapeau la cocarde nationale. Nous étions probablement les premiers Anglais entrés dans la ville, et la population, qui paraît dévouée à Buonaparte, nous lançait des regards très noirs. Nous demandâmes à un officier de garde à la maison de ville pourquoi on n'abaissait pas les couleurs nationales pour les remplacer par le drapeau blanc : il nous répondit qu'on n'avait pas encore décidé à qui irait la couronne. Si c'est à Louis XVIII, on changera les drapeaux; si c'est au duc d'Orléans, on gardera les trois couleurs.

A cinquante yards de la porte de Paris est posté un piquet français. Un officier est venu nous faire connaître la ligne de démarcation jusqu'à demain à midi, heure à laquelle Montmartre nous sera livré. Un sergent des Gardes qui essayait d'entrer dans la ville par la porte de Paris et qui devait passer près des lignes françaises, essuya leur feu, ce qui le fit presque mourir de frayeur. Il y eut alors une scène très amusante qui se termina par une rossée administrée à un civil français par le major Grant qui adressait des injures à tous les Français présents.

Il est sorti ce matin de Saint-Denis environ dix mille hommes; tout habitant capable de porter les armes avait le costume de garde national.

Le roi d'Espagne a rétabli dans son royaume l'ordre des Jésuites; il en était du reste demeuré beaucoup depuis l'époque de leur expulsion. Il est étonnant de voir ramener, surtout par un Roi, des religieux si redoutables à tous les princes à cause de leurs doctrines régicides.

Voici ce qu'on donne comme l'exacte description de la frégate à vapeur récemment lancée à New-York. Longueur du pont, trois cents pieds; largeur, deux cents pieds; épaisseur des murailles, treize pieds, en planches de chêne et de liège alternées. Elle porte quarante-quatre canons dont quatre sont des canons de 100. Les canons de coursive sont de 60; ceux du gaillard d'arrière et du gaillard d'avant de 42. En cas d'une tentative d'abordage pendant l'action, le mécanisme est si bien disposé qu'elle peut décharger sur le pont de l'adversaire cent tonnes d'eau bouillante à la minute. En même temps elle actionne sur ses plats-bords avec la plus grande régularité trois cents coutelas et un même nombre de lourdes piques de fer de grande longueur qu'elle darde hors de ses flancs et retire avec une force prodigieuse tous les quarts de minute.

Saint-Denis près Paris, mercredi 5 juillet.

J'ai été aujourd'hui à cheval à Saint-Denis avec Grant et Luard; nous nous sommes rendus d'abord à l'église espérant y voir les tombeaux des rois de France, mais jugez de notre désappointement en trouvant l'église vide. Du moins elle nous paraissait telle, car nous ne pouvions découvrir ni un tombeau ni même une trace de sépulture jusqu'au moment où notre guide nous montra quelques dalles sous lesquelles est la fosse royale. L'église est belle, mais n'a rien de particulièrement frappant : elle ne peut lutter avec certaines cathédrales anglaises.

Nous allâmes ensuite à l'Hôtel de ville, mais nous n'y vîmes rien qui méritât la moindre mention, excepté l'extrême grossièreté de quelques gardes nationaux.

Nous fîmes ensuite à cheval le tour de la ville pour exa-

miner les travaux de défense. Un de nos officiers du génie nous apprit que si les Français n'avaient pas accepté la convention, il aurait fallu sacrifier, d'après les calculs les plus modérés, deux mille hommes pour nous en rendre maîtres. Les canons hissés sur ces ouvrages sont de vingt et de trente et appartiennent à des vaisseaux de guerre.

Montmartre, vu de Saint-Denis, fait un très bel effet : les flèches des nombreuses églises de Paris qu'on voit de chaque côté et l'encadrement pittoresque des collines qui l'entourent forment un ensemble charmant.

Pendant que nous étions à Saint-Denis, lord Wellington traversa la ville, allant à Saint-Ouen, où est actuellement le quartier général de l'armée. L'écurie de Louis XVIII et du duc de Berry entra à Saint-Denis avec un officier pour lui trouver de la place : immédiatement après, la ville entière était pavoisée de drapeaux blancs. Saint-Denis, je m'en suis assuré, est certainement favorable à Buonaparte et cependant voilà comme agissent ces perfides. J'espère que le pauvre vieux Roi percera à jour leur malveillance.

PICTON.

POÉSIE ORIGINALE.

Ils sont sacrés les rameaux dénudés qui se balancent
Avec une morne solennité sur le tombeau
Où dort le brave guerrier tombé
Qui autrefois commanda la bataille.

La renommée consacre le gazon qui croît,
L'humble petite fleur qui s'épanouit,
La rosée qui tombe à la fin du jour,
Sur la couche du soldat.

Je l'ai vu dans l'ardeur du combat :
Son œil indompté défiait le destin.
J'ai contemplé le noble front du vétéran
Au milieu de la mêlée terrible.

Mais avant que le soleil eût atteint l'Occident,
Cet œil s'était éteint, cette généreuse poitrine,
Cette figure guerrière était tombée pour dormir
Sur la terre étrangère !

La Villette et Montmartre, jeudi 6 juillet.

Ce matin nous nous sommes tous levés de bonne heure et nous avons mis des feuilles de laurier et de chêne à nos coiffures pour faire notre entrée dans Paris. Mais à quatre heures de l'après-midi aucun ordre n'était encore arrivé. Nous sommes alors allés dîner à la Villette, et pendant qu'on préparait notre repas nous avons fait le tour des fortifications de Montmartre. Cette position exceptionnelle pourrait être défendue avec une quinzaine de mille hommes soit contre la ville, soit contre une armée assiégeante.

La vue qu'on a de ces hauteurs sur Paris est magnifique, aucune description ne peut en donner une idée. On commande de là la ville et la Seine et les belles collines qui l'entourent.

Montmartre est une petite ville qui ressemble fort à Gibraltar. Les rues sont excessivement étroites. L'église est en ruine et presque toutes les maisons, en particulier celles qui bordent les fortifications, sont dans le même état. Tous les ouvrages on été livrés à nos troupes et sont occupés actuellement par des corps hollandais; on pourrait, de Montmartre, détruire Paris en quelques heures.

L'abord de Paris du côté de la Villette et de Saint-Denis a lieu par une large et magnifique route pavée, bordée

de deux rangées d'arbres de chaque côté. Mais nous cherchons en vain ces coquettes maisons de campagne, ces habitations riantes et variées qui se montrent en Angleterre, fruits de l'industrie commerciale et de l'opulence des marchands.

En revenant par la Villette, nous fûmes assaillis par une bande de canailles, partisans de Buonaparte, qui nous jetèrent des pierres pendant quelque temps pour nous forcer à ôter le laurier de nos coiffures. Mais nous gardâmes notre sang-froid et ils nous laissèrent rentrer en paix. Je dois avouer que j'étais fort en colère et qu'à un certain moment j'ai dû me retenir bien fort pour ne pas sabrer un individu qui m'avait lancé un morceau de brique en criant : « *Otez le laurier* (1)! » Si nous portons le laurier et le chêne conformément aux ordres généraux pour entrer demain dans Paris, je prévois une réception bien différente de celle que nous espérions.

La première brigade des Gardes fait le service à la Villette et à la porte de Paris avec la garde nationale.

De retour au bivouac, nous trouvâmes que l'aide de camp du général Vivian avait détruit quelques-uns des ouvrages du petit camp retranché que nous nous étions amusés à faire : nous simulâmes alors la prise d'assaut de la maison du général.

Vivian est aimé de tout le monde; il n'y a pas d'homme au service de Sa Majesté qui le mérite mieux.

Suresnes, vendredi 7 juillet.

Nous avons reçu l'ordre de nous mettre en marche ce matin à trois heures; nous étions persuadés que c'était pour aller à Paris, mais nous avons été bien désappointés

(1) En français dans le texte.

en apprenant que la brigade devait se rendre à Suresnes.

L'étape a eu lieu au milieu d'un délicieux pays couvert de vignes, les premières que je vois depuis que j'ai quitté le midi de la France. Nous avons traversé Courbevoie et, à partir de ce moment, nous avons eu une vue admirable sur Paris. La Seine est aussi belle que la Tamise à Richmond. Le pont qui la traverse est particulièrement frappant pour l'œil d'un Anglais ; car chez nous les ponts sont construits autrement. Celui-ci est plat et la grande route de Saint-Germain à Paris y passe.

Suresnes est un joli petit village composé de trois ou quatre rues, avec de nombreuses maisons de plaisance. Le palais de la princesse de Vaudemont, alliée à la famille des Bourbons, est immédiatement au-dessus de Suresnes. Rien, dans son aspect extérieur ni intérieur ne peut donner un moment à un Anglais l'idée d'un palais : tout y est d'une simplicité extrême, mais très bien approprié. La volière contient de superbes faisans et des volatiles de toute espèce. La ménagerie n'est pas si bien garnie : on n'y voit qu'un beau chien de Terre-Neuve avec sa femelle et un cochon noir. C'était autrefois la résidence du célèbre Barras; c'est là même que Buonaparte vit pour la première fois Joséphine, alors maîtresse de Barras (1). C'est un vieux domestique du palais qui me raconta ce fait : il servait alors dans la maison. Il me mena voir les chambres et les divers appartements.

La princesse est une petite femme de quarante-cinq

(1) Les *Mémoires de Barras* ne sont pas d'accord avec les affirmations du vieux serviteur. On y lit que Mme Beauharnais ne se serait fait présenter à Barras qu'après le 13 vendémiaire sous le prétexte de la restitution des armes de feu le général Beauharnais, qui lui avait été déjà accordée par Bonaparte. « Son véritable motif, dit Barras, était de pénétrer dans ma société, où elle savait Mme Tallien admise en première ligne depuis le 9 thermidor. »

ans, à l'œil émerillonné; elle est fille, et Kennedy, qui cherche femme, a adressé à Son Altesse une note polie pour l'informer que ses propriétés sont sous bonne garde et pour l'inviter à quitter Paris pour Suresnes.

La construction qui couronne le mont Valérien était destinée à un couvent, d'après le désir de l'impératrice Marie-Louise; mais, depuis le retour des Bourbons, on en a fait une école militaire. C'est un bâtiment de briques, à deux ailes : il commande une vue des plus étendues. Sur la rive opposée est Bagatelle, le château du duc de Berry; le parc qui l'entoure, avec ses échappées sur la rivière, est des plus pittoresques.

Les jardins de Suresnes sont remplis de fleurs et de fruits mûrs dont nous ne nous privons pas.

Les Prussiens ont extorqué l'autre jour aux habitants quinze mille bouteilles de vin (1).

Le 10e de hussards et l'artillerie sont à Puteaux ; l'infanterie anglaise et hanovrienne sont cantonnées dans les Champs-Élysées et le Bois de Boulogne.

Les deux Chambres, s'attendant à être dissoutes à l'arrivée de Louis XVIII, ont transporté leur session à Orléans, où s'est rendue la majorité de leurs membres.

Carnot paraît avoir suivi l'armée que le gouvernement semble désireux de garder rassemblée. Davout a envoyé une circulaire aux officiers absents pour leur faire rejoindre leurs corps.

Les négociations pour la reddition de Paris et la cessation des hostilités se sont terminées au palais de Saint-Cloud, résidence favorite de Buonaparte, et dans la salle même où il tenait son Conseil d'État. Hier, conformément aux conventions, toutes les barrières ont été livrées.

(1) Quinze mille bouteilles de vin de Suresnes! Quelle vengeance contre l'envahisseur !

Paris, samedi 8 juillet.

Le général Vivian a donné à dix heures ce matin à un tiers des officiers de chaque régiment la permission d'aller à Paris. J'étais désigné et nous partîmes cinq, Murray, Lloyd, Luard, Dunkin et moi.

Nous laissâmes nos chevaux à l'hôtel d'Autriche et nous nous rendîmes à pied au Palais-Royal, où nous nous promenâmes jusqu'à trois heures. Nous allâmes alors chez Véry, près des Tuileries (1), et nous prîmes place à une fenêtre d'où nous vîmes Louis XVIII faire son entrée dans Paris.

Je sais que certains ont trouvé ce spectacle magnifique; pour moi, je n'ai jamais vu de plus sales va-nu-pieds que ceux qui précédaient le Roi et qui s'intitulent son armée. Le vieillard paraissait heureux; il souriait et saluait tout le monde. Mais il n'y avait pas la vingtième partie de la foule que nous nous attendions à voir. A notre arrivée, ce matin, le drapeau tricolore flottait sur la colonne Vendôme et sur tous les édifices publics; tous les gardes nationaux avaient la cocarde tricolore : dès que Louis fut à la porte de Paris, le drapeau blanc flotta partout et on ne vit plus que cocardes blanches.

Après avoir dîné chez Véry, nous nous sommes promenés dans le jardin des Tuileries; nous avons vu le Roi se montrer à ses partisans à l'une des fenêtres du palais. La populace répondait à ses saluts par ses vociférations de « Vive le Roi! » Si son rival Napoléon s'était montré en même temps et avait prononcé quelques mots du haut d'un banc, le peuple aurait bien vite crié : « Vive l'Empereur! »

(1) Le traiteur Véry était alors sur la terrasse des Feuillants.

La plus grande partie des Parisiens semblait absolument indifférente à l'arrivée de Sa Majesté et j'ai la ferme conviction que Buonaparte lancera encore ce malheureux pays dans une guerre avec l'Europe, s'il réussit à atteindre l'Amérique où l'on croit qu'il veut se réfugier. Des gens du monde m'ont dit : « Le Roi que vous nous avez donné ne restera sur le trône que tant que les Alliés seront là. »

Nous avons parcouru les boulevards avec Luard jusqu'à neuf heures. Cette promenade, délicieuse le soir, était couverte de gens qui jouissaient en paix de l'agrément d'une belle soirée. L'air était si calme qu'il agitait à peine les feuilles des arbres ou les flammes des bougies de cire qu'on avait fixées à la façade des maisons pour fêter le retour du Roi. Je dois dire que les illuminations étaient mesquines et auraient déshonoré une ville de province. Des troupes d'individus à mine suspecte, évidemment payés par quelques agents du gouvernement, parcouraient les rues en criant : « Vive le Roi ! » et forçaient les habitants à illuminer.

Nous n'empêcherons le retour de Napoléon qu'en occupant ce pays pendant quelques années et en exigeant le licenciement de l'armée.

Le général Rey, qui commande à Valenciennes, renvoie tous les habitants qui ne peuvent s'approvisionner suffisamment. Il a adressé à la garnison un ordre du jour violent : il déclare qu'il ne renoncera jamais au drapeau tricolore.

Suresnes, dimanche 9 juillet.

Quand les Alliés sont entrés à Paris l'an dernier, les drapeaux pris à différentes époques aux Autrichiens et aux Prussiens par les Français et qui avaient été exposés

pendant quelque temps dans le palais du Luxembourg, furent enlevés et cachés avec soin, de peur qu'ils ne fussent réclamés par leurs propriétaires. Après le départ des Alliés on les rapporta, et je les vis à la Chambre des pairs. On les a encore fait disparaître. J'espère que cette fois les Alliés les réclameront et qu'on ne les laissera pas pour entretenir plus longtemps l'insatiable vanité des Parisiens corrompus. Si quelque étendard anglais se trouve dans le nombre, je compte bien qu'il sera péremptoirement réclamé, en raison de la douceur imméritée avec laquelle est actuellement traité le peuple français.

Saint-Cloud et Sèvres, lundi 10 juillet.

Je suis venu avec Luard pour visiter ce château et je l'ai trouvé habité par Blücher et son état-major. Nous avons obtenu sans difficulté accès dans toutes les parties du château, excepté dans la chambre à coucher de Marie-Louise, que s'est réservée Blücher!

La chapelle est très simple et sans un seul ornement doré. Buonaparte dérangeait rarement ses prêtres; jamais, je crois, excepté dans les cérémonies publiques. La première salle contient un superbe tableau, représentant le général Desaix au moment où, blessé, il tombe de cheval dans les bras du général Junot, pendant la fameuse bataille de Marengo, qu'il remporta, grâce à sa rapidité à amener les réserves. Cette belle peinture est de David, et les personnages sont de grandeur naturelle.

Au-dessus de la cheminée d'une autre salle, était suspendu le tableau représentant Buonaparte traversant les Alpes; mais les Prussiens l'ont décroché. Je l'ai vu dans le passage qui mène au grand escalier. Ils veulent, sans doute, le détruire ou l'emporter.

L'intérieur de ce palais est si magnifique que nous étions éblouis en en sortant. Les jardins sont dans un état honteux, car une division prussienne y bivouaque. Les cascades jouent, ainsi que la plupart des fontaines : je n'hésite pas à dire que Saint-Cloud est un paradis en comparaison des autres palais et des autres parcs que j'ai vus.

Les empereurs de Russie et d'Autriche, et le roi de Prusse sont arrivés ce soir à Paris.

Le château de Vincennes continue à refuser soumission au Roi.

L'entrée de Paris par le pont de Neuilly offre à l'œil une majestueuse perspective. La barrière se compose de deux imposantes constructions militaires ayant de tous côtés des portiques supportés par de superbes colonnes doriques. Ces bâtiments sont séparés par des grilles de fer. En face de la barrière est un magnifique arc de triomphe, commencé par Buonaparte et qui s'appelle l'Arc de l'Étoile.

Paris, mardi 11 juillet.

Je suis fâché de voir l'état dans lequel sont les musées. Ceux du Jardin des plantes sont déjà honteusement pillés, particulièrement le Muséum et l'amphithéâtre de chirurgie et d'anatomie. Plusieurs centaines de bouteilles ont été enlevées; j'ai vu un individu qui en tenait deux et qui buvait l'esprit-de-vin qu'elles conteuaient et qui avait servi à conserver quelques lambeaux de chair humaine ou de curieux débris anatomiques.

Le Louvre sera dépouillé de la moitié de ses peintures, et parmi celles-là sont quelques-unes des plus belles; les Prussiens ont déclaré qu'ils reprendraient toutes celles qu'on a enlevées à Berlin. Si l'empereur

d'Autriche, le roi de Belgique, l'empereur de Russie agissent de même pour tout ce qu'on leur a pris, il restera bien peu de choses. Les Prussiens ont des sentinelles au Louvre et à tous les autres musées.

Le soir, après avoir dîné chez Véry, je suis allé à l'Opéra voir *Castor et Pollux*. La salle était pleine d'officiers anglais et prussiens : parmi eux on remarquait le prince Guillaume de Prusse, lord Hill, le général Alton, Vandeleur, lord Combermere et sa femme.

Les bruits les plus divers circulent sur Buonaparte; les uns disent qu'il est avec l'armée de la Loire; les autres qu'il a été pris en mer par un de nos croiseurs : ce dernier récit me paraît le plus probable.

Nous recevons à l'instant d'Angleterre la nouvelle de la mort de M. Whitbread (1); il s'est tué en se coupant la gorge. J'en suis bien aise, et je souhaite que son ami Whaitman et d'autres suivent son exemple.

Le dépôt du régiment est transporté de Romford à Brighton. Il a quitté Romford le 6 de ce mois.

Les Prussiens occupent Orléans. Le pont sur la Loire est intact, mais les Français ont élevé de forts retranchements sur la rive gauche du fleuve.

Versailles, mercredi 12 juillet.

Je suis venu ici à cheval avec Chambers et j'ai visité le palais pour la seconde fois : j'y ai pris encore plus de plaisir que la première. Louis XVIII y fait faire de nombreuses réparations : dans quelque années, quand elles seront finies, Versailles surpassera tous les palais de l'univers.

Après avoir visité la ville, qui a beaucoup souffert de

(1) Membre de l'opposition à la Chambre des communes.

la part des Prussiens, nous avons déjeuné à l'hôtel de France et nous sommes rentrés pour dîner.

La principale armée de Buonaparte, celle qui s'est retirée au delà de la Loire, est entrée au service de Louis XVIII. Mais l'état-major et les commandants de place qui ont quelques fortifications à opposer à notre armée et aux partisans des Bourbons, paraissent déterminés à une résistance désespérée. Dans le Nord, on a sommé les forteresses au nom du Roi, mais elles refusent de se rendre. La population de ce malheureux pays est en proie à toutes les horreurs des sièges ou se voit forcée d'abandonner ses maisons et d'errer dans les bois. Les mêmes actes de violence, la même désolation menace les cités de l'Est, de l'Ouest et du Midi; et pour en finir il faudra que la France éprouve dans toutes ses parties encore indemnes les misères inséparables du passage et du séjour de grandes armées. Un nombre énorme de corps francs, qui ne sont que des associations de bandits, vagabondent dans les campagnes et commettent toutes sortes de déprédations.

Depuis que l'armée britannique est entrée en France, elle a été entretenue de vivres et de fourrages par les pays qu'elle a traversée, grâce à des réquisitions régulières. Nos commissaires n'ont fait aucun payement, et le gouvernement anglais ne remboursera jamais ce que nous avons touché, mais on a fourni des reçus réguliers afin que les propriétaires puissent dans la suite donner au gouvernement français la preuve des quantités de vivres qu'ils nous ont procurés.

Paris, jeudi 13 juillet.

J'ai visité aujourd'hui le palais du Luxembourg.

Le soir, après avoir dîné chez Beauvilliers, nous

sommes allés, Lloyd et moi, au théâtre des Variétés, sur les boulevards. Nous eûmes avec un officier de cavalerie française une altercation qui faillit finir par un duel. Hier un officier du 1er de dragons légers de la légion allemande a fait un exemple d'un officier français qui l'avait insulté la veille au soir. Ils se sont battus dans les Champs-Élysées et l'officier français a eu le poumon traversé.

Les Parisiens sont très occupés à renverser les bustes de Buonaparte et à effacer ses initiales sur les monuments publics.

Le château de Vincennes refuse toujours de se soumettre à Louis XVIII et le drapeau tricolore flotte sur ses remparts.

Malmaison, vendredi 14 juillet.

Le major Clements est en route avec un détachement de remonte pour venir réparer les vides du régiment : nous l'attendons incessamment.

J'ai été à cheval à la Malmaison; je suis revenu pour dîner, je me suis habillé et j'ai été à Paris, à l'Opéra, avec Luard, Lloyd et Pulsford. Le roi de France y était avec Monsieur et le duc de Berry. Tous les trois étaient dans une loge d'apparat entourés de plusieurs maréchaux et d'officiers couverts de décorations. Toutes les cinq minutes, quelques individus de la galerie braillaient : « Vive le Roi » ! et naturellement toute la salle les imitait.

Pertes des Prussiens du 15 juin au 3 juillet.

Tués, 5,770; blessés, 16,350.

Prisonniers et manquants, 11,000.

Total général : 33,120. En outre quatre officiers généraux blessés à Ligny et deux autres à Waterloo.

Paris, samedi 15 juillet.

J'ai dîné chez Beauvilliers avec Lloyd et Hamilton du 10[e] de hussards et nous sommes allés ensuite à l'Opéra-Comique, où nous sommes restés jusqu'à dix heures. Nous nous sommes ensuite rendus au raout de Mme la doctoresse Quinsey, mais, trouvant la maison pleine, nous avons été chez Mme Laperrière, où nous nous sommes promenés dans le jardin pendant quelques heures, puis nous avons pris un cabriolet pour rentrer.

Paris, dimanche 16 juillet.

Après avoir dîné à Suresnes, j'ai été à Paris en cabriolet avec Croker, Luard et Deane. Nous avons visité les Tuileries et dans la salle des Maréchaux nous avons vu les portraits de Murat, Lefèvre, Soult, Masséna, Davout, Jourdan, Ney, Brune, Victor, Macdonald.

La vue des jardins depuis les fenêtres du palais est très agréable. Ils sont toujours ouverts au public et forment la principale promenade de Paris. « *Les beaux et les belles* (1) » y étaient rassemblés par milliers, et nous avons vu plusieurs sociétés qui dansaient sur l'air à la mode : « Vive Henri IV ! » qu'elles chantaient accompagnées par d'autres. Plusieurs bosquets de majestueux marronniers offrent une ombre délicieuse. A leur abri, des milliers de gens se promènent ou s'assoient pour faire la conversation. Une allée, qui s'étend dans toute la longueur du jardin, est ornée de deux admirables

(1) En français dans le texte.

rangées de grands orangers en caisses. Entre eux s'élèvent de superbes statues et des vases de marbre.

Après avoir vu le jardin et la foule du haut de la galerie, nous pénétrâmes dans la salle du conseil où nous vîmes une belle colonne faite à la manufacture de porcelaine de Sèvres en l'honneur de l'armée française, après les campagnes de 1805 et de 1806. Dans une autre salle est une statue d'argent de deux cent cinquante livres offerte par la ville de Paris à la Postérité en l'honneur de Napoléon.

Nous quittâmes le Palais pour aller à l'Opéra-Comique. Au bout d'une heure, nous en sortîmes et nous allâmes à Tivoli, où nous restâmes jusqu'à deux heures du matin.

Cet établissement de nuit ressemble beaucoup au Vaux-Hall de Londres, mais n'est pas si bien éclairé. D'un autre côté, les jardins sont arrangés avec plus de goût qu'aucun jardin public en Angleterre.

A neuf heures commencent les divertissements. Ici on voit le Grand Turc, assis sur une espèce de trône, et disant la bonne aventure aux femmes; là, un prestidigitateur étonne par sa dextérité; dans un autre coin, une jeune femme joue de la harpe et charme les oreilles par ses accords. Ailleurs ce sont des orchestres et des gens qui se livrent au plaisir de la danse, des chevaux de bois et plusieurs balançoires. Un bassin d'eau avec trois bateaux remplis de monde nous a retenus longtemps.

A onze heures et demie, très beau feu d'artifice. Pendant qu'on le tirait, une jeune fille, dansant et marchant, montait sur une corde raide attachée au sommet de la carcasse. Quand elle fut presque en haut, les fusées, les pétards partirent autour d'elle et elle parut entourée de feu. Ce spectacle était magnifique, et toute

la compagnie paraissait enchantée des amusements de la soirée.

PRIÈRE POUR LA VICTOIRE DE WATERLOO.

« O Dieu, dispensateur de tous les événements humains, sans l'aide duquel la force de l'homme est faiblesse et les conseils des plus sages ne sont rien, accepte nos louanges et nos actions de grâces pour la victoire signalée que tu as récemment accordée aux armées alliées dans les Flandres. Fais, ô Dieu miséricordieux, que le résultat de cette grande bataille, terrible pendant le conflit, mais glorieuse et sans exemple par le succès, mette fin aux misères de l'Europe et étanche le sang des nations. Accorde, nous t'en supplions, aux armées alliées, ta bénédiction et la continuation de ta faveur; étends ta droite pour les aider et pour les diriger; que la gloire de leur triomphe ne soit pas entachée d'ambition ni souillée de vengeance; que ta sainte volonté les soutienne dans le danger, les contrôle dans la victoire et les élève au-dessus de toute tentation mauvaise, au nom de Jésus-Christ, Notre Seigneur, auquel, ainsi qu'à toi et au Saint-Esprit, soit tout honneur et toute gloire, maintenant et à jamais. *Amen!* »

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

A

B

D

E

F

G

H

I

J

K

P

Q

R

S

ERRATA

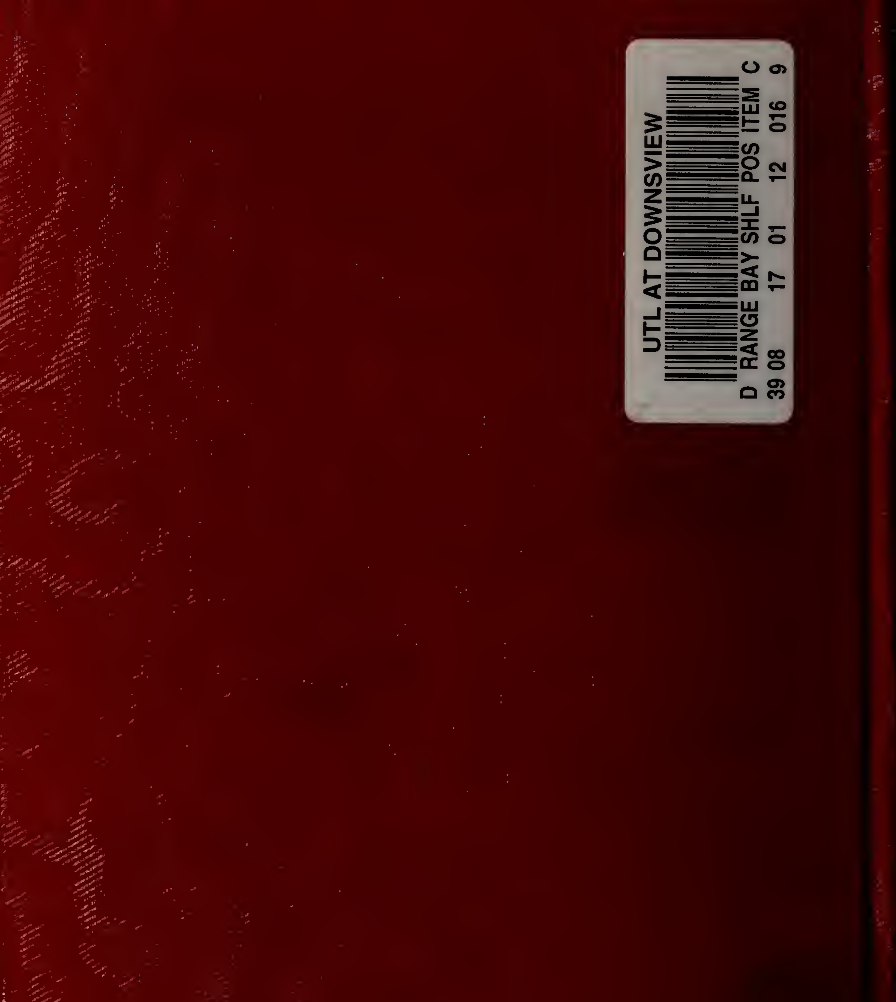
Page	5,	ligne	17	: *Finistère,* lire : *Finisterre.*
—	22,	—	29	: 6 *février,* lire : 26 *février.*
—	15,	—	32	: *Angleterre?* lire : *Angleterre !*
—	27,	—	6	: *assistaient,* lire : *assistait.*
—	31,	—	11	: *regret, il,* lire : *regret. Il*
—	33,	—	20	: *coton,* lire : *coton-*
—	56,	—	22	: *Freixadas,* lire : *Freixados.*
—	69,	—	8	: *Villa-Dellia,* lire : *Villa-Delia.*
—	70,	—	14	: *Estour,* lire : *Estouro.*
—	93,	—	12	: *Gomacha,* lire : *Gamacha.*
—	93,	—	15	: *los,* lire : *las.*
—	94,	—	4	: *Alavar,* lire : *Alava.*
—	155,	—	14	: 21^e^ *chasseurs,* lire : 21^e^ *de chasseurs.*
—	209,	—	23	: *La femme,* lire : *Sa femme.*
—	253,	—	1	: *transport V,* lire : *transport U.*
—	272,	—	30	: *lord Rob, Manners,* lire : *lord Rob. Manners.*
—	288,	—	17	: *Harvis,* lire : *Harris.*
—	294,	—	31	: *Champs,* lire : *Champ.*
—	295,	—	21	: *matchs,* lire : *matches.*

TABLE DES MATIÈRES

PARIS
TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie
Rue Garancière, 8.






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 08 17 01 12 016 9